Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

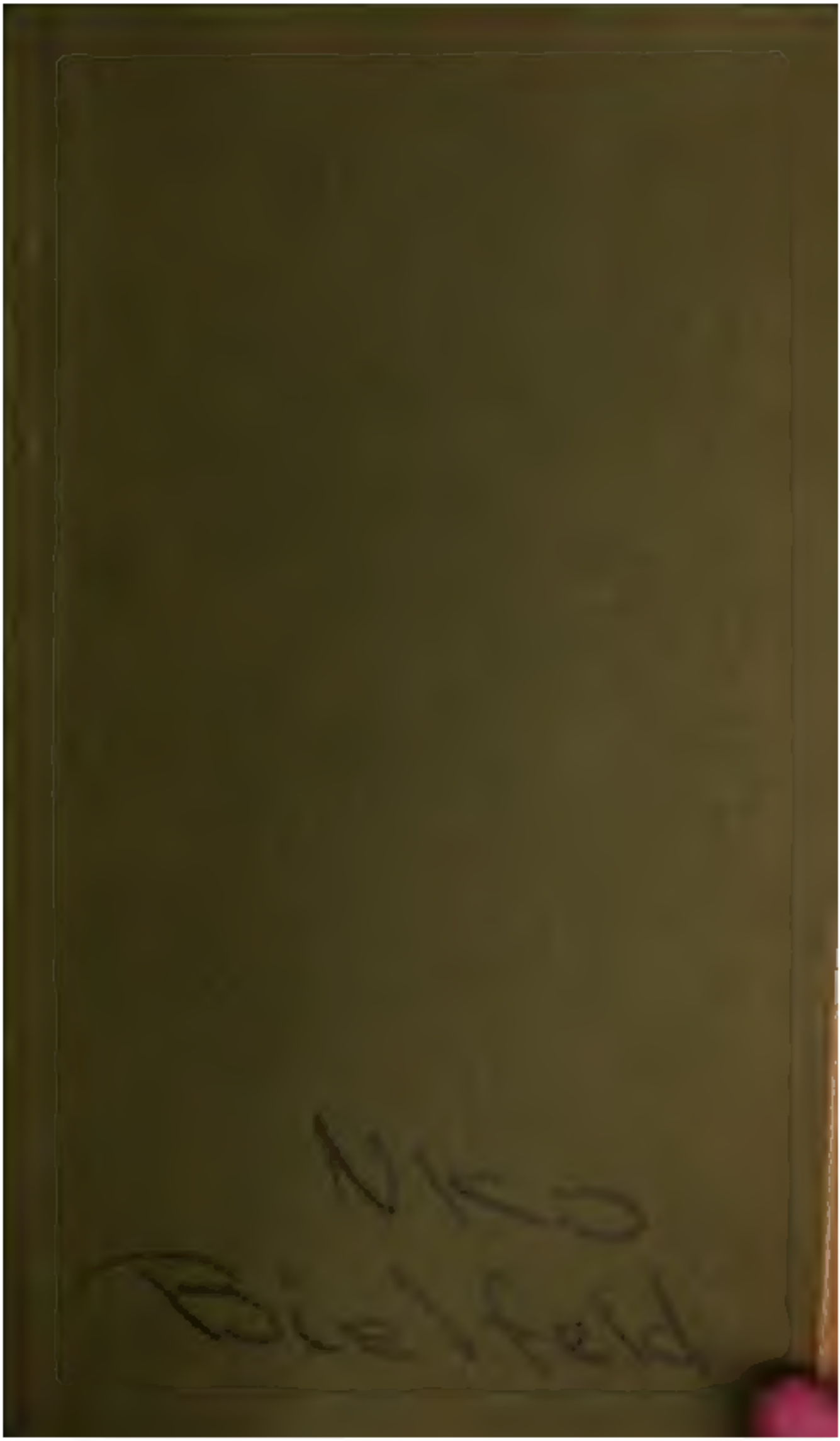
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

COMEDIES NOUVELLES

Par M.r le Baron de Bielfeld.

.....quid tu?
Nullane habes vitia?

Horat. Sat. III Lib. I. v. 19.

A BERLIN
Chez ETIENNE de BOURDEAUX
Libraire du Roy et de la Cour.
MDCC.LIII.

Gravé par Schley

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
535091
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1912

A

MES-DAMES

DE

LA SOCIETÉ DES VINGT

Etablie à Berlin;

MESDAMES

LAUTIER, née JORDAN

KUHN, née JASSOY

FERONCE, née FERONCE

ROYER, née DE MAROLLES

JORDAN, née COLIN

PLATZMAN, née MARION

GIRARD, née JASSOY

VILLIERS, née DURADE

SCWEIGGER, née TROMMEL

HAUDOT, née DARRET

PLATZMAN, née LAUTIER

CAQUOT, née BOUISSONT.

MES-DAMES,

Je me fis un plaiſir l'année paſſée d préſenter à Meſſieurs Vos Epou un Ouvrage qui rouloit ſur de matieres rélatives à leurs occupations fa milieres ; je ne m'en fais pas un moindr de vous offrir aujourd'hui, MES-DA MES, ce petit Volume de Comédies qui pourra Vous faire paſſer quelque momens agréables. C'eſt la productio d'un Auteur diſtingué par ſon mérite, & par le rang qu'il tient dans la Société d'un Auteur, qui vivant dans le grand mon de a pû copier ſes portraits, & tracer ſe caractè

aractères d'après nature. Je ſuis donc per-
uadé, MES-DAMES, que Vous me ſçaurez
uelque gré du préſent que je vous prie
l'agréer; ravi de trouver par là une occa-
ion d'obliger les dignes moitiés de mes
neilleurs Amis, & de payer en leurs per-
onnes à tout le beau Sexe le tribut que
ui doivent ceux qui, comme moi, ſen-
ent combien cette brillante & aimable
artie du genre humain embellit la Nature,
& répand de charmes dans la Vie. C'eſt
vec ces ſentimens que j'ai l'honneur
l'être,

MES-DAMES,

Berlin,
24 Avril
1753.

Votre très-humble &
très obéïſſant Serviteur,
ETIENNE DE BOURDEAUX.

AVANT-PROPOS.

Ma vocation n'eſt aſſûrément point de faire des Comédies, & l'envie ſeule de m'amuſer à été le motif qui m'a fait écrire celles que renferme ce Volume. Dans le tems que j'y travaillai, je ne penſois pas qu'elles verroient jamais le jour; c'eſt

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

COMEDIES NOUVELLES

Par M.r le Baron de Bielfeld.

.....quid tu?
Nullane habes vitia?

Horat. Sat. III. Lib. I. v. 19.

A BERLIN
Chez ETIENNE de BOURDEAUX
Libraire du Roy et de la Cour.
MDCC.LIII

Gravé par Schleuen

vertu les remèdes en poisons, on a pris pour malice & méchanceté ce qui n'étoit de ma part qu'un désir de corriger les mœurs en montrant leur côté ridicule. Il étoit nécessaire pour cela de faire des portraits, de peindre des caractères: comment pouvois-je faire autrement? Ne faloit-il pas prendre ces caractéres dans la nature, dans le vrai? Si j'avois fait des portraits enfantés par le caprice, si j'avois peint des fantaisies, des figures baroques, des monstres, & joint à des têtes d'hommes des corps d'animaux, des queuës de poisson, comme on fait dans le grotesque, qu'eut-on dit? C'est faire l'eloge de la Piéce, que de trouver de la vérité dans les caractères.

Au

Au reste je n'ai eu personne en vue, je le proteste solennellement; mais par malheur il se trouve dans le monde les originaux de mes portraits. Qu'y faire? Le meilleur conseil que je puisse leur donner, c'est de changer promtement de conduite; le portrait ne leur ressemblera plus, & ils m'auront obligation. Je puis leur dire ce que Mr. des-Touches dit à ses Lecteurs, à la tête de ses Epigrammes:

Or écoutez, Messieurs & Dames,
Par la présente on vous fait assavoir;
Que si quelcun voïant ces Drames
S'y reconnoît comme dans un miroir,
Loin de déteſter la Satire,
Et de chercher à s'en venger,

Il doit commencer par un rire,
Et finir par la critique.

Je ne me ſerois pas donné la peine d'en dire tant ſur cette matiére, ſi je n'avois remarqué que des perſonnes dont je reſpecte la façon de penſer, ont été ſéduites par des apparences ſpécieuſes à me croire méchant. C'eſt de tous les caractères celui que je déteſte le plus, & dont je ſuis le plus éloigné. Ceux avec qui j'ai l'honneur de vivre, me rendront juſtice. J'ai crû devoir déclarer une fois pour toutes mon ſentiment ſur cet article.

Aprés les déſagrémens que m'avoit donné ma premiére Piéce de Théatre, je n'aurois pas dû penſer à une ſeconde; mais

mais que me faire faire la ennuie de l'ennui à un homme accoutumé à s'occuper? J'étois tranquille à la campagne; j'y avois dans mon cabinet un Tableau qui représentoit la Matrône d'Ephéſe. Un jour, me trouvant tout à fait déſoeuvré, je jettai les yeux ſur cette Piéce; & il me vint dans l'eſprit que ce Conte de Petrone pourroit faire un bon ſujet de Comédie. Je crus qu'il ne conviendroit pas de s'attacher aux circonſtances particuliéres de ce Conte, mais d'en prendre ſimplement l'idée. C'eſt ainſi que Mr. de Voltaire en a agi avec ſon Enfant prodigue. Il n'a point placé le lieu de ſa Scene en Judée, on ne voit point d'Hébreux dans ſa piéce, ni l'Enfant prodigue garder les pourceaux, ou ſe nourrir de

grande. Tout cela eſt ennobli & rapporté à nos mœurs. De même dans la Matrone Fabion ne pouvoit pas ſe paſſer à Ephéſe, & il eut été ridicule & dégoûtant de voir une potence ou un pendu ſur le Théatre, ou même d'en parler. J'ai évité tous ces inconvéniens en habillant ce ſujet à la moderne, & en retranchant du titre le mot d'*Ephéſe*. Au reſte cette Piéce n'a jamais été jouée ni imprimée; mais quelques amis qui l'ont luë, ont trouvé que les caractères y étoient pouſſés au delà du vrai. Il m'auroit été très facile de déférer à leur avis, de refondre quelques endroits de ma Piéce, & d'adoucir ce qui paroît ſortir du naturel; mais j'ai crû ne pas devoir le faire. Voici mes rai-

raison. C'est un écueil assez général, & accrédité même chez beaucoup de gens d'esprit, de croire que dans la Comédie il ne faille jamais aller un peu au delà de ce qui se passe dans la vie ordinaire, & charger les caractéres qu'on expose sur la Scéne. Une Piéce de Théatre, soit tragique, soit comique, est un tableau d'une action humaine, mais ce tableau est fait pour être vû de loin, & demande par conséquent de grands traits, des touches fortes & hardies, comme les Piéces de perspective. Si un Auteur tragique ne vouloit donner à ses Héros que des sentimens ordinaires, tels que la Nature les produit, il est moralement sûr que sa Piece deviendroit froide & insipide.

Le grand art, que Corneille ſurtout a ſi bien connu, & que nous découvrons dans quelques Piéces de Racine, c'eſt de donner aux principaux perſonnages des vertus un peu giganteſques, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Il en eſt préciſement de même de la Comédie. Je défie qu'on faſſe rire le ſpectateur, ſi l'on ſe renferme trop ſcrupuleuſement dans le naturel. L'expérience s'accorde tout à fait avec cette theſe. On obſervera que les Piéces qui ont eu le plus de ſuccés au Théatre, ſont celles où les caractéres ſont chargés. Le Tartuffe de Moliere eſt plus fourbe, plus impoſteur, que tous les faux dévots qu'on voit ordinairement dans la vie; l'Avare eſt plus Avare, le Joueur plus Joueur,

le

le Glorieux plus Glorieux, & ainſi du reſte. Il eſt même remarquable que les Piéces les plus fameuſes ont été univerſellement goûtées à meſure que leurs Auteurs y ont obſervé la régle que je viens de dire. Le caractére du Miſantrope eſt le moins chargé de tous ceux que Molière a produits ſur la Scéne. Mais auſſi la Piéce a-t-elle penſé tomber à la repréſentation, & il a fallu toutes les beautés de détail dont elle eſt parſemée, pour faire ſoutenir une certaine froideur, que le naturel trop bien gardé y donne, & qui lui ôtera éternellement cette vivacité ſi néceſſaire pour amuſer deux heures de ſuite le Spectateur.

Je conviens qu'il y a quelques Pièces qui ne sortent absolument pas du naturel, & qui cependant ont eu le bonheur de plaire; mais j'ose dire que ce n'est qu'à la lecture, & point à la représentation, qui ne peut jamais manquer d'être froide, quelque excellens que puissent être les Comédiens qui la jouënt. Or ce n'est que par l'effet de l'action qu'on devroit juger de la bonté d'une Comédie: elle n'est faite que pour être jouée.

Mon idée cependant n'est nullement qu'un Auteur puisse se permettre à cet égard des licences trop grandes, comme d'outrer ses caractéres au lieu de les chan-

ger,

ger, & de ſortir tout à fait du vraiſemblable. Rien n'eſt plus ridicule ni plus choquant. C'eſt vouloir amuſer la populace, & lors même que les honnêtes gens rient par hazard à une telle Piéce, il ſemble qu'ils en ayent honte un moment après. D. Japhet d'Arménie, les Viſionaires, ſont déjà beaucoup trop outrés. Malgré cela ils font rire, & beaucoup de Piéces naturelles font baailler. Entre le monſtrueux & le naturel tout ſimple, il y a mille nuances. Un certain milieu qui fait la perfection en toutes choſes, eſt très difficile à attraper, mais c'eſt le point que l'Auteur comique doit chercher. Je ne me flatte pas que les caractéres de ma Matrone, de mon Faux-bonhomme, de mon Pédant & de ma Dévote

vote ayent cette perfection ; mais je n'ai pas crû devoir leur ôter la vivacité du comique, pour leur donner plus de ce naturel qui eſt ſi froid & ſi glaçant.

Il s'eſt introduit dans ces derniers tems un nouveau genre de Dramatique, qui n'eſt ni Tragédie, ni Comédie, mais qui tient de l'une & de l'autre. Les Auteurs mêmes n'ont oſé décider ſur la nature de ce genre, & quelques-uns ont mis ſur le titre au lieu de Comédie ou Tragédie, le ſeul nom de *Piéce* ; comme par exemple, *Cenie, Piéce.* Les Critiques ont appellé ce genre par dériſion, le *Genre larmoyant*, & il eſt aſſez connu ſous cette dénomination. Un deſir fort raiſon-

raiſonnable, de produire du nouveau, a donné lieu ſans doute à l'invention de ces ſortes de Piéces. Il eſt aujourd'hui plus difficile qu'on ne croit, de faire une Comédie où il y ait du nouveau & du bon. Les Moliéres, les Regnards, les des Touches, les Boiſſys, ont écrèmé tous les bons ſujets, tous les grands vices, tous les grands ridicules. Il ne nous reſte plus à traiter que de petits caractères, des eſpéces de demiteintes de ridicules, dont les nuances ne ſont pas tranchantes, & ſe perdent, pour ainſi dire, l'une dans l'autre. Mais le public ne veut pas toujours voir des Piéces anciennes qu'on joue depuis 50 ans, qu'il peut acheter pour 24 S. & lire tranquilement dans ſon Cabinet. On me dira, que le ridicule dans le Monde eſt iné-

puiſable, & malheureuſement cela n'eſt que trop vrai; mais tous les ridicules ne ſont pas du reſſort du Théatre, & les bienſéances y mettent des bornes fort étroites. On a donc imaginé un genre mitoyen; on a pris un ſujet tragique, des perſonages dans un état au-deſſous des Princes & des Héros: La tendreſſe eſt devenuë le caractère dominant dans ces Piéces, & y tient la place du comique ou du plaiſant. Ce genre nouveau a reuſſi à Paris; Sidney, Mélanide, la Gouvernante, & tant d'autres Piéces dans ce goût y ont été fort applaudies. Je croi cependant, qu'il faut attribuer ce ſuccès à deux raiſons, la nouveauté & l'élégance du ſtile: car pour le genre en lui-même, j'avouë qu'il ne ſeroit pas de mon goût. La Tragédie a beſoin de toute ſa majeſté, de tout l'héroïsme

des

des perſonnages, de toute la ſublimité des ſentimens, de toute la grandeur des caractères, de la ſingularité des événemens, de l'horreur des cataſtrophes, de la vérité même de l'hiſtoire, pour m'inſpirer, ou de la pitié, ou de la terreur. De petits événemens domeſtiques, arrivés entre des particuliers, (quelque lamentables & quelque bien écrits qu'ils ſoient,) ne ſauroient jamais émouvoir mon ame à ce point. Je tâche de voir une vraye Tragédie lorsque je veux pleurer, & je vais, à la Comédie ſi j'ai envie de rire; mais il n'y a que le vrai, que le grand comique, qui puiſſe faire cet effet ſur moi. Quelle impreſſion ce genre mixte, ce genre attendriſſant, fait-il ſur mon cœur? Aucune. Je ſors du ſpectacle ſans avoir été véritablement ému, & ſans que la Piéce ait laiſſé

la moindre trace de douleur ou de joye dans mon ame. Dans ces sortes de Comedies d'ailleurs, on est obligé de mettre ensemble des choses qui ne sont pas faites pour être unies, & de peindre presque toujours des figures baroques; ce qui entraîne les plus grands inconvéniens.

Lorsque je composai mon Emilie, je fis toutes ces réfléxions, & je voulus essayer s'il étoit possible de réünir dans cette Piéce le plaisant avec le tendre & le touchant. C'est au Lecteur à juger si j'ai réüssi. J'ai tâché de donner aux caractéres de Lisimon & d'Emilie des nuances tragiques, de rendre leur situation intéressante, & leur façon de penser également tendre & raisonnable, à-peu-près comme Euphémon pére, & Lise, dans l'Enfant prodigue. Mais

au

au moment que je fus tombé dans le cas tragique, j'ai tâché d'en sortir au plus vîte, & d'égayer le sujet par un incident, ou par une Scéne vive & comique. Ce passage soudain du sérieux au plaisant, ne doit donc point être envisagé comme un défaut, mais comme un plan, fait à dessein, & avec beaucoup de réflexion; l'expérience m'ayant fait connoître, que cette alternative fait un très bon effet à la représentation.

Après avoir achevé la Matrone, je me suis souvenu que Mr. de la Motte a traitté le même sujet. J'ai d'abord relû sa Piéce, mais j'ai trouvé qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec la mienne, qu'elle n'est que d'un seul Acte, que la Scene est placée à Ephése, qu'il a suivi presque mot pour mot le Conte de Petrone, & que je pouvois

hardiment donner cette Comédie, sans craindre d'être soupçonné de plagiat.

Voilà ce que j'avois à dire sur mes trois Pièces, pour épargner bien de la peine aux Critiques, qui n'entrent pas toujours dans les motifs des Auteurs, & qui ne se rendent pas volontiers aux raisons.

La quatriéme est une petite farce, que j'ai imitée du Théatre Hollandois, à la persuasion d'un ami respectable de ce païs-là, qui a toujours été employé dans des postes distingués de la République, & auquel elle a confié le gouvernement d'une riche & importante Province dans les Indes Occidentales. Quoique j'aye adouci bien des expressions, corrigé bien des irrégularités, changé la plûpart des Scenes, aug-

augmenté l'intrigue, & tâché d'approprier le tout à nos mœurs, je m'apperçois cependant, que cette Piéce eſt trop bourgeoiſe, qu'elle ne ſauroit réüſſir que dans certains Païs, & qu'elle ne va pas trop bien en Français. Elle a eu également le malheureux ſort d'être imprimée à mon inſçû, en Allemand, avec beaucoup plus de fautes & d'imperfections qu'elle ne paroît ici; mais telle qu'elle eſt je ne la défends point, je la donne pour ce qu'elle vaut, & en tout cas une couple de feüilles, qu'on peut ſauter, ne ſont pas capable de ruïner perſonne.

En général, je n'ai nulle envie de me rendre le défenſeur de mes Comédies. Si elles amuſent quelques perſonnes à la lecture, comme elles m'ont amuſé en

les

les compoſant, j'en ſerai charmé; ſinon, je m'en conſolerai mieux que mon Libraire. Encore un coup, ce n'eſt pas mon métier de travailler pour le Théatre, c'eſt une petite recréation que je me ſuis permiſe à des heures perduës. La ſeule difficulté que j'y ai trouvée a été du côté du ſtile: j'ai éprouvé, qu'un Etranger, qui ſait aſſez de Français, pour pouvoir rendre ſes idées, & s'expliquer dans des matiéres ſérieuſes, ou dans les affaires, eſt encore fort éloigné de poſſéder cette langue au point d'écrire pour le Théatre. C'eſt un écueil, contre lequel je crains d'avoir échoué.

LA

LE TABLEAU DE LA COUR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Les Grands hommes, COLBERT, ſont mauvais Courtiſans.

Moliere.

ACTEURS.

LE VICOMTE DE BOUSCARASSE, un des grands Officiers de la Cour.

ERASTE, ſon fils, Amant d'ELIANTE.

LA BARONNE DE HAUTESOURCE, vieille Douaïriere demeurant à la Cour.

ELIANTE, ſa fille, aimée d'ERASTE.

LE CHEVALIER DE LA FAVEUR, jeune Courtiſan, parent d'ERASTE.

ARTEMISE, Fille d'honneur, Couſine d'ELIANTE.

CHAMPAGNE, Valet de Chambre du VICOMTE.

L'ABBE' POMPON, Aumônier de la Cour.

*La Scene eſt à * * * dans une Sale du Chateau, qui communique aux differens Appartemens de ceux qui ſont domiciliés à la Cour.*

LE TABLEAU DE LA COUR.

COMEDIE EN V. ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE (*) CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.

O tems! O mœurs! hélas! dans quelle dépravation notre Cour eſt-elle tombée! Non; je n'ai pû fermer l'oeil de toute la nuit; l'incongruïté d'hier m'a roulé dans la tête. Oh! cela va trop loin. On en

(*) *En desbabillé fort riche, mais d'un goût antique, aſſis à côté d'une table ſur laquelle on voit un grand Livre, & une Sonnette.*

reſſentira tôt ou tard les malheureuſes conſéquences.

CHAMPAGNE.

Eh! quoi, Monſeigneur! Qu'eſt-il arrivé? Je parie que je le devine. J'ai blanchi à la Cour, j'en connois le manége. Il me ſemble qu'il ſe forme quelque Orage. Je l'avois bien dit que nous nous laiſſerions entraîner: ah! cette maudite Monarchie Univerſelle. . .

LE VICOMTE.

Monſieur Champagne, vous avez toujours la rage de politiquer. Il s'agit ici de bien autre choſe que de la Monarchie Univerſelle. Quand même elle exiſteroit, les Etats, les rangs, & les conditions ne ſeroient point confondus; on rendroit peut-être mieux à chacun ce qui lui convient; & l'on ne verroit pas des ſcandales pareils à celui dont je fus hier au ſoir le triſte témoin.

CHAMPAGNE.

Quel ſcandale, Monſeigneur? Son Alteſſe auroit-elle entrepris une expédition ſans ſa Fauconnerie?

LE VICOMTE.

Non, Champagne, non, mes yeux ont vû, ah! tu ne ſçaurois le croire . . .

CHAM-

CHAMPAGNE.

Quoi? L'Ambaſſadeur Turc, & celui de Veniſe . . .

LE VICOMTE.

Non. Tu ſçais que le mariage de nôtre Princeſſe a occaſionné la Fête qui s'eſt donnée hier au ſoir. Mais que cette Fête reſſembloit peu à celles de notre ancienne Cour! Autrefois il n'étoit permis qu'à la Famille de nos Souverains, aux Grands Officiers, au Chancelier, & aux Miniſtres, de danſer à un Bal paré, à une Fête de Cérémonie; on n'admettoit à la danſe que des ſpectateurs modeſtes. Mais maintenant tout a changé de face; j'ay vû, ah! j'ai peine à le dire, j'ay vû hier jusqu'au dernier des Gentilshommes de la Chambre, & les plus jeunes Filles d'honneur, voltiger dans la Sale, & danſer des Contredanſes avec une effronterie ſans égale. Quelle indécence!

CHAMPAGNE.

Eh! bon Dieu, Monſeigneur, n'eſt-ce que cela! Il eſt vrai; j'ai vû ſouvent du tems jadis la gravelle, la goute, la ſciatique & la paraliſie, former un quadrille au bal de Cérémonie; des ſeptuagenaires ſe trainer dans les Sales en ſuivant l'air des folies d'Eſpagne, ou

de l'aimable Vainqueur. Mais, que Votre Grandeur pardonne à la liberté d'un ancien Domeſtique: le Bal n'en avoit pas meilleur air pour cela. La danſe eſt faite pour la jeuneſſe. . . . . Moi, je croyois tout à l'heure qu'il étoit queſtion du Traitté d'Alliance que Schach Thamas Couli-Kan a fait avec le Roi de Corſe, & qui ne peut qu'allarmer toutes les Puiſſances Chrêtiennes.

LE VICOMTE.

Toujours de la Politique, Monſieur Champagne. Savez-vous bien que je commence à être méeontent de vous, & à vous ſoupçonner de gâter l'eſprit de mon fils, en lui mettant dans la tête, qu'il eſt permis aux jeunes gens de prétendre à de certaines prérogatives, qui ne ſont dues qu'aux gens en place. Mais, à propos de mon fils, je veux lui parler, & lui donner une leçon dont la journée d'hier me fournit le ſujet. Je prétens que l'exemple de nos Courtiſans lui faſſe éviter les ridicules dans lesquels ils tombent. Qu'on appelle Eraſte.

CHAMPAGNE.

S'il m'eſt permis de le dire, rien ne lui ſera plus ſalutaire qu'une Mercuriale de la part de Vôtre Grandeur. Quant à moi, quoiqu'il

ſache

ſache que je ſuis un vieux Routier, il ne fait non plus de cas des inſtructions que je veux lui donner, que des neiges qui tombent en Laponie; il ne fait qu'en rire, & marmotte entre ſes dents des paroles, qui pourroient bien vouloir dire; vieux Radoteur, ou quelque choſe de pis. Mais Vôtre Grandeur oublie que l'Etat-major de la Cour doit s'aſſembler aujourd'huy pour délibérer ſur une affaire de la plus grande importance.

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, & tu fais bien de m'en faire ſouvenir. Oüi, on va mettre en délibération; s'il ſera déſormais permis aux Cavaliers de la Cour d'y paroitre en bourſe, ou s'ils doivent noüer leurs cheveux en cadenettes; & s'il n'eſt pas indécent de la part des Dames de ſe coëffer en brun, lorsqu'elles ſe préſentent aux Souverains.

CHAMPAGNE.

Monſeigneur voudroit-il s'habiller pour aller à cette Conference?

LE VICOMTE.

Oui, Champagne. Qu'on faſſe entrer mes Domeſtiques qui ſont de ſervice aujourd'hui; & qu'en même tems on aille cher-

cher mon fils. Il pourra aſſiſter à mon grand lever.

Champagne dit un mot dans la Couliſſe. Quatre Domeſtiques paroiſſent, qui portent chacun une piece de l'habillement, & qui s'approchent ſelon leur rang, & fort reſpectueuſemene de Champagne, qui à ſon tour habille le Vicomte avec beaucoup de cérémonie. Il y a ici bien du jeu de Theatre. Pendant que cette Scene ſe paſſe, Eraſte arrive.

SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE, CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.

Mon fils, vous êtes-vous preſenté ce matin à la toilette de la Grande Chambelane? C'eſt une femme à la verité ennuyeuſe, & d'un mérite trés mince; mais elle a un grand crédit à la Cour, elle tient à tout, & peut ouſervir, on nuire infiniment, ſans qu'il y paroiſſe.

ERASTE.

Mon Pére, une affaire importante m'a empêché d'y aller aujourd'hui.

LE VICOMTE.

Rien n'eſt plus important que la fortune, mon

mon fils. Vous négligez la vôtre, vous ne ſerez jamais bon Courtiſan. Je vois avec douleur que la vie de la Cour n'eſt pas de vôtre goût, je ne reconnois pas mon ſang à la tiédeur, que vous faites paroitre pour vous y pouſſer.

Ici le Vicomte eſt habillé, & Champagne ſort.

ERASTE.

Pardonnez, mon Pére . . .

LE VICOMTE.

Dites-moi naturellement de quel oeil vous enviſagez la Cour. Quelle idée en avez-vous?

ERASTE.

Je vous prie de me diſpenſer de cet aveu. Je ſuis né ſincére, & d'un autre côté je dois reſpecter les opinions d'un Pére. Mon ſentiment pourroit choquer le vôtre, & je ſerois au deſeſpoir que cette contrariété devint un ſujet de vous déplaire.

LE VICOMTE.

Non, je ſerai charmé d'apprendre à connoitre vôtre façon de penſer. Parlez moi ſans déguiſement, vous ne ſauriez me donner une plus grande marque de confiance, & de plus je vous l'ordonne.

ERASTE.

En ce cas, je ne ſçai qu'obéir; mais de grace pardonnez à ma franchiſe. La Cour eſt

un théatre qui préſente pluſieurs vices, & quelques vertus d'une eſpece ſinguliere. Tout y ſemble être contradiction. Les Objets les plus frivoles y prennent l'air de gravité. Des perſonnes appellées à vivre ſans ceſſe enſemble, ſe rendent cette même vie amére par leurs tracaſſeries perpetuelles. La politique y ſert de masque à la jalouſie, à l'envie, & à la duplicité. La faveur eſt l'idole commune à laquelle tous ſacrifient. Peu d'offrandes cependant ſont efficaces, & en général tous les Courtiſans me paroiſſent reſſembler à des aveugles qu'une malheureuſe deſtinée oblige à marcher toute leur vie à coté d'un précipice. Ils marchent toujours, & ne connoiſſent jamais le danger où le moindre faux pas les fait tomber.

LE VICOMTE *à part.*

Quel langage impertinent! Que de fauſſes idées!

ERASTE *continuant.*

Le mérite d'un homme de Cour réſide ſouvent plus dans ſes jarrets, que dans ſa tête; & tel qui aura eu le courage de ſe tenir trente ans ſur ſes jambes dans une Antichambre, obtiendra à la fin des récompenſes, qu'on refuſe ſouvent aux hommes les plus utiles à l'Etat. Mais on appelle auſſi à la Cour ſervir, lorſqu'un homme mange, boit, rit, dort, promene ſa figure, & participe aux plaiſirs du Sou-

Souverain. Rare mérite en effet, & bien digne de récompenſe!

LE VICOMTE.

Ah! je n'y puis plus tenir .... Voilà, mon fils, la belle morale que vous apprenez dans le commerce de ces prétendus Savans, de ces doctes perſonnages, dont toute la ſcience au fond n'eſt que futilité & néant devant le Maître. A force de vous livrer à ces beaux eſprits, vous négligez les devoirs les plus eſſentiels de vôtre état. Vous ignorez certainement, ſi le Prince étoit hier de bonne, ou de mauvaiſe humeur. Vous vous préſentez rarement chez les Miniſtres, vous n'avez aucune aſſiduïté auprés des femmes. Quelle honte! Vous ne ſavez pas ce qu'elles peuvent à la Cour, & combien leur protection eſt utile. Elles font paſſer un ſot pour un grand génie, & un homme de mérite pour un imbecille; malheur à qui leur déplait! Comment eſt-il poſſible, que vous faſſiez votre fortune avec ce train de vie-là?

ERASTE.

Si je frequente des perſonnes inſtruites, c'eſt, mon Pére, pour me former l'eſprit & le cœur, c'eſt pour me rendre meilleur Citoyen, & plus agréable dans la Societé.

LE VICOMTE.

Vous avez tout le jour le nés collé ſur les Livres.

Livres. Quand vous ſaurez par cœur toute une Bibliotheque, ſi vous n'avez point de protection, que vous en reviendra-t-il?

ERASTE.

Le but des connoiſſances que je travaille à aquérir, eſt de me rendre utile au Prince & à l'Etat.

LE VICOMTE.

A la Cour mon fils, il vaut mieux être agréable qu'utile. Croyez-moi, évitez de donner dans le Pédantiſme. Sages & heureux ceux qui ne font qu'effleurer les Sciences! Perſonne ne fait mieux fortune à la Cour que des gens qui ſont agréablement ſuperficiels. Les ſeuls mots de ſolide, de profond, ont quelque choſe de ſi péſant, de ſi plat, qu'on voit bien que les graces, & les agrémens ſont attachés à l'ecorce des Sciences. Au bout du compte, ſi vous voulez lire, liſez des Ouvrages utiles, & qui ayent du rapport à vôtre métier. Tenez, voilà un Livre qui renferme plus d'eſprit, que tous les Ouvrages anciens & modernes.

ERASTE.

Quel livre, mon Pére?

LE VICOMTE.

C'eſt le Cérémonial de l'ancienne Maiſon des Agilolfingiens. Le Ciel nous a conſervé cet unique Exemplaire pour notre inſtruction.

J'y ai marqué un Chapitre que je veux vous faire lire, & qui vous fera voir en même tems l'impertinence de ces jeunes gens, qui ſe preſſerent hier de danſer au bal. C'eſt une faute qu'il faut éviter.

ERASTE *à part.*

Ah! Dieu!

LE VICOMTE.

Appellons Champagne; il nous ſervira de Lecteur.

Il ſonne.

ERASTE *à part.*

A quel ennui faut-il ſe ſoumettre!

CHAMPAGNE *entrant.*

Que ſouhaite votre Grandeur,

LE VICOMTE *lui donnant le livre.*

Tiens, lis le Chapitre que j'ai marqué.

CHAMPAGNE.

Moi, lire . . . *à part.* Maudit ſoit de la lecture. Encore ſi c'étoit le Corps diplomatique.

Il tire ſes lunettes, & les met ſur le nés.

Voyons dequoi il s'agit?

Il feüillette le livre,

Commençons.

Il lit.

„Titre. Véritable Etiquette; loyales, & „honnorables Coutumes; & ſuperlatives ré-

„rémo-

„rémonies uſitées en la moult haute & ſéreniſ-
„ſime Maiſon des Princes Agilolfingiens.

LE VICOMTE *l'interrompant.*

Mon Enfant, lorsqu'on prononce des mots auſſi reſpectables, il convient de faire la révérénce.

Tous les trois tirent une grande révérence.

CHAMPAGNE *continuant de lire.*

„Chapitre premier. Comme quoi nul „Etat ou Roïaume ne ſauroit ſubſiſter, ni ſe „tenir en vigueur, ſans Etiquette.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt point cela.

CHAMPAGNE *lit.*

„Chapitre deux, où l'on demontre par 47 „preuves que la moult haute, & ſéreniſſime „Maiſon des Agilolfingiens, eſt entre les Sou- „verains, ce que le Lion eſt entre les Quadru- „pédes. Chapitre III. dans lequel on donne „un Almanac contenant ce que mon gracieux „Seigneur le Duc doit faire à un chacun jour „de l'année; item, les plats & mangeailles, „que les Officiers de bouche de mondit Sei- „gneur doivent ſervir à un chacun jour ſur ſa „table; item, un réglement pragmatique pour „les heures où mondit Seigneur doit ſe lever, „manger, boire, promener, viſiter ſa moult „chére & féale Epouſe, ma noble & haulte „Dame la Ducheſſe, & ſe coucher avec icelle;

„Item

„Item, en quel tems, & en quel jour de l'an „il ſeroit bon que mesdites grandes Dames, & „Ducheſſes, à preſent & à venir, puſſent ac„coucher le plus décemment pour ſe régler en „conſéquence.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt point encore cela. Cherches plus loin.

CHAMPAGNE *feuilletant.*

„Chapitre IX. Des révérences; où l'on don„ne ſalutaires enſeignemens pour faire en gen„tille maniere les trois genouïls-flections uſi„tées en cette Cour. Joint illec une planche „Chorographique indicative des faults & gam„bades qu'il faut faire pour approcher du „Souverain.

LE VICOMTE *lui arrachant le livre.*

Ne nous ennuïe pas plus longtems avec tes Rubriques. . . .

Il feuillette, & lui rend le Livre.

Tiens, voilà un Chapitre excellent, lis.

CHAMPAGNE *liſant.*

„Chapitre XXIV. Réglement moult néceſ„ſaire touchant le Rang, qu'un chacun des dits „Serviteurs de Monſeigneur doit tenir en ſa„dite Cour, depuis le Maire de ſon Palais, „jusqu'à ſes fideles chiens de chaſſe incluſive„ment; Item, de la ſubordination de chacun „d'iceux. Tout ainſi comme l'on voit au Fir-

„manent

„manent maintes Planetes, Aſtres, & Etoiles „de grandeur & éclat divers, lesquels roulent „& circulent par deſſus nos têtes avec autant „d'ordre, que l'on voit, pour ainſi parler, les „petites céder aux grandes dans leur courſe „reſpective; ſemblablement dans la Cour d'un „Prince Souverain, il eſt honnête, & ſalutaire, „que tous les Aſtres, & Satellites, qui entou„rent le Soleil de la Majeſté, faſſent ramen„tevoir ſans ceſſe à leur eſprit la ſubordina„tion qui doit régner en tous leurs nobles faits, „& geſtes.

ERASTE *baaille, & fait quelques démonſtrations d'ennui.*

LE VICOMTE *s'en appercevant.*

Je vois bien, mon fils, que vous n'êtes pas d'humeur aujourd'huy à écouter d'auſſi ſages leçons. Mais j'ai à vous entretenir d'une matiére, qui vous ſera plus de plaiſir. Sortez, Champagne, & ſerrez ce livre avec ſoin.

Champagne ſort.

ERASTE.

Mon Pére, tout ce qui me vient de vôtre part, me ſera toujours cher, & le ſentiment de mon devoir m'auroit même fait écouter avec tranquillité le Chapitre de vôtre Etiquette.

LE VICOMTE.

Il s'agit de la démarche la plus importante de vôtre vie . . . J'ai voulu vous parler . . .

Mais

Mais non, cela ne ſe peut pas maintenant . . . Il faut que je me rende à la Conférence, & que je paſſe auparavant chez la femme de Chambre favorite de la Princeſſe, pour voir ſi je ne puis découvrir la cauſe de cette froideur inſoutenable avec laquelle j'ai été reçu hier au ſoir, & s'il n'a pas été queſtion de moi à la toilette . . . Ah! je pourrois être ſacrifié tout net, ſi je n'y prenois garde.

ERASTE.

De grace, mon Pére, un ſeul mot.

LE VICOMTE.

Non, mon fils, à tantôt. Tout ce que j'ai à vous dire à l'heure qu'il eſt, c'eſt de vous habiller le mieux que vous pourrez. Tenez, vous n'aurez jamais l'air Seigneur, & c'eſt ce qui me déſole; un toupet mal arrangé, des boucles de cheveux en deſordre, un bas qui n'eſt pas bien tiré, un habit dont la coupe eſt trop bourgeoiſe, toutes ces choſes font plus de tort à un jeune Cavalier qui vit à la Cour qu'on ne le croiroit; & au bout du compte c'eſt contre le reſpect . . . c'eſt contre le reſpect . . . c'eſt contre le reſpect . . .

il ſort.

SCENE III.

ERASTE *ſeul.*

Le diſcours de mon Pére m'a jetté dans un trouble affreux. Il s'agit, m'a-t-il dit, de la démarche la plus importante de vôtre vie. Se ſeroit-il aperçu de la paſſion que j'ai pour Eliante? Conſentiroit-il . . . Mais non, ſes vuës ne s'accorderont pas avec mes déſirs. . . Il me vient une idée. Le Chevalier de la Faveur a toute la confiance de mon Pére, qui le regarde comme le Courtiſan le plus accompli, & la meilleure tête de la Cour. J'ai envie de lui faire connoitre mes ſentimens par ſon canal. Je risque beaucoup à la verité; car le Chevalier eſt d'un caractére ſingulier; Il ne manque pas d'eſprit, mais il a peu de jugement & de ſolidité; il eſt leger, & à l'envie de dire un bon mot, il ſacrifieroit le meilleur de ſes Amis. N'importe, il n'y a que lui qui puiſſe me tirer de l'embarras où je ſuis. Auſſi bien, faut-il toujours que les grandes choſes ſoient miſes en mouvement ou par des Fous, ou par des Avanturiers; Les gens ſenſés donnent trop peu au hazard. Le voici qui vient fort à propos . . . Qu'il a l'air conſterné!

SCENE

SCENE IV.

ERASTE. LE CHEVALIER DE LA FAVFUR.

ERASTE.

Qu'avez-vous, Chevalier? Vous paroiſſez bien ému.

LE CHEVALIER.

Ah! Couſin, je viens de paſſer un bien mauvais quart-d'heure. Tous mes Créanciers ſe ſont donné le mot pour faire une ſortie ſur moi ce matin. Ma Chambre a été remplie d'une foule d'Uſuriers, & de Marchands, Juifs & Chrêtiens, Arabes pour la plûpart. Tous demandoient de l'argent, & moi-même j'étois celui qui en avoit le plus grand beſoin. Il a fallu amadouër un de ces aſſaſſins, donner de l'eſpérance à l'autre, quéreller un troiſième, renvoyer un quatrieme à coups de barre, & ainſi du reſte . . .

ERASTE.

Voilà, Meſſieurs les Courtiſans, les ſuites de vôtre train de vie.

LE CHEVALIER.

Il y a entre autres un certain Hébreu & Archi-fripon de ſon métier, qui a oſé me relancer jusques dans la ruë, pour une bagatelle de cent piſtoles, ou environ, que je lui dois. J'ai envie de les lui payer par une centaine de coups de baton.

ERASTE.

Que je ſerois charmé, Chevalier, ſi je pouvois vous tirer d'embarras à l'heure qu'il eſt; une petite Bibliotheque que j'ai achetée à l'inſçu de mon Pére, vient d'épuiſer ma bourſe, Cependant . . .

LE CHEVALIER *riant.*

Oh! Couſin, mon embarras n'eſt pas grand. Ces Marauts-là ont l'heureux don d'attendre. C'eſt un plaiſir d'avoir des Créanciers & des femmes qui penſent à vous, & à qui vous cauſez des inſomnies. Sans dettes, & ſans Maitreſſes, la vie ſeroit inſipide, perſonne ne ſe ſouviendroit que vous êtes au Monde.

ERASTE.

Je n'examinerai pas, ſi votre façon de penſer eſt honnête ou équitable. J'ai à vous entretenir d'une affaire de la derniere importance, & à la réüſſite de laquelle vos ſoins peuvent beaucoup contribuer.

LE CHEVALIER.

J'eſpere que vous ne doutez ni de mon zéle, ni de ma ſincere amitié.

ERASTE.

Je vais donc vous parler avec une entiere confiance. J'adore cette jeune Eliante qui vient de paroitre à la Cour. Vous ſavez que j'ai fait mes Etudes dans la même Ville de Province où elle a été elevée. Les occaſions

aſſez

aſſez fréquentes de nous voir, des jeux innocens, mais bien plus encore un rapport heureux de caractére, d'humeur, & d'inclinations, firent naitre entre nous une tendreſſe mutuelle. La ſévérité avec laquelle j'examinai ſon mérite & ſes vertus, ne ſervit qu'à accorder de plus en plus mon amour avec ma raiſon. J'oſai lui en faire la déclaration, & elle voulut bien me témoigner quelque retour.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu, il faut l'épouſer. Quel obſtacle y rencontrez-vous?

ERASTE.

Mon Pére vient de jetter le trouble dans mon ame, en me faiſant ſoupçonner qu'il penſe à m'établir par un mariage. Comme il n'y a pas d'apparence que ce ſoit Eliante qu'il me deſtine, jugez de l'inquiétude où je me trouve.

LE CHEVALIER.

Mon Couſin, on ſe marie pour ſoi, & non pour ſes Parens. Il faut refuſer tout net le parti qu'il vous propoſera.

ERASTE.

Ah! je n'ai pas le courage d'étre rebelle à ſes volontés: Mais vous n'ignorez pas la confiance que mon Pére met en vous, & le pouvoir que vous avez ſur ſon eſprit. Parlez-lui, expliquez lui mes raiſons, intereſſez ſa tendreſſe paternelle, employez vos heureux talens de perſuader, priez, conjurez . . . LE

LE CHEVALIER *l'interrompant.*

Cher Eraſte, une confidence en vaut une autre. Vous adorez Eliante; & moi, je brule pour Artemiſe. C'eſt, comme vous ſavez, un chiffon de fille aſſez plaiſant, & je l'aime à cauſe de la ſingularité de ſon caractére. Elle entend parfaitement bien le manége de la Cour, & c'eſt ce qu'il me faut. Mais un obſtacle s'oppoſe à nôtre bonheur. J'ai des dettes, & fort peu de cet ingrédient qui eſt ſi néceſſaire en ménage. Si . . .

ERASTE *à part.*

Je le vois venir. Ame intéreſſée! Eſt-ce là cette amitié ſi pure?

au Chevalier.

Chevalier, ſi vos ſoins me rendent heureux, ſi j'épouſe Eliante, mes biens ſuffiront pour vous tirer d'embarras, & vous procurer l'établiſſement que vous ſouhaitez. J'aurai la ſatisfaction de vous marquer ma reconnoiſſance en contribuant à vôtre bonheur, ce qui ſera pour moi la conſolation la plus douce que mon cœur puiſſe tirer des dons de la fortune.

LE CHEVALIER.

Ah! vous étes un homme tout divin, tout adorable. En vérité, ce n'eſt pas l'intérêt qui me guide, & ſi j'accepte vos préſens, je ne les regarderai que comme un effet du ſuccés de ma négociation.

ERA-

ERASTE.

Et comme un foible témoignage de ma reconnoiſſance. Je me repoſe ſur vos ſoins & ſur vôtre diſcrétion.

LE CHEVALIER.

Sans vanité, jamais Courtiſan ne fut plus diſcret que moi, & quant à mon zéle, vous l'excitez par vôtre généroſité. Je vais travailler inceſſamment pour vous. En amour tout dépend du moment. Si je ne me trompe, vous conclurez le Roman dés ce ſoir.

ERASTE *ſortant.*

Je vous quitte. Tout mon bonheur eſt entre vos mains.

SCENE V.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Vivent les gens d'eſprit. Les Courtiſans ſont aſſez mal payés partout, mais leur état a des reſſources. Heureux qui ſait les employer . . . Voilà pourtant un Couple aſſez mauſſade qui va s'unir. Eraſte à la verité a du mérite; mais c'eſt un mérite trop ſolide & trop peu bruyant pour faire fortune; c'eſt de ces mérites que la Cour ne mépriſe pas, mais qu'elle oublie, & qu'elle ne récompenſe presque jamais. Il faut plus de brillant pour parvenir. Eliante de ſon côté a de la beauté & des vertus; mais le Ciel lui a refuſé le rare ta-

lent de faire uſage de ſes charmes. Elle manque de cette volubilité de Langue, de ces maniéres de Cour, de ces airs de Ducheſſes, qui enlevent, qui enchantent. Ah! quand je conſidére Eliante à côté de nos Dames de la Cour, quelle difference! c'eſt vouloir comparer une perdrix nourrie ſur le pallier avec des perdrix rouges qui ont du fumet. Mais voici juſtement mon adorable Artemiſe. Que de graces! que d'agrémens!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, ARTEMISE.

LE CHEVALIER.

Eh! bonjour, charmante Reine. Que vôtre parure eſt élégante! On a raiſon de dire que les beautés ſont journalieres. Vous êtes aujourd'hui vis à vis du parfait. Venus ne fut pas ſi belle, le jour qu'elle ſortit de l'onde.

ARTEMISE.

Vous voulez me perſifler, Chevalier. Il ſeroit ſingulier que j'euſſe mon jour couleur de roſe, quand mon eſprit eſt tout noir & tout rembruni.

LE CHEVALIER.

Quel ſujet en avez-vous, divine Artemiſe? Auriez-vous eté offenſée par quelcun de nos Cavaliers, dites, je me coupe la gorge avec lui: eſt-ce par une femme, nous avons d'autres

tres armes. Je ſuis ſatyrique en diable, & je ſais lancer de ces traits qui portent coup jusqu'à la réputation.

ARTEMISE.

C'eſt tout autre choſe. J'ai eu mille petits chagrins, capables de faire tourner la tête à une fille d'honneur.

LE CHEVALIER *ſe jettant à ſes pieds.*

De grace, belle Artemiſe, faites-m'en confidence. Je vous ſervirai de mon ſang.

ARTEMISE.

Ma femme de Chambre a eu ce matin les doits enſorcelés. Ce toupet eſt en déſordre, ces marons ſont dérangés, ces boucles ne jouënt point, en un mot je ſuis coëffée comme une folle. Et mon tailleur eſt un autre imbécile; il fait monter mon Corps de robe jusqu'au menton. Il croit travailler pour Hortenſe, qui a de bonnes raiſons pour cacher ſa gorge.

LE CHEVALIER.

Ah! que ce traitre de tailleur me cache de beautés!

ARTEMISE.

Ce n'eſt pas tout encore. Je viens de rencontrer Hortenſe. Elle étoit parée comme une Déeſſe. J'ignore d'où elle peut avoir eu une aigrette de brillans que je lui ai vûe. & une garniture de dentelles ſi ſuperbe. J'eus honte de marcher à côté d'elle, un friſſon me ſaiſit,

& je ſuis ſûre qu'elle m'enlevera ce ſoir les regards de toute la Cour.

LE CHEVALIER.

Que ſert à Hortenſe toute la parure du Monde? Elle ne ſait point tirer parti de ſes ajuſtemens, & elle conſervera toute ſa vie ſon air provincial . . . Mais il faut que je vous divertiſſe. Vous allez mourir de rire, ha, ha, ha! Vous connoiſſez Eraſte. Il ſe donne les airs d'être amoureux.

ARTEMISE.

O mon Dieu! Eh de qui?

LE CHEVALIER.

D'Eliante. Il a deſſein de l'épouſer, & m'a chargé d'en faire la propoſition à ſon Pére. Pluſieurs raiſons m'engagent à ſouhaiter la réüſſite de ce mariage, & vous même, belle Artemiſe, vous pouvez y contribuer. La qualité de Parente vous donne un libre accés auprès de la Mére d'Eliante. Avec un peu de cette glu que nous faiſons à la Cour, vous prendrez aiſément cette vieille folle; & ſoyez ſure que vous & moi nous trouverons nôtre compte à ſervir ces amans.

ARTEMISE.

J'y conſens. Je me ſuis déjà apperçuë que ma Couſine n'étoit pas indifferente pour Eraſte; aprés tout, c'eſt un cœur de cire qui peut recevoir toutes les impreſſions qu'on veut.

LE

LE CHEVALIER.

Tâchons de trouver le Vicomte; & commençons par le gagner. En travaillant pour les autres, nous travaillerons à couronner nos propres amours.

Ils sortent.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Il y a deux fauteuïls sur le théatre.

LE VICOMTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE *en continuant une conversation.*

Oüi, Chevalier, je vous l'ai dit, & je le répéte, je veux établir la gloire de mon nom, & je n'aurai point de repos, que je ne voye cette Cour reprendre son ancien air de dignité.

LE CHEVALIER.

Mais par où Vôtre Graudeur veut-elle commencer sa réforme?

LE VICOMTE.

Je veux commencer par faire revivre la mode de faire porter aux Pages de grandes Perruques quarrées.

LE CHEVALIER.

Bravo, ma foi, bravo. Rien n'aura l'air si res-

ſi reſpectable que de voir une table entourée d'une trentaine de vaſtes perruques. Cela va même donner une occupation à la docte Poſtérité; & dans quelques centaines d'années on diſputera de quel animal étoit la toiſon qu'on portoit ſur la tête dans le dix-huitiéme Siècle.

ARTEMISE.

A propos de coëffure, Monſieur le Vicomte; vous nous voyez chargés l'un & l'autre d'une commiſſion importante, dont la réüſſite dépend uniquement des bontés de Vôtre Grandeur

LE VICOMTE.

Et dequoi s'agit-il?

à part.

Il n'en coute rien de promettre.

LE CHEVALIER.

D'un mariage.

ARTEMISE.

Monſieur votre fils aime la fille de Madame la Baronne de Hauteſource.

LE CHEVALIER.

Il n'attend, Monſieur, que votre conſentement pour s'unir avec elle; le comble de ſes voeux ſeroit, que vous vouluſſiez vous même en faire la demande. Nous lui ſervons ici d'interprêtes pour vous demander cette grace, ſa timidité l'ayant empêché de vous en parler.

LE

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, c'eſt là ſon défaut. La fauſſe honte ſied mal à un homme de Cour ; une noble effronterie lui eſt beaucoup plus utile. Je veux bien conſentir au mariage de mon fils ; je lui avois pourtant deſtiné un parti plus avantageux.

ARTEMISE.

Que vous avez de bontés, Monſieu , & que vôtre fils aura de joïe !

LE VICOMTE *rêvant.*

Ce choix n'eſt pas mauvais. La Mére d'Eliante eſt une femme de mérite, qui connoit à fonds la Cour, alliée à tout ce qu'il y a de Gens en place. Pour ſe pouſſer, il faut entrer dans une famille accréditée. On eſt ſûr d'avoir des partiſans qui vous prônent, qui forment des cabales, & vous font parvenir à vos fins. La ſeule difficulté que j'y trouve, c'eſt qu'Eliante a été élevée en Province, & j'aurois voulu donner à mon fils une femme qui put l'entrainer dans le tourbillon du grand monde, & le détourner par là de ſon goût pour l'Etude.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monſieur, on fait tout ce que l'on veut d'une jeune perſonne comme Eliante. Madame ſe charge de la dreſſer, & de la rendre digne d'une Alliance comme la vôtre.

LE

LE VICOMTE.

Rien ne me ſera plus agréable. Voudriez-vous, Madame, vous charger d'un ſoin auſſi eſſentiel?

ARTEMISE.

Aſſurément; j'en fais mon affaire: trop heureuſe ſi mon zéle . . . Mais voici Monſieur vôtre fils.

SCENE II.

LE VICOMTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, ERASTE.

LE VICOMTE.

Vous venez fort à propos mon fils. Madame & Monſieur ſe ſont aquittés de leur commiſſion, & vos intérêts ont été en bonnes mains. Je conſens au mariage que vous voulez conclure. Eliante a du bien & ſeize quartiers. Voilà tout ce qu'il faut pour être heureux en ménage. Je vais de ce pas chez la prétendüe lui offrir votre main. Mais il faut de vôtre côté que vous alliez chez la Baronne ſa mére. Soyez ſouple, adroit, inſinuant, & tâchez de gagner cette Dame, qui eſt une des plus reſpectables femmes de la Cour. Vous voilà aſſez bien mis. Je m'en vais encore vous envoyer un flacon d'eau de Lavande pour vous parfumer.

ERA-

ERASTE *baiſant la main de ſon Pére.*

Que ne dois-je pas, mon Pére, à vos bontés. J'oſe eſpérer que ma conduite vous fera connoître toute l'étendüe de ma reconnoiſſance. Il eſt des inſtans dans la vie où l'homme eſt véritablement heureux. Vos procédés généreux me le font éprouver en ce moment.

LE VICOMTE.

Ne perdons point de tems. Eraſte, allez au plus vite chez la Baronne, & je vais travailler de mon côté auprés d'Eliante. Artemiſe & le Chevalier ſeconderont nos efforts.

LE CHEVALIER *frappant Eraſte ſur l'épaule.*

Vas, mon Ami, tu entreras dans le grand ordre, je t'en réponds. Dépêche-toi ſeulement. Se marier & ſe pendre ſont des folies qu'il faut faire brusquement, & ſans y trop réfléchir.

Le Vicomte & Eraſte ſortent.

SCENE III.

ARTEMISE, LE CHEVALIER.

ARTEMISE.

Belle réflexion pour un homme qui me propoſe le mariage!

LE CHEVALIER.

Ah! divine Artemiſe, je me flatte que vous ſavez diſtinguer les ſaillies de l'eſprit d'avec les ſenti-

ſentimens du cœur. C'étoit un mot plaiſant, que je n'ai pû retenir non plus qu'un éternüement.

ARTEMISE.

Je vous le pardonne, Chevalier, mais à condition que vous ne ferez plus le jaloux, quand par hazard je m'entretiens un peu trop longtems avec des Chevaliers étrangers.

LE CHEVALIER.

Belle bagatelle!

ARTEMISE.

Vous ſavez que c'eſt par devoir, & par bienſéance qu'il faut que je deſennuïe ces nouveaux débarqués.

LE CHEVALIER.

Sachez, ma Reine, que c'eſt auſſi par devoir, & bienſéance, que j'affecte alors de la jalouſie. Je ſai qne mon amour n'a rien à craindre, & que vous ſeriez bien dupe, ſi vous croyiez de retenir dans vos filets un de ces Oiſeaux de paſſage.

ARTEMISE *à part*

Malheureuſement je ne le ſai que trop!

LE CHEVALIER.

Ce ſont les charmes de vôtre eſprit & de vôtre beauté, qui vous attirent une foule d'adorateurs. Vous enchainez à vos pieds des eſclaves de toutes Nations.

ARTE-

ARTEMISE.

Ah! Chevalier, que vous jouez un beau rôle dans les intervalles de ces Amans paſſagers!

LE CHEVALIER.

Adorable fille d'honneur, charmante Artemiſe, ſuis-je maintenant en ſemeſtre?

ARTEMISE.

Oui, Chevalier, & ce ſemeſtre durera longtems.

LE CHEVALIER *ſe jettant à ſes pieds.*

Et moi, je vous jure en revanche l'amour le plus ſincére, le plus inviolable, qu'on ait vû à la Cour depuis un Siécle.

Artemiſe le releve, & le Chevalier continue.

Ne ſongeons donc qu'à ſerrer de ſi beaux nœuds. Puiſſe un même jour éclairer nôtre mariage, & celui de nos Amans tranſis.

ARTEMISE.

Vous êtes bien preſſant, Chevalier; il faut un peu plus de tems à des gens de Cour pour ſe connoître & s'épouſer. Songeons au mariage d'Eraſte, s'il eſt vrai que le nôtre en dépende.

LE CHEVALIER.

Je vais mettre tout en œuvre pour cela. Permettez que je vous quitte un inſtant, & que je vous laiſſe mon cœur en ôtage.

ARTEMISE.

Je profiterai de vôtre abſence pour m'aquitter de la viſite, que je dois à la Maréchale. C'eſt aujourd'hui l'idole de la Cour, il faut l'encenſer; de là j'irai travailler pour Eraſte.

le Chevalier ſort.

ARTEMISE *continuant.*

En cas que mon mariage ſoit traverſé par quelque obſtacle, toujours ferois-je en ſorte que celui d'Eliante réüſſiſſe. J'aurai la ſatisfaction de l'avoir écartée de la Cour; il eſt bon d'eloigner, quand on peut, une beauté trop avantageuſe.

SCENE IV.

LA BARONNE DE HAUTESOURCE, ELIANTE, ARTEMISE.

LA BARONNE *à Artemiſe.*

Eh! bonjour, charmante Artemiſe. Quel hazard vous amene de ſi bonne heure ici?

ARTEMISE.

Un heureux preſſentiment m'a fait eſpérer, Madame, que j'aurois l'honneur de vous rencontrer. Chargée d'une commiſſion que je n'ai pas crû vous devoir être déſagreable . . .

LA BARONNE.

Ah, ma chére, je l'entendrai avec plaiſir; rien ne peut déplaire venant de vôtre part.

Mais

Mais permettez que je diſe un mot à ma fille. Je ſerai charmée que vous aſſiſtiez à nôtre converſation.

ARTEMISE.

Trés volontiers, Madame; je ne puis qu'y profiter.

LA BARONNE.

Eliante, êtes-vous contente de la réception qu'on vous a fait à la Cour?

ELIANTE.

Je ne ſaurois que me loüer de l'accueïl que m'ont fait cenx qui y ſont véritablement Grands, mais je ſuis fort peu ſatisfaite des procédés de ceux qui affectent de l'être.

LA BARONNE.

Expliquez-vous, ma fille.

ELIANTE.

J'eſprée, Madame, que vous allez m'entendre, ſur le récit que je vais vous faire. Lorſque je fus préſentée l'autre jour à la Cour, l'abord d'une Princeſſe auſſi reſpectable que la nôtre, & l'honneur d'un premier entretien avec elle, m'avoient émüe. Je me retirai dans l'embraſure d'une fenetre pour me remettre du trouble où j'étois.

ARTEMISE *riant.*

Ha, ha, ha! ne voila-t-il pas ma novice!

ELIANTE.

On ne me laiſſa pas le tems de calmer mes

eſprits: une foule de jeunes Cavaliers s'approcherent de moi en gambadant, & avec un air de familiarité, qu'une longue connoiſſance pourroit ſeule rendre excuſable. Ils me parurent tous fort ridicules. La diſſimulation étoit peinte ſur leur front. Il ſembloit qu'ils ſe fuſſent donnés le mot pour mettre ma modestie à l'épreuve par les fades louänges, qu'ils donnerent à ma beauté, & à mon mérite.

LA BARONNE.

Je ne vois point de mal à cela. C'eſt ce qu'on appelle la Politeſſe, & l'air aiſé de la Cour.

ELIANTE.

Mais à peine eurent-ils le dos tourné que je vis leurs geſtes changer, & par les mots que je compris, je ſentis bien que leur langage changea de même. Je fus critiquée depuis les pieds jusqu'à la tête. Un d'entre eux dit aſſez haut; tenez, Meſſieurs, elle a le pied joli, & moi qui vous parle, j'ai la fureur des petits pieds. Je vais me charger de cette petite Créature, & je vous réponds que j'en ferai quelque choſe.

LA BARONNE.

Bagatelles, ma chére fille, bagatelles, c'eſt le train ordinaire de toutes les Cours du Monde. Lorsque vous y entrez, vous devenez l'objet de la critique; pendant quelque tems vous gardez la neutralité, & à la fin vous entrez

trez dans la ligue offenſive de ceux qui ſont la Satire du genre humain. Vous vous ferez à ce jeu. Je vous preſcrirai à l'avenir trois régles par jour, qui ſerviront à guider toutes vos démarches. Voici celles que je me contenterai de vous donner aujourd'hui. Ne dites jamais de mal des Grands, & flattez ceux qui ſont en faveur. Ne faites vôtre devoir que médiocrement bien, pour ne point exciter de jalouſie. Il n'en eſt ni plus ni moins pour les ſuccés. Quittez toutes vos maniéres ſimples & naturelles; que deſormais vôtre air, vôtre contenance, & jusqu'au moindre de vos geſtes, ſoit étudié avec réfléxion.

ARTEMISE.

Que de verités! Cette leçon ſeule vaut tout un livre de Morale. On n'a pas plus d'eſprit, & de raiſon! Mais, Madame, pour en revenir à ma commiſſion . . .

LA BARONNE.

Ah! il eſt vrai, ma chére, voyons dequoi il s'agit?

ARTEMISE.

Je vous dirai, Madame, qu'un Cavalier fort aimable eſt épris des charmes d'Eliante, qu'il a deſſein de l'épouſer, & que je ſuis chargée de ſonder vos intentions ſur ce ſujet.

ELIANTE *à part.*

Ciel, qu'entens-je?

LA BARONNE.

Et qui eſt-il?

ARTEMISE.

C'eſt Eraſte, le fils du Vicomte.

ELIANTE.

Dieux! je ſuis perdüe!

ARTEMISE.

Le Pére, & le Fils, ſont ſur le point de ſe rendre chez vous, pour en faire la demande dans les formes.

LA BARONNE *rêvant.*

Je les attendrai . . . La choſe n'eſt point à rejetter . . . C'eſt un fort bon parti . . . Le fils du Vicomte . . . C'eſt une fortune . . . Ouï . . . Mais, mes Enfans, je vous laiſſe enſemble. J'ai affaire chez moi; j'attends une certaine revendeuſe à la toilette qui vient me dire tous les jours jusqu'aux moindres bagatelles qui ſe paſſent dans chaque Maiſon; & c'eſt ce qui me fournit matiére à entretenir agréablement la Princeſſe, & à me ſoutenir dans ſa faveur. Un Miniſtre Etranger s'eſt auſſi fait annoncer chez moi. Je ſçai qu'il travaille à la réüſſite d'une affaire importante, & je ſerai charmée d'y mettre la main. Ah! je veux qu'on ſache que les femmes ont du

cré-

crédit, & je prétends en particulier établir ma réputation dans les Cours étrangères.

Elle ſalüe Artemiſe & ſort.

SCENE V.

ARTEMISE, ELIANTE.

ELIANTE

Je ſuis dans une agitation ſi violente que je ne ſçai quel parti prendre

ARTEMISE.

Pourquoi cela, ma chére Eliante? Le mariage vous feroit-il peur?

ELIANTE.

A peine ai-je paru à la Cour, à peine ſuis-je entrée dans le ſein de ma Famille, qu'on veut m'en faire ſortir.

ARTEMISE.

Eh! vous ne quittez pas le monde, en quittant l'état de fille. Tout au contraire, vous y entrez ſous les plus heureux auſpices. Quant à nous autres filles d'honneur, nous croyons obtenir la plus grande félicité de l'Univers, lorſque nous entrons à la Cour; & dans le fonds du cœur nous regardons comme un beaucoup plus grand bonheur encore, lorſque nous en ſortons par le mariage.

ELIANTE.

Ah! je crains tout.

ARTEMISE.

Je vois bien que vous me cachez la véritable cauſe de vôtre trouble. Je ne vous quitte point que vous ne m'ayez découvert vôtre cœur.

ELIANTE.

Je ſuis charmée de pouvoir dépoſer dans le ſein d'une amie telle que vous, le ſecret qui cauſe mon inquiétude. Ma Mére ignore qu'Eraſte me ſoit connu. Elle ne ſait pas qu'il a vêcu dans la même Ville de Province où j'ai été élevée. Liée avec lui dés ma plus tendre enfance, je n'ai pû m'empêcher de rendre juſtice à ſon merite, & je vous avoüe que je l'aime tendrement.

ARTEMISE.

Je vous paſſe cet aveu, mais gardez-vous de faire pareille confidence à d'autres. On dit avec raiſon que le grand art à la Cour n'eſt pas de bien parler, mais de bien ſavoir ſe taire.

ELIANTE.

Ah! laiſſez-moi ignorer toute ma vie ces vaines ſubtilités des Courtiſans.

ARTEMISE.

Je n'eſpere pas que vous aurez été aſſez imprudente pour faire connoitre à Eraſte tout ce que vous ſentez pour lui. Gardez-vous bien de lui donner tant d'avantage ſur vous. Je vous permets de jetter ſur lui à propos quelque

que tendre regard, (*) de lui faire une mine gracieuſe, de le diſtinguer dans la foule; mais dans toutes ces petites faveurs, l'art doit toujours effacer la nature.

ELIANTE.

Ah! je ne connois pas l'art de feindre. Eraſte s'eſt apperçû du goût que j'ai pour lui. Il m'adore, mais je crains que ſon trop grand empreſſement à nous rendre heureux n'ait précipité les choſes, & ne nous prépare quelque cataſtrophe; au moins le cœur me le dit.

ARTEMISE.

J'apperçois le Vicomte. Ferme, ma Couſine, ſoutenez le choc.

ELIANTE.

Ne m'abandonnez pas dans la ſituation où je me trouve.

ARTEMISE.

Non. Je vais me placer à l'écart pour laiſſer un libre cours à l'éloquence de vôtre beau-Pére.

(*) *Elle minaude en cet endroit.*

SCENE VI.

ELIANTE, LE VICOMTE, ARTEMISE *à l'écart.*

LE VICOMTE *faiſant des révérences.*

Quoique je n'aye pas encore l'honneur d'être connu de vous, Mademoiſelle, j'eſpére

pere cependant que ma viſite n'aura rien qui puiſſe vous déplaire.

ELIANTE.

Monſieur, vous me faites infiniment d'honneur.

LE VICOMTE.

J'étois Ami de feu Monſieur vôtre Pére; c'eſt ce qui juſtifie le déſir que j'ai de connoitre ſon aimable fille.

ELIANTE.

Cette expreſſion flatteuſe ne ſauroit être qu'un effet de vôtre politeſſe. Je n'ai pas l'honneur d'être aſſez connüe de vous pour la mériter.

LE VICOMTE.

Nous avons le coup d'oeil infaillible, nous autres Courtiſans de la vieille roche.

ELIANTE.

Que Vôtre Grandeur aye la bonté de s'aſſeoir.

LE VICOMTE *lui donnant la main.*

J'aurai l'honneur de m'aſſeoir à côté de vous.

Le Vicomte offre la droite à Eliante qui l'accepte aprés quelques compliments; il y a ici du jeu de théatre convenable au ſujet.

LE VICOMTE *à part.*

Fille bien appriſe! Elle prend la droite ſans façon. *à Eliante.* Ah!

Ah! le digne Pére que vous aviez, Mademoiſelle! Il y a cinquante ans que nous fûmes enſemble à l'Académie des Nobles. C'étoit un dégourdi. Si vous aviez vû comme nous faiſions enrager ces pédans de Recteurs, comme nous faiſions des niches à toutes les filles du quartier, comme nous étions ingénieux à plumer nos parens, & à eſquiver les leçons, cela vous auroit fait mourir de rire.

ELIANTE *embarraſſée.*

Vous plaiſantez, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Ce que je vous raconte eſt vrai, Mademoiſelle. Monſieur votre Pére étoit un homme de mérite, & je ſuis charmé de le voir revivre dans une auſſi charmante fille.

ELIANTE.

Les bontés que vous avez pour mon Pére, vous font ſans doute illuſion ſur mon peu de mérite.

LE VICOMTE *à part.*

Ma foi, mon fils eſt de bon goût.

ELIANTE.

Cependant, Monſieur, votre approbation, ſoit feinte, ſoit véritable, me flatte beaucoup, & toute mon ambition eſt de la mériter.

LE VICOMTE *à part.*

Qu'elle eſt bien faite! Quel morceau délicat!

à Eliante.

Belle

Belle Eliante, ſur mon honneur, je ne connois point de Dame qui mérite plus que vous l'approbation d'un galant homme.

ELIANTE.

Que je ſerois flattée de ces éloges, ſi vous autres Courtiſans ne contractiez pas l'habitude d'en prodiguer à toutes les femmes!

LE VICOMTE *à part.*

Plus je l'examine, & plus je la trouve raviſſante. *à Eliante.*

Non, Mademoiſelle, ſur ma foi vous avez infiniment d'eſprit & de beauté.

à part.

Je ſens une émotion toute étrange!

ELIANTE.

Le peu de Converſation que je viens d'avoir avec vous, ne ſauroit vous avoir fait connoître mon eſprit.

LE VICOMTE *à part.*

Il me prend un battement de cœur, chaque fois que je veux ouvrir la bouche.

à Eliante.

Ah! belle Eliante, que le ſort d'un Cavalier à qui vous donnerez vôtre main, ſera digne d'envie! Quel heureux mortel vous poſſedera!

ELIANTE.

Vous avez, Monſieur, trop d'expérience pour ne pas ſentir, que ce que l'on démêle dans une premiere entrevüe des agrémens de l'eſprit

l'eſprit & de la figure, ne peut être un gage aſſuré de la felicité d'un mariage. Il faut du tems pour aprofondir les raports de l'humeur & des caractères.

LE VICOMTE *à part.*

Cette petite Créature raiſonne mieux que toutes nos veilles médailles de la Cour. Ma foi, je commence à en devenir amoureux.

à Eliante.

S'il eſt vrai, Mademoiſelle, que la conformité d'humeurs, & de ſentimens, produiſe d'heureux mariages, vous ferez bien de choiſir un Epoux qui ſoit revenu des égaremens de la jeuneſſe, dont l'eſprit mur, & ſolide . . .

ELIANTE *à part.*

A quoi veut-il en venir avec ce préambule?

au Vicomte.

Je ne comprends pas, Monſieur, pourquoi vous me donnez ce conſeil.

LE VICOMTE *à part.*

Il n'y a honte qui tienne, il faut franchir le mot. Monſieur, mon fils, vous n'en croquerez que d'une dent, je vous demande bien pardon.

à Eliante.

Adorable Eliante, je ne ſaurois vous cacher plus longtems le ſujet de ma viſite. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous ai parlé du mariage. J'ai voulu ſonder vôtre cœur, & je ſerois charmé de le trouver dans des diſpoſitions favorables.

ELI-

ELIANTE.

Il eſt vrai que Monſieur votre fils....

LE VICOMTE *l'interrompant, & ſe levant.*

Mon Fils! il n'a rien à faire dans tout ceci. Il n'eſt non plus queſtion de lui que du Grand Turc.

ELIANTE *ſe levant auſſi.*

Dieux, qu'entends-je?

LE VICOMTE.

Mais, Mademoiſelle, comment avez-vous pû penſer à mon fils. Je vous aime trop, pour vous donner un tel mari. Il eſt jeune, & ne fréquente que ſa bibliotheque. Vous avez trop de raiſon pour vous accommoder d'une tête qui n'eſt meublée que du fatras des livres. Il vous faut un mary qui connoiſſe le monde. Mon fils d'ailleurs n'a aucun emploi qui puiſſe vous donner du relief; & vous ſeriez confondüe dans la foule de tant de femmes qui ne ſont qu'à la ſuite de la Cour. N'aimeriez-vous pas mieux avoir de grands titres, pouvoir prendre hardiment le pas ſur quantité de femmes plus âgées que vous, prétendre au tabouret, avoir des Pages qui vous portent la Robe.

ELIANTE.

Tous vos diſcours ſont des énigmes pour moi. Je n'aſpire point à ces honneurs, à ces diſtinctions de Cour, frivoles en elles-mêmes, & qui

& qui deviennent ridicules, lors qu'on les brigue dans un âge où elles ſont abſolument déplacées.

LE VICOMTE.

Vous les obtiendrez cependant malgré vous, ſi vous voulez donner vôtre cœur à um homme, qui vous aime plus que perſonne au monde.

ELIANTE.

Le don de mon cœur n'eſt pas une choſe arbitraire. Nôtre cœur obéït rarement à nôtre volonté. Mais de grace, nommez-moi celui pour qui vous le demandez, afin que je puiſſe conſulter mes inclinations.

LE VICOMTE *ſe jettant à ſes pieds.*

Vous voyez proſterné devant vous celui qui vous aime plus que ſa vie. Cette flamme ſi pure & ſi belle ne s'éteindra que dans le tombeau. *Il ſe leve.*

ELIANTE.

Puis-je en croire mes yeux & mes oreilles?

LE VICOMTE.

Oüi, ma Reine, & cet amour doit vous être flatteur; il n'eſt pas l'effet d'une bouïllante jeuneſſe, mais le fruit d'une mûre réfléxion. Vous jouïrez avec moi d'un bonheur parfait. Mon rang, mon crédit, mes emplois, vous ſont connus. Je vous les offre avec mon cœur, & ma main.

ARTEMISE *dans le fonds du théatre.*

Ah! je n'y puis plus tenir. Quelle extravagance! ELI-

ELIANTE.

Monſieur, je ne puis regarder vos diſcours que comme de ſimples plaiſanteries. Vous voulez aparemment abuſer de mon peu d'expérience.

LE VICOMTE.

Non, c'eſt mon tout de bon. Je ne vous parle pas à l'heure qu'il eſt en homme de Cour. J'en jure ſur mon honneur, je veux renoncer à jamais à toute faveur ſi . . .

ARTEMISE *ſe montrant.*

La choſe commence à devenir ſérieuſe. Monſieur, qu'entens-je? Quel mot vient de ſortir de vôtre bouche?

LE VICOMTE *fort ſurpris.*

Peſte ſoit de la fâcheuſe rencontre! Mesdames, je ſuis charmé de vous voir enſemble. Je ne veux point troubler vôtre entretien.

En ſortant il dit à Eliante.

Réfléchiſſez, ma Princeſſe, à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Je viendrai prendre de vôtre belle bouche une réponſe favorable.

SCENE VII.

ELIANTE, ARTEMISE.

ELIANTE.

Avez-vous tout entendu?

ARTEMISE.

Oüi, il ne m'eſt pas échapé le moindre petit

tit mot. Quelle extravagance! Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

ELIANTE.

Et moi, je ſuis dans une agitation plus facile à concevoir qu'à exprimer.

ARTEMISE.

Tâchons, ma chere, de calmer nos eſprits. J'ai une viſite à faire, & je vous prie de m'y accompagner. Rien ne pourra mieux vous diſtraire.

ELIANTE.

Oh! laiſſez-moi à mes ennuis mortels.

ARTEMISE.

Non, non. Je vous emmene malgré vous. Il faut vous remettre de vôtre trouble, & réflêchir aux moyens de détourner cet orage. Auſſi bien prend-on rarement de bonnes réſolutions, quand l'eſprit eſt agité ſi violemment.

Elles ſortent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, CHAMPAGNE.

LE VICOMTE.

Mais ne diroit-on pas, Monſieur Champagne, que c'eſt pour vous que je veux me marier?

doute, elle ne ſauroit vivre ſans vous. Mon pauvre Eraſte, ce mal épidémique a t-il auſſi gagné vôtre eſprit?

ERASTE.

Mon Pére, quel trouble vous jettez dans mon ame? Seroit-il poſſible qu'Eliante eut de l'averſion pour moi?

LE VICOMTE.

Il y a loin de la haine à l'amour. A l'age où vous êtes, on tombe toujours dans les extrémes. Sachez qu'Eliante eſt fort indifférente à vôtre égard. D'ailleurs, à vous parler naturellement, ce n'eſt pas un parti pour vous; & cela par pluſieurs bonnes raiſons à moi connües. Vous n'avez pas ſeulement fait vos voyages, & j'ai deſſein de vous envoyer à Paris. Vous y prendrez ce petit air François, ſi impoſant avec les hommes, & ſi triomphant auprés des femmes. Un Tailleur de Paris vous fera plus de bien qu'un Philoſophe Grec. Les Françoiſes ſurtout poſſédent un talent merveilleux pour former la jeuneſſe. Quand même il s'en trouveroit une dont les charmes vous ſéduiroient aſſez, pour que vous vouluſſiez la mettre dans ſes meubles, je ſerai indulgent, je ferai comme cela.

il regarde à travers les doits.

Vous voyez, mon fils, jusqu'où s'etendent mes bontés, mais je veux être obéi. Je vous laiſſe,

laiſſe, vous pouvez faire les préparatifs néceſſaires pour vôtre voyage. *Il ſort.*

SCENE III.

ERASTE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Couſin, comment vont les amours? Mais quoi! je vous vois l'air bien ſombre! Qu'avez-vous?

ERASTE.

Ah! Chevalier, je ſuis perdu; mon Pére vient de me parler, il ne conſent plus à mon mariage, & pour comble de malheur, il m'apprend qu'Eliante eſt changée à mon égard, & qu'elle n'a pour moi que de l'indifference.

CHAMPAGNE *à part.*

Que j'aurois de belles choſes à leur apprendre, ſi je voulois!

LE CHEVALIER.

C'eſt une illuſion; cela ne ſe peut pas. Je crois deviner tout le nœud de l'affaire.

CHAMPAGNE *à part.*

Je ſçai bien où giſt le liévre, moi. Mais, chut . . .

LE CHEVALIER.

Pour Eliante, je parie que c'eſt la timidité qui l'aura empêché de convenir des ſentimens qu'elle a pour vous; & quant à Monſieur

CHAMPAGNE.

Monſeigneur, je ne dis point cela. Mais il y a tant d'années que je vous ſers, que ſous vôtre bon plaiſir, je gouverne vôtre Maiſon; & maintenant une jeune femme, qui n'y entendra rien, va empiéter ſur mes droits, déranger mes plans, chicaner mes comptes, rogner mes petits revenans-bon. Ah! je n'y puis penſer ſans verſer des larmes.

il pleure.

LE VICOMTE.

Je plains ton ſort; mais il n'en ſera ni plus, ni moins. Car je ſuis amoureux à la folie, & ce mariage m'eſt avantageux. La Mere d'Eliante eſt riche, & rien ne ſoutient mieux une belle paſſion qu'une riche dot. Je ſuis curieux de voir ce que dira mon fils; mais je ſaurai l'en faire démordre. Je l'enverrai en exil à Paris. Ce Païs-là fourmille de Coquettes; elles ſauront aſſez leur métier pour lui faire oublier Eliante. Il n'y a que les raiſonnemens de la Cour qui m'inquiétent . . . Eh bien, on en parlera, que m'importe! Auſſi bien ce ſont toujours les plus ridicules perſonnages, qui trouvent le plus à redire à la conduite des autres.

SCENE

SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE, CHAMPAGNE.

ERASTE.

L'impatience où je ſuis de ſavoir le ſuccès de vôtre démarche, a précipité mon retour.

CHAMPAGNE *à part.*

Oui, l'amour lui a prêté ſes ailes.

ERASTE.

Je n'ai à la verité aucun ſujet de douter d'une réponſe favorable; je connois toute la tendreſſe qu'Eliante a pour moi.

LE VICOMTE.

Eliante vous aime donc, à ce que vous dites. Et moi, je crois que vous vous trompez trés fort, Monſieur mon fils.

ERASTE.

Ciel, qu'entends-je!

LE VICOMTE.

Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes gens. Une femme n'a qu'à vous regarder fixement, vous croyez d'abord que ſon cœur eſt épris pour vous. Si le hazard veut qu'elle vous jette quelque regard, ah! la voilà priſe à coup ſûr. Si ſa politeſſe vous donne quelques momens d'entretien, vous croyez être aſſurés de ſa Conquête. Arrive-t-il enfin qu'elle vous prenne pour remplir le vuide d'une partie de quadrille, peſte! il n'y a plus de

Toute mon ambaine iroit à vau-l'eau, ſi je leur diſois ce que je ſais. *il ſort.*

ERASTE.

Je me ſens agité par la crainte & l'eſpérance. Quels terribles momens!

LE CHEVALIER.

Je crois, en honneur, que voici la Baronne qui arrive. Courage, mon Couſin, rappellez vos eſprits. Vous en avez beſoin pour ſoutenir cet aſſaut.

SCENE IV.

LA BARONNE, ERASTE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Vous ſerez ſurpris, Meſſieurs, que je prévienne la viſite que vous vouliez me rendre.

LE CHEVALIER.

Ceſt un excés de faveur de la part d'une Dame de vôtre rang . . .

LA BARONNE.

J'ai fait difficulté de vous recevoir chez moi. Je me ſuis toujours fait ſcrupule de donner accés chez moi à de jeunes Cavaliers. Mon âge ne me met pas encore à l'abri de la médiſance.

LE CHEVALIER.

Réfléxion trés ſenſée!

LA BARONNE.

La Cour fourmille de mauvaiſes langues, & une veuve doit craindre le qu'en dira-t-on. Mais cette Antichambre eſt neûtre; je puis vous y parler ſans risque.

LE CHEVALIER.

Oui, une Dame de vôtre âge, & qui réünit tant de qualités, doit s'attendre à des aſſauts fort vifs de la part de ſes adorateurs.

LA BARONNE.

Vous badinez toujours avec eſprit, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous avez d'ailleurs une fille fort aimable, & c'eſt une marchandiſe de difficile garde à la Cour.

LA BARONNE.

Ah! Monſieur, pour aimable, cela vous plait à dire.

LE CHEVALIER.

Outre cela, Madame, vos ſoupçons ne ſont pas ſans fondement. Voilà un galant homme que l'amour amene à vos pieds; mais il a plus de tendreſſe dans le cœur que de volubilité dans la langue. Je vois bien qu'il faut que je lui ſerve d'interprête. Il a une déclaration à vous faire.

LA BARONNE.

Une déclaration! Chevalier, une déclaration! Ah! vous n'y penſez pas.

à part.

Ce jeune homme eſt d'une jolie figure.

au Chevalier.

Il auroit été convenable, que Monſieur vôtre Couſin m'eut déclaré lui même ſes ſentimens.

LE CHEVALIER.

La timidité . . .

LA BARONNE.

La timidité devient ſouvent un vice, & ſied mal à la jeuneſſe. A la Cour on doit ſavoir babiller. Il n'eſt pas néceſſaire de dire toujours des ſentences. Des riens revêtus des graces de l'expreſſion, deviennent des choſes fort ſpirituelles dans la bouche d'un Courtiſan.

ERASTE.

Le reſpect, Madame, que vôtre préſence m'inſpire, augmente ma retenuë naturelle.

LA BARONNE *ſouriant.*

Cela eſt fort reſpectueux, Monſieur. Je vous paſſe cette façon de parler dans une premiere viſite; mais il faut ſavoir ajuſter ſes expreſſions à l'âge des gens à qui l'on parle. Que me diriez-vous, ſi j'avois ſoixante & dix ans!

LE CHEVALIER.

Son ſilence, Madame, n'a rien qui doive vous offenſer.

LA

LA BARONNE.

Ah! je n'ai garde de m'en fâcher. Ce que j'en dis n'eſt que pour ſon bien. Un jeune Cavalier d'une figure auſſi prévenante, doit avoir des façons, & des manieres qui achevent en lui ce que la Nature a commencé. On appelle cela, ſentir ſon homme de condition.

à part.

Quelle élégance dans les épaules, quelle jambe faite au tour!

LE CHEVALIER.

Mon Couſin eſt jeune, & docile.

LA BARONNE.

Vivent les femmes, pour former les jeunes gens! Monſieur ne feroit pas mal de me confier le ſoin de ſon éducation; il pourroit tomber dans de plus mauvaiſes mains.

à part.

Si je pouvois l'eſcamoter à ma fille.

LE CHEVALIER *à part.*

Je croi, parbleu, qu'elle en devient amoureuſe. L'avanture eſt plaiſante.

ERASTE.

Trop heureux, Madame, que vous vouluſſiez vous charger de ce ſoin; ce ſeroit une faveur dont je ſentirois bien vivement le prix, & ma docilité ſerviroit à prouver ma reconnoiſſance.

LA BARONNE.

Voilà qui commence à aller un peu mieux. Il faut que vous appreniez encore à animer vos complimens. Le ton & les geſtes donnent la vraye vivacité à l'expreſſion. *à part.* Le charmant jeune homme!

ERASTE.

L'objet de ma viſite . . .

LA BARONNE *minaudant.*

Si par bonté d'ame je fais la Gouvernante avec vous, n'allez pas croire au moins . . .

ERASTE.

Ah! qui pourroit, Madame . . .

LA BARONNE.

Vous n'en tirerez aucune conſéquence fâcheuſe. Car je prétens que vous m'eſtimiez tout au moins . . .

ERASTE *faiſant toujours la révérence.*

Madame, plus que cela.

LA BARONNE *lui frappant doucement ſur l'epaule.*

Et afin que mes leçons ſoient d'autant plus efficaces, il faudra commencer par bannir la contrainte de nos entretiens.

ERASTE.

L'excés de vos bontés, Madame, me rend confus. Mais je les regarde comme des préſages de mon bonheur, & je me flatte que vous vous ne me refuſerez pas la grace que j'ai à vous demander.

LA

LA BARONNE.

Que pourroit-on refuſer à une bouche ſi perſuaſive? Je ferai tout ce qui dépendra de moi.

ERASTE.

Vous n'ignorez pas peut-être que j'adore Mademoiſelle vôtre fille, & que j'aſpire au bonheur d'unir ſon ſort au mien.

LA BARONNE *vivement.*

Voilà un aveu fort déplacé, Monſieur. On me fait mal ſa Cour par de ſemblables complimens. Ma fille eſt trop jeune pour que je penſe à la marier.

ſe radouciſſant.

Il ſeroit de vôtre prudence de chercher une femme d'un certain age, qui eut de l'expérience, qui pût vous aſſiſter de ſes Conſeils, & qui devint vôtre amie, en devenant vôtre Epouſe. Dans le mariage il faut chercher l'aſſiſtance mutuelle plus que tout le reſte. Je ne ſçai ſi je m'explique.

ERASTE *à part.*

Trop bien pour mon malheur.

LE CHEVALIER *à part.*

Quel animal ridicule qu'une vieille Coquette!

LA BARONNE.

Ecoutez-moi, Eraſte; ſi vôtre Etoile heureuſe vous donnoit une certaine femme de ma connoiſſance, quel homme accompli elle feroit de vous!

ERA-

ERASTE.

Ah, Madame, Eliante.

LA BARONNE.

Que vous passeriez des jours agréables avec celle dont je veux vous parler. Elle a du goût pour vous, elle possede des biens considérables, & pourroit en disposer en vôtre faveur. Mais quoi! Vous restez immobile. On vous dit les plus jolies choses du monde, & vous y paroissez insensible. Vous ignorez tout le bien que je vous veux.

LE CHEVALIER *à part.*

La Scene est comique. Sa passion croit à chaque instant.

ERASTE.

Comment puis-je, Madame, ne pas succomber à ma douleur! Votre refus me jette dans le désespoir. Quelle réponse pour un cœur qui aime!

LA BARONNE *minaudant.*

Helas! je ne sçai qui de nous deux est le plus à plaindre, Le tems vous apprendra combien je m'intéresse à vôtre bonheur.

ERASTE.

De grace, Madame, ne me refusez donc pas la premiere preuve que j'espere de vos bontés, Consentez à mon mariage avec Eliante.

LA BARONNE.

Toujours Eliante; Toujours Eliante. Je

ne

ne ſçai quel eſprit malin vous a mis cette fille en tête, qui dans le fonds a mille défauts, & mille ridicules, que je connois mieux que vous.

ERASTE.

Quelle injuſtice!

LA BARONNE.

Vôtre amour me paroit ſingulier. Je crois qu'il eſt puiſé dans l'Amadis de Gaule. La Lecture des Romans vous aura gâté l'eſprit. Allez, vous en guérirez un jour. La tendreſſe & la fidelité n'ont jamais mis un Courtiſan au tombeau. Croyez-m'en ſur ma parole.

ERASTE.

Madame, mon amour n'eſt point formé ſur le modele de la Cour. Je me laiſſe aller au ſimple penchant du cœur, & je ſuis les mouvemens qu'il m'inſpire.

LA BARONNE *à part.*

Je ne le vois que trop. J'y perds mon Latin. Eſſayons une autre façon de le prendre.

à Eraſte.

Il me paroit qu'il y a du caprice dans vôtre amour. Voyons ſi je puis vous en convaincre par une Comparaiſon. Figurez-vous que vous entrez dans un ſuperbe Jardin, & qu'un fruit délicieux en apparence, ſoit le premier objet qui vous frappe, une Orange, par exemple. Vous la demandez au maître, qui a des raiſons pour vous la refuſer, mais qui vous

offre

offre en échange l'arbre qui l'a porté. Seriez-vous à plaindre, & auriez-vous ſujet de vous déſeſperer?

LE CHEVALIER. *d'un ton railleur.*

Ouï, Couſin, c'eſt tout comme ſi vous voyez une belle piéce de vaiſſelle, dont vous auriez envie, qu'on ne voulut pas vous la donner, mais qu'on vous permit de deſcendre dans la mine profonde dont on a tiré ce métal, & d'y creuſer tout l'or que vous pourriez.

ERASTE.

Je ne comprends pas un mot à vos comparaiſons. Qu'eſt-ce que vos oranges, & vos mines, ont de commun avec mon amour?

LA BARONNE *piquée.*

Vous affectez de ne pas m'entendre, & la bienſéance me defend de vous en dire davantage.

ERASTE.

Je vous jure Madame, que tous vos diſcours ſont des énigmes pour moi.

LA BARONNE.

Il faut donc vous envoyer à l'Ecole.

Elle met ſon Evantail devant les yeux.

Quel novice, qui ne ſent pas que l'emblême d'une Orange vous repréſente une jeune fille, & l'arbre une tendre Mére!

ôtant l'eventail.

L'aveu que je viens de faire, me fait rougir.

Elle ſoupire.

Si

Si la paſſion extravagante que vous avez pour ma fille, ne vous a point aveuglé, vous reconnoitrez tout le prix de mes bontés.

ERASTE. *à part.*

Je pouvois fort bien me paſſer de cet aveu.

LA BARONNE.

Ces jeunes Créatures ſont des boutons de fleurs encore fermés, au lieu que la roſe eſt toute épanouïe dans une femme comme moi.

LE CHEVALIER.

Vous ſentez bien, mon Couſin, que Madame ne ſe cite que par ſuppoſition.

LA BARONNE *piquée.*

J'ai l'honneur de parler à Monſieur vôtre Couſin. . . . Voyez donc, par ſuppoſition, par ſuppoſition . . .

ERASTE.

J'avoüe, Madame, que vos diſcours m'ont jetté dans une ſurpriſe extréme.

LA BARONNE.

Je vous laiſſe le tems de la réflexion, ſongez à vôtre bonheur.

ERASTE.

Permettez que je vous quitte un moment; j'eſſayerai de faire renaître le calme dans mon eſprit. Chevalier, daignez ne pas m'abandonner.

LA BARONNE.

Adieu donc. Revenez bientot. Avant

que de me quitter, recevez ce petit gage de mon amitié.

Elle lui tend la main, qu'Eraſte baiſe, & ſort avec le Chevalier.

SCENE V.

LA BARONNE *ſeule.*

Que les lévres d'un Amant ſont douces! Je crois que le fripon commence à m'aimer. Si je ne me trompe, il a appuyé ſon baiſer. Mais voyons quelle petite fraude pourrions-nous employer pour paroitre encore plus aimable à ſes yeux, lorsqu'il reviendra tantôt.

Elle tire ſon miroir & minaude,

Ah! mon rouge n'eſt pas bien mis . . . Ce blanc eſt trop plâtré . . . Il faut quatre petites veines bleues à la temple . . . Et un aſſaſſin avec ſon poſtillon là . . . Ouï, un aſſaſſin, oh! ſans doute, il faut un aſſaſſin . . . Je ſuis charmé d'avoir reçu certaine pommade à la Bergamotte de Montpellier; elle ſervira . . . . J'ai envie de mettre ma nouvelle Robe aurore. Ma femme de Chambre me dit qu'elle me va tout au mieux, & que je ſuis comme une poupée quand je l'ai. Que ne fait-on pas pour plaire à ces petits Animaux là? Je ſens que ſon abſence augmente encore mon amour. Mais voici ma fille qui arrive fort à propos.

SCE-

SCENE VI.

LA BARONNE, ELIANTE.

LA BARONNE.

Artemiſe n'a pas eu tort de nous annoncer la viſite d'Eraſte. Il ne fait que ſortir d'ici; il m'a dit un mot en paſſant de ſes intentions pour vous; mais je vous avoüe que le ton froid, & indifférent, ſur lequel il m'a parlé de ce mariage, ne m'a pas perſuadé qu'il eut un trop grand empreſſement à le conclurre.

ELIANTE.

Qu'entends-je! Eraſte témoigne de l'indifference?

LA BARONNE.

Ouï, de l'indifference, ma fille, & même beaucoup. C'eſt auſſi le premier motif qui me détermine à rejetter le mariage qu'il propoſe; mais j'ai encore d'autres raiſons qui me confirment dans cette réſolution. Eraſte n'eſt pas un parti qui vous convienne.

ELIANTE *à part.*

Quel revers! quel coup de foudre!

LA BARONNE.

Qu'avez-vous? quoi! ma réſolution a-t-elle quelque choſe de mortifiant pour vous? Vous tarde-t-il d'être entre les bras d'un Epoux? Une fille bien appriſe diſſimule toujours ce déſir.

ſir. Allez, vous devriez en rougir; il y a de l'indécence dans ce que vous faites.

ELIANTE.

Ah! Madame, je ne me plains point . . .

LA BARONNE *d'un ton doux.*

Pour vous ſatisfaire, j'ai jetté les yeux ſur un autre Cavalier, qui vous conviendra infiniment mieux. Le Marquis de Citognac vous a demandé en mariage, comme vous le ſavez. Vos caprices m'ont forcée à lui donner une eſpece de refus. Mais je ſaurai renoüer l'affaire. Ignorez-vous qu'il eſt parfaitement bien dans l'eſprit du Prince? C'eſt un Favori déclaré. Vous n'avez aucune idée à ce que je vois d'un Favori, ni des avantages attachés à un tel hymen; ce ſont d'heureux mortels que ces gens-là. Que vous allez être flattée; comme on va ramper devant vous; qu'on vous tirera de révérences de loin; comme on briguera vos bonnes graces!

ELIANTE.

Quel pénible métier, quel bonheur fragile que celui des Courtiſans! Un mot, & ſouvent une contenance, occaſionne leur chûte. S'ils voyent à leurs pieds la foule aveugle, ou intéreſſée, ils tombent eux-mêmes dans un abaiſſement affreux, lorsqu'ils ſont obligés de ſacrifier aux Princes leur liberté, leur raiſon, leur ſentiment, & de s'aſſervir à de baſſes complaiſances, qui dégradent l'ame de ſa nobleſſe. LA

LA BARONNE.

Dans quel impertinent Auteur avez-vous lû ce mauvais raiſonnement? Mais vous avez beau dire; je n'en démordrai pas. Vous aurez un Favori.

ELIANTE.

Vous ſavez, Madame, que l'ambition n'a jamais été mon foible, & que je ne cherche point à m'attirer la haine & la jalouſie des autres Dames, en m'élevant au deſſus d'elles.

LA BARONNE.

Ma chére Enfant, il eſt plus avantageux d'exciter l'envie que la compaſſion. En un mot, je ſens tous les avantages de cette union, & je ne négligerai rien pour la faire. Soyez docile à mes volontés. Je vous quitte pour mettre la main à un ouvrage, dont dépend tout vôtre bonheur.

SCENE VII.

ELIANTE *ſeule.*

Eraſte eſt donc inconſtant! Eſt-ce là cet amour éternel qu'il me juroit hier? Une flamme ſi pure a-t-elle pû s'éteindre en un inſtant? Oüi, il n'eſt pas ſeulement venu ſe préſenter chez moi de tout le jour . . . Mais peut-être ſuis-je injuſte à ſon égard. Dans le moment que ma raiſon le condamne, mon

cœur le juſtifie. Je l'aime trop pour le trouver coupable . . . Vaine illuſion ! Helas ! nous excuſons trop facilement, ceux que nous voudrions voir innocens . . . Ne nous flattons point. Eraſte eſt volage. Mais, Ciel le voici !

SCENE VIII.

ELIANTE, ERASTE,

qui entre d'un air triſte & rêveur, & s'eloigne d'Eliante.

ELIANTE *à part.*

Ouï, il s'éloigne de moi, il ſe ſent coupable.

ERASTE *à part.*

Hélas ! ma disgrace eſt certaine. Elle ne jette aucun regard ſur moi. Elle parle tout bas.

ELIANTE.

Il ne s'eſt point attendu à me trouver ici. Ma préſence lui eſt à charge. Il m'évite. Son cœur lui fait des reproches.

ERASTE.

J'ai le ſort d'un fâcheux. J'arrive mal à propos. Peut-être attend-on mon rival. Ayons du moins la triſte conſolation de lui être importun.

ELIANTE.

Qaelle perfidie !

ERA-

ERASTE.

Hier nos yeux ſe rencontroient déjà de loin.

ELIANTE.

Peut-on changer en un jour?

ERASTE.

Voyons quel prétexte elle pourra prendre pour ſe juſtifier. *il touſſe.*

ELIANTE.

Monſieur . . .

ERASTE.

Mademoiſelle?

ELIANTE *d'un ton ironique.*

Eſt-ce bien vous, Monſieur? Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir, aprés nous avoir privé tout un jour de vôtre préſence?

ERASTE.

Ah, Mademoiſelle, je ne m'apperçois que trop, que je ſuis incommode, & que ma viſite vous gêne.

ELIANTE.

Vous prenez à merveille les airs de la Cour, & vous aurez ſans doute paſſé la matinée à la toilette de quelque Beauté nouvelle. Une courte viſite en paſſant, ſuffit pour les anciennes connoiſſances. Aprés tout, rien n'eſt plus ennuïant que de voir toujours les mêmes viſages; on a épuiſé tout ce qu'on avoit à leur dire.

ERASTE.

Vous attendez ſans doute compagnie. Quel

peut être l'heureux mortel à qui vous destinez ces précieux momens? Son bonheur me fait juger de son mérite; & je serai charmé de faire sa connoissance.

ELIANTE.

Ne suffit-il pas, Monsieur, de me donner les preuves les plus fortes de vôtre legéreté? Faut-il encore y ajouter l'outrage de vos soupçons?

ERASTE.

L'evidence, Mademoiselle . . . .

ELIANTE. *vivement.*

Je parois peut être criminelle à vos yeux!

ERASTE *à part.*

Helas! que trop!

à Eliante.

Mes soupçons se fondent sur vôtre conduite. Non contente de m'avoir banni de vôtre cœur, vous y placez un rival heureux. C'est sans doute ce nouvel Adorateur que vous attendez, & qui me rend importun. Mes allarmes, mes inquiétudes, sont dignes de blâme, il en faut convenir.

ELIANTE.

Des conjectures aussi mal fondées, ne sauroient que m'être injurieuses. Mais supposé qu'elles soyent véritables, que vous importe? Je n'aurois donné aprés tout qu'un cœur dont vous dédaignez la possession.

ERA-

ERASTE.

Moi, Eliante.

ELIANTE.

Ouï, vôtre réfroidiſſement, votre infidélité même, n'eſt que trop manifeſte. Semblable au reſte des Courtiſans, vous n'aſpirez qu'à augmenter le nombre de vos conquêtes, & vous cherchez une vaine gloire à attacher tous les jours quelque cœur novice à vôtre Char de triomphe.

ERASTE.

Que vos crayons ſont noirs, & qu'ils peignent mal un cœur comme le mien. Ce cœur que vous dénigrez ſi fort, eſt animé de plus nobles ſentimens. Helas! peut-être n'a-t-il d'autre foible, qu'un trop grand excés de conſtance. Le moindre ſoupçon le bleſſe; plus il aime, plus il ſent vivement les traits de la jalouſie.

ELIANTE.

Une telle délicateſſe de ſentimens eſt bien flatteuſe pour celle qui fait l'objet d'un Amour ſi tendre! Mais, Eraſte, s'il étoit vrai que vôtre jalouſie n'eût d'autres ſources que celle-là, mon cœur goûteroit un repos dont il eſt privé.

ERASTE.

Ah! Madame, ſi vous aviez conſervé un reſte de bonté pour moi, mes inquiétudes, & mes allarmes, ne vous paroitroient pas ſi criminelles.

ELIANTE.

Que trouvez-vous donc dans ma conduite qui puiſſe vous allarmer?

ERASTE.

Mon Pére y a donné lieu, en me faiſant confidence des diſpoſitions peu favorables où il vous a trouvé pour moi, & vôtre Mére a achevé de me déſeſperer.

ELIANTE.

Eraſte, ceſſez de feindre. Ma Mére ne m'a point caché les ſentimens que vous lui avez témoignés. C'eſt d'elle que je ſçai toute l'indifference que vous avez fait paroitre pour nôtre mariage.

ERASTE.

Quel miſtère fâcheux eſt caché ſous tant de faux rapports? Eliante, eſt-il poſſible que vous ſentiez encore pour moi ces tendres mouvemens, que j'ai oſé apercevoir en vous depuis nôtre premiere jeuneſſe, & qui ont toujours fait le ſeul bonheur de ma vie?

ELIANTE.

Si j'etois perſuadée que vôtre cœur me fut fidele, je ne ferois aucun ſcrupule de vous reïterer l'aveu de mes ſentimens.

ERASTE *prenant ſa main.*

Ah! donnez cette conſolation à l'Amant le plus tendre & le plus affligé.

ELIANTE *tendrement.*

Eraſte, vous êtes aimé. ERAS.

ERASTE *ſe jettant à ſes pieds.*

Généreuſe Eliante, mes ſoupçons ont mérité vôtre haine, & me rendent indigne de vôtre tendreſſe. Mais ſi jamais un repentir a mérité le pardon d'une offenſe, j'ai droit de prétendre au retour de vos bontés. La douleur & la confuſion me réduiſent au ſilence. Je ne quitterai point vos genoux, que je n'aïe obtenu ma grace, & que vous n'ayez dit; Eraſte, tout eſt pardonné!

ELIANTE *le relevant tendrement.*

Oui, cher Eraſte, tout eſt oublié.

ERASTE.

Quel inſtant fortuné! Daignez, aimable Eliante, m'aſſurer encore qu'aucun évenement fâcheux ne fera changer déſormais vos ſentimens pour moi.

ELIANTE *lui donnant la main.*

Recevez mon cœur avec ma main. Rien au monde ne ſera capable de diminuer la tendreſſe que je ſens pour vous.

ERASTE.

Et moi, je vous jure une fidelité éternelle. Tous les obſtacles, tous les malheurs enſemble, ne ſeront pas capables d'empêcher nôtre union.

ELIANTE.

L'oppoſition de nos parens m'inquiete.

ERASTE.

L'obeïſſance que je dois à mon Pére, m'attache

tache à ſes volontés, autant que mon amour à vous. Parens trop cruels, que vous nous préparez de pleurs! Eliante, armons-nous de conſtance, l'amour vaincra tous les obſtacles.

ELIANTE.

Des ſentimens auſſi purs devroient-ils être accompagnés de tant de peines! Mais quelle eſt la cauſe de la réſolution que nos parens ont priſe?

ERASTE.

Je vous dirai . . .

SCENE IX.

ELIANTE, ERASTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER *riant à gorge déployée.*

Ma foi, voilà la Scene la plus plaiſante du monde. Il me prend envie d'en faire une Comédie. Le Comte, dites-vous, eſt amoureux fou d'Eliante. Ha, ha, ha!

ARTEMISE.

Oüi, ces vieilles gens radotent.

ERASTE.

Chevalier, j'ai oſé me flater de vôtre amitié; mais je ne vois que trop, quel cas on doit faire des Amis de Cour. Dans le tems que la douleur m'accable, vos ris inſultent à mon malheur.

LE

LE CHEVALIER.

Eh, qui Diable ne riroit pas d'une pareille avanture? Malgré vôtre mélancolie, je gage que je dériderai ce front, ſi je vous conte cette hiſtoire.

ARTEMISE.

Vous y êtes intéreſſés, mes Enfans, plus que perſonne, nous ſommes venus pour vous développer le miſtère, & vous offrir nos ſervices.

ELIANTE.

Ne perdez point de tems en préambules, & tirez-nous de nôtre inquiétude.

LE CHEVALIER.

Voici la choſe en deux mots. Madame la Baronne de Hauteſource eſt épriſe d'Eraſte, & vos charmes, belle Eliante, ont rendu le Vicomte éperdûment amoureux. Vôtre Mére veut épouſer vôtre amant, & Monſieur le Vicomte, devenu Rival de ſon fils, s'eſt mis en tête de vous garder, en vous prenant pour femme.

ARTEMISE.

Madame vôtre Mére vous a fait accroire, Madame, qu'Eraſte vous mépriſoit, & le Vicomte de ſon côté a inſinué à Monſieur, que vôtre inclination pour lui s'étoit évanouïe. Voilà tout le miſtère.

ERASTE.

J'en avois deviné la moitié.

ELI-

ELIANTE.

Et moi l'autre . . . .

CHAMPAGNE.

Eh bien, joignez les deux moitiés enſemble, & je vous réponds que vous formerez un tout. Mais il n'eſt pas queſtion ici, ni de rire, ni de pleurer. Il s'agit de trouver un promt remède au mal.

ERASTE.

Je ne ſai à quoi me déterminer.

ARTEMISE.

Je ſuis donc plus habile que vous, car je le ſçai, moi. Apprenez, mes Enfans, à diſſimuler: c'eſt le premier talent du Courtiſan, & la clef des affaires. Il faudra qu'Eraſte affecte d'avoir conçu de l'amour pour la Baronne, & qu'Eliante en témoigne autant au Vicomte.

LE CHEVALIER.

Cela formera un contraſte des plus divertiſſans.

ARTEMISE.

Vous verrez bientôt naître entre vous quatre une diſpute comique ſur le rang, qui ſera ſuivie de pluſieurs démêlés à l'egard de vos biens. Les vieilles gens ſont âpres aux eſpeces, & la Baronne voudra retrancher à ſa fille l'argent q'elle deſtine, pour acheter l'amour & les faveurs de ſon jeune mari.

LE CHEVALIER.

Admirable! Oh! je prévois mille diſputes, qui pourront contribuer à rompre cet aſſemblage extravagant.

ERASTE.

Je ſens une répugnance inſurmontable à employer la feinte & la ruſe.

ELIANTE.

Et moi, je prévois auſſi que je ne pourrai jamais diſſimuler mes véritables ſentimens.

LE CHEVALIER.

Ne voila-t il pas de ces ſcrupules déplacés? Vos grands ſentimens vous rendront malheureux à coup ſûr, & un petit ſtratagême ingénieux peut faire réüſſir tous vos deſſeins. Un homme raiſonnable doit-il balancer entre de pareilles alternatives?

CHAMPAGNE.

Sil m'eſt permis de le dire, le projet de Madame Artemiſe eſt trés bon, pourvu que les rôles ſoient bien joués, & l'intrigue ſoutenüe jusqu'au bout. Mais il me vient encore une idée.

ERASTE.

Voyons.

CHAMPAGNE.

Vous connoiſſez l'Abbé Pompon, notre Aumonier.

ERAS-

ERASTE.

Oüi, eh bien!

Champagne rit.

ERASTE.

Et dequoi riez-vous?

CHAMPAGNE *riant toujours.*

Quand il a un œil tourné vers le Ciel, & l'autre vers la terre, la tête panchée ſur l'epaule, & les mains croiſées ſur l'eſtomac, ne diriez-vous pas que c'eſt un Saint?

ERASTE.

Il a l'air d'un homme de bien.

CHAMPAGNE *riant encore.*

Sous cet air impoſant, c'eſt pourtant ce qu'on nomme un Maitre vaurien, intriguant comme un Diable, adroit à ſe gliſſer dans les Maiſons, grand Négociateur dans les petites affaires de famille, glorieux, intéreſſé, & hypocrite.

LE CHEVALIER.

Qui diantre vous a appris, Monſieur Champagne, à faire des Portraits!

CHAMPAGNE.

Toutes les fois que je viens chez lui, il me fait mille queſtions ſur tout ce qui ſe paſſe à la Cour, & chez mon Maitre. Mais moi qui ne ſuis pas dupe, je lui fais des contes bleus, & je bois ſon vin.

LE CHEVALIER.

Comment, ſon vin? CHAM-

CHAMPAGNE.

Oh, ouï-dà. Il a dans ſon Cabinet, derriére ſes grands livres, une bibliotheque de petites bouteilles de differentes ſortes de vin doux excellent, qu'il dit venir de la Montagne de Chypre, & de l'Isle du Cap; mais qui, entre nous, ne ſont que les tributs que lui paye la conſcience de ſes bigotes. Sa Ménagére, qui eſt jolie comme un cœur, nous en verſe des lampées, il faut voir.

ERASTE.

Mais au fait.

CHAMPAGNE.

Or donc, je vais mettre ce galant homme dans vos intérêts; je l'engagerai à parler à vos parens; il a la langue bien affilée, & je parie qu'il leur perſuadera qu'ils grilleront au feu d'enfer comme une Cuiſſe de Dindon, s'ils font le mariage biſcornu qu'ils on en tête.

LE CHEVALIER.

Fort bien, la penſée eſt bonne; & moi je tâcherai de parler en vôtre faveur au Prince. Equitable & gracieux, comme il l'eſt, un mot de ſa part vous rendra heureux.

ERASTE.

Je reconnois votre zéle comme je le dois, & je ſuivrai exactement vos conſeils. Charmante Eliante, je vois que la diſſimulation eſt inévitable. Témoignez à mon Pére autant d'amour

que vous le pourrez; mais ne me perdez jamais de vûe.

ELIANTE.

Puisque nôtre bonheur l'exige, j'y consens, quoiqu'à regret. Cher Eraste, je compte sur vôtre fidelité. *Elle sort avec Artemise.*

ERASTE.

J'ai envie de prendre conseil dans cette affaire importante, de mon ancien Gouverneur: voulez-vous m'accompagner chez lui?

LE CHEVALIER.

Je n'aime pas trop les vieux Mentors. Ces Moralisеurs ne connoissent guères ce qui se passe dans le cœur d'un homme du monde, & leurs conseils se ressentent toujours de leur façon de penser .... Mais, quoiqu'il en soit, il faut avoir de la complaisance pour ses amis.

Ils sortent.

CHAMPAGNE.

Par ma foi, il faut que cette affaire aille, ou que le Diable s'en mêle. Tous les fers sont au feu. Nous employerons la ruse, & le déguisement, le secours d'un Prêtre, le Conseil d'un Gouverneur, l'adresse de Monsieur le Chevalier, & de Madame Artemise, l'autorité du Prince, & par dessus tout, le savoir-faire de vôtre trés-humble serviteur Champagne.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, CHAMPAGNE, *qui eſt ſuivi de quatre Laquais portant une grande Corbeille.*

ELIANTE.

Laiſſez, laiſſez. Il ne me convient point d'accepter des préſens de ſa part.

CHAMPAGNE *bas à Eliante.*

Au nom de Dieu, Madame, joüez mieux vôtre rôle, & laiſſez-moi faire le mien devant ces valets.

Il fait quelques révérences, après quoi il met ſon chapeau à la maniére des Ambaſſadeurs, & dit tout haut.

Madame. Le Vicomte mon Maitre, qui eſt épris de vos charmes tout-puiſſants, m'a député vers vous en qualité de ſon Plénipotentiaire, pour vous aſſurer de ſa haute eſtime, pour vous demander une prompte entrevûe, & pour être le porteur de ces préſens, qu'll vous offre, comme des arrhes de ſa tendreſſe. La Lettre de créance, dont je ſuis muni,

il lui remet une grande Pancarte.

vous expliquera plus parfaitement les ſentimens de Monſeigneur & Maitre. Quant à moi, Madame, il ne me reſte qu'à deſirer que,

ni ma Perſonne, ni l'objet de ma miſſion ne vous ſoient

ôtant le chapeau qu'il tend

deſagréables, & que vôtre généroſité . . . .

ELIANTE.

Je vous prie, Monſieur Champagne, finiſſez vôtre harangue. Cette éloquence m'ennuïe,

à part.

autant que le ſujet de ſon Ambaſſade.

CHAMPAGNE.

Mais, Madame, daignez au moins, jetter un regard favorable ſur ce poulet.

ELIANTE *lit.*

Pour aſſiéger de vôtre Cœur
L'inexpugnable Citadelle,
Champagne, mon bras droit fidéle,
Plus vaillant que Richard ſans peur,
Va vous jetter, Beauté cruelle,
Des Bombes dont la force eſt telle
Qu'en embraſant vôtre froideur
J'eſpere à la Place rebelle
D'aller attacher le Mineur.

CHAMPAGNE.

Eh bien, ne voila-t-il pas du galant?

ELIANTE.

Ouï, de la plus fine Galanterie de la vieille Cour.

CHAMPAGNE.

Mais, ce n'eſt pas le tout. Permettez de grace,

grace, que nous paſſions en revûe les préſens que Monſieur le Vicomte vous deſtine.

ELIANTE *à part.*

Autre ennui auquel il faut ſe prêter.

CHAMPAGNE *aux Laquais.*

Approchez mes Enſans, & aidez moi à étaler nôtre Marchadiſe . . . Mais il n'en eſt pas beſoin, puiſqu'en voici l'Inventaire.

ELIANTE.

Tant mieux.

CHAMPAGNE *lit.*

„Mémoire des effets dont Monſieur le Vi„comte fait donation à la Reine de ſon Cœur, „comme un hommage qu'il rend à ſes charmes.

„*Primo.* Une Piece d'Etoffe, couleur de „feuïlle-morte, à fleurs pourpre & or, pour „en faire une Robe. Cette Etoffe eſt fort pré„cieuſe à cauſe de ſon antiquité, ayant ſubſiſté „depuis plus d'un ſiécle dans ſa famille, & étant „parvenüe jusqusqu'à lui par *fidei-commis.*

2. „Une Caſſette artiſtement travaillée, & „qui renferme plus de cinquante préſervatifs „& autres Remèdes, deſquels on s'eſt ſervi „avec ſuccés contre la peſte qui ravagea le païs „l'an de grace 1597.

3. „Un Ecrein, contenant pluſieurs pierres „précieuſes de differentes groſſeurs, prêtes à „être taillées.

4. „Une Montre de vermeil quarrée, fort „grande, & travaillée en bas relief.

5. „Un bois de Cerf à ſoixante Cors, dont „la bête a éte tuée par Monſieur le Vicomte, „dans ſon Parc où il a la haute Chaſſe.

6. „Une Courte-pointe de Satin, ſur la„quelle eſt brodée ſon Arbre Genéalogique, „ſelon les plus exactes régles du Blazon : Meu„ble fort utile en ménage, & ſous laquelle „Monſieur le Vicomte ſe flatte de procréer „une nombreuſe famille, tous vrais enfans de „qualité.

7 . . .

ELIANTE.

Arrêtez, Champagne, nous examinerons le reſte à loiſir. Je vous prie de faire tranſporter tous ces Meubles dans mon Cabinet; car je n'oſerois déſobliger Monſieur le Vicomte par un refus.

CHAMPAGNE *faiſant ſigne aux Laquais.*

Vous pouvez maintenant partir en liberté, & remettre ce panier aux Domeſtiques de Madame.

Les Laquais emportent la Corbeille.

Dieu merci, nous voila ſeuls.

ELIANTE.

Votre Maitre me tüe avec ſa galanterie romanesque, ſes vers & ſes préſens.

CHAM-

CHAMPAGNE.

Ah, Mademoiſelle, la galanterie & les préſens ſont de lui; mais pour les vers, Diantre, c'eſt bien un autre qui les a faits.

En cet endroit il répéte les vers, & les chante.

Pour aſſiéger de vôtre cœur.
L'inexpugnable Citadelle
&c. &c.

Convenez pourtant que cette penſée eſt ingénieuſe, & le tour délicat.

ELIANTE.

Mais, qui en eſt donç l'Auteur?

CHAMPAGNE.

Je ſuis dans vos intérêts, ainſi je ne vous cache rien, Mademoiſelle, mais j'eſpére que vous ne me trahirez point. Or donc il faut vous dire, que c'eſt le Seigneur Panurge qui a fait les Vers en queſtion.

ELIANTE.

Comment Panurge, le Bouffon de la Cour?

CHAMPAGNE.

Ouï, le premier Bouffon de la Cour. Et c'eſt ſon Chef d'oeuvre, vraiment. Auſſi l'a-t-on bien payé. Oh! Mademoiſelle, ſi vous le connoiſſiez à fond, c'eſt un joli garçon; il n'y a pas longtems que pour gagner une gageure, il mangea la cuiſſe d'un Juif nouvellement pendu. Quelquefois il eſt obligé de ſe

battre contre l'Ours blanc de Monſeigneur. Il eſt excellent Magicien, jusqu'à prédire l'avenir. Il peut boire un ſeau de vin, dans un repas. Rien n'eſt plus plaiſant que de lui voir faire le Loup-garou, & joüer de la Gibeciére. Pour de l'eſprit, il en a en Diable; déjà il eſt fort bon Poëte, comme vous voyez, & il capotiſe les Courtiſans les plus fins & les plus ruſés; en un mot, c'eſt une reſſource, & il amuſe Monſeigneur, on ne peut pas mieux.

ELIANTE.

Voilà des talens admirables en effet; mais je ne ſaurois croire que les fades plaiſanteries d'un bouffon de profeſſion, ſoient des amuſemens dignes d'un grand homme.

CHAMPAGNE.

A propos de grands hommes; j'ai donné rendés-vous à notre Aumonier, & je vais lui expliquer vôtre affaire, pendant que mon Maitre ſera ici.

ELIANTE.

Comment, le Vicomte veut me faire viſite?

CHAMPAGNE.

Oüi, j'ai ordre de vous l'annoncer.

ELIANTE.

Que je crains cet entretien, & que j'aurai de peine à diſſimuler mes ſentimens!

CHAMPAGNE.

Je le vois venir. Il a mis ſon rouge & ſes mou-

mouches. Je vous quitte, Mademoiſelle, pour travailler à vos intérêts. *Il ſort.*

SCENE II.

ELIANTE, LE VICOMTE, *fort ajuſté.*

LE VICOMTE *riant.*

Ha, ha, ha! ma petite Reine. Vous m'aimez; plus que vous ne croyez. Je ſuis bon Prophéte, & j'aurois parié ma Nobleſſe que, toutes réfléxions faites, vôtre indifference ne tiendroit pas contre mon artillerie.

ELIANTE.

Perſonne ne connoit mieux que moi les mouvemens de mon cœur, & je ſuis forcée malgré moi de vous aſſurer, Monſeigneur, que je ne vous hais point.

LE VICOMTE.

Ah, de grace, ma belle enfant, épargnez le mot de Monſeigneur.

ELIANTE.

Ce mot eſt ſi beau à prononcer.

LE VICOMTE. *ſe bouffiſſant.*

Vous avez raiſon, & grace à Dieu, perſonne ne peut me le conteſter. Il eſt des occaſions où nous ſentons bien, que le Vous eſt bien plat, & que les Epithétes de Grandeur, & d'Excellence, ſont des prérogatives qu'il ne faut pas négli-

négliger. Auſſi accoutumons-nous nos inférieurs à nous les donner de bonne heure ; mais je dois m'attendre à des noms plus doux de vôtre part.

ELIANTE.

Il m'en coûte, pour oublier les égards qui vous ſont dûs.

LE VICOMTE *à part.*

Timidité charmante, que celle que donne la jeuneſſe !

à Eliante.

Vous avez de la peine à avouër ce que vôtre cœur ſent pour moi. Mais une action ſenſée ne doit jamais faire rougir. Permettez-moi que je vous faſſe connoître toute la ſageſſe de celle que vous ferez en m'épouſant.

ELIANTE.

Lorsqu'une fois on a le don de perſuader, on fait croire les plus grands paradoxes.

LE VICOMTE.

Quel bonheur frivole que celui que vous goûterez avec un mari tel qui Eraſte ! Avant les nôces un jeune Cavalier aime éperdûment, & tous ſes entretiens ne ſont qu'une quinteſſence de la plus fine galanterie. Les premiers jours du mariage il continûe ſes careſſes parce que la nouveauté du titre d'Epoux le flatte, mais bientôt il penſe que l'amour conjugal eſt ſifflé par la bonne compagnie, pour en éviter

le

le ridicule, il fait la cour à quelque autre Dame, ce nouvel engagement l'eloigne de ſa femme, le réfroidiſſement dégénére en mépris, & par raiſon de bien-ſéance le mariage devient infortuné.

ELIANTE.

Voilà juſtement le portrait de la plus-part des mariages de la Cour, & ce ſont auſſi ces raiſons qui m'ont déterminée à ne point donner ma main à un Courtiſan.

LE VICOMTE.

Ah! mon adorable Eliante, vous ne riſquez rien à me prendre pour Epoux. Je ſuis une exception vivante de la régle. Vous ſerez heureuſe avec moi, car je ſens tout le ridicule de cette manie naturelle aux jeunes gens.

ELIANTE. *à part.*

Mais il eſt aveuglé ſur les ſiennes.

au Vicomte.

Je ne doute point, Monſieur, que vous ne faſſiez tout mon bonheur.

LE VICOMTE. *vivement.*

Oh! que cela eſt bien dit, divine Eliante, & que nôtre mariage ſera doux! Je me flatte qu'avant un an vous me donnerez un petit Vicomte, qui me reſſemblera comme deux goutes d'eau. Mon fils en fera la grimace, mais c'eſt le moindre de mes ſoucis.

ELI-

ELIANTE.

Eh! Monſieur, je ne vois point encore que nôtre mariage ſoit une choſe entierement réglée.

LE VICOMTE *à part.*

Ma foi, je crois qu'elle commence à languir elle-même aprés la concluſion.

à Eliante.

Mon petit Ange, il n'y manque que vôtre conſentement. J'ai oſé vous envoyer quelques petites bagatelles, qui ne ſont que les avant-coureurs des préſens que je vous deſtine.

ELIANTE.

Ah! Monſieur, ſouffrez que je vous en témoigne ma reconnoiſſance.

LE VICOMTE.

Cela n'en vaut pas la peine. Permettez-moi d'y ajouter cette bague pour gage de ma foi. Vous admirerez ſans doute la beauté du brillant; il eſt de la premiere eau.

ELIANTE.

En effet il me paroit trés beau.

LE VICOMTE.

De ma vie je ne me ſuis ſenti une ſi forte envie d'épouſer, qu'aujourd'hui. Il me ſemble que je n'aye que trente ans. Vos yeux, ma Reine, rallument en moi tout le feu de la jeuneſſe. De grace, ne laiſſez pas brûler en vain cette belle flame. Donnez-moi vôtre main, & acceptez cette bague. Qu'elle ſoit le ſçeau de nôtre union!

ELI-

ELIANTE.

Avez-vous, Monſieur, informé ma Mére, de vos intentions? Vous a-t-elle donné ſon agrément?

LE VICOMTE.

Oh! les Méres ſont toujours les derniéres que l'on conſulte en pareil cas; mais comme c'eſt un uſage qu'il faut ſuivre, je veux bien en faire la Cérémonie. Commençons par conclurre la choſe entre nous. Voici, belle Eliante, la bague & la main.

ELIANTE. *à part*

Je crains que cette Comédie n'ait des ſuites fâcheuſes. Mais il faut finir ce que j'ai commencé. *au Vicomte.*

J'accepte l'un & l'autre, ſous la condition que ma Méré & mes Parens y donnent leur conſentement, & que vous ne preſſiez point la concluſion de nôtre mariage.

LE VICOMTE.

Je me ſoumets, quoiqu'à regret, à vos volontés. *Il lui donne la bague.*

Que mon bonheur eſt grand! Ah! divine Eliante, un petit baiſer à compte des mille, que je vous donnerai par jour.

ELIANTE. *l'eloignant.*

Arrêtez, Monſieur le Vicomte, vous étes trop preſſant.

LE VICOMTE.

Belle Enfant, rendez-vous dans vôtre apartement. Vous y trouverez des Marchands que j'y ai envoyé. Nous ferons les emplettes que l'uſage demande en pareille occaſion.

ELIANTE.

Je ſuis vôtre trés-humble ſervante.

à part.

Que la diſſimulation m'eſt inſupportable. Je bénis le Ciel de pouvoir me débaraſſer de ſa préſence. *Elle ſort.*

LE VICOMTE.

Quel mortel eſt plus heureux que moi! J'aime, je ſuis aimé, je ſuis promis. Par ma foi, cette fille eſt un Chef d'œuvre de la Nature. Comme je la houſpillerai, quand je l'aurai entre mes bras! Mais voici le Chevalier.

SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE.

Eh! d'où venez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Quelle queſtion pour un ancien Courtiſan! Je ſors de l'Autichambre. . . .

LE VICOMTE

A cette noble aſſiduité je reconnois mon ſang.

ſang. Embraſſez-moi, cher Couſin. Rapportez vous de la Cour quelque nouvelle importante?

LE CHEVALIER.

Ma foi, en manque-t-on là?

LE VICOMTE.

C'eſt une belle choſe que l'Antichambre! Indépendamment des nouveautés qu'on y entend, c'eſt un Tribunal ſévére, où toutes les foibleſſes, & tous les ridicules des hommes, ſont expoſés au jugement du Courtiſan. Il faut qu'un accuſé ſoit un homme bien redoutable, s'il eſt mis hors de cour & de procès.

LE CHEVALIER.

Eſt-il quelqu'un, Monſieur, qui connoiſſe mieux la Cour que vous, & qui ſache mieux combien elle eſt équitable & éclairée? Auſſi n'y a-t-il eu qu'une voix ſur la nouvelle qui court ſur vôtre ſujet.

LE VICOMTE.

Eh! qu'y dit-on de moi?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pû croire, & je craindrois de vous déplaire, ſi je . . .

LE VICOMTE.

Dites, dites.

LE CHEVALIER.

Eh bien! ſi j'oſe vous en faire l'aveu, on dit que vous vous mariez.

LE

LE VICOMTE.

Je me marie. Eh! qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! à votre âge se marier!

LE VICOMTE.

Comment, à mon âge! Y pensez-vous, Chevalier? C'est l'âge où tout homme raisonnable devroit prendre ce parti, où l'esprit est parvenu à sa maturité, où l'on est capable de faire un choix sensé. D'ailleurs, je me porte aussi bien que je me portois à trente ans, & je n'ai point ruïné ma santé par les débauches si ordinaires aux jeunes gens d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Mais, quelle est donc la Belle, sur qui vous avez jetté les yeux? C'est apparemment une personne d'un certain âge.

LE VICOMTE.

Il est vrai. C'est un jeune tendron, que je veux dresser de ma main.

LE CHEVALIER.

Encore mieux. Ai-je l'honneur de la connoitre?

LE VICOMTE.

Ouï, c'est Eliante que mon fils avoit couché en joüe. Il a levé le liévre, & je l'ai pris, moi.

LE CHEVALER.

Mais, mon cher Oncle, que penſera le monde, & que dira la Cour? Vous allez devenir l'objet de la médiſance publique, on ſe moquera . . .

LE VIÇOMTE.

Tout le monde ſe moquera de moi, dites-vous; & moi, je me moquerai de tout le monde. Eiiante me tient lieu de tout.

LE CHEVALIER.

C'eſt donc ainſi que vous mépriſez le qu'en dira-t-on de la Cour? Voilà un blasphéme que j'entends ſortir pour la premiere fois de votre bouche. Ignorez-vous que ce mariage peut occaſionner vôtre ruïne? Avez-vous oublié cette Maxime d'un illuſtre Courtiſan: Qu'un grand vice eſt plus ſupportable à la Cour que le plus petit ridicule.

LE VICOMTE.

Agiſſez bien, mal; la Cour y trouve toujours à redire.

LE CHEVALIE.

En qualité d'ami & de ſerviteur, ſouffrez que je vous prédiſe le ſort qui vous attend. Le proverbe dit:

Un vieux Epoux, de femme de vingt ans,
Ne manque point de panache & d'enfans.

Je ne ſçai ſi vous me comprenez?

LE VICOMTE.

Que trop bien, Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Quel beau ſujet de ſatyre, qu'un aſſemblage auſſi mal-aſſorti! Gare, s'il ſe trouve quelque bel-eſprit à la Cour. Les brocards, les Chanſons, vont pleuvoir comme grêle. D'ailleurs vous réduirez votre fils au déſeſpoir. Et enfin, que voulez-vous, que le Prince penſe d'une démarche, qui vous fera tant de tort dans l'eſprit du Public? Si donc un véritable ami oſe . . .

LE VICOMTE.

Arrêtez, Chevalier. Vôtre Rhétorique m'inquiète, mais ne me perſuade point. Un regard de ma belle eſt plus fort que tous les argumens du monde. Je vous laiſſe pour voler vers elle. Mais tous ces propos ont manqué de me faire négliger la Cour.

il ſort.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Ce bon-homme veut à toute force ſe donner en ſpectacle. Les mariages les mieux aſſortis fourniſſent matiére à la Cour de gloſer; & que ne font pas les ridicules! . . . Mais réfléchiſſons un peu à ce qui nous touche de plus prés. Il eſt arrivé un Etranger dont tout

tout le Monde vante l'esprit & le mérite. On dit même qu'il amuse le Prince par ses saillies. Cet homme peut le trouver tôt ou tard dans mon chemin, & me nuire. Un Courtisan doit prévoir les malheurs de bien loin, & savoir les parer. Comme il n'est guères d'homme, dont la naissance, la figure, l'esprit, ou la conduite, soient à l'abri de toute critique, il faudra étudier son côté foible, & l'exposer dans tout son jour. Le défaut le plus leger suffit pour donner un ridicule, lors qu'il est adroitement relevé. Veuille le Ciel, que celui-ci ait quelque travers! Voilà plus qu'il ne m'en faut pour empêcher son élévation, reünit-il même tous les talens.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ERASTE, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est vous, cher Eraste. Eh bien! tout est préparé pour faire joüer la mine qui doit bouleverser le dessein bizarre de votre Pére. La Cour en est instruite, & toute ma Cabale travaille à le faire échoüer.

ERASTE.

Je vous en ai mille obligations, pourvû que vos mesures soient prises, de maniére qu'il n'en arrive à mon Pére, ni affront, ni disgrace.

535091

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, dès que je me mêle de la choſe.

CHAMPAGNE *à part.*

Ah! l'excellente tête!

ERASTE.

L'affaire eſt délicate, & demande bien de la précaution.

LE CHEVALIER.

C'eſt pour cela que je l'ai remiſe entre les mains d'un de mes meilleurs amis qui eſt un bel-eſprit. Ainſi tranquilliſez-vous, car vous ſavez que ces Meſſieurs voyent au delà de la portée des autres hommes, & que c'eſt par là qu'ils réüſſiſſent.

ERASTE.

Mais en revanche les beaux-eſprits vont pour l'ordinaire au delà du but, & c'eſt par là qu'ils échoüent. Il faut du bon-ſens pour le ſuccés des affaires.

LE CHEVALIER.

Diable, vous raiſonnez comme un Anglois. Pour moi, je trouve le bon-ſens fort plat, je me déclare pour le brillant de l'eſprit, & je bénis le Ciel de m'avoir fait naitre dans un Climat, où il s'en trouve beaucoup. Car, ceci ſoit dit entre nous, il eſt ſûr qu'il n'y en a point au delà du 50me degré vers le Nord. Il n'eſt pas croyable que l'eſprit y puiſſe aquérir la matu-

maturité que le Soleil y a refuſée aux fruits de la Nature.

ERASTE.

Ah, cher Chevalier, le bel-eſprit n'eſt que trop commun. Il ſe gliſſe par tout, comme la fauſſe monoye, auſſi eſt-il leger comme elle. Mais dites-moi, avez-vous pris des précautions pour empecher que cette affaire ne ſe divulguât?

LE CHEVALIER.

Oui, tout ſe traire dans le plus profond ſecret, & par des gens dont la diſcrétion eſt à toute épreuve.

CHAMPAGNE *à part.*

Sans doute, par trois jeunes Courtiſans de ſes Amis, une couple de vieilles Matrones, quelques jeunes filles, & une ou deux Chambrieres.

ERASTE.

Avez-vous eu la bonté de parler à mon Pére, & que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je l'ai mis dans des tranſes mortelles. Vous auriez été edifié de Sermon pathétique que je lui ai fait. Je crois l'avoir ebranlé; au moins m'a-t-il quitté d'un air ſi conſterné, que vous l'euſſiez pris pour un Courtiſan, à qui le Prince vient de donner une mercuriale.

ERASTE.

Si mon Pere vouloit ouvrir les yeux sur sa foiblesse, qu'ils s'épargneroit de chagrins!

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas vôtre Pére qui m'inquiète. La vieille Baronne m'allarme bien d'avantage. Car quand l'amour se niche une fois dans le cœur de ces femmes surannées, le Diable ne l'en feroit pas déguerpir. Il y fait le même effet que la rouille dans une vieille Carabine. Je vous le repéte encore, Eraste, feignez de l'aimer; c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Mais joüez finement vôtre rôle. La voici qui paroit. Je reste pour être témoin de vôtre conduite.

SCENE VI.

LA BARONNE, ERASTE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LA BARONNE *fort parée.*

Eh bien! Monsieur, comment vous portez-vous depuis tantôt?

ERASTE.

Fort bien, Madame, & tout prêt à vous rendre mes hommages.

LA BARONNE *à part.*

Je crois que le petit fripon a quelque chose à me dire. *à Eraste.*

Tout

Tout cela n'eſt qu'un compliment de ſtile, & ces hommages que vous voulez me rendre, ſont de ces hommages communs, que vous autres, méchans petits hommes, rendez à tout le beau Sexe.

ERASTE.

Je ſai, Madame, ce que je vous dois en particulier, & ſi vous le permettez, j'y joindrai l'offre de mes trés-humbles ſervices.

LA BARONNE.

Cette offre s'etend-elle ſur tous mes beſoins, & puis-je diſpoſer de vous en toute occaſion?

ERASTE.

En tout ce que je pourrai.

LA BARONNE.

Comment! A vôtre age on peut tout ce qu'on veut. Vous êtes jeune, & paroiſſez . . .

à part.

Sa timidité l'empêche de parler.

ERASTE.

Je ferai tous mes efforts pour vous plaire.

LA BARONNE.

Je crois qu'il commence à y avoir quelque petite ſympatie entre nous. Par exemple, tout à l'heure il m'a pris des inquiétudes, qui ne m'ont laiſſé de repos nulle part. J'ai dit en moi-même; je gage qu'Eraſte m'attend dans l'Antichambre. Cette idée m'a conduite ici, & effectivement vous voilà

ERASTE.

Je ſuis trés charmé de cette heureuſe rencontre, & j'aurois dû prévenir vos bontés.

LA BARONNE *à part.*

Il faut enhardir ces jeunes gens. C'eſt le ſort ordinaire d'une femme qui a vecû.

à Eraſte.

Et comment va l'amour?

ERASTE.

Un bonheur inopiné nous éblouït ſouvent, au point que nous manquons l'occaſion de nous en ſaiſir.

LA BARONNE.

Ainſi vous croyez avoir eu tort de témoigner tantôt toute la froideur, l'indifference, que vous avez fait paroitre pour moi?

ERASTE.

J'avoüe, Madame, que je n'ai pas été d'abord aſſez ſenſible à vos bontés.

LA BARONNE.

De la façon que vous vous exprimez, on diroit que vous abandonnez l'orange pour l'oranger.

ERASTE *à part.*

Mon cœur me dit, que je ne dois pas la tromper.

à la Baronne.

A peu prés, Madame.

LA BARONNE.

Cet à peu prés ne vaut rien.

ERAS-

ERASTE *à part.*

La présence de mon Cousin m'empêche de reculer. *à la Baronne.*

Pardonnez à ma timidité.

LA BARONNE.

La timidité, & la dissimulation, sont également hors de saison dans l'affaire dont il s'agit.

ERASTE *à part.*

On me fait violence!

LA BARONNE.

Il faut parler à bouche ouverte, & savoir dire ce que l'on sent pour les gens.

ERASTE.

Eh! Madame, je sens que je vous aime.

LA BARONNE *allant à lui, & battant des mains.*

Bon, bon. Voila comme j'aime à vous entendre parler . . . Cet aveu ingenû a fait rougir le petit bon-homme, mais la rougeur lui sied bien. Il a un tein de lis & de roses . . . *elle lui passe la main sur la joüe.* C'est un vrai satin que sa peau.

ERASTE *à part.*

Je joüe ici un personnage aussi sot qu'ennuyeux.

LA BARONNE.

Vous m'aimerez passionnément, quand vous saurez par expérience ce que je vaux. Une femme de mon âge est si reconnoissante du bien

qu'on lui fait, & rien n'eſt plus animé que ſes careſſes.

ERASTE.

Oh! je n'en doute pas.

LA BARONNE.

Mon cher cœur, banniſſez déſormais les cérémonies de nôtre commerce, & mettez plus de vivacité dans vos façons d'agir.

ERASTE.

Je tâcherai, Madame, de vous ſatisfaire par ma conduite.

LA BARONNE *lui donnant ſon Portrait.*

Acceptez ce Portrait, je me flatte qu'il vous fera plaiſir. Voilà poſitivement, comme j'étois faite autrefois. Je n'ai pas beaucoup changé; tout l'eſſentiel y eſt encore.

ERASTE.

Je vous rends mille graces de ce préſent magnifique.

LE CHEVALIER *à part.*

Il eſt tems que je commence à joüer mon rôle, & que j'arrête les progrés de ces foles amours. *à la Baronne.*

Vous croyez donc, Madame, que vôtre Mariage eſt entiérement réglé?

LA BARONNE.

Mais vraiment! Et quel obſtacle y pourroit-on mettre, Chevalier?

LE

LE CHEVALIER.

Cette affaire me paroit encore fort douteuse. Ignorez-vous donc, que Mademoiselle vôtre fille s'est promise en secret avec le vieux Vicomte?

LA BARONNE.

Qu'entends-je! Ma fille s'est promise? Quelle audace! quelle temerité! C'est un Monstre.

LE CHEVALIER.

Considérez, Madame, je vous en conjure, les suites funestes qui résulteront de ce double mariage. Quel sujet de triomphe pour vos ennemis! Que dira la Princesse? D'ailleurs, vous voudriez peut-être disposer de tous vos biens en faveur de vôtre amant, mais vous savez que nos Loix s'y opposent. Enfin, (consídération la plus importante,) songez que vôtre fille, en épousant le Vicomte, aura à la Cour le rang sur sa Mére. Il y a dequoi fremir!

LA BARONNE.

Je ne sais où la colére m'emporte! Ma fille me joüe un tour pendable. Mon Dieu! quels chagrins n'a-t-on pas de ses enfans, quand ils sont parvenus à l'âge de se marier? Mais elle me payera cher tous les maux qu'elle me fait. Un Couvent m'en vangera.

LE CHEVALIER.

Je crains bien, Madame, que le Couvent ne soit un reméde aprés coup.

LA BARONNE.

Ma douleur eſt inexprimable, & j'en mourrai. Meſſieurs, pardonnez, ſi je vous prie de me laiſſer ſeule un inſtant, pour me remettre de mon trouble, & pour penſer aux moyens de me venger de ma fille. Eraſte, revenez bientôt, & ſeul.

ERASTE.

Adieu, Madame.

à part, en ſortant avec le Chevalier.

Quel ſupplice que la diſſimulation, pour un homme né ſincére!

CHAMPAGNE *ſortant auſſi.*

Nous allons voir encore des ſcenes . . .

LA BARONNE.

Si je pouvois donc trouver Artemiſe, pour lui demander ſes conſeils. Mais la voici.

SCENE VII.

LA BARONNE, ARTEMISE.

LA BARONNE.

Ah, ma chére amie, vous ne ſauriez arriver plus à propos. Vous êtes inſtruite des intentions qu'Eraſte a eu d'abord pour ma fille; mais la raiſon lui eſt venuë; ſon amour a changé d'objet, & c'eſt pour moi qu'il ſoupire maintenant. Mais il nous ſurvient une étrange cataſtrophe. La Cour eſt le théatre des avan-

tures;

tures; cependant je défie qu'on y ait jamais entendu parler d'un tour plus piquant que celui-là; Savez-vous bien que . . .

ARTEMISE.

Oüi, je sai tout. Le Vicomte s'est promis avec Eliante.

LA BARONNE.

Mais d'où avez-vous pû savoir cette avanture?

ARTEMISE.

Elle est dans la bouche de plus de cent personnes. Pour l'amour de vôtre propre répulation empêchez que la chose n'aille plus loin.

LA BARONNE.

Mais que faire pour le prévenir?

ARTEMISE.

Rompre les deux mariages. Si l'affaire n'a pas lieu, tous les mauvais raisonnemens tomberont d'eux-mêmes.

LA BARONNE.

Ma chére Artemise, je n'ai pas besoin de Gouvernante. Vôtre proposition n'est pas acceptable.

ARTEMISE.

Vous aimez donc mieux sacrifier vôtre ancienne gloire, que votre nouvelle passion. Comme on va rire à vos dépens! La Cour se plait à de semblables Comédies, mais je suis fâchée que vous soyez les Acteurs. Quand je

pense

penſe à tous les malheurs qui naîtront de vos mariages, je tremble. Vous allez vous enfoncer dans les procès, & vous ruiner mutuellement. Dés qu'une fois la juſtice ſe mêlera de vos affaires, adieu votre repos, & vos biens.

LA BARONNE.

Vous me cauſez des tourmens affreux.

ARTEMISE.

Je vois arriver l'Abbé Pompon, notre Aumonier.

LA BARONNE.

Peut-être pourra-t-il calmer mon eſprit par ſes ſaintes conſolations.

SCENE VIII.

LA BARONNE, ARTEMISE, L'ABBE POMPON.

L'ABBE'.

Que la paix de l'Ame & la ſanté du Corps ſoient, & demeurent éternellement avec vous!

LA BARONNE.

Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir, Monſieur l'Abbé?

L'ABBE'.

La charge des Ames qui m'eſt confiée, & ſurtout de celles des gens de la Cour, eſt une charge bien pénible. Comme bon Paſteur, je

revois souvent mon troupeau, j'en fais le tour, je visite toutes mes ouailles, & je leur donne de tems en tems un coup de houlette.

LA BARONNE.

Vous avez perdu un peu de cet embonpoint, de cet air de prospérité, qui vous alloit si bien, Monsieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Ce sont les jeûnes, & les priéres que je fais pour mon troupeau, qui fatiguent mon Corps.

ARTEMISE.

Vous avez, dit-on, vos heures de priére réglées.

L'ABBE'.

Oui, Madame, & j'ai la satisfaction de voir par plusieurs effets miraculeux, que mes oraisons sont des offrandes de bonne odeur.

LA BARONNE.

Comment?. des effets miraculeux?

L'ABBE'.

Oui, Madame, j'ai eu plus d'une révélation en ma vie, & j'en ai su faire un usage salutaire, pour remettre dans le bon chemin des brébis qui s'en étoient égarées.

ARTEMISE *à part.*

Je vois où il en veut venir.

L'ABBE'.

Il m'arriva même quelque chose de singulier hier au soir, & c'est en partie la cause qui m'amene auprés de vous.

LA

LA BARONNE.

Vous m'effrayez, Monſieur l'Abbé. De grace, racontez-moi cette ſingularité.

L'ABBE'.

Je m'étois levé cette nuit, ſelon ma coûtume, entre minuit & une heure, pour vaquer à des devoirs pieux.

LA BARONNE.

Le ſaint homme!

ARTEMISE.

Le bon Iſraëlite!

L'ABBE'.

Au milieu de mes Oraiſons, & lorſque j'étois dans la plus grande extaſe de ferveur, j'entendis une voix qui me cria par trois fois; *Abbé Pompon, Apôtre de la Cour!*

LA BARONNE.

Vous eutes bien peur, je crois.

ARTEMISE.

Je gage que vous crûtes, que c'etoit le Diable qui venoit vous emporter.

L'ABBE'.

Point du tout; une conſcience auſſi pure, auſſi nette que la mienne, ne craint rien. Je répondis avec fermeté; *Me voici. Ombre fugitive, bienheureuſe ou infortunée, quelle que tu ſois, j'écoute.* En même tems je levai les yeux, & je vis devant moi le fantôme de Monſieur vôtre défunt mary.

AR-

ARTÉMISE *à part.*

Ah! le fourbe insigne!

LA BARONNE *criant.*

Miſericorde! Feu Monſieur le Baron de Hauteſource vous eſt apparu, dites-vous! Ah! Monſieur l'Abbé, vous me faites trembler. Je n'oſerai plus coucher ſeule, de crainte qu'il ne vienne auſſi me faire viſite. J'en aurois la mort; voilà une grande raiſon de plus pour accélérer le mariage que j'ai projetté avec Eraſte, & je ne ferai point lit à part, car je ſuis fort peureuſe.

L'ABBE'.

Monſieur le Baron de Hauteſource m'eſt donc apparu, & m'a dit ces propres paroles. *La femme que j'ai laiſſée ſur la terre, eſt ſur le point de conclurre un Mariage, qui l'expoſeroit à violer les ſermens que j'ai emportés au tombeau. Allez au plutôt vers elle, & dites-lui, qu'il n'y a pour elle de repos, ni jour, ni nuit, ſi elle perſiſte dans un engagement ſi contraire à la foi ſolemnelle qu'elle m'a jurée.*

LA BARONNE.

Eh! de quoi s'aviſe Monſieur de Hauteſource, de vouloir troubler mon ſommeil aprés la mort, lui qui me laiſſoit dormir ſi tranquillement de ſon vivant!

L'ABBE'.

Ah! n'allez pas, Madame, vous mettre un

mon ſur les bras. Renoncez, je vous en conjure, à ce nœud fatal.

LA BARONNE *piquée.*

Cela ne ſe peut, Monſieur l'Abbé, s'il vous vient une ſeconde viſion dans le même goût, ſaluez mon defunct mary de ma part, dites-lui que je ſuis ſa trés-humble ſervante, & priez-le qu'il ne ſe mêle point de mes affaires.

L'ABBE' *d'un ton d'emphaſe.*

A Dieu ne plaiſe que ma bouche ſoit l'organe d'un pareil compliment! Quoi! Madame, ne frémiſſez-vous point de vouloir faire une réponſe auſſi pleine de fiel à un Epoux au tombeau, & ne craignez-vous pas, que ſon ame ſans ceſſe errante & déſolée, ne faſſe pleuvoir ſur vous des malédictions ſans nombre, comme le ſable de la Mer, & les Etoiles du Firmament?

LA BARONNE *vivement.*

Eh! morte la bête, mort le venin; le défunt m'a fait donner au Diable pendant ſa vie; mais je ne le crains guères aprés ſa mort.

L'ABBE'.

Un diſcours auſſi prophane ne ſauroit que bleſſer les oreilles du juſte. Mais quoiqu'il en ſoit, Madame, je vais remplir les devoirs de ma vocation, & en qualité de Directeur de conſcience fidéle & zelé, vous prédire, que vous irriterez le Ciel, que vous révolterez la terre,

erreur, & que vous vous préparez d'Enfer, par le mariage bizarre que vous allez conclurre.

LE CHEVALIER.

Eh! la raiſon, Monſieur l'Abbé?

L'ABBE'.

Point de raiſon, Madame, point de raiſon. Rien n'eſt plus pernicieux que la raiſon; auſſi n'en donné-je jamais. Quand l'Oracle parle, c'eſt aux mortels de ſuivre ſes déciſions, ſans raiſonner. Ecoutez donc encore aujourd'hui les exhortations qui découlent de ma bouche, comme le miel; gravez mes paroles dans vôtre cœur, ſuivez mes ſalutaires Conſeils; ou bien, vous courez risque de vous précipiter à jamais dans ce gouffre profond, ſéjour de Beelzebut, où les ames brulent dans des fleuves de ſouffre & de bitume.

En ſortant il dit bas à Artemiſe.

Etes-vous contente de moi?

Il ſort.

ARTEMISE.

Monſieur l'Abbé Pompon met de l'onction dans tout ce qu'il dit.

LA BARONNE.

J'aurois voulu qu'il eut gardé ſon onction pour une meilleure occaſion. Je ſuis dans la plus grande conſternation. Il ſemble que les Morts, & les Vivans m'enviem le bonheur d'épouſer le plus charmant petit homme du

Monde, & qu'il ſe ſoyent donnés le mot pour venir me tourmenter.

UN LAQUAIS *entre.*

Madame, on a ſervi la Collation.

LA BARONNE.

Allons, chére Amie, prendre quelque nourriture, & réfléchiſſons mûrement au parti que nous avons à prendre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, ARTEMISE, ERASTE.

LA BARONNE.

Mon cher Eraſte, je ſuis encore de la vieille Cour, & j'aime à en ſuivre les uſages polis. Il faudra tantôt que vous vous pariez de vos plus beaux ajuſtemens, que vous preniez vôtre meilleur équipage, & que vous alliez par toute la Ville notifier nôtre mariage.

ERASTE.

Je n'ai pas eu le tems de dreſſer la Liſte de ces viſites.

LA BARONNE.

Vous me paroiſſez un peu indolent ſur l'article de nôtre mariage. J'ai quelque ſujet de plainte

plainte contre vous. De mon tems, un Promis faiſoit paroitre plus d'aſſiduïté auprés de ſa Belle; il venoit ſe préſenter à ſes pieds, trois ou quatre fois par jour. Les gens de Cour renchériſſoient encore ſur cet uſage commun; on les voyoit toute la journée voltiger autour de leurs Maitreſſes, & la nuit, ils ſoupiroient ſous leurs fenêtres au bruit des Serénades. Ah! cela étoit édifiant.

ERASTE.

Madame, autant que j'ai pû voir, la vieille Cour ſe livroit trop à ces politeſſes froides & gênantes, qui ne ſont que des effets de l'habitude, & qui perſuadent ſi peu des véritables ſentimens du Cœur. L'uſage moderne proſcrit ces demonſtrations extérieures, bannit la contrainte, & choiſit des moyens plus naturels pour témoigner aux perſonnes le reſpect, ou l'eſtime, que l'on ſent pour elles.

LA BARONNE.

Comment, vous oſez blâmer les maximes de la vieille Cour?

ERASTE.

Je n'aurois jamais oſé vous en dire ſi librement mon ſentiment, ſi j'avois crû que vous y priſſiez quelque intérêt. Vôtre eſprit, & vôtre mérite, vous font tenir un rang diſtingué à toutes les Cours anciennes & modernes.

LA BARONNE.

Le petit fripon ſait donner un joli tour à tout ce qu'il dit!

ARTEMISE.

Mais, vous parlez toujours de vôtre mariage comme d'une choſe aſſurée, & vous oubliez que l'engagement de Mademoiſelle vôtre fille peut rompre tous vos deſſeins.

LA BARONNE.

Je cherche à m'étourdir ſur des réflexions ſi affligeantes. D'ailleurs, j'ai mis en campagne tous les Eſpions que je tiens à mes gages, dans tous les recoins du Palais. Ils redoubleront d'attention, ils me rendront compte de tout ce qui ſe paſſe, & des moindres minuties qui ſe ſont dites. Je vais entendre leur rapport, & je verrai quelles ſont les idées des Grands, & du Public, ſur mon compte. Je réglerai ma conduite ſur ce qu'ils diront. Que peut-on faire de plus?

ARTEMISE.

Ne point s'expoſer à la Critique; conſerver ſon rang & ſon ancienne réputation à la Cour; rompre le mariage du Vicomte & d'Eliante; enfin, céder Eraſte à vôtre fille.

LA BARONNE.

C'eſt là la choſe impoſſible. Je vous prie de ne m'en parler plus. Au reſte, j'ai fait ordonner à ma fille de ſe rendre en ces lieux, & je

vais

vais lui chanter ſa gamme, comme il faut. Mais il ſera néceſſaire que vous me laiſſiez ſeule avec elle.

ERASTE.

De grace, Madame, ne la maltraittez point pour l'amour de moi. Je voudrois pouvoir lui éviter ce chagrin.

LA BARONNE.

Elle m'en donne de bien plus cuiſants. Vous êtes, cher Eraſte, l'unique conſolation qui me reſte. Venez, beau garçon, avant de partir, baiſer ma main, & que ce baiſer parte du cœur.

Elle lui tend amoureuſement la main, qu'Eraſte baiſe, quoique froidement. Pendant que ce jeu de Théatre dure, le Vicomte paroit avec Eliante.

SCENE II.

LA BARONNE, ERASTE, ARTEMISE, LE VICOMTE, ELIANTE.

LE VICOMTE. *au fond du theâtre, tenant la main d'Eliante.*

Que vois-je? Mon fils lui baiſe la main, ſans qu'elle s'en défende. Elle paroit même y prendre plaiſir?

à la Baronne.

Madame, que veut dire ceci? En vérité, vous avez trop de bonté pour mon fils. Je vous demande mille pardons pour lui. Il s'oublie.

LA BARONNE.

Nullement, Monsieur le Vicomte. Si vous appellez cela, s'oublier, je lui permets de s'oublier encore beaucoup plus.

LE VICOMTE.

Quel énigme est ceci?

LA BARONNE.

Point d'énigme, Monsieur. Je vais vous en donner l'explication en deux mots. J'aime vôtre fils, & il m'adore. Il m'a proposé le Sacrement, & je l'épouse.

LE VICOMTE.

Madame, avec le profond respect que je vous dois, cela est impossible, de toute impossibilité. Jamais je ne pourrai donner mon consentement à un pareil mariage.

LA BARONNE. *ironiquement*,

Il est des gens qui croyent avoir un privilége exclusif de séduire les Enfans d'autrui.

LE VICOMTE.

J'ignore, Madame, ce que vous prétendez dire par le mot de séduire, ni sur qui votre réflexion peut porter.

LA BARONNE *vivement*.

Ah! Monsieur le Vicomte, je sai de vos nouvel-

nouvelles, & je viens d'apprendre vos prouesses. Vous vous êtes promis en secret avec ma fille, sans demander mon consentement; mais j'ai l'honneur de vous dire que c'est une promesse en l'air, dont je saurai empecher l'effet.

LE VICOMTE.

De grace, Madame, modérez vôtre colere. Souvenons-nous toujours, que nous sommes gens de condition, & de plus, gens de Cour, & que nôtre langage doit répondre à nôtre état.

LA BARONNE.

Il est vrai, Monsieur, mais les mots ne sont pas de trop, pour dire les choses. Comment pourrez-vous justifier l'action d'avoir ainsi suborné ma fille?

LE VICOMTE.

Encore une expression choquante! Nous étions venus en ces lieux, vôtre fille & moi, pour solliciter vôtre agrément & vôtre bénédiction.

LA BARONNE.

Ma bénédiction! Quoi, ma bénédiction! Ah! Monsieur le Vicomte, avec la bénédiction que je vous donnerai, vous ne manquerez jamais de malheurs.

LE VICOMTE.

Mais, Madame, puisque rien ne peut flé-

chir votre colére; ſouffrez que je vous déclare à mon tour, que je déſapprouve ſouverainement les liaiſons que mon fils vient de contracter avec vous; que vos promeſſes de mariage ſont nulles, & que je défends à mon fils de certaines familiarités indécentes, dont je viens d'être témoin,

LA BARONNE.

Vous oubliez, Monſieur, les égards qui ſont dûs au ſexe & que demande mon rang. Au reſte, ſi vôtre fils m'idolâtre, eſt-ce ma faute? On a de certains attraits . . . Et après tout, s'il me fait quelques careſſes, c'eſt à bonnes enſeignes devant Dieu & devant les hommes. N'eſt-il pas vrai, mon cher?

ERASTE.

Il n'eſt pas tems encore que je découvre la vérité de mes ſentimens.

LA BARONNE.

Vous abaſourdiſſez le petit bon-homme. Cela n'eſt pas bien.

à Eliante.

Quant à vous ma fille, je ſaurois vous faire reſſentir toute mon indignation. Vous êtes donc bien preſſée. N'y avoit-il plus de jeunes Cavaliers dans le monde? Les rides d'un Amant ne juſtifient gueres le choix qu'on en fait. Ouf . . .

LE

LE VICOMTE.

De grace, Madame, quittez ce ton choquant, qui ne sert qu'à aigrir les esprits. Eh! que dois-je dire à mon fils? Quels reproches n'ai-je pas à lui faire, pour s'être engagé avec une Dame, dont l'âge lui ôte tout espoir de postérité, lui qui est mon unique enfant, qui devroit perpétuer ma race, & qui va laisser éteindre mon ancienne Maison.

LA BARONNE. *ironiquement.*

Il est vrai, la Société y perdra beaucoup. Car on n'a jamais vû dans le Monde de grands hommes, avant qu'il y eut de vieilles maisons.

LE VICOMTE.

Or ça, Eraste, raisonnons. Je vais tâcher de vous tirer de vôtre égarement par de solides argumens. Ecoutez-moi avec attention, aussi bien vôtre amour ne sauroit être assez violent pour vous distraire.

ERASTE *l'interrompant.*

Mon Pére, avant de parler, daignez m'accorder un moment d'audience. Permettez que je justifie ma conduite.

LE VICOMTE.

Mon fils, votre devoir vous réduit au silence, quand un Pére vous parle.

ERASTE.

Cette raison m'engage à vous faire remarquer, que vous allez être demain mon gendre,

& que je puis, ſans bleſſer le reſpect qui vous eſt dû, anticiper de vingt-quatre heures les droits de Beau-Pére.

LE VICOMTE.

Il a morbleu raiſon. Voilà une maudite circonſtance à laquelle je n'avois pas réfléchi. Oui, il eſt mon fils aujourd'hui, & demain je l'appellerai Monſieur mon Pére. Cela ne ſe peut pas, oh! cela ſeroit ridicule.

ARTEMISE.

Et vous, Madame, par la même raiſon, ſi vous épouſez Eraſte, ſouvenez-vous que non ſeulement vôtre fille aura ſur vous l'autorité d'une Mére, mais même que l'Etiquette vous obligera de lui céder le pas.

LA BARONNE.

J'aimerois mieux mourir. Oh! nous parlerons au Grand-Maitre des Cérémonies, qui décidera ce point important. C'eſt le plus habile homme de l'Europe. Aprés tout il eſt bon auſſi de vous avertir, Monſieur, que je ſuis dans l'impoſſibilité de doter ma fille, & qu'elle n'aura pas le ſol.

LE VICOMTE

Et moi, Madame la Baronne, je vous jure que je déshériterai mon fils.

ARTEMISE.

En vérité, vos mariages commencent ſous de favorables auſpices. Vous allez former

une

une famille bien unie, dont l'harmonie & l'amitié réciproque feront la douceur. Mais, Monsieur & Madame, ceſſez donc de vous aveugler ſur vos deſſeins extraordinaires. Le plan de vos mariages eſt peut-être ſans exemple; & qui plus eſt, vous vous faites illuſion l'un & l'autre ſur le point le plus eſſentiel. Vous vous croyez aimé de vos jeunes Amans, & je gage que rien n'eſt plus faux.

LE VICOMTE.

Ce ſeroit là le contretems le plus fâcheux.

LA BARONNE.

Cela n'eſt pas poſſible. Si Eraſte étoit perfide, je l'abandonnerois à ſa triſte deſtinée; car je ne ſuis pas dupe, & je prétens moi . . .

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALER.

Eh bien! ma Prophétie n'eſt que trop accomplie. Votre Mariage a éclaté, la Cour en rétentit, & vous connoiſſez ſa marotte. Cette avanture eſt peinte avec les plus noires couleurs, & on l'aſſaiſonne de toutes les pointes, qui peuvent en rendre le récit comique. Ces ſortes de traits laiſſent toujours de fâcheuſes impreſſions.

LE VICOMTE.

Maudite soit la Cour, & sa Critique.

ERASTE.

Voilà, Monsieur, le fruit de ces Antichambres, que vous me recommandiez de fréquenter si assiduement, où le Courtisan est occupé à ne rien faire, où il ne s'informe que des modes, où il médit des femmes, où sa Satyre attaque les gens de mérite, & où il est rempli de ces attentions, qui ne sont, ni agréables à un Prince éclairé, ni utiles à un Etat.

LE CHEVALIE.

Tout cela est plus utile que vous ne le croyez. Ce n'est que par la Critique, qu'on corrige le genre humain de ses vices, & de ses ridicules. Vous ne tarderez point à en ressentir les effets. Mais, pour revenir à vôtre affaire, je crains que vôtre avanture ne soit parvenüe aux oreilles du Prince, & que vous ne vous attiriez une disgrace complette.

LE VICOMTE.

Il ne faudroit que cela pour achever mon infortune. J'ai déjà remarqué que je ne suis pas bien en Cour, & j'ai l'œil trop fait à son manége, pour m'y tromper. Cependant, je ne saurois deviner la cause de mon malheur. Je suis constamment assidû . . . .

au Chevalier à demi-bas, & d'un air de confidence.

Je

Je prête la main à mille choses dont bien d'autres se feroient un scrupule, je ne me souviens point d'avoir fait connoître mon véritable sentiment sur quoi que ce fut ; je m'attache toujours au parti qui domine ; dès qu'un homme a eu le malheur de déplaire au Prince, je l'accable davantage. Voilà pourtant les fondemens solides de la fortune d'un Courtisan. Mais je me rappelle une circonstance. Mon ancien Ami, le Marquis de Belleville, est en disgrace. J'ai eu l'imprudence de lui adresser la parole en présence de tout le monde, & malheureusement je lui ferrai la main.

LE CHEVALIER.

Ah! voilà plus qu'il n'en faut pour deviner la source de vôtre disgrace.

LE VICOMTE.

Mais quel remède apporter à ce nouveau revers qui me menace? Assistez-moi de vos sages conseils, cher Chevalier, je vous en conjure au nom de vôtre constante amitié. Mes inquiétudes m'ôtent le pouvoir de la réflexion.

LE CHEVALIER.

Le remède que j'ai à vous proposer, est infaillible. Renoncez tous deux à vos amours, & mariez Eraste avec Eliante. Les mauvais bruits tomberont alors d'eux-mêmes, & il vous sera facile de désabuser le Public, qui confondra leur mariage avec le vôtre.

LE

LE VICOMTE.

Conseil excellent, si la perte de ma charmante Eliante n'y étoit attachée!

LA BARONNE.

Et moi, je serois obligée de renoncer à mon aimable petit Eraste.

LE VICOMTE.

Adorable Eliante, je crois que vous seriez inconsolable, si pour la conservation de ma fortune, je me voyois réduit à prendre la dure résolution de continuer à vivre dans le veuvage?

ELIANTE.

Je ferois tous mes efforts, pour me consoler de ce malheur. Les secours de l'aimable Eraste pourroient à la verité y contribuer beaucoup.

LA BARONNE *riant.*

Ha, ha, ha! le bon Seigneur est pris pour dupe. Il n'est point aimé. Je crois qu'il enrage dans le fonds du cœur.

à Eraste.

Mais vous, petit homme, si quelque funeste accident vous arrachoit d'entre les bras de vôtre fidéle Baronne, sans doute que le chagrin vous mettroit au tombeau?

ERASTE.

Rien au monde ne seroit capable de m'en con-

conſoler que la poſſeſſion de la belle Eliante. Je retrouverois la Mére dans la Fille.

LA BARONNE.

Ame perfide! Dieu te punira.

LE VICOMTE *riant.*

Ha, ha, ha! Me voilà admirablement vengé.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, L'ABBE' POMPON.

L'ABBE'.

Salut à toute la vénérable Compagnie.

LA BARONNE.

Voici encore nôtre Aumonier. Il ne nous manquoit que lui.

LE VICOMTE.

Ah! bon-ſoir, Monſieur l'Abbé. Par quel hazard a-t-on le bonheur de vous voir?

L'ABBE'.

C'eſt pour remplir un des principaux devoirs de ma vocation.

LE VICOMTE.

Comment, chez moi! Je n'eſpére pas que vous veniez me préparer à la mort. Je n'ai commis, ni crime de Leze-Majeſté, ni autre . . .

L'ABBE'.

Je commencerai par vous donner ma bénédiction.

ARTEMISE.

Avec cette bénédiction là, je crains bien qu'il ne nous arrive quelque mesavanture aujourd'hui.

L'ABBE' *déclamant.*

Parmi les Cohortes infernales, chaque sujet a sa destination, & sa charge particuliere. Il n'y a point d'état dans la vie, point de vice, qui n'ait son propre Diable, & je suis le dépositaire d'une Liste, où l'on peut voir tous leurs noms, avec les emplois qui leur sont commis.

LE CHEVALIER.

Celui qui possede les gens d'Eglise, doit être bien noir.

L'ABBE'.

Point du tout; c'est un assez bon Diable. Mais il n'y en a point qui soit plus ruse, plus intriguant, plus tenace, & plus difficile à exorciser, que le Diable de la Cour. Je lutte contre lui jour & nuit, je cherche les occasions de le chasser des lieux, où il veut exercer sa tirannie; & comme je sçai qu'il s'est introduit dans cette famille, pour y semer le trouble & la désunion, mon zéle m'a engagé à m'acheminer vers vous, pour vous apporter ce baume de

paix,

paix, ce julep de concorde, cette panacée divine de félicion, cette poudre si rare de bon-sens, & ce sudorifique de grace, dont la mixtion forme le spécifique souverain pour l'expulsion de l'esprit immonde & perturbateur.

LA BARONNE.

Quelle éloquence triomphante!

LE VICOMTE.

Mais, au fait, Monsieur l'Abbé.

L'ABBE.

Au fait. Or ça, Monseigneur, il m'est donc revenu que les desirs terrestres, qui sont si communs aux enfans du Siecle, ont aussi répandu leur poison venimeux dans le cœur de Vôtre Grandeur, ainsi que dans celui de Madame la Baronne, de maniere que l'un & l'autre, vous sentez une tentation à vous unir avec les jeunes personnes ici présentes. Mais le Ciel irrité par le projet de cet assemblage, m'a inspiré de porter mes pas vers vous, pour vous annoncer tous les fléaux, dont il ne manquera point de vous châtier, si vous ne renoncez à ce dessein fatal. Je suis venu tantôt porter la trompette de mon Ministére, dans le cœur de Madame. Je lui ai rendu compte de l'apparition que j'ai eu à ce sujet, je l'ai exhortée, mais en vain; elle a regimbé contre l'aiguillon.

LA BARONNE.

Cela vous plait à dire, Mr. l'Abbé. Ce n'eſt pas là mon foible.

LE VICOMTE.

Comment! le Ciel ſe déclare auſſi contre nous? Je commence à chanceler ſur le deſſein que j'avois pris. L'aveu équivoque qu'Eliante vient de faire, m'engage presque à y renoncer, mais ſes beaux yeux ont trop de pouvoir ſur mon cœur.

L'ABBE'.

Ah! Monſeigneur, c'eſt à de ſemblables tentations, qu'une ame telle que la vôtre doit apprendre à reſiſter. Que je ſois, moi, le type, le prototype de vôtre fermeté. Lorsque Satan & ſes Pompes, la Chair, & ſes Convoitiſes, viennent m'aſſaillir, c'eſt alors que je me roidis le plus, j'arme ma main contre eux, je leur livre bataille, & je remporte la victoire. Aprés les mouvemens les plus vifs, aprés la plus forte contrition, ſuit l'état de la plus ſuave beatitude.

ERASTE *à part.*

Quel ſcelerat!

LE VICOMTE.

Que mon ame eſt agitée! Mais quel nouveau Meſſager de malheur!

SCENE

SCENE V. ET DERNIERE.

LA BARONNE, ERASTE, LE VICOMTE, ELIANTE, ARTEMISE, LE CHEVALIER, L'ABBE POMPON, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *portant une lettre.*

Un Domeſtique vient de me remettre la lettre que voici, & m'a chargé de la rendre en diligence à Votre Grandeur. Si c'eſt quelque bonne nouvelle, j'eſpére qu'il y aura dequoi boire un coup, à l'honneur de vôtre ſanté.

LE VICOMTE.

Elle vient de la part du Chancelier; j'en connois les armes.

LE CHEVALIER.

Du Chancelier. Je parierois bien, qu'il s'agit de vôtre mariage.

LE VICOMTE.

Voyons.

il lit.

„Notre très gracieux Seigneur & Maitre, „voulant ſe montrer plus le Pére de ſes bons „& loïaux ſujets, que leur Souverain abſolu, „Son Alteſſe ne ſauroit voir d'un oeil indifferent qu'aucun d'iceux s'engage dans une dé„marche contraire aux régles de la prudence,

„& à ſon propre bonheur. Or comme Son „Alteſſe vient d'être informée que vous avez „deſſein, Monſieur le Vicomte, de contracter „un mariage avec la fille unique de la Baronne de „Hauteſource, & qu'en revanche cette Dame „prétend épouſer vôtre fils; c'eſt par un effet „de cette même ſollicitude paternelle, qu'Elle „m'a commandé de vous faire ſavoir, qu'Elle „ne verra pas avec plaiſir la conſommation de „ce double mariage, mais qu'au contraire il „lui ſera trés agréable, ſi par une Alliance „plus naturelle, & plus convenable, vous vou„lez unir les deux jeunes perſonnes. La pre„ſente n'etant à autre fin, que pour éxecuter „les ordres de Son Alteſſe, je ne la ferai plus „longue que pour vous aſſurer de l'eſtime, „avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre trés„humble & trés affectionné ſerviteur, *Zaro„ſtre, Chancelier.*

Que la volonté de Monſeigneur ſoit faite! Dieu nous garde d'être rebelle! Je ne perdrai pas ma fortune pour ſi peu de choſe, j'accorde tout ce qu'on veut .... Mais! je perds Eliante!

Il pouſſe un grand ſoupir

LA BARONNE.

Pour moi, connoiſſant l'infidelité d'Eraſte, il m'en coutera beaucoup moins de le ceder à ma fille.

LE

LE VICOMTE, *aprés avoir rêvé quelque tems.*

Madame, je me vois contraint de changer de résolution. Le Prince le veut, & mon repos le demande. L'inégalité de nos mariages, leurs suites apparentes, les dissensions qui régneroient dans nos Familles, la médisance du Public, les exhortations apostoliques de Monsieur l'Abbé, les conseils de nos Amis, tout cela me force à renoncer aux droits que j'avois sur Eliante. Mais le plus puissant motif qui me détermine à cette douloureuse démarche, c'est l'aveu que je viens d'entendre, que nous ne sommes aimés, ni l'un, ni l'autre.

LA BARONNE.

C'est là le malheur. Le reste ne formeroit que de médiocres difficultés. Le tems, & la constance, auroient pû les vaincre. A la Cour on trouve remède à tout.

à Eraste.

Allez, Amant volage, je vous rends la parole donnée. Il paroitra bientôt quelque jeune Cavalier, qui aura du goût, qui me dédommagera de vôtre perte, & me vengera de vôtre infidélité.

LE VICOMTE.

Et vous, Eliante, vous pouvez dès à présent disposer de vôtre main, & de vôtre cœur. Je me

me déſiſte de tous les droits que vôtre promeſſe m'avoit donnés ſur vous. Je tâcherai de noyer mes chagrins dans les plaiſirs de la Cour.

ARTEMISE.

Ce n'eſt pas tout encore. Il s'agit maintenant de conclure le mariage de vos Enfans. Le Prince le demande, ils s'aiment mutuellement, & vous devez les rendre heureux.

LE VICOMTE.

Eſt-il vrai, belle Eliante, que vous avez de l'inclination pour mon fils?

ELIANTE.

Je voudrois en vain diſſimuler le penchant que je ſens pour lui; mes yeux ont déjà trahi mon cœur. Oui: j'aimais Eraſte dès ma plus tendre jeuneſſe, & cet amour ne finira qu'avec ma vie.

LA BARONNE.

Et vous, Eraſte, ſe peut-il que vous aimiez ma fille?

ERASTE.

Je ne vis que pour elle, & ſa poſſeſſion eſt le ſeul bonheur où j'aſpire.

LE VICOMTE.

Hâtons-nous, Madame, de conclure leur hymen, & cela pour cauſe.

LE

LE CHEVALIER.

En effet, un union si belle mérite un bonheur parfait.

LA BARONNE.

Puisque la chose n'est plus à changer, je consens à tout. Vivez heureux, vivez contens, & tâchez de vous aimer aussi sincérement que des Epoux peuvent le faire à la Cour.

LE VICOMTE.

Mes Enfans, recevez ma benédiction; & vous, mon fils, promettez-moi de renoncer aux Etudes, & de devenir meilleur Courtisan.

ERASTE.

Je tâcherai d'éviter tous les excès.

Il embrasse les genoux de son Pére.

Mon Pére, que ne vous dois-je point? La vivacité de ma reconnoissance ne sauroit s'exprimer. J'en ai le cœur si pénétré, que ma bouche s'efforce en vain de vous la peindre. Mon silence doit vous paroître plus éloquent que toutes les protestations.

ELIANTE.

Quel bonheur dans un jour! Non, jamais je n'oublierai tous les bienfaits, dont vos cœurs généreux nous comblent, & qui font la plus vive impression sur mon ame.

Ils s'embrassent tous quatre, & Eraste donne la main à Eliante.

LE CHEVALIER.

Chers Amis, agréez mes félicitations.

ARTEMISE.

Soyez assurés de la joye sincére, que me cause cet heureux événement.

L'ABBE *s'approche aussi pour embrasser Eliante & Artemise, après quoi il dit en déclamant.*

Que cet heureux Hymen devienne pour vous une source intarissable de prospérités; que vôtre bonheur soit ferme & durable, comme le roc au milieu des flots de la Mer, & que vôtre lignée pousse des rejettons jusqu'en mille & mille générations! Mais, au milieu de vôtre fortune, souvenez-vous toujours des besoins de l'Eglise, & de ceux qui, en la desservant, auront soin de vous dans leurs priéres!

LE CHEVALIER *à Artemise.*

Mais, Madame, comment vont nos Amours?

ARTEMISE.

Ah! ce sont des amours de Cour. Vous en connoissez l'allure.

LE CHEVALIER.

Oui, mais les amours de Cour aboutissent pourtant à la fin à quelque chose. Voicimal bel exemple à suivre.

ARTE-

ARTEMISE

Vous avez fait gagner mon cœur, disposez auſſi de ma main.

LE CHEVALIER *au Vicomte & à la Baronne.*

Vous venez de faire une action, qui ſera peut-être la plus belle de vôtre vie; mais ne reſtez pas en ſi beau chemin. J'aime Artemiſe, & elle ne me hait point. Daignez ſigner nôtre mariage à la ſuite de celui de vos enfans. Nous épargnerons les frais d'une double nôce.

LE VICOMTE.

J'y conſens en qualité d'Oncle, & vous en félicite comme vôtre Ami.

LA BARONNE.

Et moi, je m'engage à établir Artemiſe dans ſon nouveau ménage.

CHAMPAGNE *ſur le devant.*

Graces au Ciel! nous voilà parvenus à nôtre but; tous nos deſſeins réüſſiſſent. Deux mariages extravagans en ont produit deux raiſonnables, & je garde l'Intendance ſouveraine dans la Maiſon. Mais, plus j'y penſe, plus la manie des Courtiſans me paroit ſingulière. Enfanter des projets bizarres, les ſoutenir avec opiniatreté, fermer l'oreille à la voix de la raiſon;

ſon; au plus fort de l'entrepriſe, ſacrifier l'objet que l'on déſire avec le plus grande ardeur, à la paſſion de pouſſer ſa fortune, & de conſerver la faveur; voilà ce que l'on voit arriver ici tous les jours. On n'a pas tort de dire; le Courtiſan propoſe, & le Prince diſpoſe. *C'eſt là le Tableau de la Cour.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA MATRONE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

MELINDE.

DORUS ſon mari, crû noyé.

LE MARQUIS DU CARNAGE, Officier.

M. DU PINDE, Bel Eſprit.

SERPENTINE, fille Devote, parente de DORUS.

TOINON, Suivante de MELINDE.

CARLIN, Valet de DORUS.

MADAME GOBERT, }
MADEM. GOBERT, } parens & amis
MADAME AGATHE, } de MELINDE.
M. BONIFACE, }

Un Eſclave.

Deux ſuivantes. }
Pluſieurs perſonnes en deuil } perſonages müets.

La Scene eſt à Tarascon en Provence

H

LA MATRONE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Il y a un Sopha sur le Theâtre, qui y reste pendant toute la Piéce.

TOINON, CARLIN.

CARLIN *entre en pleurant.*

hi, ahi, ahi.

TOINON *riant.*

Ha, ha, ha, ... Eh dequoi pleures-tu mon pauvre Carlin!

CAR-

CARLIN.

Comment, Coquine, tu ris? Tu n'es donc pas au desespoir d'avoir perdu un si bon Maitre?

TOINON.

Eh, c'est sa faute au bout du compte s'il s'est noyé. Que ne restoit-il à terre?

CARLIN.

Hélas, c'est par un zéle veritablement pieux qu'il a fait armer un Vaisseau à ses propres fraix pour donner la chasse aux Tures. Il vouloit exterminer ces Mécréans par charité.

TOINON.

Voilà une plaisante charité.

CARLIN.

Si tu avous entendu les louanges que Monsieur le Curé lui a donné, si tu savois les belles choses qu'il lui a dit sur cette entrepriſe, tu tiendrois bien un autre langage.

TOINON.

Je ne suis qu'une fille fort simple, moi; mais je m'imagine qu'il y a conscience d'attaquer par piété des gens qui ne nous font point de mal.

CARLIN.

Il est vrai que nous ne comprennons pas trop bien nous autres, qu'il soit permis de tourmenter, & même d'assommer des gens, pour les obliger à penser comme nous, sur des choses

ſes où ni toi ni moi ne voyons pas trop clair: mais auſſi ne ſommes nous que de pauvres innocens; & Monſieur le Curé te prouvera prouvera tout cela par un million d'argumens.

TOINON.

Je l'en diſpenſe. Il a beau dire: je ne courrai jamais ſur un Ture. Ces entrepriſes prennent ordinairement mauvaiſe fin. Tu en vois l'exemple. Voilà nôtre Maitre péri avec ſon Vaiſſeau & toute ſa pacotille.

CARLIN *pleurant.*

Ne me rappelles pas ce triſte ſouvenir. Quand j'y penſe, je ſuis prêt à me jetter auſſi dans la mer la tête premiére.

TOINON *riant.*

Mais voyez donc le Butor! Se noye-t-on pour n'avoir plus de Maitre? Es-tu ſi friand de coups de baton, que tu veüilles les aller chercher jusques dans l'autre monde?

CARLIN.

Ah! que je regrette encore le tems où le pauvre défunct me grondoit, me ſouffletoit, ou me bâtonoit, & le tout pour mon bien à ce qu'il diſoit! Qu'il m'aimoit tendrement!

TOINON.

C'eſt donc par ces careſſes-là que tu juges de ſon amitié?

CARLIN.

Ouï, c'eſt qu'il vouloit faire de moi ce qu'on appelle un joli garçon.

TOINON.

Va, va, Carlin, tu ne ſeras toute ta vie qu'un imbecille, qui ne connoitras jamais les hommes. Quand notre défunct maitre te maltraitoit, ce n'étoit que par un effet de cette humeur bourruë qu'il avoit contractée ſur Mer. Quand il venoit dès le point du jour tracaſſer dans toute la Maiſon, fureter depuis la cave jusqu'au grenier, & chicaner ſur tout ce qu'il voyoit, ce n'étoit que par léſine. Lorsqu'il quitta ſa jeune femme, ſes biens & ſa tranquillité, pour aller faire le héros ſur Mer, ce ne fut que par une folle ambition.

CARLIN.

Vois-tu, Toinon, tous ces propos me déplaiſent. Il y a là-dedans quelque choſe qui me dit que ce n'eſt pas bien fait à nous autres Domeſtiques de critiquer la conduite de ceux qui nous font gagner nôtre vie.

TOINON.

Pauvre innocent! Ne ſais-tu pas que nous ſommes les Juges-nés de nos Maitres? C'eſt une charge que je ne voudrois pas perdre pour tout l'or du monde.

CARLIN.

Puisque cela eſt ainſi, dis-moi, que penſes-tu de notre Maitreſſe? TOI-

TOINON.

Je dis que c'eſt une femme adorable, une Archi-Lucréce, une véritable Matrone.

CARLIN *riant.*

Ma bonne Toinon, tu n'y vois pas ſi clair que moi.

TOINON.

Tu l'adorerois pourtant comme moi, ſi tu ſavois comme moi combien elle eſt indulgente & libérale. Ce ſont là les deux grandes qualités que doivent avoir nos Maitres. Tout ce qui me fâche, c'eſt de la voir ſi affligée de la perte de ſon Mary. La douleur la mettra ſûrement au tombeau. Ma chere Maitreſſe, hélas, que je vous plains!

CARLIN *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

TOINON.

Comment? oſerois-tu douter de la ſincérité de ſes regrets? Ne comptes-tu pour rien dix mouchoirs qu'elle a remplis de ſes larmes, & un évanouïſſement qui a duré plus d'une heure, en apprenant hier au ſoir la mort de ſon Epoux?

CARLIN.

N'oublies pas que tu m'as établi Juge de nôtre Maitreſſe & qu'ainſi je puis dire ce que je penſe.

TOINON.

Voyons donc. Qu'en penſes-tu?

CARLIN.

Te ſouvient-il encore du malheur que j'eus d'être mordu par nôtre grand chien de la baſſe Cour.

TOINON.

Si je m'en ſouviens?

CARLIN.

Eh bien! la playe ne ſeroit jamais guérie, ſi je n'y avois appliqué du poil de la bête.

TOINON.

Je t'entends. Tu crois que Madame en ſera de même.

CARLIN.

Vraiment ouï. Elle eſt trop jeune & trop jolie pour mourir de cette mort-là, & à travers de ſa grande affliction. . . .

TOINON.

Tu fais le mauvais plaiſant. Apprens à mieux connoître nôtre Maitreſſe. Cette femme aime les livres; les livres donnent de grands ſentimens, les grands ſentimens font naitre l'amour conjugal, & cet amour conjugal eſt ſi fort en elle, que la mort pourra à peine l'éteindre. Ah! Madame! je vous perdrai à coup ſur.

Elle pleure.

CAR-

CARLIN *chante & rit.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

SCENE II.

MELINDE, TOINON, CARLIN, DEUX SUIVANTES.

Deux battans s'ouvrent tout à coup au fond du Théatre, & Milinde paroit habillée en profond deuïl avec des voiles. Elle eſt appuyée ſur deux Suivantes, & ſemble marcher en tremblant.

MELINDE.

Hélas! ſoutenez-moi, mes forces m'abandonnent, & mes genoux ſe dérobent ſous moi . . . Je ſuccombe à ma douleur . . A peine vois-je encore le jour qui m'éclaire . . .

Elle s'aſſeoit ſur le Sopha.

Que cette triſte parure me fatigue, & que ce voile m'eſt inſupportable!

Elle léve ſon voile.

CARLIN.

Ma foi, ſon affliction me fait reſſouvenir de la mienne. *il pleure.*

TOINON *ſe jettant aux pieds de Melinde.*

Ah! Madame, quel malheur eſt le nôtre!

MELINDE.

Tes larmes, ma chére Toinon, ſont un effet de ton bon caractère.

TOINON.

Quelle funeſte nouvelle, & que vous avez raiſon de vous affliger!

MELINDE.

Si mon cœur étoit ſuſceptible de conſolation, j'en trouverois dans les regrets que mes Amis, mes Parens, & jusqu'à mes Domeſtiques, donnent à la mémoire de mon Epoux.

CARLIN.

Hélas, il eſt défunct!

MELINDE.

Mais toi, Carlin, ne t'ai-je pas entendu chanter en entrant?

CARLIN *ſe jettant auſſi à ſes pieds.*

Ah! Madame, après avoir pleuré toute la nuit des larmes groſſes comme le pouce, je chantois un Cantique des morts pour le repos de l'ame de Monſieur.

MELINDE.

Le bon Enfant! Je t'en ſais bon gré, mon pauvre Carlin.

CARLIN.

Quel Maitre généreux! Quel cœur de Roi! Que de préſens il me faiſoit! Juſqu'à me promettre qu'il ſe ſouviendroit de moi dans ſon Teſtament. *il ſanglotte.*

ME-

MELINDE.

Tu n'y perdras rien. Je te donne toute ſa Garderobe.

CARLIN.

Ah! Madame, un auſſi brave homme que lui méritoit bien une auſſi brave femme que vous.

MELINDE.

Je te fais encore préſent de ſes Arquebuſes & de ſa Bibliotheque . . . Hélas! . . .

CARLIN.

Ah! Madame, vous êtes une Sainte. Vous irez droit en Paradis ſi vous continuez comme cela.

MELINDE.

Je te donne encore . . .

TOINON *criant.*

Ahi, ahi, ahi.

MELINDE.

Quel tranſport! de quoi pleures-tu ſi fort?

TOINON.

C'eſt que je me ſouviens auſſi tout d'un coup du défunct.

Carlin fait connoitre par ſes geſtes, qu'il eſt fâché que Toinon ait interrompu ſa maitreſſe.

MELINDE.

Ma chére Toinon, tes larmes flattent mon chagrin; le ſouvenir, le triſte ſouvenir de

mon Epoux eſt la ſeule joye qui me reſte deſormais en ce monde.

TOINON.

Ciel, quand j'y penſe, que Monſieur m'aimoit! Il m'eſt doux encore de rappeller ſes bontés paſſées. Quel digne Maitre!

MELINDE.

Je me ſouviens qu'il a eu de bonnes intentions pour toi, mais elles ne demeureront par ſans effet.

TOINON.

Ah, Madame, ce n'eſt pas l'intérêt qui me fait parler.

MELINDE.

Levez-vous, mes Enfans. Et toi, ma fille, pour te ſouvenir de mon Epoux, je te donne cent piſtoles qu'il avoit laiſſées dans ſa Caſſette.

TOINON.

Madame, vôtre généroſité me fait rougir. Vous gravez profondement dans mon cœur la mémoire de Monſieur. Oh! qu'il avoit un excellent caractére. Il n'étoit pas de ces gens hautains, qui croiroient déroger en parlant avec humanité à leurs domeſtiques.

MELINDE.

Je te donne encore ma robe couleur de roſe avec ma garniture de blondes.

TOINON.

C'en eſt trop, Madame. Chaque grace que vous

vous me faites eſt un nouveau coup de poignard que vous me plongez dans le ſein.

MELINDE.

A quoi me ſert deſormais toute la parure du monde, puisque Dorus n'eſt plus? Mais je m'arrête trop. Malgré le chagrin qui m'accable je ſuis obligée de me prêter à un Cérémonial frivole. Il faut que j'eſſuye aujourd'huy tous ces complimens qui ne font qu'irriter la douleur, bien loin de la calmer. Allez, Toinon & Carlin, attendre dans le Veſtibule, & avertiſſez moi s'il arrive quelque viſite. J'y ſuis pour tout le monde.

Toinon & Carlin ſortent.

SCENE III.

MELINDE *ſeule.*

Puis-je ſurvivre à la perte que je viens de faire? Non, cher Epoux, je te ſuivray bientôt dans le tombeau . . . Au moins te ſacrifierai-je les reſtes d'une vie languiſſante . . . Ouï, prenons une réſolution, quittons le monde, & retirons-nous dans un Couvent . . . C'eſt dans cette ſolitude que je pourrai me rappeller toutes les douceurs de la plus tendre union qui fut jamais. J'aurai devant mes yeux le portrait de Dorus. Je l'arroſerai tous les jours de mes pleurs, chaque inſtant

me retracera ſes traits, jusqu'à ce que la mort nous rejoigne.

SCENE IV.

MELINDE, CARLIN, MAD. GOBERT, MADEM. GOBERT.

CARLIN.

C'eſt Madame Gobert & Mademoiſelle ſa fille.

MELINDE.

Qu'elles entrent.

MAD. GOBERT *avec emphaſe.*

Plût au Ciel, ma chére Couſine, que dans la viſite que je vous rends aujourd'huy j'euſſe à vous féliciter d'un évenement agréable, & à vous en temoigner ma joye.

MADEM. GOBERT *d'un ton de voix tremblant.*

Plût au Ciel, Madame ma Chére Couſine, que dans la viſite que je vous rends aujourd'hui, j'euſſe à vous féliciter d'un évenement désagréable . . .

MAD. GOBERT *continuant.*

Mais une ame réſignée doit ſe ſoumettre aux arrêts du Ciel.

MADEM. GOBERT.

Mais une femme rechignée doit ſe ſoumettre . . . .

MAD.

MAD. GOBERT.

Le deſtin a diſpoſé de la vie de feu Monſieur vôtre Epoux.

MADEM. GOBERT.

Le feu a diſpoſé du deſtin de Monſieur vôtre Epoux.

MAD. GOBERT *à ſa fille lui donnant un coup de poing dans le dos.*

O la ſotte! Il eſt noyé . . . Ah ça! le deſtin . . . .

MADEM. GOBERT *continuant.*

St . . . le deſtin a diſpoſé de Monſieur vôtre Epoux.

MAD. ET MADEM. GOBERT *enſemble.*

Ma douleur me fait juger de la vivacité de la vôtre.

MELINDE *les interrompant.*

Je reconnois, comme je le dois, la part que vous daignez prendre à ma juſte affliction.

MAD. ET MADEM. GOBERT *enſemble.*

Veüille le Ciel eſſuïer vos larmes, & vous conſerver longues années en ſanté & proſpérité.

MELINDE.

Prenez la peine de vous aſſeoir. Des Siéges à ces Dames.

Carlin donne des Siéges. Madame & Mademoiſelle Gobert s'aſſeïent.

Mad.

MAD. GOBERT *ſe relevant.*

Je me recommande auſſi à la continuation de votre précieuſe amitié.

MADEM. GOBERT *ſe relevant auſſi.*

Je vous recommande auſſi la continuation de ma précieuſe amitié.

MAD. GOBERT.

Encore à rebours. Excuſez, ma chére Couſine. Mademoiſelle Gobert n'a point de mémoire.

MELINDE.

Elle en eſt dédommagée par l'eſprit. Il faut avouër que Mademoiſelle vôtre fille ne fait que croitre & embellir.

MAD. GOBERT.

Ah! pour embellir, Madame, cela vous plait à dire. Pour croitre, ouï. Tous ſes habits lui deviennent trop courts. Cela coûte beaucoup à Monſieur Gobert. Nous diſons ſouvent; mauvaiſe herbe croit volontiers.

MELINDE.

On dit quelle apprend tout ce qu'elle veut.

MAD. GOBERT.

Ouï, graces à Dieu, cela va aſſez bien, quand elle veut, la petite Coquine. Elle ſait déjà par cœur une demi-douzaine de quatrains de Pibrac, & presque toutes les Litanies des Saints. Mais ce n'eſt rien en comparaiſon du petit Benjamin ſon frere. Cet enfant ſait toutes les Scien-

Sciences. Il vient toujours me réciter ce qu'il a appris, & encore hier il me racontoit que l'Empereur Charles VI. n'avoit pas été fils de l'Empereur Charles V. Je n'en ſçai rien moi, mais lui, il vous connoit tous ces Empereurs, comme s'il avoit vecû avec eux.

SCENE V.

MELINDE, MAD. GOBERT, MADEM. GOBERT, CARLIN, MAD. AGATHE, M. BONIFACE, *Pluſieurs Perſonnes en deuïl.* TOINON

CARLIN.

Il y a là Madame Agathe, Monſieur Boniface, & une foule de Couſins & de Couſines dont j'ay oublié les noms.

MELINDE.

Faites-les entrer.

MAD. AGATHE *pleurant.*

Ah, Madame, pardonnez ſi je donne l'eſſor à ma douleur, ahi, ahi, ahi, . . .

MELINDE.

Madame . . .

MAD. AGATHE.

Toutes les fois que je vois une veuve, il m'eſt impoſſible de retenir mes larmes. Cet aſpect me renouvelle la douleur que j'eus en perdant mon

mon Epoux, & me retrace trop vivement le triſte état du Veuvage où je ſuis réduite.

MELINDE.

Vôtre douleur, Madame, n'eſt que trop excuſable; quand on perd un Mari, on perd tout. Helas! nous ſommes Compagnes de malheur.

MAD. AGATHE.

Ah! ma Chére! vous êtes bien moins à plaindre que moi. Quand on eſt jeune & riche, c'eſt une bagatelle que le veuvage. Le Ciel alors ſait réparer bien vite la perte qu'on vient de faire, Mais, mon Dieu, jugez donc; j'ai ſix Enfans, & rien ne rebute plus les bons Partis. Ce n'eſt pas que je ſois friande d'un Mari, mais, hélas! on eſt bien à plaindre quand on n'a perſonne pour voir à ſes affaires; les enfans deviennent grands, & une femme n'eſt guéres en état de les moriginer, ſurtout les garçons qui ſont inſupportables . . . ahi, ahi . . .

M. BONIFACE *s'approchant.*

Madame, je ſuis fâché de tout mon cœur de la perte que vous venez de faire. J'étois hier au ſoir à ſouper avec cinq on ſix bons Enfans comme moi, lorſqu'on vint nous dire que le pauvre Dorus étoit péri avec ſon Vaiſſeau. Ma foi, nous reſtames tous comme ſubmergés. Il ne fut pas poſſible de rappeller la joye, & nous étions

étions triſtes comme des bonnets de nuit. Quand on a du chagrin, le vin donne facilement à la tête. Auſſi à minuit nous étions bien conditionnés. Oh! parbleu, nous primes bien de la part à vôtre affliction.

MELINDE.

Je ſçai que vous avez le cœur excellent, Monſieur Boniface, & je ne doute point de la ſincérité de vos regrets.

M. BONIFACE.

Je ſuis un homme rond, là, franc, & je m'en pique. C'eſt la ſeule bonne qualité que j'ay. J'aimois vôtre défunct Mari, & je plains ſa perte de tout mon cœur. C'eſt, ma foi, vrai. Tenez, je donnerois bien la meilleure pièce de vin que j'ai en cave pour le faire revivre.

Toutes les perſonnes en deuïl s'aprochent l'une aprés l'autre de Melinde, & lui adreſſent un Compliment. Elles marmottent entre les dents quelques mots, qui finiſſent par ces paroles, veuïlle vous conſerver. *Toinon termine cette Proceſſion en faiſant un Compliment tout ſemblable.*

MELINDE.

Faites aſſeoir ces Dames & ces Meſſieurs.

Carlin & Toinon apportent des Siéges, & toute la Compagnie s'aſſeoit en formant un demi-cercle autour de Melinde.

Toinon

Toinon ſe tient debout à côté de ſa maîtreſſe, & Carlin ſe place vis à vis.

MAD. GOBERT.

Je crois que le defunct M. Dorus avoit un preſſentiment du malheur qui le menaçoit. Il étoit ſi ſérieux. quand il venoit chez moi.

M. BONIFACE.

Pardonnez-moi, Madame Gobert. Il n'étoit pas ſérieux, au moins lorsqu'il ſe trouvoit avec nous autres. Vous auriez été enchantée de lui, ſi vous l'aviez vû le verre à la main. Il poſſedoit le talent de rendre agréables les matiéres les plus graves. Aprés avoir parlé de choſes ſolides il ſavoit rappeller la gayeté. Il avoit le mot pour rire, la petite chanſon à boire, & jamais homme n'a ſablé une razade de Champagne avec autant de grace. Ah! c'étoit un bon vivant, un brave homme!

Toute la Compagnie repéte.

Ah! c'étoit un brave homme!

MADEM. GOBERT.

Mais, Monſieur Boniface, vous direz tout ce qu'il vous plaira, il y a eu bien des préſages de la mort de Monſieur Dorus. Mademoiſelle l'a encore dit ce matin. Peu avant ſon départ la Chouëtte eſt venuë crier dans ſa cour. En mettant le pied dans la Chaloupe pour aller à bord, il eſt tombé ſur le nés. Pas une hirondelle ne s'eſt nichée contre ſes fenêtres cette

cette année. Carlin eſt là vivant qui peut le dire.

CARLIN.

Je ne me ſouviens pas de tout cela. J'ai abbatu les nids des Hirondelles pour qu'elles ne saliſſent pas les fenêtres.

MAD. GOBERT.

Voilà comme les Domeſtiques font toujours des impertinences. Savez-vous bien que c'eſt un grand peché de détruire les nids d'Hirondelles? Vôtre Maitre vous auroit bien grondé s'il l'avoit ſçu, lui qui étoit ſi humain.

Toute la Compagnie fait chorus:

Pour cela ouï, il étoit bien humain.

MAD. AGATHE.

Ce qui doit vous conſoler, Madame, c'eſt que peut-être feu Monſieur vôtre Epoux n'auroit pas vêcu longtems. Helas! nous ſommes tous mortels! Mon défunct Mari mourut d'apopléxie; la même choſe auroit pû arriver au vôtre. N'étoit-il pas ſujet à la Colique, Toinon?

TOINON.

Non, Madame.

MAD. AGATHE.

Ni à la Gravelle?

TOINON.

Jamais.

MAD. AGATHE.

Ni à la fiévre ardente?

TOINON.

Pour cela non.

MAD. AGATHE.

Ni à la maligne?

TOINON.

Non, Madame.

MAD. AGATHE.

Ni à l'hydropisie?

TOINON.

Point du tout.

MAD. AGATHE.

Ni à l'Epilepsie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à la Paralisie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à l'Hypocondrie?

TOINON.

Non.

MAD. AGATHE.

Ni à la Phtisie?

TOINON.

Non, non, non. Pas même à l'Hérésie.

MAD.

MAD. AGATHE.

Que diable avoit-il donc?

TOINON.

Rien.

MAD. AGATHE.

Cela eſt impoſſible. Nous naiſſons tous avec le germe de la Maladie qui nous met au tombeau.

M. BONIFACE.

Il étoit donc né avec le germe de la ſoif, & je l'aime encore par cet endroit là. Tout ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'il ne s'eſt point noyé dans le vin, comme dit la Chanſon. Il l'aimoit tant, le pauvre malheureux. C'étoit un galant homme!

Toute la Compagnie repéte:

Oh! le galant homme!

MAD. GOBERT.

Ce qui devroit le plus affliger Madame, c'eſt qu'il eſt mort ſur mer. On y jure beaucoup, dit-on, ſurtout dans les gros tems.

MELINDE.

Son ame étoit toujours préparée à la mort, & je ne doute pas qu'il n'ait conſervé juſqu'à la fin les ſentimens qui l'ont fait eſtimer pendant ſa vie, & qui le font regretter de tous les gens de bien.

Toute la Compagnie répond:

Oh! pour cela oui, il mérite les regrets de tous les gens de bien

TOINON *à part.*

Oh! dès qu'un homme meurt, vous remarquerez toujours qu'on lui trouve quelque bonne qualité qui le fait regretter.

MAD. GOBERT *à sa fille.*

Merci de ma vie! quelle abominable tâche avez-vous là, ma fille? Voilà encore une robe toute neuve de gâtée. Je n'oserai jamais le dire à M. Gobert. O là maussade! Pardon, si je la gronde en votre présence, mais c'est qu'elle est d'une mal-adresse qui me met au désespoir.. Venez-vous en au logis vous faire essuyer. Je vous laisse, ma chére Cousine, il faut que je m'en retourne. Je continue à faire des voeux pour vôtre conservation.

Elle sort.

MADEM. GOBERT *en pleurant.*

Dieu veuïlle vous avoir en sa sainte garde, ma trés chére & trés honorée Cousine . . . . Ah! mon habit . . . Que je suis malheureuse!

Elle suit sa Mére & sort.

MELINDE.

Adieu, mes Dames.

MAD. AGATHE.

Madame, permettez que je vous quitte aussi. Je m'en vais m'enfermer pour pleurer à la fois votre mari & le mien. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités, & je suis vôtre très-humble servante.

Elle sort. M. BO-

M. BONIFACE.

Ma foi, je ne ſçaurois reſter ſeul avec vous. Je n'aime pas la triſteſſe, & j'en ai pour huit jours d'avoir paſſé ſeulement quelques momens dans une maiſon de deuïl. Conſolez-vous, ma chére, & quand vous aurez un peu plus de diſpoſition à la joye, venez boire un coup à ma Maiſon de campagne.

Il lui donne la main qu'il ſecoue & ſort. Toutes les Perſonnes en deuïl s'approchent l'une aprés l'autre de Melinde, & ſe retirent aprés lui avoir fait un Compliment en marmottant quelques mots.

MELINDE.

Va, Carlin, reconduire ces Dames ces Meſſieurs. Tu paſſeras enſuite chez mon Directeur, & tu le prieras de venir me parler au ſortir de ſon diner.

Carlin ſort.

SCENE VI.

MELINDE, TOINON.

TOINON.

Voilà au moins une kyrielle de Complimenteurs hypocrites expédiée.

MELINDE.

Graces au Ciel! me voici ſeule, & je puis

encore ſans contrainte donner quelques ſoupirs à la mémoire de Dorus, Cher & tendre Epoux! que ne puis-je partager la mort avec vous! Mais helas! Tout m'eſt ravi, juſqu'à la triſte conſolation d'arroſer vôtre tombeau de mes larmes.

TOINON.

Au nom des Dieux! Madame, modérez vôtre douleur.

MELINDE.

Non, mon Enfant, il n'y a plus pour moi de joye en ce monde. Le ſeul parti qui me reſte à prendre, c'eſt la retraitte. Dès demain nous allons au Couveut. Tu n'as qu'à t'y préparer.

TOINON.

Au Couvent! Quoi! Madame, eſt-ce vôtre ſérieux? Vous badinez, je penſe.

MELINDE.

Eh quoi! n'auras-tu pas le courage de m'y accompagner?

TOINON.

Ah! Madame, je vous ſuivrois juſqu'aux Antipodes, s'il faloit, mais je déteſte le Couvent, & je ſuis prête à tomber en ſyncope toutes les fois qu'on le nomme. Il faudroit en vérité qu'il m'arrivât un terrible malheur pour me faire renoncer à la ſocieté humaine. Helas! que n'ai-je auſſi un mari noyé! Je pour-

pourrais alors vous accompagner jusqu'à la Tombe, & j'aurois la consolation de pleurer avec vous mon Epoux. Mais vous sçavez qu'on est jeune qu'on est fille, qu'on n'aime pourtant pas à quiter la vie, sans sçavoir un peu ce que c'est que le mariage: & qui diantre me viendra chercher au Couvent?

MELINDE.

Tu veux donc m'abandonner?

TOINON.

Non, Madame, je n'ai garde, je voudrois seulement vous détourner de vôtre dessein.

MELINDE.

Cette entreprise est vaine. Rien ne sçauroit changer la résolution que j'ai prise. Si tu n'es pas assez résignée pour me suivre, j'irai m'enfermer toute seule. Je verrai que tout me quitte, & ma douleur n'en sera que plus sensible. Peut-être serai-je d'autant plutôt délivrée d'une vie si malheureuse.

TOINON.

Non, ma chére Maitresse, je ne vous quitterai jamais; j'aime mieux mourir Vierge & Martyre.

MELINDE.

Tu n'as donc qu'à prendre tes arrangemens. Demain au plus tard nous partons pour le Couvent.

Elle sort.

TOINON, *suivant.*

O Amour conjugal! combien eſt grande ta Puiſſance!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, *ſeul, un grand Crêpe noir au Chapeau.*

J'ai une dent contre cette Coquine de Toinon. Madame étoit tantôt en train de donner, & moi j'étois en train de recevoir en loüant ſon defunct Mari. A force d'éloges je lui aurois encore tiré bien des plumes, ſi Toinon n'étoit pas venuë ſe jetter à la traverſe de ſa généroſité & de mon éloquence. Mais ma, je m'en vengerai. Il n'y a ſi petit poil qui n'ait ſon ombre, comme l'on dit. Une ſeule choſe me fâche, c'eſt que je ne ſaurois être tout de bon en colère contre cette friponne-là. Elle a des regards qui remuent juſqu'au fond des entrailles, & qui changent d'abord mon courroux en certain je ne ſçai quoi. Mais la voici avec Madame.

SCENE

SCENE II.

MELINDE, TOINON, CARLIN.

MELINDE *à Carlin.*

Qu'on tienne ma voiture prête, & que toutes choses soyent arrangées pour un petit voyage que j'ai à faire dès ce soir.

CARLIN.

Fort bien, Madame . . . *à part.* Il y a là dessous du mistére. Où Diantre veut-elle aller?

MELINDE.

Est-on venu anoncer encor quelque visite.

CARLIN *tirant un grand rouleau.*

Oui. Monsieur le Marquis du Carnage & Mademoiselle Serpentine sont dans votre antichambre.

MELINDE.

Qu'ils entrent. Ouvrez.

SCENE III.

MELINDE, MADEM. SERPENTINE, LE MARQUIS, TOINON, CARLIN.

LE MARQUIS. *à Melinde.*

Diable m'emporte, Madame, si je ne suis au desespoir de la mort de M. vôtre Epoux.

SERPENTINE.

O Ciel! o Ciel! Monsieur, vous jurez:

LE MARQUIS.

Voudriez-vous que je priſſe le ton plaintif & langoureux?

TOINON *à part.*

Ce ſeroit contre la dignité d'un ſi grand héros.

LE MARQUIS.

Nous n'avons pas le cœur ſi tendre, nous autres. J'ai aimé Dorus, il eſt vrai; c'étoit mon Camarade de bataille, nous avons eſſuyé bien des coups de fuſil, mais je ne ſaurois le plaindre. Il eſt mort au lit d'honneur. J'ai toujours dit qu'il étoit heureux.

SERPENTINE.

Helas! Peut-on appeller mourir heureuſement, quand un homme eſt emporté au milieu du torrent de ſes pechés, ſans confeſſion & ſans viatique. Finir ſa vie en pénitent ſur la paillaſſe des Capucins, c'eſt là le vrai lit d'honneur. Tout ce qui me conſole, c'eſt que Dorus a été tué dans un combat contre les Infidéles. C'eſt par là qu'il a mérité la Couronne du Martyre.

MELINDE.

Vous vous conſolez l'un & l'autre de la mort de mon Epoux par des motifs fort ſinguliers.

LE MARQUIS.

Croïez-vous, Madame, que j'aïe un cœur de poule? La guerre nous endureit nous autres.

tres. Quand on eſt accoutumé à voir des milliers de morts étendus ſur le carreau, on ſe familiariſe avec ces objets. Parbleu! ſi vous aviez été avec moi à la Bataille d'Almanza, vous en auriez bien vû d'autres. C'étoit un beau ſpectacle pour un homme de guerre de voir un champ de bataille tout jonché d'Anglois. Oh! nous en fimes une terrible déconfiture. Berwick nous commandoit. C'étoit un Démon que cet homme là. On diſoit à l'Armée qu'il avoit un pacte avec le Diable.

CARLIN.

Il me fait trembler.

LE MARQUIS.

Mais pour en revenir à ce brave Dorus, il me ſemble le voir dans le Combat contre ces chiens de Corſaires. Ma foi, je m'imagine y être. Le voilà qui range ſon monde, depuis le tillac jusqu'à la ſainte barbe. Le voilà qui lâche des bordées de ſtribord & de bas-bord! Entendez-vous quel terrible feu de Mousquéterie il fait de ce côté là; mais voilà ces Coquins qui lui donnent un coup fourré à fleur d'eau, & qui coulent le vaiſſeau à fond.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, SERPENTINE, LE MARQUIS, TOINON, CARLIN, M. DU PINDE.

M. DU PINDE.

Dorus n'eſt plus. La Nouvelle accablante eſt venuë jusqu'à nous.

MELINDE.

Vous ſavez donc, Monſieur, tout le malheur qui m'arrive.

DU PINDE.

Lors qu'au milieu d'une ſombre forêt on voit tomber un Chêne formidable, le bruit de ſa chute effraye tous les côteaux d'alentour, on entend gémir les Arbres voiſins, & les Echos l'annoncent aux contrées les plus lointaines. Dieux! quel coup affreux!

MELINDE.

Les regrets que vous donnez à ſa mort adouciroient les miens, s'ils pouvoient être adoucis.

LE MARQUIS.

Je vois bien, Monſieur, que vous n'êtes pas du métier. Dorus eſt mort dans ſa vocation, en ſe battant comme un Lion, & c'eſt ce qui peut nous conſoler.

DU PINDE.

J'en conviens. Sa mort lui donne l'immortalité. Je voudrois pouvoir par mes foibles accens porter ſon nom jusqu'aux ſiécles futurs.

ME-

MELINDE.

Helas! Monsieur, vous en êtes bien capable. Vous êtes le seul Poëte qui puisse chanter dignement le mérite de Dorus, & le faire passer à la postérité.

DU PINDE.

Et vous, Madame, la seule femme au monde qui sache juger sainement d'une piéce de Poësie. Aussi-tôt que j'ai appris le malheur de vôtre Epoux, ma verve s'est enflammée, mes Vers ont coulé avec abondance, & en moins de rien j'ai composé une Elégie, un Sonnet, & une Epitaphe, que je viens offrir à la mémoire de Dorus, & à vous, Madame, que le Ciel a conservé pour faire l'ornement de vôtre sexe & les délices du genre humain.

MELINDE.

Vous savez combien j'aime la Poësie, & tout ce qui peut tendre à la gloire de mon Epoux ou me rappeller sa mémoire, sera toujours cher à mes yeux.

DU PINDE.

Permettez donc, que je vous en fasse la lecture. *il lit.*

AUX MANES DE DORUS. *ELEGIE.*

„Dorus est mort. Helas! d'un homme incomparable

„Muses, pleurez ici la perte irréparable,

„Helas! Dorus n'est plus, & les monstres marins . . .

LE MARQUIS *l'interrompant*

Ah! Monsieur, cessez, je vous en conjure, cela est par trop lugubre, & je vois d'ailleurs que votre Piéce est si longue.

DU PINDE.

Vous avez raison; il seroit inutile de faire pour vous tant de dépense d'esprit; & Madame pourra lire mon Elégie dans son Cabinet.

MELNDE.

Mais vous nous aviez parlé d'un Sonnet.

DU PINDE.

En voici le commencement, Madame.

il lit.

SONNET.

O Dieux! qui résidez sur la voute azurée
Daignez sauver Dorus des ombres du tombeau.
N'ayant pû de ses jours prolonger la durée,
Placez-le au Firmament, comme un Astre nouveau.
Toujours, o Jupiter . . .

SERPENTINE *l'interrompant.*

Je crois en verité, Monsieur, que vous êtes Payen. Invoquer ainsi les Dieux de la Fable? C'est une idolatrie. L'Inquisition devroit s'en mêler. Au lieu de ces horreurs-là, dites nous plutôt l'Epitaphe. J'aime les Epitaphes, cela inspire toujours quelque bonne pensée.

DU PINDE.

Je vais vous ſatisfaire. *Il lit.*

EPITAPHE.

Sous ce Tombeau d'élegante ſtructure
Du grand Darius ne giſſent point les os.
Dans un caveau choiſir ſa ſépulture
Eut été vœu peu digne d'un Héros.
Il enviоit le ſort de Palinure.
Après avoir ſans trève & ſans repos
Des Maroquois fait la déconfiture,
Il eut plus loin pouſſé ſon avanture,
S'il n'eut enfin au beau milieu des flots
Payé ſi tôt tribut à la Nature.

MELINDE *d'une voix foible.*

Helas! je ne ſaurois entendre prononcer le nom de mon Epoux, ni le louër d'une maniere touchante, ſans reſſentir un trouble . . . qui me prive . . . de l'uſage . . . de . . . mes ſens.

elle tombe dans les bras de Toinon.

TOINON *jettant un cri.*

A l'aide, au ſecours, Madame ſe meurt.

DU PINDE *à part.*

Voyez la force de la Poëſie! *il s'approche.* N'avez-vous rien à donner à Madame? Perſonne n'a-t-il un peu d'Elixir des rayons du Soleil? C'eſt un ſpécifique admirable. J'ai lû que les Dames Romaines s'en ſervoient avec le plus grand ſuccés dans les évanouïſſemens.

LE

LE MARQUIS.

Ah! morbleu, il ou pouvoit m'donner un peu de poudre à canon délayée dans de l'eau de vie. Il n'y a rien de meilleur, & j'en ai vu des effets surprenans dans les Campagnes.

SERPENTINE.

L'Eau bénite vaut mieux que tout cela.

MELINDE *revenant à elle.*

Ce n'eſt rien, Meſſieurs; voilà qui eſt paſſé. Je ſuis trés ſenſible à vos attentions & à votre zéle.

LE MARQUIS.

Si vous vouliez avaler une Noix de Muſcade toute entière, cela vous feroit un bien infini. Tenez, Madame, en voilà une, que je porte ſur moi depuis plus de vingt ans, & que j'ai avalée en bien des batailles. La ſouhaitez-vous?

MELINDE.

Trés obligée, Monſieur, me voilà tout à fait remiſe. *à du Pinde.*

Vos vers ſont charmants, mais trop flatteurs.

LE MARQUIS.

Je les crois fort beaux, mais cela eſt trop ſublime.

SERPENTINE.

Et trop mondains pour moi. J'aime la Poëſie, lorſqu'elle ſert à détacher l'ame des choſes terreſtres, & à l'élever vers le Ciel.

CAR-

CHARLIN.

Il faut bien que ces Piéces soyent admirables, car je veux être pendu si j'y ai compris un mot. C'est de l'hébreu pour moi.

DU PINDE.

Généreuse Melinde, vous êtes ma Muse. C'est vous qui m'inspirez cet enthousiasme qui anime tous mes chants.

MELINDE.

Hélas! que peut inspirer une Veuve désolée?

LE MARQUIS.

O! cela vous plait à dire, Madame; vous inspireriez du courage à qui n'en auroit pas. Morbleu, auriez-vous besoin par hazard de mon bras pour venger la mort de vôtre Mari? Vous n'avez qu'à parler. Dites un mot, & j'exterminе ces perfides Corsaires. J'armerai un Vaisseau, & bientôt tout Alger sera en combustion. La guerre est mon élément, & je serai invincible en combattant pour une personne que j'estime autant que vous.

DU PINDE.

Monsieur le Marquis, modérez vôtre ardeur guerrière. Que peut faire un mortel contre toute une Nation? Troye fut-elle assiégée par le seul Achille? Non, il faut des efforts réunis. Laissez-moi le soin de confondre ces barbares Pirates. Je quitterai le chalumeau pour

entonner la Trompette épique, & je ferai un Poëme si touchant des avantures de ce Héros que tous les intrépides Chevaliers se réuniront sous les Etendarts de Melinde pour venger son Epoux.

TOINON.

Je suis extasiée d'entendre Monsieur. Il parle comme un Oracle.

DU PINDE.

Je rumine à mon plan. Il faudra commencer à peu prés ainsi . . . Je chante . . . Ouï, je chante . . . Je chante ce terrible: bon . . . ce terrible & malheureux Capitaine . . . Non le vers n'y est pas, c'est dommage, la pensée est belle. N'importe, je le trouverai dans mon Cabinet; pour peu que j'y ronge ma plume, ma veine s'ouvre à l'instant, & c'est par cet organe qu'Apollon m'envoye ses heureuses influences.

LE MARQUIS.

Ventrebleu, Monsieur, ce n'est pas avec des plumes qu'on extermine les Pirates. Il faut des organes de 24. livres de bales, des fauconneaux & des bombardes, des morriers. Il faut un grand courage, & non pas du bel esprit.

SERPENTINE.

Et moi je vous dis qu'il faut la grace efficace, sans quoi tout est néant. Si cela peut faire

faire plaisir à Madame, mon Directeur & moi nous unirons nos vœux & nos prières contre ces Infidéles. On les verra bientot exterminés.

LE MARQUIS.

Par la morbleu, Mademoiselle, ce sont les gros bataillons qui font de nos jours des miracles. Oh! que n'ai-je une bonne fregate, je donnerois de rudes estocades à ces Ecumeurs de mer. En un mot, Madame, comme en mille, il n'y a rien au monde que je n'entreprenne pour vous venger & vous plaire.

MELINDE.

Je reconnois, comme je le dois, vos offres généreuses; mais, la plus terrible vengeance ne me rendroit pas mon Epoux, & je serois fâchée d'exposer inutilement des Amis tels que vous. Si je voulois être vengée, soyez persuadé, Monsieur, que j'aimerois à l'être par votre main.

LE MARQUIS.

Si cela étoit ainsi, vous n'auriez qu'à paroître, Mores & Algériens, & vous verriez ce que c'est que d'avoir affaire au Marquis du Carnage. Adieu, Madame; vous entendrez quelque jour parler de moi.

SCENE V.

MELINDE, M. DU PINDE, MADEMOISELLE SERPENTINE, TOINON, CARLIN.

DU PINDE.

C'eſt donc le Marquis que vous préférez, Madame?

De la veuve d'Hector le vengeur fortuné,
Pyrrhus, je te verrai par ſa main couronné!
Que ton deſtin eſt doux! Atis eſt trop heureux

MELINDE *à part.*

Que veut dire ceci? *à Monſ. du Pinde.* Votre diſcours, Monſieur, me ſurprend autant que celui du Marquis. C'eſt en pure perte que vous prodiguez l'un & l'autre votre galanterie à une femme qui n'a pas envie de venger avec tant d'éclat la mort de ſon Epoux, & qui ſe contentera de la pleurer tranquilement dans un couvent.

DU PINDE.

Eh! Madame, que dites-vous? Quel deſſein eſt le vôtre? De l'Aurore de vos jours vouloir en faire le Crépuſcule! La ſeule penſée en eſt coupable. Une perſonne ſur laquelle les Dieux ont verſé tant de charmes, ne ſcauroit les enſévelir ſans crime; & pêtrie exprès, comme

vous

vous l'êtes, par les mains des Graces & des Amours, pour faire le bonheur de la ſociété, vous n'oſeriez réſiſter à une ſi belle vocation.

MELINDE.

Au moins, Monſieur, daignez épargner ma modeſtie.

DU PINDE.

Les Couvents ſont des Magaſins où l'on n'enferme que la marchandiſe de rebut. Il eſt vrai qu'il y a des gens ſi peu faits pour le monde que le meilleur parti qui leur reſte eſt de ſe cantonner dans la dévotion.

SERPENTINE.

Vous devriez rougir, Monſieur, de tenir ces propos libertins, & de vouloir détourner Madame d'un ſi pieux deſſein.

DU PINDE.

Pardon, Mademoiſelle, ſi j'attaque les Dévotes. Je n'ai pas eu deſſein de vous déplaire. Mais je vous avoüe franchement, que je ſuis en guerre ouverte avec les Dévots de profeſſion, je les attaque en Proſe & en Vers, & j'ai juré ſurtout de ſapper tous les Couvens.

SERPENTINE.

Et Satan eſt vôtre Adjudant.

MELINDE.

De grace, mes amis, point de diſputes!

DU PINDE.

Vous avez raiſon, Madame, & d'ailleurs un

tout autre objet m'occupe ; ce n'eſt pas Mademoiſelle, c'eſt vous que je voudrois convertir, & ramener à d'autres ſentimens.

MELINDE.

Et à quels ſentimens, s'il vous plait ? Je ne crois pas que les miens ſoyent déraiſonnables.

DU PINDE.

A Dieu ne plaiſe que j'en aye la penſée, Vous êtes doüée également de beauté & de raiſon. Ces qualités vous attirent tous les cœurs, vous y régnez en Souveraine, & vous voudriez, Madame, renoncer à cet Empire ?

SERPENTINE *à part.*

En vérité ce diſcours n'eſt pas équivoque.

MELINDE.

Je connois fort bien la valeur d'un pareil compliment. Mais voulez-vous que je vous diſe ma penſée ? Vous n'avez coutume, vous autres Meſſieurs les beaux Eſprits, de débiter ces ſortes de fleurettes, que pour voir l'effet qu'elles feront

DU PINDE *d'un ton animé.*

Non, Madame, non. Je ne ſuis point dans ce Cas.
J'en jure par l'Amour, le plus puiſſant des Dieux
Ou ſi c'en eſt trop peu, j'en jure par vos yeux.

SERPENTINE *à part.*

Surement il en tient. Que je ſuis malheureuſe ! Mais je ſaurai faire un bon uſage de ce que je vois.

DU

DU PINDE *continuant.*

Mais, Madame, ſuppoſé que nous euſſions la coutume que vous nous reprochez, la Nature ne vous a-t-elle point formée pour être une exception à la régle.

SERPENTINE *à part.*

Il eſt trop piquant d'entendre de pareils diſcours.

Elle regarde à ſa montre, & dit à Melinde d'un ton ironique.

Il eſt heure de me rendre à la Congrégation. J'etois venuë, Madame, pour vous conſoler dans vôtre affliction, mais je vois que Monſieur remplira fort bien ma place.

MELINDE.

Adieu donc, Mademoiſelle. Trés obligée de votre viſite charitable.

SERPENTINE *à part en ſortant.*

C'eſt dommage que ce Monſieur du Pinde ſoit ſi libertin!

SCENE VI.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN.

M. DU PINDE.

Bon voyage à la pieuſe Serpentine. Puiſque la Congrégation nous en délivre, je voudrois, parlons raiſon, Madame.

MELINDE.

Oui, Monsieur, j'ai des raisons plus que raison. Souvenez-vous toujours que je suis une Veuve affligée.

DU PINDE.

Ah! cessez, Madame, de vous représenter sous cette triste image lugubre. Votre Mari étoit un homme de mérite; c'est par cette raison que vous devez avoir moins de répugnance à le remplacer par un second qui lui ressemble. D'ailleurs les larmes qu'on répand pour un Epoux ne doivent pas être semblables à la source intarissable de l'Euphrate.

MELINDE.

Vous donnez des graces à tout ce que vous dites. Vous voulez me prendre par mon foible, vous savez combien l'esprit a de pouvoir sur moi

DU PINDE.

Vous prenez, Madame, pour langage d'esprit ce qui n'est que l'expression naturelle du sentiment, & la voix de la raison.

MELINDE *soupire.*

Ah! . . . Carlin, allez dire à mon Directeur qu'il n'a pas besoin de se presser pour venir me voir.

CARLIN.

Fort bien, Madame.

à part en sortant.

Tout

Tout ceci me bouleverse le cerveau.

DU PINDE.

Voilà un beau début.

J'en conviens, Madame; Dorus est digne de vos regrets. L'amour que vous lui avez porté *pendant deux ans de mariage*, & les larmes que vous avez répandues à sa mort, sont honneur à vos sentimens ainsi qu'à sa mémoire. Mais n'avez-vous pas aquitté par là tout ce que vous deviez à l'hymen; & à quels sacrifices pourroit-on vous condamner encore? Vous avez donc rempli vos devoirs. Vous voilà libre.

MELINDE.

Toinon, mon Enfant, qu'en dis-tu?

TOINON.

Monsieur a raison, je vous le jure.

DU PINDE.

La retraite d'ailleurs que vous méditez seroit peu propre à faire renaître le calme dans vôtre ame. Toutes les passions acquiérent plus de violence dans les Couvents, qui ressemblent à ces Golfes où la Mer resserrée dans des bornes trop étroites, en devient d'autant plus agitée, au lieu que l'Ocean du monde, quoique sujet aux orages, ne laisse pas de conduire le vaisseau du Sage au port de la félicité.

TOINON.

Voilà ce qui s'appelle parler comme un Ange. Tenez, Madame, moi qui ne suis qu'une pauvre sotte, & qui ne savois pas un mot des Golfes & de l'Océan, j'ai toujours eu une véritable antipathie contre les Couvens. Je ne sçai ce que je n'aurois pas fait pour me dispenser de vous y suivre. J'aurois, Dieu me le pardonne, plutôt épousé Carlin.

MELINDE.

Mais, Monsieur, supposé que je me déterminasse à suivre vos conseils, que ferois-je dans le monde?

DU PINDE.

Ce que vous y feriez, Madame? Vous tâcheriez de vous consoler de la mort du défunct par un second hymen.

TOINON.

Ma foi, voilà qui est sensé. C'est mettre une emplâtre d'onguent divin sur la playe.

MELINDE.

Vous allez me faire évanouir de nouveau, si vous me parlez d'un second mariage.

DU PINDE.

Songez, Madame, qu'il n'y a point d'état dans le monde aussi facheux que celui d'une Veuve jeune & belle. On empoisonne ses actions les plus innocentes. Une dévote dira: *oui, Dorus est noyé, mais Valere, Damis, Cronte, & Dieu*

& Dieu ſçait combien d'autres, vivent encore.
Ce diſcours, tout frivole qu'il eſt, accompagné d'un ſourire malicieux, amuſera les mauvais plaiſans; & par malheur le monde en eſt rempli.

TOINON.

Il y a dequoi faire trembler à tout cela.

MELINDE.

J'aurois toujours par devers moi le ſentiment de ma vertu, je m'envelopperois de mon innocence, & je mépriſerois la calomnie.

DU PINDE.

Mais, Madame, il y a plus encore; c'eſt l'état de vos affaires. L'homme le plus actif a toutes les peines du monde pour conſerver ce qu'il a, ou pour acquérir ce qu'il n'a pas. Ce ſont de ces ſoins pénibles qu'il ſeroit injuſte d'exiger d'un ſéxe qui n'eſt point élevé au tracas des affaires?

MELINDE.

Allez, Toinon, dire à mon Cocher qu'il n'a pas beſoin de mettre les chevaux au Caroſſe. J'ai réſolu de differer mon départ.

TOINON.

Oüi, Madame, avec le plus grand plaiſir du monde.

MELINDE.

N'oubliez pas de revenir au plutôt.

Toinon ſort.

SCENE VII.

MELINDE, M. DU PINDE.

MELINDE.

Mais, Monsieur, quand toutes vos réflexions seroient justes, elles ne pourroient que m'inquiéter. Que me sert-il de savoir que mon état est triste?

DU PINDE.

A vous inspirer la resolution de le rendre meilleur.

MELINDE.

Et par quel moyen?

DU PINDE.

Par un second mariage. Je vous l'ai déjà dit, Madame, vous y trouverez à la fois l'agréable & l'utile.

MELINDE.

Eh, dispose-t-on à son gré de sa propre fortune?

DU PINDE.

Oui, Madame, avec un mérite tel que le vôtre, la plus séduisante figure, les attraits des plus aimables mortelles, toutes les perfections des Dieux, on peut se flatter impunément de faire son bonheur, & celui des autres.

MELINDE.

Je ne suis point assez vaine pour donner dans de pareilles illusions.

DU PINDE.

Quoi ! Madame, les hommages que l'on rend à vos celeſtes appas ne vous le diſent-ils pas aſſez ?

MELINDE.

Et de qui, Monſieur, recevrois-je ces hommages ?

DU PINDE.

De tous ceux qui ſavent rendre juſtice au mérite. Si j'oſois vous avouer, Madame, que je ſuis à la tête de cette foule d'adorateurs, éblouis de l'éclat de vos vertus & de vos charmes . . . .

MELINDE *l'interrompant.*

Ah ! Monſieur, quel langage me tenez-vous ?

DU PINDE *ſe jettant à ſes pieds.*

Oui, belle Melinde, vous voyez à vos piés un téméraire qui a bravé juſqu'ici l'Amour & ſa puiſſance, qui ſe couvrant du bouclier de Minerve, croyoit être en ſureté contre les fléches du Dieu de Cythére. Monté au ſommet de l'Hélicon, je contemplois d'un oeil tranquile les Orages que l'Amour formoit ſous mes pieds. Mais, Madame,

„Un moment a vaincu cette audace impuiſſante,

„Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.

Depuis plus d'un an que je porte vos chaines, j'ai lutté contre vous & contre moi-même. Trop timide pour vous découvrir les ſenti-

mens

mens de mon cœur tant que vous avez été asservie aux loix de l'hymenée, j'ai espéré de pouvoir me distraire par l'Etude. Mais maintenant que Dorus eſt paſſé dans l'Empire des morts, je me crois moins coupable de vous faire l'aveu de ma flamme, & de vous offrir mon cœur avec ma main.

Il lui prend la main.

SCENE VIII.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

TOINON *à part en rentrant.*

En vérité voilà bien du chemin fait en peu de tems. Pouſſons à la roue.

MELINDE.

Mon Dieu, Monſieur, levez-vous. Si quelqu'un vous ſurprenoit dans cette attitude.

DU PINDE *ſe levant.*

Il ne tiendra qu'à vous de la rendre convenable & légitime.

MELINDE.

Helas!

TOINON.

J'ai exécuté vos ordres, vos Chevaux ne ſortiront point de l'écurie. *à part.* J'en ai fait enclouer un pour plus de ſureté.

MELINDE.

Ma chére Toinon, je ferois beaucoup mieux

mieux le fuïr loin d'ici, & de m'enfermer dans le fonds d'un Monastère, car Monsieur me tient un langage qui me met dans la plus cruelle agitation.

TOINON.

Comment ? Monsieur parle toujours sa sensément.

DU PINDE.

Ah ! ça, Mademoiselle Toinon, vous qui êtes le plus bel Esprit des filles du Canton, je vous établis Juge de nôtre différent. Je fais tous mes efforts pour détourner Madame du dessein de se mettre en retraitte, je lui propose la vraie Panacée des veuves : Elle est inéxorable.

TOINON.

Avec le respect que je dois à ma Maitresse, voilà une obstination cruelle.

MELINDE.

Helas, Monsieur, vous n'avez que trop ébranlé ma résolution ; La bienséance ne permettroit point que mon changement fut aussi subit que vous le désirez. Laissez-moi du moins quelques instans de réflexion.

TOINON.

Oh ! pour le coup, voilà qui est raisonnable.

à part à Mons. du Pinde.

Par ma foi, Monsieur vous avez gagné beaucoup de terrain, un peu de patience achevera le reste. Il n'y a pas de chemin trop long pour celui qui va lentement.

DU

DU PINDE.

Quoique tous les momens qui me laissent dans l'incertitude de ma destinée soyent des siècles pour moi, je me soumets cependant à vos volontés. Mais, songez, Madame, que vous avez fait une profonde blessure à mon cœur, & une blessure mortelle, si vous n'y mettez bientôt un appareil salutaire.

MELINDE.

Je vous quite pour me livrer à mes réflexions. Peut-être est-ce déjà une faveur, si je vous prie de venir me revoir encore aujourd'hui. *elle sort.*

DU PINDE.

Ma joye est aussi inexprimable que mon amour. Je vous ai mille obligations, Mademoiselle Toinon, de l'assistance que vous voulez bien me prêter dans cette affaire. *Il tire son porte-feuille.* Voici une Ode de ma façon que personne n'a encore vuë. Je vous en fais présent. Vous pourrez vendre ce petit Manuscrit fort cher à un Libraire. Il y a dequoi vous enrichir. *il sort.*

SCENE IX.

TOINON, CARLIN.

TOINON.

Mais voyez-donc, une Ode! Je croyois que c'étoit un Billet de Banque qu'il alloit me donner. CAR-

CARLIN.

Témoin, un moment j'ai eu deux écoutes, & j'ai entendu mal pour moi tout ce que Monsieur du Pinde a dit à Madame.

TOINON.

Tu es un plaisant Original de te donner ces airs-là. Eh bien! qu'as-tu entendu? voyons.

CARLIN.

Ma foi, de bien belles choses; aussi tout cela m'est-il entré dans le cœur. J'ai l'imagination forte, & je viens de prendre trois résolutions; la premiére, de quitter Madame si elle veut encore aller au Couvent; la seconde, de ne plus vivre comme un ladre dans l'état de Garçon; & la troisiéme d'oublier tous les tours d'espiégle que tu m'as joués & de t'aimer de bon cœur.

TOINON *d'un air affecté.*

Comment, Monsieur Carlin, vous osez me parler d'amour, à moi qui veux me mettre en retraite, à moi qui ai senti toute ma vie une répugnance invincible pour le mariage en général, & pour vous en particulier.

CARLIN.

Si tu avois entendu de Monsieur du Pinde quelle chétive Creature est une femelle sans Epoux, que le Couvent pousse ... les passions beaucoup plus ... en dedans ... que le monde, tu changerois bien vite de langage.

TOINON.

Tu as plus de mémoire que tu ne dis.

CARLIN.

Point du tout; car si je savois arranger tout cela comme lui, ta fermeté ne tiendroit pas un instant contre mon éloquence.

TOINON.

Sache que je suis tout aussi inébranlable que ma Maitresse.

CARLIN.

Recule un tant soit peu; car il me faut de la place. *à part.*

Donnons le coup de grace à son indifférence.

Il se jette comiquement aux pieds de Toinon.

Tu vois à tes pieds un pauvre hère dont la tragique avanture va être mille fois racontée dans les Cabarets. Oui, Toinon, j'ai si souvent au nez à nos Laquais, quand ils venoient me battre les oreilles de leurs intrigues amoureuses. La cave m'a toujours servi d'azile contre les attaques des yeux fripons de toutes les jolies suivantes. Mais, vois-tu, un moment a mis du mic-mac dans tout ceci. J'ai crû être fort comme un tigre, & je suis foible comme un agneau. Depuis que je me sens le cœur égratigné pour toi, toute autre chose m'ennuïe. Je baaille à la Guinguette, le vin me répugne, & les cartes me tombent des mains. Ton image me suit par tout, & me tarabuste

la

la caboche. Il faudroit que tu euſſes un cœur de rocher, une ame de caillou, ſi tu n'avois compaſſion du pauvre Carlin qui t'adore.

TOINON *à part.*

Le Faquin m'attendrit.

CARLIN.

Conſole-moi donc un peu, dis-moi que je ſuis joli Garçon, que je te chatouille le cœur quand je te raconte tout cela, que tu m'aimes, que tu veus m'avoir pour mari, & que tu me feras fidéle.

TOINON.

Leve-toi Carlin. Que diroit Madame, ſi elle te voyoit faire ces folies? Va, je ne te donne ni refus ni eſpérance. Notre mariage dépend de celui de notre Maitreſſe. Si tu n'es pas un Nigaud, tu ſentiras ce que cela veut dire, & tu travailleras à le faire réüſſir. Viens me trouver tantôt dans ma chambre. Nous parlerons d'affaires.

elle ſort.

CARLIN.

Victoire! Victoire! La ſouris eſt dans la ſouriciére.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SERPENTINE *seule.*

Ne trouverai-je donc nulle part ce Capitaine sans soldats, ce fanfaron, ce Marquis du Carnage? J'ai cependant grand besoin de lui pour faire réüssir mon dessein. Hélas! pourquoi le fier du Pinde ne veut-il pas s'appercevoir de cette tendresse innocente que je sens pour lui depuis longtems? De combien de ruses & d'expédiens ne me suis-je point servie pour le faire lire dans mon cœur, mais il est sourd à ma voix. La dévotion où le désespoir m'a jettée, n'a fait qu'empirer mon mal. Pour comble de disgrace je le vois épris de Melinde, & il lui déclare son amour en ma présence. Peut-on s'imaginer quelque chose de plus piquant? Non, il faut m'opposer aux progrés de cette inclination. Du moins ne verrai-je pas ma rivale heureuse. J'ai remarqué que le Marquis en tient également pour nôtre jeune Veuve, & je le cherche pour lui faire part de ma découverte, & piquer sa jalousie. Je me servirai adroitement de lui pour arriver à mon but. C'est une tête legere, il

entrera dans tous les desseins que je lui suggérerai. Mais le voici fort à propos.

SCENE II.

SERPENTINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *se jettant sur le Sopha.*

Serviteur. Je suis las comme un chien. Le Roi n'a morbleu point d'Officier qui le serve comme moi.

SERPENTINE.

D'où venez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je viens de faire une patrouille tout autour des ouvrages extérieurs. On ne sait ce qui peut arriver. Les partis bleus . . .

SERPETINE.

Tandis que vous vous êtes amusé en plaine à battre l'estrade, il s'est passé tout autre chose dans cette maison.

LE MARQUIS *se levant.*

Et quoi? Cela me regarde-t-il?

SERPENTINE.

Je crois qu'oui. Vous y prenez intérêt, à ce que j'ai cru voir d'un coup d'œil bon.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc, Mademoiselle?

SERPENTINE.

Je ne veux point faire de tracasseries, au moins.

LE MARQUIS.

Je vous en crois; mais . . .

SERPENTINE.

Mais je vous avoue que j'ai toujours eu pour vous une véritable estime.

LE MARQUIS.

Fort obligé.

SERPENTINE.

Vous seriez un homme accompli, si vous voulicz vous corriger d'un défaut.

LE MARQUIS.

Et duquel, s'il vous plait?

SERPENTINE.

De jurer & de proférer de certains mots impies, qu'une *fille intérieure* comme moi ne sauroit entendre sans scandale.

LE MARQUIS.

Oh, ventredié si ce n'est que cela . . . Mais au fait.

SERPENTINE.

Or donc, avec l'estime que je vous porte, il y a longtems que je vous ai mis au nombre de ceux dont je fais mention dans mes priéres.

LE MARQUIS.

Je vous remercie; mais qu'est-ce que cela a de commun avec l'avanture que vous voulez me conter?

SERPENTINE.

Vous pourriez croire que je suis médisante.

Mais

Mais point du tout; c'eſt par pure charité que je crois devoir vous avertir.

LE MARQUIS.

Le préambule eſt intéreſſant!

SERPENTINE.

Je crois avoir remarqué que Melinde ne vous eſt pas indifférente.

LE MARQUIS.

Qui, moi?

SERPENTINE.

Je n'examine point ſi vôtre choix eſt bon. On n'eſt pas parfait, chacun a ſes défauts. Ce n'eſt pas à moi à voir ſi la vertu de cette jeune Veuve eſt équivoque, ou non. Il ne faut pas toujours croire les mauvais diſcours des hommes.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela.

SERPENTINE.

A' la bonne heure. Mais il faut ſçavoir, que vous avez un Rival trés dangereux en la perſonne de Monſieur du Pinde.

LE MARQUIS.

Pour rival il peut l'être, mais pour dangereux non, perſonne ne l'eſt pour moi. Corbleu, ſi un homme tel que lui avoit l'audace d'attaquer un cœur que j'aurois deſſein de battre en bréche, je vous le réduirois ſur un ſi petit pied...

SERPENTINE.

Propos que tout cela. Un homme en vaut toujours un autre. Je vous dis, moi, que du Pinde fait de grands progrès dans le cœur de la Veuve, qu'elle est prête à l'epouser, qu'il n'y a point de tems à perdre, & que vous devez chercher à rompre ce mariage, sans faire de l'éclat.

LE MARQUIS.

Par la mort, il me la payera. Comment, Monsieur du Pinde, vous osez aller sur mes brisées, vous frotter à moi?

SERPENTINE.

La chose presse, vous dis-je. Il ne faut point perdre de tems en menaces inutiles.

LE MARQUIS.

Mais je m'en vais tuer du Pinde. Ce sera le plus court.

SERPENTINE.

Vous allez me faire évanouir. Hélas! ne serai-je donc jamais qu'une Colombe gémissante, dans les rochers de ce monde pervers? Est-ce ainsi que vous récompenseriez mon zéle? Deviendrai-je la cause d'un pareil crime? Voudriez-vous me livrer à des remords éternels?

LE MARQUIS.

Tranquillisez-vous. Cela n'est pas fait encore. Laissez-moi ruminer un peu

SER-

SERPENTINE.

Pourvû que nous gagnions du tems.

LE MARQUIS. *Voulant.*

Non, ce n'eſt point cela : oüi, juſtement ; admirable ! ma foi, cela ira ; non, il n'y a aucun inconvénient.

SERPENTINE.

Eh ! bien, à quoi rêvez vous ?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé un expédient qui eſt infaillible. Je viens de rencontrer un homme qui a été pendant quelque tems Eſclave à Algen. Je l'engagerai à aller trouver Melinde pour lui dire que Dorus n'eſt point mort, mais qu'il a été pris & conduit à l'eſclavage. C'eſt un Grivois ruſé, qui vous fera là deſſus un Conte tout plein de vrai-ſemblance, & cet incident ſuſpendra au moins pour un tems le mariage.

SERPENTINE.

Mais vraiment, l'expédient eſt ingénieux. Oüi, c'eſt le moyen de gagner du tems & de penſer à d'autres moyens.

LE MARQUIS.

Ce ſtratagéme aura l'air tout à fait naturel. Mon drôle porte encore la livrée de ſon Eſclavage.

SERPENTINE.

Tout dépend ici de la promptitude, & peut-être une heure plus tard le coup ſeroit manqué.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien. Nôtre homme s'amuſe à boire avec mes Laquais. Je n'ai qu'à lui faire ſa leçon, & dans un inſtant il ſera ici.

SERPENTINE.

C'eſt à vous, Monſieur, à faire réüſſir vôtre affaire. Je vais invoquer le Ciel pour qu'il vous donne un bon ſuccés.

En ſortant elle dit.

Ha, ha, ha! La ſcene ſera plaiſante. J'aimerois à voir la mine qu'ils feront lorſqu'on leur donnera la pilule à avaler.

LE MARQUIS *riant.*

Oui, ma foi, cela ſera plaiſant. Cette fille pourtant eſt diablement attachée à mes intérêts. C'eſt une bonne Créature. Je n'ai jamais vû de Dévote avoir le cœur ſi bien fait.

SCENE III.

LE MARQUIS, M. DU PINDE.

DU PINDE *à part.*

Comment? que fait ici ce fier à bras? Il me ſemble qu'il y vient bien ſouvent.

LE MARQUIS *à part.*

Tâchons de l'intimider.

DU PINDE.

Vous attendez ſans doute Melinde en ces lieux?

LE

LE MARQUIS.

Il se peut. Ce n'est pas vous que je croyois y trouver.

DU PINDE.

Voilà qui est bien brusque.

LE MARQUIS.

Tête bleu je ne suis pas doux moi.

DU PINDE.

Ah ! n'effarouchez point par votre voix hautaine
Un paisible habitant des rives d'Hippocrène !

LE MARQUIS.

Les habitans de ce Païs devroient rester dans leurs Cantons, & laisser en repos les Veuves de notre Garnison.

DU PINDE.

Que voulez-vous dire par-là ?

LE MARQUIS.

Que je suis instruit de toutes vos menées.

DU PINDE.

Des miennes ?

LE MARQUIS.

Oui, oui. Je sçai quels sont vos desseins sur la jeune Veuve ; mais il est bon de vous avertir que vous avez un rival terrible.

DU PINDE.

Il faut se croire amant, pour se croire un rival.

LE

LE MARQUIS.

C'est un Officier de marque, favori du Roi & des Maréchaux, & qui pourroit se vanter d'avoir contribué plus qu'homme du Royaume à la gloire de la Nation, si son modestie ne lui fermoit la langue.

DU PINDE.

Oseroit-on vous demander le nom d'un mortel si respectable?

LE MARQUIS.

Il se nomme le Marquis du Carnage.

DU PINDE.

Je suis le très humble valet de Monsieur le Marquis du Carnage, & l'admirateur de ses brillans exploits; mais si j'avois le bonheur d'être aimé de Melinde, sa superbe valeur ne m'empêcheroit point d'employer tous les moyens possibles pour la captiver.

LE MARQUIS.

Vous voudriez entrer en lice avec moi?

DU PINDE.

En amour je ne le céde à personne, & je romprois une lance avec quiconque voudroit me disputer un cœur.

LE MARQUIS.

Morbleu! vous risquez de vous faire échiner de ma main, si vous ne renoncez à Melinde.

DU PINDE.

Et vous, Monsieur, vous risquez d'être abi-

mé,

mé, anéanti par trois traits de plume de ma façon, si vous formez les moindres prétentions sur son cœur?

LE MARQUIS.

Savez-vous bien qu'avec un quart de conversion & une bonne salve, je réduirois en atomes tous les beaux Esprits du monde?

DU PINDE.

Savez-vous bien qu'avec un Sonnet, une Balade, un Madrigal, une Epigramme, je ferois mourir de desespoir une Armée entiére?

LE MARQUIS.

Quelle extravagance!

DU PINDE.

Vous ne connoissez pas, à ce que je vois, la puissance de la Poësie.

LE MARQUIS.

Et vous ne connoissez, ni les régles de l'attaques & de la défense, ni les ruses de guerre, que je sçaurai mettre en oeuvre pour vous enlever Melinde?

DU PINDE.

Ah! Il vous seroit plus aisé d'enlever la massue à Hercule.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous n'êtes point un Hercule. Il étoit guerrier, je le respecte; mais vous de quel métier êtes-vous?

DU PINDE.

Du métier des grands hommes, d'Homere, d'Horace, de Virgile . . .

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous grands hommes? Je ne connois point ceux que vous me nommez là. Il faut bien qu'ils n'ayent pas les pieds de haut, sans quoi je les aurois déjà dans ma Compagnie, car j'ai une liste . . .

DU PINDE *à part.*

Quelle ignorance . . . . Connoissez-vous donc Locke, Descartes, Neuton?

LE MARQUIS.

Non. Sont-ils grands hommes aussi ceux-là?

DU PINDE.

Sans doute. Ce sont ces hommes-là qui changent à leur gré le Ciel & la Terre: Sans eux sauriez-vous seulement ce que c'est que l'attraction en raison inverse du quarré des distances?

LE MARQUIS.

Vous me la baillez belle. Vous croyez donc que je ne connois pas le bataillon quarré, ni les distances que les rangs doivent tenir.

DU PINDE *riant.*

Ha, ha, ha . . .

LE MARQUIS.

Mais vous qui riez, avez-vous donc aussi inventé quelque nouveau bataillon quarré?

DU

DU PINDE.

Non, Monsieur, je n'invente point de manœuvre de guerre; je ne sçai que chanter les Héros qui s'y distinguent. Je suis du métier qui seul est en possession d'assigner aux Guerriers les places qu'ils doivent occuper dans le Temple de Mémoire. Oui, Messieurs les Militaires, vous avez beau faire des actions de valeur, vous travaillez en pure perte, si vous avez contre vous le Bel-esprit. Tôt ou tard vous tombez entre nos mains. On n'est porté à l'immortalité que par les Nourissons d'Apollon.

LE MARQUIS.

On entre donc dans votre Temple de Mémoire, comme mon Compagnon, le Prince Eugene, entra dans Crémone, par la poterne . .

DU PINDE.

Mauvaise pointe! Monsieur le Marquis, vous m'attaquez par une saillie. C'est me prendre par mon fort. Mon Arsenal est meublé de bons mots, vous ne gagnerez point contre moi à ce jeu-là.

LE MARQUIS.

Il faudra donc jouer avec vous un autre jeu: aussi bien je perds ici mon tems en paroles inutiles. Il me faut des actions. Adieu, Monsieur, préparez-vous à entendre bientôt de mes nouvelles. *il sort.*

DU

DU PINDE, *criant après lui.*

Je ſuis homme à vous damer votre pion de toutes les maniéres . . . Voilà en vérité un rival que je ne crains guéres. Un tout autre ſoin m'occupe. Melinde m'a ordonné de me trouver ici pour entendre de ſa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort . . . O Ciel! la voici.

SCENE IV.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

Melinde paroît ſans voile & dans un deuil moins profond. Elle ſalue en entrant fort gracieuſement Mons. du Pinde.

DU PINDE.

Ah! Madame, ces atours ſont un peu moins lugubres, voilà un changement favorable.

MELINDE.

Vous remarquez tout, Monſieur du Pinde . . . Hélas! Le profond deuil des Veuves ne dure que quelques jours. C'eſt la mode.

DU PINDE.

Il faut bien qu'à la fin le tems & la raiſon triomphent de tous les deuils du monde. Mais, incomparable Veuve, oſerois-je vous demander ce que vous avez fait depuis tantôt?

MELINDE.

J'ai lû vos Ouvrages.

DU

DU PINDE.

Mes ouvrages, Madame! Vous avez donc penſé à l'Auteur. Ah! ſi mon ame avoit pû ſe peindre dans mes vers . . .

MELINDE.

Un bel eſprit a de grands avantages ſur le cœur d'une femme qui penſe.

DU PINDE.

Et une femme qui penſe comme vous a un empire tout-puiſſant ſur un homme raiſonnable. Oui, Madame, il ne dépend que de vous de faire ma félicité ou mon malheur. Un mot, un ſeul mot . . .

MELINDE.

Que vous êtes preſſant!

DU PINDE.

La Grece aſſemblée n'attendoit pas avec plus d'impatience la reddition de la ſuperbe Troye, que j'attends la reddition de la divine Melinde.

MELINDE.

Depuis que je vous ai quitté, Monſieur, je me ſuis livrée aux réflexions les plus ſérieuſes, ſur-tout ce que vous m'avez dit tantôt.

DU PINDE.

Pourrai-je eſpérer que le réſultat m'en ait été favorable?

MELINDE.

Il ſeroit injuſte d'abandonner trop long-

tems au ſupplice de l'incertitude, un galant homme qui nous témoigne tant d'eſtime.

DU PINDE.

Dieux, pourrai-je me flatter . . . .

MELINDE.

Il eſt vrai que des Loix incertaines d'une fauſſe bienſéance m'aſſerviroient à une réſiſtance plus longue, mais mon cœur plaide pour vous.

DU PINDE.

La joye la plus vive s'empare de mes ſens. Je demeure immobile . . .

MELINDE.

Ouï, mon cœur triomphe de tous ſes ſcrupules; je cede aux conſeils qu'il me donne.

DU PINDE *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah! l'Amour ſecoüe ſur moi ſon flambeau, il ranime mes eſprits, je reſpire, & ne reſpire que pour vous.

MELINDE.

Je ſerai contente ſi ce langage eſt celui de vôtre cœur.

DU PINDE.

Ouï, Madame, je vous adore. Vous régnez en Souveraine ſur moi, je ne ceſſerai jamais d'être fidele & ſoumis à vôtre Empire.

MELINDE.

M. du Pinde, levez vous.

DU

DU PINDE *ſe levant.*

Ah! trop aimable Melinde, hâtons-nous de conclurre le plus bel hymen que l'Amour ait jamais fait!

MELINDE.

Maitreſſe de moi-même & de mon choix, je ne balance plus à vous donner ma main. Jamais une femme ne s'eſt repentie d'avoir épouſé un homme d'eſprit. Cependant pour faire taire le monde j'ai réſolu de vous emmener à ma Campagne. C'eſt là où nous conclurrons notre hymen; nous éviterons la gêne des compliments, & au bout d'un mois nous reparaitrons dans la Ville.

DU PINDE.

Divine Melinde, la ſageſſe parle par vôtre bouche, & vous me rendez le plus heureux des mortels, comme je ſuis le plus paſſionné des Amans. Non, je ne troquerois point mon ſort pour la Couronne des Rois.

il lui donne la main.

Jurons-nous donc, Madame, une flamme éternelle.

MELINDE.

Ouï, Monſieur, j'oſe ſans rougir vous faire l'aveu de toute ma tendreſſe. Je vous promets que nôtre mariage ne fera qu'augmenter les ſentimens que j'ay pour vous.

DU PINDE.

Et moi, Madame, je jure que je vous aimerai au delà du tombeau. J'en atteſte les Dieux habitans de l'Olympe, je laiſſerai à la race future l'exemple d'un Epoux paſſionné jusqu'aprés le trépas.

Il lui baiſe tendrement la main; elle y répond par des coups d'oeil paſſionnés.

SCENE V.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON, CARLIN, UN ESCLAVE.

CARLIN.

Madame, voici un Eſclave qui vient d'arriver à Taraſcon, & qui eſt fort empreſſé de vous parler.

DU PINDE, MELINDE, ET TOINON *enſemble.*

Un Eſclave!

MELINDE.

Ciel, que veut-il? Je me ſens le cœur ſaiſi.

L'ESCLAVE *s'approchant.*

Je ſuis ſûr, Madame, que vous allez bientôt quitter ce deuïl quand vous ſaurez la Nouvelle que j'ai à vous apprendre.

MELINDE.

Et quelle nouvelle?

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Ah! vous ſauterez de joie.

MELINDE.

Pourquoi? Comment? Qu'y a-t-il donc? Dites.

L'ESCLAVE.

Je ſerois déjà venu une heure plutôt, mais en entrant dans la Ville, j'ai rencontré un certain Francisque, un charmant garçon, qui étoit mon ami intime avant de m'enrôler dans la marine, & par conſéquent avant mon eſclavage.

MELINDE.

Où avez-vous donc été fait Eſclave?

L'ESCLAVE.

Hélas! à Alger. Or ce Francisque a été ſi charmé de me revoir qu'il s'eſt mis à pleurer de joie, & moi j'ai auſſi pleuré à mon tour. Tant y a donc que nous avons fait partie d'aller enſemble au Cabaret, pour célébrer mon heureuſe délivrance.

MELINDE.

Mais finiſſez donc; je meurs d'impatience.

L'ESCLAVE.

Vous allez voir. Nous nous ſommes fait donner chopine, & comme on a beaucoup à raconter quand on vient de loin, le tems s'eſt paſſé, Dieu ſçait comment; & voilà la raiſon pourquoi je viens ſi tard vous dire, Madame,

qne j'ai laiſſé à Alger en trés bonne ſanté, mais en trés mauvais équipage, Monſieur vôtre Epoux.

MELINDE *jettant un cri.*

Mon Epoux?

L'ESCLAVE.

Ouï, vôtre Epoux.

TOINON.

C'eſt le Diable.

DU PINDE.

Ciel! qu'entends-je! Soutiens moi, Carlin, ce coup de foudre eſt grand.

Carlin ſoutient Mons. du Pinde d'un côté du Théatre.

MELINDE.

Toinon, je ſuccombe. Le ſaiſiſſement me prive de l'uſage de mes ſens.

Toinon de l'autre côté du Théatre s'aproche de Melinde, qui s'appuye ſur elle.

TOINON.

Eh! Madame, cela ne ſe peut pas. Monſieur vôtre Mari eſt noyé, je vous en doune ma parole. Ce drôle là n'eſt qu'un yvrogne, qu'un Impoſteur.

L'ESCLAVE.

Impoſteur vous-même. Si vous ne voulez pas m'en croire, allez-y voir.

MELINDE.

Que de mouvemens s'élevent à la fois dans mon

mon ame! Peut-on ſe figurer une ſituation auſſi biſarre, auſſi terrible, que la mienne?

L'ESCLAVE.

Vous m'en croirez, ou non; mais j'ai vû un nommé Dorus, qui venoit d'être mené priſonnier à Alger peu de jours avant mon départ. On le diſoit Capitaine de Vaiſſeau François, & on ajoutoit qu'il s'étoit vaillamment défendu avant de ſe rendre.

CARLIN.

Mais comment ſavez-vous tout cela, mon Ami?

L'ESCLAVE.

Je vous le dirai. Le Conſul de France ayant reçu des charités pour rançonner quelques Eſclaves de ſa Nation, nous fûmes tous conduits ſur le port, & j'eus le bonheur d'être compris dans le nombre de ceux qui obtinrent leur liberté. Ce fut alors que Dorus, paſſant près de moi pour être ramené chez ſon Maitre, me conjura de vous aller trouver, Madame, pour vous expoſer l'état de ſon malheur, & vous prier de couvertir au plutôt vos meilleurs effets en argent comptant pour payer ſa rançon.

MELINDE *d'une voix mourante.*

Cher du Pinde, nous ſommes perdus!

DU PINDE *déclamant.*

„Non, jamais on n'a vû le ſort & ſon caprice,
„Accabler un mortel avec plus d'injuſtice.

TOINON.

Ma foi, j'ai eu tort; ce garçon-là n'eſt pas yvre, il ya bien de la vraiſemblance à tout ce qu'il dit. L'affaire devient ſérieuſe.

DU PINDE.

Comment, Dorus n'eſt point mort? Le coup eſt traitre.

MELINDE.

Hélas! je perds ou un mari, ou on amant, l'un & l'autre tendrement aimé. Mon cœur doit-il ſe livrer à la joye ou à la douleur?

TOINON.

Ce qu'il y a de bon dans cette avanture, c'eſt que vous garderez toujours un mari, & ce n'eſt pas là une bagatelle. Mais au reſte Dorus a tort. Puisqu'il étoit une fois mort, il ne devoit pas reſſuſciter.

L'ESCLAVE *à part.*

Il faut que ce Mari-là ait été un Demon incarné, puisqu'on eſt ſi fâché de le ſavoir en vie.

MELINDE.

Concevez toute l'horreur de mon état. Peu s'en faut que je ne ſois obligée de pleurer dans un même jour la mort & la vie d'un Epoux.

DU PINDE.

Au nom des Dieux, conſolez-vous, Madame. Si vous m'aimez, tout n'eſt point perdu encore.

ME-

MELINDE.

Qu'oſez-vous me dire? Puis je penſer à vous ſi mon mari eſt vivant?

DU PINDE.

Eh! Madame, qu'en auroit-il été ſi cet Eſclave maudit fut arrivé un jour plus tard?

MELINDE.

Hélas! cela n'eſt point.

TOINON.

Si cela eût été, on auroit pû garder le meilleur des deux. Au moins auroit-on eu la piéce de comparaiſon.

DU PINDE.

Auroit-il été probable que vous euſſiez envoyé chercher un mari à Alger, pour en chaſſer un autre que vous aviez à la main.

MELINDE.

Si nous avions été mariés, j'aurois pû vous garder ſans bleſſer ma conſcience, mais maintenant . . .

TOINON.

Voilà auſſi ce que c'eſt que d'attendre trop longtems à ſe déterminer. Voyez ce qu'on gagne à lambiner. Je ſai une vieille chanſon qui dit :

Entre la bouche & le verre
Le vin tombe ſouvent à terre.

C'eſt là préciſément vôtre cas.

DU PINDE.

Mais il ne tient qu'à vous, Madame, de traitter cette affaire sur le même pied que si nous étions mariés. Nos promesses solemnelles faites à la face du Ciel valent bien de frivoles Cérémonies.

MELINDE.

Et que deviendroit Dorus?

DU PINDE.

Il restera en Barbarie jusqu'à ce qu'on puisse le rançonner commodement, & vous trouvant mariée à son retour, sans doute il renonçera à ses premiers droits sur vous.

MELINDE *à l'Esclave.*

Mon Ami, dites-moi, Dorus a-t-il un bon Maitre?

L'ESCLAVE.

C'est le meilleur de tous les Algériens.

MELINDE.

Tant mieux. Le Ciel en soit béni. Sa condition en sera moins dure, & on ne le fera pas souffrir.

DU PINDE.

La vie est partout sujette à tant de chagrins & à tant de traverses, qu'on est également infortuné en Europe comme en Afrique.

MELINDE.

Ouï, & l'on se fait à tout. Avec un peu de morale on peut être à Alger aussi heureux qu'à

qu'à Taraſcon. Ce monde-ci ne nous offre nulle part une felicité parfaite.

DU PINDE.

Si nous laiſſions donc Dorus quelque tems en Barbarie? Qu'en dites-vous? Les plus grands hommes, des Rois mémes, ont été ſujets à ces petits contre-tems, & les ont fait ſervir à leur gloire.

MELINDE *à l'Eſclave.*

Combien croyez-vous qu'on demandera pour ſa rançon?

L'ESCLAVE.

Madame, ces Algériens ſont madrés. Ils lui ont tâté les mains, & lui ſentant la peau douce, ont conjecturé qu'il n'a pas été appliqué à des travaux pénibles, & qu'il eſt riche. Ils demanderont une ſomme exorbitante.

MELINDE.

Et combien par exemple?

L'ESCLAVE.

Pour le moins dix mille Ecus.

MELINDE, DU PINDE ET TOINON *enſemble.*

Dix mille Ecus!

MELINDE.

Eh! mon Dieu, nous ne garderions donc rien pour vivre. Perdre un Vaiſſeau tout équipé, & payer encore dix mille Ecus de rançon! Nous ſerions réduits à la mendicité.

DU

DU PINDE.

Il vaut mieux laiſſer Dorus à Alger. Indigent pour indigent, je crois qu'il aimera mieux lui-même l'être en Barbarie qu'à Taraſcon. où ſes Amis l'ont vû dans l'opulence.

MELINDE.

Je pourrai d'ailleurs lui envoyer toutes ſortes de petits ſecours qui ne laiſſeront pas de lui être agréables, au lieu que ſi je donne tout pour ſa rançon, nous nous trouverons aprés ſans aucune reſſource.

DU PINDE.

Vous parlez comme un Oracle.

Tirant Melinde à part.

Mais il s'agit d'un article. Il faudra fermer la bouche à cet Eſclave. Vous m'entendez. Si la nouvelle éclate, c'en eſt fait de nôtre mariage.

MELINDE *à l'Eſclave.*

Ami, j'ai des raiſons pour cacher que mon Epoux eſt vivant, juſqu'à ce que mes facultés me permettent de payer ſa rançon. Si vous voulez vous engager à garder le ſecret ſur cette affaire, & à quiter le païs, voici vingt louïs que je vous offre.

L'ESCLAVE.

Ah! Madame, donnez. Il n'y a pas d'homme auſſi diſcret que moi, & je vous jure que dans nne heure je ſerai hors des portes de Taraſcon.

ME-

MELINDE *lui donnant une bourſe.*

Voici la ſomme. Mais ſi vous nous manquez de parole . . .

DU PINDE.

Si vous nous trahiſſez, j'ai aſſez de crédit pour vous faire mourir dans les fers.

à Melinde.

Généreuſe Melinde, que ne vous dois-je point?

MELINDE.

Je tâcherai auſſi de faire tout ce que je pourray pour le pauvre Dorus. Il ſera bien à Alger . . . Mais, Monſieur, avant de m'engager plus loin, je crois devoir conſulter mon Directeur ſur une affaire auſſi délicate. Je me flatte que, vû les circonſtances, on trouvera moyen de caſſer mon premier mariage, & alors je ne balancerai plus à vous donner ma main, puisque vous avez déjà mon cœur. Mais il faut mettre ma conſcience en repos.

Elle preſente la main à du Pinde.

Cher Ami, venez m'accompagner.

DU PINDE.

Volontiers. L'Amour m'enchaine à vos côtés. *Ils ſortent.*

TOINON *les ſuivant.*

Il y a pourtant dans tout cela quelque choſe qui me révolte; mais n'importe, ce ſera le moyen de faire réüſſir mes deſſeins. Adieu, Carlin.

SCENE

SCENE VI.

CARLIN, L'ESCLAVE.

CARLIN.

Adieu . . . Or ça, Monſieur l'Eſclave, je n'ai pas encore dit un mot, moi. Mais, vous ſavez que je vous connois depuis long-tems. Vous étiez un maitre fourbe avant vôtre Eſclavage; j'eſpére que vous malheurs vous auront fait changer.

L'ESCLAVE.

Ah! mon Enfant, que veux-tu? je vais toujours . . . Mais ces chiens de Turcs m'ont bien fait manger de la vache enragée.

CARLIN.

Je le crois bien, morbleu. Nos Almanacs ſont tous remplis des choſes extraordinaires que ces gens-là font. On dit qu'ils mangent les hommes.

L'ESCLAVE.

Oh! pas tout à fait. Cela eſt trop fort.

CARLIN.

Mais ne vous ont-ils pas coupé la langue? Voyons.

L'ESCLAVE.

Pauvre innocent. N'entens tu pas que je parle?

CARLIN.

Eh! bien, puis que vous parlez, racontez-nous

nous un peu ce que disoit mon pauvre Maitre. Quel air avoit-il?

L'ESCLAVE *héſitant.*

Oh! . . . Il étoit gros & gras.

CARLIN.

Comment diable! Il faut donc que la misére faſſe engraiſſer, car il a été maigre & ſec toute ſa vie.

L'ESCLAVE.

Quand je dis, gros & gras, ce n'eſt pas à dire qu'il ſoit comme un Ortolan, mais j'entens qu'il n'eſt ni gras ni maigre.

CARLIN.

Mon drôle, je commence à douter de la vérité de tous vos Contes . . . Que je vous examine un peu . . . voyons . . . quel âge peut avoir Dorus?

L'ESCLAVE.

Mais là, entre deux, de vingt à quarante.

CARLIN.

Bravo. Il en a cinquante . . . Eſt-il grand ou petit?

L'ESCLAVE.

Il me ſemble qu'il eſt comme vous.

CARLIN.

Cet *il me ſemble* eſt admirable. Il a un pied de plus que moi. Quelle eſpèce de viſage a-t-il?

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Autant que je m'en ſouviens, le nés retrouſſé, les yeux grands, le teint couperoſé.

CARLIN.

Il n'y a pas un mot de vrai. De quel poil?

L'ESCLAVE.

D'un blond un peu ardent.

CARLIN *prenant un bâton.*

Ah! ça, mon Ami, convenez que vous étes un inſigne menteur, ou bien j'appellerai tous les Domeſtiques de la Maiſon, & je vous ferai conduire au cachot.

L'ESCLAVE.

Mais, Monſieur Carlin, ce n'eſt pas ainſi qu'on en agit avec un pauvre Eſclave qui devroit inſpirer la compaſſion.

CARLIN.

Point de miſéricorde pour un Impoſteur. Avouëz, ou je . . .

L'ESCLAVE.

Monſieur Carlin, laiſſez moi partir en paix. Je vous remettrai la moitié des 20. Louis que Madame m'a donnés.

CARLIN.

Comment, Coquin, tu crois donc corrompre un Domeſtique auſſi fidéle que moi. Vite en priſon. A moi, Jaques, La Fleur, François, Matthieu, St. Jean, la Brie, l'Epine . . .

L'ESCLA-

L'ESCLAVE.

Miſéricorde, Monſieur Carlin, miſéricorde. Permettez que je ſorte en paix, & je vous donnerai tous les 20 Louïs.

CARLIN.

Donnes-donc.

L'ESCLAVE *lui donnant la bourſe*

Ce que vous faites là n'eſt pas Chrêtien.

CARLIN.

Voilà qui eſt bien. Mais dis-moi encore qui eſt-ce qui t'a engagé à mentir ſi impudemment?

L'ESCLAVE.

Puisque vous voulez tout ſavoir, c'eſt Monſieur le Marquis du Carnage qui a inventé ce beau Conte, & qui m'a promis dix Ecus pour le débiter.

CARLIN.

Il eſt donc certain que tu n'as pas vû mon Maître à Alger?

L'ESCLAVE.

Ni lui, ni ſon ombre.

CARLIN.

Dorus eſt donc bien mort.

L'ESCLAVE.

Mort & noyé. C'eſt le Marquis, te dis-je, qui eſt l'Auteur de toute ma Rélation.

CARLIN *le chaſſant à coups de bâton.*

Montres-nous donc les talons, Maraud. Voi-

là comme il faut payer & renvoyer les Imposteurs de la sorte.

SCENE VII.

CARLIN, LE MARQUIS

Tandis que l'Esclave se sauve, & que Carlin le poursuit en le rossant, le Marquis paroit, qui attrape quelques coups en passant.

LE MARQUIS.

Arrêtes-donc, Carlin, que diable fais-tu?

CARLIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. C'etoit un de mes Créanciers insolens, que je faisois déguerpir, & par malheur vous vous êtes rencontré dans mon chemin.

LE MARQUIS.

Si tu étois mon égal, je serois obligé de te massacrer; mais ne l'étant pas je puis te faire grace.

CARLIN *faisant la réverence.*

Dieu vous le rende.

LE MARQUIS. *à part.*

Voyons si la bombe est crevée.

à Carlin.

On dit par la Ville que mon bon Ami Dorus est plein de vie, detenu captif à Alger.

CAR-

CARLIN *à part.*

Pour pouvoir garder mes 20. Louïs, il ne faut ſonner mot. *au Marquis.*

Ouï, Monſieur, & vous nous en voyez le cœur rempli de joye. Un Eſclave eſt venu raconter la choſe de point en point à nôtre Maitreſſe. La bonne Dame en eſt toute hors d'elle-même. Je crois qu'elle ira en perſonne à Alger pour racheter ſon cher Epoux,

LE MARQUIS *s'en allant, & riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha! Le tour eſt plaiſant . . . . Mais il faut que je revienne tantôt pour l'empêcher de partir. Cela gâteroit tout ce que nous avons fait de bien. *il ſort.*

CARLIN *riant auſſi.*

Ha, ha, ha . . . Va, va. Tu n'es qu'un Nigaud, & tes intrigues ſont couſuës de fil blanc. Mais irons-nous avertir ma Maitreſſe de tout ceci? . . . Voyons . . . , Non, parbleu, non. Pour garder l'argent, il faudra tenir bouche cloſe; & d'ailleurs à quoi cela ſerviroit-il? Tant que Madame perſiſtera dans la reſolution d'épouſer Monſieur du Pinde, je ne dirai rien; mais ſi je vois qu'elle change d'avis, ou qu'elle veuille envoyer de l'argent à Alger, pour lors je la deſabuſerai, & je ſaurai bien à mon

tour inventer quelque bon conte qui m'exemtera de reſtituer mes chers 20 Louis.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORUS *ſeul.*

Eſt-ce un ſonge, ou une réalité? Ne révois-je pas ici mon ancien domicile? Oüi, c'eſt dans ces Murs que j'ai paſſé des jours ſi heureux & ſi ſerains. Mais, inſenſé que j'étois! pourquoi quittai-je tous ces avantages, toutes ces douceurs de la Vie? Hélas! les biens de la fortune procurent le repos à ceux qui ont l'eſprit tranquille, mais ils l'ôtent à ceux qui ſont inquiets & remuans. Etoit-ce l'appas d'un gain néceſſaire à ma ſubſiſtance, qui m'a engagé dans cette périlleuſe entrepriſe? Non, ſi je n'avois pas été riche, je n'aurois point armé un Vaiſſeau à mes propres dépens, & je ne ſerois pas tombé dans ce cruel Eſclavage. Mais puisque nous voila échapé du péril, béniſſons-en la Providence, & de nos malheurs paſſés prenons des leçons pour l'avenir. Dans le fonds je n'ai perdu qu'une petite portion de mon ſuperflu, dont je puis me conſoler aiſément,

ment, puisque je retrouve amis, domestiques, maison, livres, amusemens, & surtout une tendre Epouse que j'adore. Oui, fidéle Melinde, je vais oublier dans vos bras tous les maux qu'un mauvais sort m'a fait essuyer.

SCENE II.

DORUS, CARLIN.

CARLIN *au fond du Théatre.*

Ha, ha! Voici apparemment un second émissaire de Monsieur le Marquis du Carnage, qui vient nous faire des contes bleus & qui ne sçait pas le sort de son Collégue; mais je lui apprendrai à ne plus vouloir nous prendre pour dupes. Ses épaules s'en ressentiront.

à Dorus.

Vous venez apparemment d'Alger, Monsieur?

DORUS.

Oui, mon Ami. *à part.*

Il me semble que c'est mon vieux & fidele Carlin; je suis charmé de le voir.

CARLIN.

Monsieur l'Algérien, vous venez trop tard. Vous avez eu pour votre malheur un devancier qui a voulu nous jouer le même tour, & qui nous a appris à connoître ainsi qu'à récompenser des fripons de votre espéce. Ainsi décampez au plus vîte.

DORUS.

Quel langage eſt ceci? Comment, Carlin, méconnois-tu ton ancien Maître?

CARLIN.

Décampez, vous dis-je, & ne raiſonnez point ou bien . . .

DORUS.

Au moins, Carlin, regarde-moi en face.

CARLIN *le regardant fixement & s'effrayant.*

O Dieu! Miſéricorde! En voici d'une autre. Ce ſorcier-là a pris la phyſionomie de mon défunt Maître pour nous mieux tromper.

DORUS.

Embraſſe-moi, pauvre Garçon; je veux bien permettre ce transport à ta joye.

CARLIN.

Moi vous embraſſer? Je m'en garderai bien. Vous pourriez être le Diable ſous la figure de Dorus, & puis vous diſparoîtriez entre mes bras . . . Voyons, n'avez-vous point par hazard quelque marque de Satan?

DORUS.

Défais-toi de tes craintes puériles. Viens me toucher. C'eſt ton Maître que tu vois.

CARLIN *s'approche de lui en tremblant.*

Vous avez bien ſon air & ſa voix. Mais vous êtes noyé, Monſieur, & vous feriez mieux de

de reſter au fond de la Mer que de venir nous effrayer ici.

DORUS.

Non, mon cher Carlin, je ne ſuis point noyé, j'excuſe ton erreur. J'ai été attaqué dans mon voyage par des Pirates qui m'ont emmèné captif à Alger. J'y ai trouvé un Maitre fort dur qui m'a réduit à la néceſſité de rompre mes fers. Je me ſuis échapé, & aprés mille dangers j'ai gagné, à la nâge, un Vaiſſeau qui partoit pour Marſeille, & qui y a conduit beaucoup d'Eſclaves rançonnés. Voilà un Abregé de mes malheurs, & de ma délivrance presque miraculeuſe.

CARLIN.

Monſieur, tout cela eſt beau & bon. Mais on avoit pourtant aſſuré que vous étiez mort, & la voix du Peuple eſt la voix de Dieu, comme on dit.

DORUS.

On dit eſt un ſot, & vous auſſi, Monſieur Carlin.

CARLIN.

A' ce ſtyle énergique je reconnois mon Maitre.

DORUS.

C'eſt auſſi trop m'impatienter.

CARLIN.

Excuſez, Monſieur, mais qui diantre auſſi vous auroit reconnu en ſi piétre équipage!

DORUS.

Hélas! comment puis-je paroitre autrement? Dépouïllé de tout ce que j'avois, je ſuis arrivé à Marſeille dans un état ſi miſérable que j'ai eu honte de m'y montrer auxyeux de mes anciens amis, & mon impatience m'a fait marcher à pied jusqu'à Taraſcon.

CARLIN *embraſſant ſes genoux.*

Ah! mon cher Maitre, que vôtre ſort me fait pitié! Je vous aime encore plus après vos malheurs. Un bon Domeſtique ſent toujours un certain retour de reſpect pour un ancien Maitre.

DORUS.

Leve-toi, Carlin, je reconnois ton bon cœur. Mais pour parler de ce qui m'intéreſſe d'avantage, que fait ma chére Epouſe? Pourquoi ne l'ai je point encore rencontrée?

CARLIN. *à part.*

Voilà un Article ſcabreux. *à Dorus.* Monſieur, elle ſe porte . . . bien . . . là . . . comme les Dames ſe portent. Elle eſt ſortie. Peut-être eſt-elle allée à l'Egliſe, que ſait-on? Qu'elle va être étonnée de vôtre retour! Je crois que vous feriez bien de ne pas la ſurprendre tout d'un coup. Cela ſeroit capable de lui donner la mort. Combien d'exemples n'avons-nous pas que l'apparition imprévuë d'un mari a mis une femme tout ſans deſſus deſſous.

DO-

DORUS.

Non, Carlin, la ſurpriſe ſera un vrai plaiſir pour elle, & d'un autre côté, aprés tous mes malheurs, je trouverai une conſolation bien douce à être le témoin de cette joye vive & tendre, qui va tout à coup ſe ſaiſir de ſon ame, & qui ſe répandra enſuite dans un torrent de careſſes & d'embraſſemens. Oüi, chére Melinde, je connois toute la délicateſſe des ſentimens que vous avez pour moi. Que je vais vous rendre contente!

CARLIN.

Pour des ſentimens elle en a terriblement, & c'eſt ſon fort que la diſpoſition à l'amour conjugal.

DORUS.

Courons donc par tout chercher cette tendre Epouſe. C'eſt l'unique ſoin qui m'occupe. Garde-toi, Carlin, de lui rien dire.

il ſort.

CARLIN *ſeul.*

Non, je ne puis revenir de mon étonnement! Tout mon corps tremble encore de frayeur. Que ſon retour va cauſer de deſordre dans cette Maiſon! Quoiqu'il m'ait dit, tâchons de rencontrer quelque part Toinon, pour l'avertir de ce qui ſe paſſe. Mais où diantre la trouver? *il ſort.*

SCENE III.

MELINDE, LE MARQUIS, TOINON.

LE MARQUIS *riant.*

Ha, ha, ha! Vous avez donc donné dans le panneau?

MELINDE.

Mais, Marquis, je ne vous comprens pas. Vous êtes instruit de toutes les particularités de cette affaire Vous savez que Dorus est vivant à Alger, vous en riez, & vous me faites en même tems une déclaration d'Amour, vous me proposez le Sacrement? Comment concilier des choses si contraires?

LE MARQUIS.

Voici la solution du problème en deux mots. Mon amour est vrai, mais la résurrection de vôtre Mari est fausse, ou le Diable m'emporte.

MELINDE.

Et cet Esclave qui est venu tantôt m'assurer qu'il a vû Dorus en personne . . .

LE MARQUIS.

Cet Esclave, ha, ha, ha! Cet Esclave . . . Ah, Madame, s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez vous tranquiliser.

MELINDE.

Selon vous, un Mari vivant n'est donc qu'un petit obstacle?

LE

LE MARQUIS.

Quand même il ſeroit vivant, je ſaurois bientôt m'en défaire. Je le menerois à la guerre avec moi, dans quelqu'endroit où il ſeroit chaud; vous le verriez bien vite ſur la Liſte des morts. Il n'auroit qu'à ſe tenir à mes côtés dans une affaire meurtriére; mais il n'eſt pas queſtion de tout cela, Madame. Puiſqu'il n'y a que vôtre Mari qui vous embaraſſe, il faut vous détromper, & vous avoüer ingénuëment qu'il eſt mort, trés mort, & que c'eſt moi qui l'ai fait reſſuſciter.

MELINDE.

Je ne comprens pas un mot à cette Enigme.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faut tout vous dire. Il y a longtems, Madame, que je vous couche en vuë, & que vous avez fait l'unique objet de mon plan d'opérations. Mais vous aviez un Mari qui défendoit la place, je n'ai oſé m'en approcher, je ſuis reſté en panne.

MELINDE.

Ce diſcours me ſurprend étrangement. Je ne vous comprens pas.

LE MARQUIS.

Oüi, Madame, vous êtes une fortereſſe importante, dont mon amour voudroit faire la Conquête.

MELINDE.

Votre Amour! LE

LE MARQUIS.

Tant que Dorus a vêcu je n'ai fait que vous inveſtir de loin, maintenant j'attaque les ouvrages extérieurs, & je ne deſeſpére pas de pénétrer bientôt dans la place.

MELINDE.

Vos expreſſions, martiales me font frémir, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'en ai bien fait frémir d'autres; mais tant mieux, Madame, j'eſpére que vous ne tarderez pas d'arborer le drapeau blanc.

MELNDE.

Etant attaquée par un Héros tel que vous, il ſeroit honteux de ne pas faire une réſiſtance opiniâtre.

LE MARQUIS.

Oh! Madame, mon enceinte & mes parallèles ſont achevées, toutes mes piéces ſont en batterie, je puis foudroyer vos remparts, mais j'eſpére que vous battrez la chamade, ſans me forcer de monter à l'aſſaut, & d'entrer par la brêche.

TOINON.

J'enrage, ah! nous ne voulons point d'eſcalade.

LE MARQUIS.

Mais j'apprends, qu'il y a ici un certain partiſan

tiſan qui veut ſe jetter avec ſon renfort dans la place, & s'ériger en Commendant.

TOINON.

C'eſt Monſieur du Pinde.

LE MARQUIS.

C'eſt ſur cette nouvelle que j'ai mis en oeuvre une ruſe de guerre, & que j'ay envoyé un Eſpion déguiſé pour vous faire donner dans le panneau. Mon ſtratagéme m'a réüſſi.

TOINON.

Eh! Monſieur, réduiſez tout cela au naturel, dites-nous tout uniment, ſi Dorus eſt mort ou non? Si c'eſt vous qui avez dépêché l'Eſclave pour venir nous faire des Contes borgnes?

LE MARQUIS *montrant le front du doit.*

Ouï, mon Enfant, tout cela ſort de là. J'ai imaginé ce trait de politique pour ſuſpendre le mariage que ta Maitreſſe avoit projetté avec Mons. du Pinde, & pour gagner le tems de lui faire l'aveu de mes tendres amours.

TOINON *à part.*

Bon. Voilà tout ce que je veux ſavoir. Le Ciel en ſoit loué.

MELINDE.

Je vous ſais bon gré, Monſieur, de cette attention. On ne fait pas pour une perſonne indifférente des efforts d'imagination & des ſtratagémes auſſi compoſés. Il eſt flatteur de mériter de pareils ſoins; ſurtout d'un auſſi brave homme que vous.

LE

LE MARQUIS.

Oh! cela vous plait à dire. Mais ſans vanité, Madame, pour vous plaire on attaqueroit l'Empire Ottoman. Lorsque je fis mes Campagnes contre les Turcs, mes Camarades me nommerent le petit Scanderberg. Si vous étiez curieuſe, je pourrois vous montrer une paire d'oreilles que je coupai à un certain grand Viſir.

MELINDE.

Mais un homme d'honneur tel que vous doit connoitre mieux que perſonne combien une parole donnée eſt inviolable.

LE MARQUIS.

D'accord, & je ſuis même trés délicat ſur cet article. Mais que voulez-vous dire par là?

MELINDE.

Hélas! Monſieur, c'eſt que j'ai engagé ma parole à M. du Pinde, j'ai promis de l'épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-on obligé de tenir des paroles d'honneur données à ces demi-héros de bibliotheques?

MELINDE.

Sans contredit: & d'ailleurs nos engagemens ſont ſi ſolemnels, qu'il m'eſt impoſſible de les rompre.

LE MARQUIS.

Que je ſuis infortuné! Morbleu, faut-il que ce Marchand d'eſprit diſtillé m'enleve ce que toutes

toutes les forces combinées de l'Europe n'auroient pû m'arracher!

MELINDE.

Hélas! Monſieur, on n'en peut épouſer qu'un. Ne prétendez pas l'impoſſible.

TOINON.

C'étoit un grand ſot que celui qui a réduit une femme à un Mari. On voit bien que les hommes, & encore les hommes ignorans, ont fait les Loix.

MELINDE.

Par bonheur les ſentimens du cœur ne ſont pas ſous l'Empire des Loix.

LE MARQUIS.

Mais que me ſervent ces ſentimens du cœur, s'il faut renoncer pour toujours à la perſonne? Un tel amour reſſemble à une Campagne d'hyver, qui fatigue beaucoup & ne décide rien. Nous ſommes diablement pour le ſolide, nous autres Militaires.

MELINDE.

Et moy je défends à vôtre eſprit militaire de tirer de mes diſcours des conjectures qui pourroient m'outrager. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſens pour vous une parfaite eſtime.

LE MARQUIS.

Parfaite eſtime n'eſt pas mal, pas mal, pour un début. *à Melinde.*

Mais

Mais jarnibleu, Madame, pourquoi avez-vous été si pressée? Pourquoi engager si vîte vôtre parole à du Pinde.

MELINDE.

Pour trois raisons. Premièrement je l'aime. En second lieu, j'ai trouvé que nous nous convenions mutuellement; & enfin j'ai jugé que la vie étant si courte, il ne falloit pas perdre son tems en grimaces ou en délibérations.

LE MARQUIS.

La premiere de ces raisons vaut plus que cinquante autres. Je l'aime. Cette franchise me fait plaisir.

MELINDE.

Il y a plus, Monsieur. Depuis la perte de mon premier Mari je suis fermement résolue de ne plus épouser un Officier. Quelle inquiétude! Quelle vie errante!

LE MARQUIS.

Mais moi, Madame . . .

MELINDE.

Vous, Marquis, moins qu'un autre. J'aurois risqué un second Veuvage. Votre valeur prodigieuse vous coûtera la vie au premier jour, & vous rencontrerez quelque Grand Vizir qui ne se laissera pas couper si tranquillement les oreilles

LE MARQUIS *riant.*

Ha, ha, ha! je ne les crains pas, ces Grands Vizirs là, & auſſi n'y en a-t-il pas beaucoup. Le dernier que je vis, ce fut à la bataille de Negrepont. Je le tenois déjà d'une main, ayant l'autre bras levé pour le fendre en deux. Ma foi, une bombe vint tomber entre nous, écarta ma main, & le Vizir ſe ſauva; ſans quoi ſon affaire étoit faite.

MELINDE.

Eh bien! ſoyez ſur que M. du Pinde, ne ſe frottera jamais aux bombes, ni ne tuera des Viſirs.

TOINON.

Les gens de Lettres ne riſquent jamais leur vie; c'eſt tout au plus leur réputation.

LE MARQUIS.

S'il n'y a pas moyen de rompre vôtre mariage avec du Pinde, continuez-moi au moins cette eſtime que vous m'avez promiſe. Permettez que je demeure l'Ami de la maiſon, & s'il ſe peut, du cœur.

MELINDE *ſoupirant.*

Vous me faites pitié. Oui, Marquis, vôtre préſence me ſera toujours chére. Venez me voir ſouvent. Il peut arriver tant de changemens dans la vie. Que ſait-on? . . .

LE MARQUIS, *lui prenant tendrement la main.*

Ah! Madame, j'adorerai toujours vos bontés.

MELINDE.

Mais, Marquis, pour premiere marque de vôtre amitié, raſſurez mon cœur ſur une inquiétude qui l'agite encore. Dites-moi en termes ſimples & clairs, ſi c'eſt vous qui m'avez joué le tour de l'Eſclave ſuppoſé, & ſi Dorus eſt bien mort. Je vous aurai l'obligation de ma tranquillité.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, Madame, vous pouvez dormir en repos. Je vous jure par l'ame de votre mari, que c'eſt moi qui ai inventé toute cette hiſtoire : Dorus eſt mort, trés mort, noyé, pourri, ou le Diable m'emporte.

Dans le tems que le Marquis parle, Dorus paroit au fond du Théatre. Le Marquis l'apperçoit, il reſte immobile, & marque par ſes geſtes la frayeur où il eſt.

O Ciel! ayez pitié de moi. J'en ai menti, oh! oüi, j'en ai menti.

il s'enfuit en criant.

A moi Grenadiers, à moi Grenadiers.

SCENE

SCENE IV.

MELINDE, DORUS, TOINON.

Melinde, aprés avoir bien enviſagé Dorus, tombe comme morte ſur le Sopha.

DORUS.

O Ciel! Quel ſpectacle! & que veut dire cecy? Le Marquis s'enfuit, Melinde tombe ſans connoiſſance. Mon retour inopiné inſpire-t-il tant de joye, ou tant de crainte?

il veut aller au ſecours de Melinde.

TOINON *l'arrêtant.*

Halte là! mon Ami. Sortez au plus vite de céans, & allez demander la charité ailleurs; ou bien j'enverray chercher la Marechauſſée & on vous mettra en lieu de ſureté. Vous n'avez déjà cauſé que trop de déſordre ici . . . Ce drôle pourroit fort bien nous dévaliſer . . .

DORUS.

La miſére nous fait toujours méconnoitre de nos meilleurs Amis. C'eſt le train de la vie.

TOINON *toujours ſans regarder Dorus.*

Vous venez apparemment d'Alger nous apporter des nouvelles de Dorus?

DORUS.

Oüi, mon Enfant.

TOINON.

Si cela eſt ainſi, déguerpiſſez d'ici. Nous n'en voulons point.

DORUS.

Dieux! qu'entens-je! Mais, Toinon, ne reconnois-tu pas la voix de ton Maitre?

TOINON.

Je ne reconnois, ni ne veux reconnoitre perſonne. Vous étes tous des fourbes, vous autres Algériens. J'ai la tête rompuë de tous les ſots contes, que vous & vos Camarades ſont venus faire ici aujourd'hui. Il en viendra, je parie, encore une douzaine de ces Coquins-là avant qu'il ſoit nuit.

DORUS.

Quoi! tous mes domeſtiques me maltraitent. Hélas! le ſeul eſpoir qui me reſte, c'eſt de trouver ma chére Melinde tendre & fidele . . . Volons à ſon ſecours.

Il s'approche du lit de repos. Toinon veut l'en empêcher. Il la repouſſe & lui dit.

Retires-toi, Coquine, je ſçaurai punir ton audace.

TOINON.

Ma foi, je commence à croire que c'eſt lui même. Il n'entend pas raillerie.

DORUS *ſe jettant aux pieds de Melinde, & lui prenant la main.*

Chére Epouſe, ma voix ſeroit-elle capable de vous rappeller à la vie?

MELINDE *ſoupirant.*

Hélas!

DORUS.

DORUS.

Ce tendre ſoupir me fait eſpérer que ma préſence a encore ſur vôtre ame le même pouvoir qu'elle a toujours eu depuis nos premieres amours.

MELINDE *revenant à elle.*

Toinon, donnez-moi vôtre flacon d'eau de la Reine.

DORUS.

Quoi! de l'eau de la Reine?

MELINDE *à part.*

Je ſuis outrée.

DORUS.

Je demeure immobile, Madame, vous detournez vos regards.

MELINDE.

Vous aviez donc reſolu de me donner la mort?

DORUS.

C'eſt la joye ſoudaine qui la trouble, & qui ſuſpend les opérations de ſon Ame.

MELINDE *à part.*

Je ſuis piquée au vif.

DORUS.

J'aurois dû, j'en conviens, vous faire prévenir ſur mon arrivée. Mais la tendre impatience de vous revoir, m'a fait voler dans vos bras.

MELINDE.

Ce vol m'a cauſé une frayeur, dont je me reſſentirai toute ma vie.

DORUS.

Hélas! dans mes malheurs il ne m'étoit reſté, ni domeſtique pour m'annoncer, ni dequoi payer un Meſſage.

MELINDE.

Ce ſont là, Monſieur, les fruits d'une entrepriſe auſſi ſinguliere que la vôtre.

DORUS.

Melinde!

MELINDE.

Vous m'aviez quittée pour entreprendre un voyage auquel je me ſuis toujours oppoſée.

DORUS.

C'eſt donc là l'accueil que vous me faites? Des reproches au lieu de conſolations.

MELINDE.

Mon cœur ne ſauroit feindre, & dans ce premier mouvement je ne pourrois vous faire que des careſſes affectées . . . *à part.* Son retour me fait perdre le plus aimable des Amans.

DORUS.

Madame, il s'eſt fait un terrible changement dans vôtre cœur!

MELINDE.

Ne craignez pas que j'oublie ce que mon devoir

voir exige, ou que j'y manque jamais. Vous retrouvez vôtre épouse. Soyez satisfait si le tems & vos procedés vous rendent auprés d'elle ce que vous avez risqué si legèrement.

DORUS.

Mais, Madame!

MELINDE *d'un ton plus doux.*

J'espére, Monsieur, que vous m'accorderez quelques momens de tranquillité pour me remettre de ma surprise. Permettez que je passe dans mon Cabinet. Je reviendrai bientôt ici, & je tâcherai d'y rapporter ce calme, & tous ces sentimens que je ne trouve point à l'heure qu'il est dans mon ame.

En sortant elle dit un mot à l'oreille de Toinon.

TOINON *sortant par un autre côté.*

Oüi, Madame, je n'y manquerai pas. Que de beaux projets vont s'en aller en fumée!

DORUS.

Non, je ne puis revenir de mon trouble! Quelle réception, grands Dieux! L'ingrate me fait des reproches, & me fuit. Mais malgré ses procédés perfides, mon cœur veut l'excuser, & je sens que je l'aime encore. Non, Melinde, n'a point trahi son devoir. Les discours qu'elle m'a tenus ne sont point le langage d'une femme qui se sent coupable. Le crime est plus allarmé. Je connois trop d'ail-

leurs ſes ſentimens pour oſer ſoupçonner ſa vertu. Il faut que quelque évenement ſingulier ait cauſé une révolution ſi étrange dans ſon ame. Tachons d'éclaircir un miſtére qui me met au déſeſpoir. Melinde, que vous déchirez mon cœur!

SCENE V.

DORUS, M. DU PINDE.

DU PINDE *au fond du Theâtre.*

Je viens de rencontrer Toinon, qui m'a dit que Dorus . . . Mais voici la confirmation d'une ſi funeſte nouvelle . . . Il faut feindre.

DORUS *ſans ſe tourner & comme enfoncé dans une profonde reverie.*

Qui eſt-là?

DU PINDE.

Que vois-je? O Ciel! C'eſt Dorus. Quoi! Les Nymphes des eaux nous ramenent un Ami que la Divinité à cent bouches avoit déjà envoyé aux rives du noir Cocyte, & dont la conſervation fait l'objet de tous mes vœux.

DORUS.

Il m'eſt doux, cher du Pinde, de rencontrer enfin un Ami ſincère. Vôtre accueil prévenant me fait oublier une partie de mes malheurs. Vous êtes le ſeul qui ſemblez être char-

charmé de mon retour, dans le tems que Femme, Amis & domeſtiques, me tournent le dos.

DU PINDE *à part.*

Le Diable n'y perd rien: je ſuis le plus à plaindre. *à Dorus.*
Ah! Cher Pilade, permettez que je vous embraſſe. *ils s'embraſſent.*

DORUS.

Vôtre façon naturelle d'agir m'inſpire une ſi grande confiance, que je ne balance point à vous ouvrir mon ame. Depuis mon retour, je vois régner dans toute ma maiſon une terrible conſternation. J'ignore qu'elle en peut être la cauſe, mais je crains qu'il ne ſoit arrivé quelque accident funeſte. Ne ſauriez-vous me donner le moindre éclairciſſement ſi néceſſaire à mon repos?

DU PINDE.

Vôtre queſtion eſt embarraſſante. Il eſt difficile de vous ſatisfaire en termes clairs & précis. Mais voyons ſi la gracieuſe métaphore me prêtera des ſecours pour porter doucement dans vôtre eſprit des lumières dont l'éclat ſoudain vous frapperoit trop. Ecoutez une Fable que j'ai compoſée, il n'y a pas long-tems, & qui vous peindra vôtre ſituation. *Le Milan, l'Aiglette, & les Oiſeaux de proïe . . .*

DORUS *l'interrompant.*

De grace, cher Ami, parlez-moi naturellement, ſans emprunter le ſecours de la Fable. Un langage ſi ſublime paſſe ma portée.

DU PINDE.

Vous voulez donc que je renonce à l'eſprit?

DORUS.

Point du tout. Mais ne prenez point pour eſprit ces façons de parler ſentencieuſes, ces pointes épigrammatiques, ces comparaiſons perpétuelles. L'abus qu'on en fait les rend fades & inſuportables dans le commerce de la vie. Pour imiter vôtre ſtile, je vous dirai que ce ſont des éclairs dont l'œil ne ſçauroit ſoutenir longtems la vuë.

DU PINDE.

Voilà le langage ordinaire de tous ceux à qui la Nature a refuſé le génie & le talent de s'énoncer avec grace. Mais je ſuis ſurpris, Monſieur, que vous, qui n'êtes ſurement pas dans ce cas, parliez ainſi.

DORUS.

Tréve de complimens.

DU PINDE.

Vouloir parler eſprit, c'eſt vouloir jouër gros jeu. Tout le monde n'en a pas les facultés.

DORUS.

Défaites-vous de cette erreur. Ce préten-

du

du talent s'acquiert par l'habitude. Le vrai homme d'esprit cherche à donner des bornes à la fougue de son imagination ; & c'est une affectation que de raisonner sur des choses communes, ou de demander ses besoins par saillie ou par épigramme.

DU PINDE *haussant les épaules.*

Vous n'admirez donc pas un discours tout étincelant ?

DORUS.

Je l'admire comme j'admire les sauts périlleux d'un voltigeur. Le bon esprit au contraire me charme, comme la danse noble qui vole terre à terre, & qui plait par ses graces simples & naturelles.

DU PINDE.

Il est plus facile de mettre des entraves à l'esprit que de lui donner l'essor.

DORUS.

Penser juste & s'exprimer nettement, voilà mon sublime.

DU PINDE.

Pour vous plaire il faut ceder.

DORUS.

Mais voyons, qu'aviez-vous à m'apprendre pour calmer mes inquiétudes ?

DU PINDE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Ce sont ordinairement les personnes qu'une femme voit,

voit, qui lui gâtent l'eſprit. Pour un homme ſenſé je ne conçois pas comment vous avez pû permettre que Madame vôtre Epouſe vit les gens qu'elle a vû pendant vôtre abſence.

DORUS.

Je lui avois pourtant choiſi quelques Amies reſpectables pour ſa compagnie.

DU PINDE.

Ouï, la devote Serpentine qui joue agréablement de la prunelle en diſant ſon chapelet. Le Marquis du Carnage, le Ceſar du Siécle, qui ſe fit entourer, dit-on, à la derniére bataille de Chevaux de Friſe, & qui avoit l'air d'un hériſſon. Madame Gobert & ſa grande Haquenée de fille, deux plaiſans viſages, qui ont le vrai ton de la mauvaiſe Compagnie. Monſ. Boniface qui a tout ſon eſprit dans ſon eſtomac & dans ſes mâchoires. Madame Agathe, qui depuis ſon veuvage ne ceſſe de pleurer un mari imbecille, qu'elle a fait enrager pendant ſa vie. Plus, un Directeur coquet & petit-maitre. Plus, Monſieur Lazare, qui eſt devenu par le crédit de ſes amis un Savant de profeſſion, ſans jamais rien avoir apris. Plus Mademoiſelle Helene la Prude, qui fit tordre le col à ſon Perroquet pour avoir dit des obſcénités. Puis Monſieur Richard, un ſot à prétenſions. Puis . . .

DO-

DORUS.

Au nom de Dieu, ceſſez, Monſieur. Parmi tous les honnêtes gens que vous déchirez-là, il n'y en a point qui me paroiſſe auſſi dangereux & auſſi plat, qu'un médiſant qui fait l'agréable aux dépens de tout le genre humain.

DU PINDE.

Mais comment voulez-vous que Melinde n'ait pas donné dans des travers, en voyant tous les jours des Originaux de cette force là.

DORIS.

Peut-être a-t'elle encore vû un homme qui lui a nui plus que tous les autres.

DU PINDE.

Et qui, par exemple?

DORIS.

Je vous laiſſe le tems d'y réfléchir. Je vais chercher ailleurs de plus ſolides éclairciſſements. Ad ieu, Monſieur. Par amitié pour vous-même & pour moi, réprimez la méchanceté de vôtre langue, baiſſez vôtre magnifique langage, & vous ſerez un Ami charmant.

il ſort.

SCENE VI.

DU PINDE *ſeul.*

Que ces Marins ſont lourds & groſſiers! Dorus a de l'eſprit, on n'en ſauroit disconve-

convenir, mais c'eſt un froid moraliſeur! Que ſon retour me rend infortuné! Du faîte de la félicité, il me précipite dans un abîme de déſeſpoir. Sur le point d'épouſer Melinde, ce funeſte malheur me prive d'un objet que j'adore. Cachons nôtre honte & nôtre déſeſpoir aux yeux de l'Univers . . . Allons-nous retirer dans quelque déſert, gémir au milieu des Faunes & des Sylvains . . . Mais non, il eſt d'une grande ame d'affronter les malheurs. Muſes, vous ferez deſormais mes uniques délices.

SCENE VII.

MELINDE, DU PINDE.

MELINDE.

Il faut nous ſéparer, il faut rompre tous nos liens. Ainſi le veut le ſort, ainſi l'exige mon devoir. Cher du Pinde, recevez pour la derniére fois un titre ſi doux. Que mes larmes vous apprennent, combien il m'en coute de vous dire un éternel adieu. Evitez deſormais ma préſence.

DU PINDE.

Chaque mot eſt un coup de poignard que vous portez dans mon ſein. Que je ſuis malheureux!

MELINDE.

Je ſuis plus à plaindre que vous. L'Etude

vous

vous occupe, & le Monde peut vous distraire; mais moi, j'essuye en un jour les plus grandes révolutions de la vie, & je finis par perdre un Amant que j'adore pour retrouver un mari que je dois aimer.

DU PINDE.

Le mal est-il sans reméde?

MELINDE.

Vous avez vû Dorus: c'est tout vous dire. Je vous ai fait connoître toute la foiblesse de mon cœur. Estimez-moi assez pour ne pas attendre de moi le moindre égarement dans ma conduite.

DU PINDE.

Eh bien! Madame, souvenez vous au moins, que j'eus pour vous la plus forte tendresse, & que je vous adorerai jusqu'au dernier soupir de ma vie dans un respectueux silence.

MELINDE.

Tâchez de m'oublier.

DU PINDE.

Vous exigez l'impossible.

MELINDE. *le regardant tendrement.*

Du Pinde, qui l'auroit dit?

DU PINDE.

Melinde, qui l'auroit crû?

MELINDE.

O miracle d'amour!

DU PINDE.

O! comble de miséres! ME-

MELINDE.

Hélas! que d'efforts me coûtera un rigoureux devoir!

DU PINDE.

Aimons-nous toujours, Madame.

MELINDE.

Qu'oſez-vous me propoſer? Adieu, du Pinde. Adieu à jamais.

DU PINDE.

Je me meurs d'amour & de déſeſpoir. Viens Phœbus, viens à mon ſecours!

Ils ſe retirent, chacun de ſon côté, dans la couliſſe en ſe ſuivant amoureuſement des yeux le plus longtems qu'ils peuvent.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

Ouf! je viens d'avaler une poudre contre la frayeur, mais c'eſt l'Onguent Miton-Mitaine. J'en aurai ſurement la mort.... Helas, peut-être cette frayeur m'eſt elle ſalutaire. Ma nourrice me diſoit autrefois, que le Ciel nous envoye ſouvent des revenans pour nous

nous faire rentrer en nous-même. Il en faut toujours revenir aux ſentences des Nourrices, on ſe les rappelle jusques dans la vieilleſſe. Je penſe donc que le ſort irrité par tout le ſang que j'ai repandu à la guerre, & fâché du ſtratagême dont je viens de me ſervir pour tromper Melinde, m'a mis l'ombre de Dorus à dos, pour amortir mon grand courage. Suivons, ſans regimber, la voix qui nous appelle. Je cherche pour cet effet Mademoiſelle Serpentine. Cette fille eſt bien avec tous les Saints du Calendrier. Je veux lui demander ſa protection pour avoir entrée dans les pieuſes Congrégations des ames dévotes . . . Mais qu'entens-je? Seroit ce encore le ſpectre? Non, je reſpire. C'eſt elle-même.

SCENE II.

SERPENTINE, LE MARQUIS.

SERPENTINE.

Qu'avez-vous, Monſieur le Marquis? Vous paroiſſez tout émû. Ma préſence vous effraye-t-elle?

LE MARQUIS.

Rien n'effraye le Marquis du Carnage.

SERPENTINE.

Eh! qu'y a-t-il donc? Vous n'êtes point

comme vous avez coutume d'être. Seriez-vous dans les mêmes ſentimens de du Pinde, qui me regarde comme un objet odieux, & que tous mes ſoins ne peuvent guerir des préjugés que l'Eſprit malin lui ſuggère contre moi. Ah! je joue de malheur avec les hommes! Qu'on ſeroit à plaindre, ſi on n'avoit pas devers ſoi l'amitié du Ciel! *elle pleure.*

LE MARQUIS.

Qui vous dit, que vous m'êtes odieuſe? Vous vous mettez une viſion, une chimére en tête, & vous partez de là pour faire une ſortie ſur moi.

SERPENTINE.

Hélas! je ne ſçai que trop comment ſont faits les hommes du ſiécle; je le vois bien à du Pinde qui me hait.

LE MARQUIS.

Mais laiſſez donc là vôtre du Pinde. Je vous aſſure que, bien loin de vous haïr, j'allois vous chercher pour vous demander vôtre amitié, vos conſeils, & vos ſecours.

SERPENTINE.

Paroles emmiellées, diſcours ordinaires des hommes, qui ne me ſéduiſent point. Du Pinde m'a parlé autrefois ſur le même ton, mais aujourd'hui que ce vient au fait & au prendre..

LE MARQUIS.

Mort de ma vie! encore un coup, il n'eſt pas queſtion ici de du Pinde. SER-

SERPENTINE.

Oh! il n'en eſt que trop queſtion pour moi. L'Infidéle m'aimoit autrefois; au moins m'a-t-il donné lieu de le croire, mais maintenant cette folle de Melinde lui fait tourner la tête.

LE MARQUIS.

J'enrage.

SERPENTINE.

Mais ſi l'on pouvoit lire dans le cœur . . .

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, voulez-vous m'écouter ou non?

SERPENTINE.

Volontiers. Voyons.

LE MARQUIS.

Laiſſez donc là vôtre du Pinde, & ſachez que, pour épargner le ſang des hommes, je ne veux plus continuër le métier de la guerre. J'en ai été détaché d'une maniére preſque miraculeuſe. Le brave Dorus eſt revenu de l'autre monde, & m'eſt apparu pour opérer ma converſion. Une Armée de cent mille combattans ne m'auroit point fait peur; & la plûpart des Puiſſances de l'Europe ſavent que le Marquis du Carnage ne craint pas les hommes; mais, je vous avouë que lorsqu'il s'agit de lutter contre des ſpectres, le courage me manque.

SERPENTINE.

Vous m'étonnez, Monſieur. L'ombre de Dorus vous eſt apparuë? Ah! ſi du Pinde, pouvoit avoir une ſemblable apparition pour le ramener vers moi . . . Mais, c'eſt un ingrat incorrigible.

LE MARQUIS.

Encore du Pinde! Ecoutez donc Mademoiſelle; cet évenement ſingulier a fait une telle impreſſion ſur moi, que j'ai réſolu de quitter le monde & de me faire Capucin.

SERPENTINE.

Capucin! le Ciel en ſoit béni. Petite Brebis égarée, venez rentrer dans le bercail des fidéles, dont vous avez deſerté pour vous jetter à corps perdu parmi les Loups de ce Monde pervers.

LE MARQUIS.

Comme je ſai que vous êtes en bonne odeur chez les bonnes Ames qui ont troqué le Monde contre la retraitte, je viens vous prier d'avoir pitié d'un Pécheur contrit, de me prendre ſous vos auſpices, de me faire ouvrir les portes des ſaintes Cellules, & recevoir au nombre des gens de bien.

SERPENTINE.

Ah! mon Frère, que je ſerois heureuſe ſi vôtre bonne opinion étoit veritable!

LE MARQUIS *à part.*

Comment diable! elle m'appelle déja ſon frère.

SERPENTINE.

Je ne ſuis encore qu'une foible Novice dans cette douce Communauté. Mais, quoiqu'il en ſoit, vos ſentimens me charment, & je ſens déja que je vous aime.

LE MARQUIS.

Que je ſuis heureux! Je me jette à corps perdu entre vos bras, & je m'abandonne à votre direction.

SERPENTINE.

Vous êtes un tout autre homme. Je vous trouve fort aimable comme cela.

à part.

Puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir du Pinde, ce Marquis-ci ſeroit aſſez mon fait.

LE MARQUIS.

Que me conſeillez vous, de me faire ou Capucin, ou Hermite? Qu'eſt-ce qui feroit le plus vîte mon affaire . . . là . . .

SERPENTINE.

Ni l'un, ni l'autre. En vous faiſant Hermite, le Malin viendroit encore vous tenter dans le déſert.

LE MARQUIS *tremblant.*

Ma chére ſœur, ne m'en parlez donc pas.

SERPENTINE.

Si vous prenez l'habit de Capucin, je ne

pourrai pas vous voir pendant votre Noviciat, & vous avez beſoin de mes conſeils.

à part.

En acquérant la gloire d'avoir opéré une converſion, j'obtiendrai en même tems un mari.

LE MARQUIS.

Que faudra-t il donc que je faſſe, ma chére Directrice?

SERPENTINE.

Il faut reſter dans le Monde; votre converſion n'en ſera que plus méritoire. Pour bien faire, il faudroit commencer par ſortir de cet état de garçon qui eſt un état de perdition. Ce ſeroit là le premier pas que vous feriez dans votre nouvelle carriére.

LE MARQUIS.

Moi, me marier? Le mariage me feroit retomber plus que jamais dans le Monde.

SERPENTINE.

Point du tout. Le mariage eſt un reméde qu'il faut prendre avec toutes ſortes de précautions, ſi vous ne voulez pas qu'il opére à contre-ſens. Je ne veux pas auſſi que vous épouſiez une de ces Créatures mondaines, qui courent les bals & les ſpectacles. Il faut choiſir une perſonne ſage, adonnée uniquement aux éxercices de piété, & qui ne fréquente que des gens chez leſquels la grace opére.

LE MARQUIS.

Où trouver un pareil tréſor? Les femmes de bien ſont ſi rares. Et d'ailleurs voudroit-on de moi, vieux pécheur?

SERPENTINE.

Une fille pieuſe préferera toujours un vieux pécheur repentant à un jeune dévot dont la vocation n'eſt pas encore décidée.

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiſelle, ne ſeriez-vous pas cette fille de bien?

SERPENTINE *à part.*

Cela va bien. Tâchons de conclure avec celui-ci, quand ce ne ſeroit que pour me venger de l'autre. *au Marquis en ſoupirant.* Hélas! mon frére, je fais tous mes efforts pour la devenir.

LE MARQUIS.

Tâchez donc d'aquérir le mérite de ma converſion.

SERPENTINE.

Que ne feroit on pas . . .

LE MARQUIS.

Ah, chaſte Serpentine! Ah, ma ſœur! Expliquons-nous en termes moins ambigus. J'aime les courtes expéditions, je tiens encore cela du militaire. Seriez-vous aſſez charitable, aſſez réſignée, pour vous charger de moi? Vous êtes fille, je ſuis garçon; vous êtes dévote, je

veux le devenir; vous cherchez à faire une œuvre méritoire en convertiſſant un pécheur, je ſuis ce pécheur tout trouvé.

SERPENTINE.

Je ne rejette point l'offre que vous me faites. Mais quoique les mariages entre gens religieux ſoit un état d'auſtérité, il faut pourtant que l'amour y entre. Nous ſaurons concilier tout cela. Vôtre cœur vous parle-t-il en ma faveur?

LE MARQUIS *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah! Mademoiſelle, je vous adore indépendamment de vôtre caractére de Convertiſſeuſe, & je ſens qu'en ſe mariant le ſpirituel n'eſt pas nôtre unique objet.

SERPENTINE *le relevant.*

Si cela eſt, j'accepte vôtre propoſition, & je veux bien vous avouër que j'ai toujours eu une douce prédilection pour vous: vôtre état, vos juremens, vôtre vie diſſoluë, tout cela m'avoit rebuté; mais maintenant que je trouve dans vous un changement ſi avantageux, je ne balance point à vous donner ma main . . .

LE MARQUIS.

Que je ſuis heureux! Je gagne le Ciel par un chemin bien agréable.

SERPENTINE.

C'eſt au moins un engagement ſolemnel & & irrévocable que vous venez de prendre avec moi.

moi. Il faudra commencer d'abord par quitter le ſervice, vous défaire de ces habits chamarrés, & en choiſir de modeſtes. Je vous donnerai aprés cela un Directeur & un Confeſſeur de ma main, qui ſont des Anges tout purs, & qui vous guideront dans la voye de la Vertu. Vous renoncerez enſuite à toutes les Compagnies mondaines, & nous vivrons enſemble comme deux tourterelles.

LE MARQUIS.

Je ſuivrai exactement vos conſeils; je me ſens déjà une eſpece d'extaſe.

SERPENTINE.

Je ſuis curieuſe de ſçavoir ce que du Pinde dira de tout ceci, s'il ne ſera pas un peu piqué.

SCENE III.

SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS.

LE MARQUIS.

Ah! voilà encore l'ombre de Dorus qui vient me perſécuter.

Il ſe cache derriére Serpentine.

SERPENTINE.

Oui, c'eſt lui-même. Nous ſommes perdus.

LE MARQUIS.

Je vous conjure, ma divine Serpentine, d'em-

ployer tout vôtre crédit pour nous délivrer de ce vilain ſpectre-là.

Serpentine fait des ſignes.

Cela n'aide point encore. Plus fort. Doublez la doſe. Parlez. Vous allez voir qu'il va diſparoitre.

Serpentine fait trois tours autour de Dorus, & marmotte quelques mots.

DORUS.

Ces gens-là ſont devenus fous indubitablement. Dites-nous, je vous prie, à quoi ſervent ces ſimagrées & toutes ces exttavagances?

LE MARQUIS.

Ecoutez: il parle.

SERPENTINE.

Ombre errante, je vous conjure & vous ordonne de diſparoitre à nos yeux, & de quitter pour jamais ce ſéjour.

DORUS.

Quel jargon eſt le vôtre? Pourquoi m'appellez-vous une Ombre? Pourquoi vouloir me bannir de ma propre maiſon?

SERPENTINE.

C'eſt que nous n'aimons pas à habiter avec des Eſprits?

DORUS.

Faites-vous ſaigner; c'eſt le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner. Vous verrez aprés que je ſuis votre ancien ami Dorus, en per-

perſonne, qui ne fait que d'arriver d'un voyage dangereux.

SERPENTINE.

Seroit-il bien poſſible? Mais non, cela ne ſe peut pas . . . Il faut pourtant prendre courage. Ah! je veux tâter moi.

Elle s'aproche comiquemeni de Dorus, & aprés l'avoir touché, elle s'ecrie.

Ah! c'eſt de la chair toute pure. Je ne m'y trompe pas.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien le diable.

Il ſe redreſſe, & les bras lui tombent.

DORUS.

Que je ſuis charmé de vous revoir, mes chers Enfans! venez que je vous embraſſe.

Ils font encore des geſtes pour marquer leur ſurpriſe, & pour donner à connoitre qu'ils ne s'y fient pas. A la fin ils embraſſent Dorus en tremblant.

SERPENTINE *à part.*

Puisque Dorus n'eſt pas mort, j'ai été trop vite en beſogne: du Pinde ne peut plus penſer à Melinde.

LE MARQUIS *à part.*

Ma foi, j'ai eu une terreur panique. Ceci change la theſe.

DORUS.

Et par quel heureux hazard, vous trouvez-vous ici l'un & l'autre?

SER-

SERPENTINE.

Nous venous de prendre un engagement, Monſieur & moi.

DORUS.

Peut-on ſavoir de quelle nature il eſt?

SERPENTINE.

Oh! de nature trés honnéte. Nous allons nous unir par les liens ſacrés du mariage.

DORUS *riant.*

Je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Mais vôtre deſſein ne laiſſe pas de me ſurprendre. Vous paroiſſiez autrefois d'un caractére aſſez oppoſé.

SERPENTINE.

Les choſes ont bien changé de face. La converſion du Marquis eſt décidée, & c'eſt nôtre union qui l'opére.

LE MARQUIS *à part.*

Je vois qu'une foibleſſe peut conduire les plus braves à des pas bien fâcheux.

DORUS.

Le Marquis dévot!

LE MARQUIS.

Mon cher Camarade, puis-je vous demander, ſi c'eſt vous même en perſonne qui êtes venu tantôt dans cet appartement lorsque j'étois à parler avec Madame vôtre Epouſe, ou ſi c'eſt le Diable qui avoit pris vôtre figure.

DO-

DORUS.

Quelle queſtion pour un homme ſenſé! Oüi, c'étoit moi-même. Il eſt vrai, j'ai vû quelcun qui vous reſſembloit fort, s'effrayer à ma vuë, & s'enfuïr en criant. Les chagrins qui me ſont ſurvenus depuis, m'ont fait oublier de demander qui ce pouvoit être.

LE MARQUIS.

Eh! bien, Camarade, c'étoit moi. Mais je ne fuyois point. Non certes. Je faiſois ſimplement une marche forcée pour gagner la porte, & pour atteindre un Corps de mes gens, afin d'être en état de défenſe au cas qu'il yeut eu du danger.

DORUS.

Je ſuis bien fâché de vous avoir donné l'allarme.

LE MARQUIS.

Oh! je n'avois pas peur; mais je vous avoüe qu'on n'eſt pas à ſon aiſe vis à vis d'un revenant. J'aimerois mieux me trouver à la bouche d'une Couleuvrine.

DORUS *riant.*

On pourroit donc bien vous joüer piéce.

LE MARQUIS.

Si je ſavois qu'un mortel fut aſſez oſé pour me faire un pareil tour, par la mort, je vous en ferois une telle Anatomie . . .

DO-

DORUS.

Mais depuis vôtre prétendu changement, êtes-vous toujours au ſervice?

LE MARQUIS.

Vraiment ouï, & je ſuis occupé, à l'heure qu'il eſt, à diſpoſer un bataillon dont la figure repréſentera le Chiffre du Roi.

DORUS *riant.*

Ha, ha, ha!

LE MARQUIS.

De quoi riez-vous?

DORUS.

De vôtre idée..

LE MARQUIS.

Elle ſera ſurement approuvée par les gens du mètier; malgré tout cela je veux quitter, épouſer Mademoiſelle, & vivre déſormais en retraitte. Mais on verra ce que l'Etat y perdra . . . Car, ſans me vanter . . . Si je mourois . . .

DORUS.

Sachez, mon Ami, qu'il ne meurt pas d'homme qui ne ſe remplace. Mais voulez-vous, qu'avec ma franchiſe ordinaire je vous donne un bon conſeil.

LE MARQUIS.

Eh! quoi?

DORUS.

C'eſt de quitter plutôt ce ton militaire que vous affectez toujours.

LE

LE MARQUIS.

Ce ton eſt reſpectable.

DORUS.

Le métier l'eſt; mais les grands hommes qui l'exercent, ſe font reſpecter par leurs actions, & non pas par un jargon affecté. Vous ſavez qu'il y a des petits-maitres militaires, comme il y a de petits-maitres, de ruelle.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas moi au moins que vous pouvez avoir en vuë.

DORUS.

Vous ne parlez jamais de vos prouëſſes, vous n'avez pas le ton dur & choquant, vous n'aſſaiſonnez pas vos diſcours de juremens inutiles, vous ne témoignez pas pour les autres honnêtes gens un mépris ridicule. C'eſt le moyen d'être eſtimé de tout de monde.

LE MARQUIS.

J'aurois beaucoup à répondre à tout cela, mais je ne veux plus faire les honneurs d'un métier que j'ai réſolu de quitter.

DORUS.

Souffrez donc l'un & l'autre, que je vous témoigne la joye que vôtre prochaine union me cauſe, & que je vous en félicite de bon cœur . . . Mais, Mademoiſelle, je ne ſens pas la même ſatisfaction, & la même tranquillité d'eſprit que vous. J'ai trouvé un cruel changement

gement dans Melinde. Vous, qui êtes ſon Amie, n'en ſauriez-vous pas la cauſe?

SERPENTINE.

Je n'aime pas à médire de mon prochain.

DORUS.

Soyez ſûr de ma diſcrétion, & par charité tirez-moi de mes inquiétudes.

SERPENTINE.

Puisque ma conſcience ne me permet pas de vous diſſimuler plus longtems un ſecret que vous apprendrez tôt ou tard, je veux bien vous avertir, que vôtre fidele Epouſe, vous croyant ſurement noyé, a eu deſſein de ſe remarier.

DORUS.

Juſte Ciel! que dites! vous? . . . Ce ſera le bruit de ma mort, ſi ſouvent confirmé, qui l'aura ſéduit. Mais, ſait-on avec qui elle vouloit conclure ce ſecond hymen?

SERPENTINE.

Entre nous ſoit dit, c'étoit avec Mons. du Pinde.

DORUS.

Je connois trop la vertu de Melinde, pour qu'aucun ſoupçon jaloux puiſſe entrer dans mon ame. Tout ce que je trouve, c'eſt qu'elle s'eſt déterminée trop promptement. Ah! ſi je puis regagner ſon cœur, elle me fera bientôt oublier la foibleſſe où elle eſt tombée. La

voici

voici justement. Que la vûe me fait venir de mouvemens!

SERPENTINE.

Au moins n'allez pas lui dire que je vous ai parlé.

SCENE IV.

MADEM. SERPENTINE, LE MARQUIS, DORUS, MELINDE, TOINON.

MELINDE.

Cher Epoux, je viens vous rendre un cœur que vous poſſédiez depuis longtems, & qui n'eſt pas indigne de vous être offert de nouveau. Rien n'étoit plus naturel que la ſurpriſe où vous m'avez vû tantôt. Je vous ai demandé du tems pour rappeller mes ſens éperdus, & je dois maintenant vous rendre raiſon de ma conduite.

DORUS.

Ah! Madame, je vous en diſpenſe: Il ſuffit que vous m'aimiez.

MELINDE.

Non, Monſieur, c'eſt une ſatisfaction que je vous dois autant qu'à moi-même, & qui

me mettra à l'abri de tous les mauvais discours . . . Je vous ai cru mort, Dorus, & la nouvelle de vôtre naufrage a été confirmée d'une maniére ſi poſitive, qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter. Que vous m'avez coûté de larmes! que ma douleur étoit ſincere! Au milieu de mes transports ma raiſon s'eſt égarée, & j'ai ſuccombé à ma foibleſſe en acceptant la main d'un honnête homme qui me propoſoit un ſecond hymen. J'étois fondée de me croire libre: ſi j'ai commis une faute, je vous en demande un généreux pardon.

Elle ſe jette à ſes pieds. Dorus la releve tendrement.

Presqu'au moment que je venois d'engager ma foi à du Pinde, vous êtes revenu, & vôtre préſence m'a jetté dans la derniére conſternation. Je vous ai fui pour m'enfermer dans mon Cabinet. Le ſentiment de mon devoir, mais bien plus encore l'amour, n'a pas tardé de rentrer dans mon cœur. C'eſt vous ſeul qui l'occupez maintenant.

DORUS *avec tranſport.*

Ah! Melinde!

MELINDE.

Si je vous parois encore coupable, j'irai dans un Convent expier ma faute par une retraitte éternelle. *Elle répand des larmes.*

Mais

Mais ſi vous me rendez, cher Epoux, vôtre eſtime & vôtre tendreſſe, je ſerai la plus heureuſe des femmes.

DORUS *l'embraſſant.*

Et moi je ſuis dés à préſent le plus fortuné des maris: ſi j'avois un reproche à vous faire, ce ſeroit de vous être trop promptement déterminée pour un ſecond mariage.

TOINON.

Ah! Monſieur, la chair eſt fragile, & Satan n'eſt pas ſot.

DORUS.

Mais, chére Melinde, ne croyez pas que mon amour pour vous en ſoit diminué. Vous venez de réparer tout, & vous retrouvez en moi un Amant plutôt qu'un Mari.

TOINON.

Bon; la paix eſt faite, & les préliminaires ſont ſignés.

SCENE V.

SERPENTINE, LE MARQUIS, MELINDE, DORUS, TOINON, M. DU PINDE.

DU PINDE.

Je viens, Monſieur, me juſtifier . . .

DORUS.

Monſieur, il n'en eſt pas beſoin. Je ſçai tout. Vous avez aimé, Melinde, & vous n'aviez pas tort, car je l'aime auſſi. Vous êtes trop honnête homme pour ne pas étouffer ces ſentimens depuis que vous me voyez de retour.

DU PINDE.

Oh! pour cela . . .

DORUS.

Ainſi approchez vous, & ne m'enviez pas le bonheur que j'ai d'avoir fait une ſeconde fois la conquête du cœur d'une Epouſe chérie.

DU PINDE.

En verité, je m'en rejouïs trés ſincerement. J'ai aimé Madame, je n'oſerois le nier, mais j'aime auſſi Monſieur. Vivez deſormais heureux, & ne vous remettez plus en Mer. Car ma foi, mon doux Ami, vous l'avez échapé belle, & ſi vous euſſiez encore tardé quelques jours . . . Au bout du compte c'eut été vôtre faute.

DORUS.

Je vous permets de l'épouſer, ſi je la quitte une ſeconde fois pour aller combattre contre les Algériens.

DU PINDE.

Non, voilà qui eſt fait, pour me conſoler de la perte de Melinde, j'irai coqueter tour à tour avec les Muſes.

SER-

SERPENTINE.

Une Mortelle n'aura donc pas le bonheur de vous ranger ſous ſes loix? Il n'y faut point penſer.

DU PINDE.

Non, Mademoiſelle, mon cœur eſt deſormais inſenſible à tous les traits de l'amour. Je défie Venus & ſon fils de me réduire ſous leur Empire.

SERPENTINE *à part.*

En ce cas-là j'épouſe mon Marquis. Cela vaut mieux que rien.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, tâchons de célébrer le retour heureux de notre Ami commun par un Acte ſolemnel. Concluons nôtre mariage, & que ce jour ſoit un jour fortuné pour tout le monde.

SERPENTINE.

J'y conſens. Vous avez déjà mon cœur, recevez auſſi ma main.

DU PINDE *riant à gorge déployée.*

O le bizare aſſortiment! Mais, mes Enfans, vous n'y penſez pas; c'eſt vouloir marier l'eau & le feu.

SERPENTINE.

Point du tout. Monſieur rabattra un peu du ton militaire.

LE MARQUIS.

Et Mademoiſelle un peu du ton dévot.

MELINDE.

Le Mariage alors ne ſera plus extraordinaire, & je vous pronoſtique des jours heureux.

SCENE VI. ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS,

CARLIN.

CARLIN.

Ah! Monſieur, j'entens que tout le monde eſt ſi content, & que tout le monde veut ſe marier. Or, rien n'eſt ſi contagieux que le mariage, & l'envie m'en prend auſſi. Je ſuis un vieux Domeſtique, & j'ai eu bien du mal en ma vie. On veut pourtant faire une fin.

DORUS.

Et avec qui voudrois-tu te marier, mon cher Carlin?

CARLIN.

Avec cette Coquine de Toinon-là, ſi elle veut m'avoir. Je ne doute point que ſon petit cœur ne lui diſe un mot pour moi. Madame, je vous en conjure, faites lui avouer tout haut ce qu'elle penſe tout bas.

MELINDE.

Qu'en dites-vous, Toinon?

TOINON.

Madame, je dis ce que les filles diſent en pareille occaſion; qu'elles ſont trop jeunes, qu'on

qu'on a le tems d'y penſer encore, qu'il faut parler à Papa, & à Maman.

MELINDE.

La folle! je vois bien que ſon parti eſt pris.

DORUS.

Mais, mon pauvre garçon dequoi nourriras-tu la femme?

CARLIN.

J'ai envie d'aller faire fortune à la guerre. Je me ſens une vocation pour la Cavalerie, & je viens de parler à un Officier qui veut m'engager dans ſon Escadron.

LE MARQUIS.

Eſt-ce dans les Chevaux-legers?

CARLIN.

Oh! Monſieur, je ne les ai point peſé.

DORUS.

Quel plan de fortune! Mon Enfant, j'en ai un meilleur. Si tu épouſes Toinon, je te ferai un établiſſement avantageux dans une de mes Terres.

CARLIN.

Eh! bien, Toinon, qu'en dis-tu?

TOINON.

Sur ce pied là, Carlin, tiens, voici ma main. C'eſt un métier bien plat de reſter éternellement fille.

DORUS.

Puisque vous êtes tous contens, ne cher-

chos qu'à rendre ce jour mémorable par des Fêtes & des réjouïſſances. Que ce ſoit le premier d'une longue ſuite de jours heureux!

DU PINDE.

Il n'y a que moi qui reſte ici ſurnuméraire; mais je m'en conſole. L'Etude me dédommagera amplement des plaiſirs frivoles de l'amour. Pour me diſſiper, je vais me mettre à l'écart dans mon jardin, ſous un Cabinet de verdure orné de tous les dons de Flore. Dans cet endroit délicieux je m'amuſerai à écrire une Comédie. Car en vérité, il n'y a pas, je crois, de plus grand plaiſir au monde que de compoſer une Piece de Théatre, de la voir repréſenter par d'habiles gens, & applaudie d'un Parterre éclairé.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EMILIE,
OU
LE TRIOMPHE
DU
MÉRITE.

COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

LISIMON.

MADAME LISIMON.

ANGELIQUE } leurs filles.
EMILIE }

VALERE.

GERONTE.

LOUISON.

PASQUIN.

UN NOTAIRE.

La Sçene eſt à * * * dans la Maiſon de Liſimon.

EMILIE,
OU
LE TRIOMPHE
DU
MÉRITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME LISIMON, VALÉRE.

MAD. LISIMON.

Toutes vos ſubtilités ne m'en impoſent point. Vous pouvez avoir vos raiſons, mais j'ai les miennes, & je veux ſavoir où j'en ſuis.

VALERE.

Il faut donc ....

MAD.

MAD. LISIMON.

Oui, Monſieur, il faut vous déclarer. Si j'avois été la Maitreſſe, je vous aurois évité l'embarras du choix, & je ſçai bien laquelle de mes filles je vous aurois donné.

VALERE.

Pourquoi, Madame, n'auriez-vous pas voulu avoir pour moi la même bonté que Monſieur Liſimon?

MAD. LISIMON.

Vous êtes trop irréſolu. Huit jours après vôtre mariage, vous ſerez fâché de n'avoir pas pris l'autre.

VALERE.

On ne ſauroit trop réfléchir ſur un ſujet d'où dépend tout le bonheur de nôtre vie.

MAD. LISIMON.

Il y a bien des cas dans la vie où trop de réfléxions ne valent rien. Combien de gens n'auroient jamais fait leur fortune; combien d'hommes ne ſe ſeroient jamais mariés, s'ils ne s'étoient pas abandonnés aveuglement à leur deſtinée?

VALERE.

Je ne ſçai pas faire dépendre mon bonheur du hazard, je veux qu'il ſoit un effet de ma conduite; & ſi Monſ. Liſimon m'a laiſſé le choix entre ſes filles, permettez, Madame, que j'en profite. Mais, helas! c'eſt ce même choix

qui

qui déchire aujourd'hui mon cœur, & qui le fait flotter entre les attraits d'Angelique, & le mérite d'Emilie.

MAD. LISIMON.

Du mérite! Comment? Mes filles en ont toutes deux.

VALERE.

J'en conviens; mais je crains . . .

MAD. LISIMON.

Quoi? . . .

VALERE.

Je crains . . .

MAD. LISIMON.

Vôtre crainte eſt impertinente . . .

VALERE.

Non, Madame, tranquilliſez vous; je crains uniquement d'éprouver cette métamorphoſe bizarre que je remarque dans les jeunes Epoux, & qui change ſouvent l'amant le plus aimable en un fort triſte mari.

MAD. LISIMON.

Paſſe pour cela; mais ce changement peut vous arriver avec toutes les femmes.

VALERE.

Un homme prend toujours l'eſprit de ſa maiſon. D'où vient qu'on voit tant de maris devenir acariâtres, taciturnes, jaloux, avares, chicaneurs dans leurs ménages, inſipides frondeurs dans la ſociété? . . .

MAD.

MAD. LISIMON.

Avec ces ſcrupules-là, il ne faut point ſe marier.

VALERE.

Non, Madame, ce n'eſt point là le but de ma morale. Mon deſſein eſt pris, je renonce au célibat. Le mariage eſt un tribut que la Société nous demande, mais que je ne voudrois payer qu'à bonnes enſeignes. Tout y depend de l'aſſortiſſement des caractéres. Si vous me voyez balancer, ce n'eſt que ſur le choix dont Monſ. Liſimon m'honore. Vos deux filles s'emparent tour à tour de mon cœur. Pour bien approfondir l'humeur de l'une & de l'autre, & pour pouvoir mériter à mon tour de leur plaire, il faut du tems. En un mot, Madame, combien m'accordez-vous . . .

MAD. LISIMON.

Pas un jour. Je n'ai eu que trop d'indulgence pour vos ſcrupules. Je deviens la fable de tout le quartier. Il eſt rempli de mauvaiſes langues, qui dans leurs aſſemblées ne font que me déchirer. Depuis que vous avez paru ici, tout le voiſinage eſt aux aguets. Je vois nos ſurveillantes du quartier, qui nous lorgnent de leurs fenêtres depuis le matin jusqu'au ſoir, & qui font le plongeon dès qu'elles ſont apperçües.

VALERE.

Faiſons bien, & ne craignons jamais la médiſance.

MAD. LISIMON.

C'eſt bien dit; mais parlons vrai. La bienſéance permet-elle que vous logiez plus longtems chez nous? N'eſt-ce pas enfermer le Loup dans la bergerie? Dieu! qu'en croira mon Oncle, lui qui craint ſi fort le qu'en dira-t-on? Quelle mine allongée ne fera pas ma vieille Tante, qui avec ſon air de Mègère, & ſon menton branlant, marmotte toujours quelques moralités? Que diront tous nos grands flandrins de Couſins, toutes nos begueules de Couſines. En un mot comme en mille, il faut Monſieur, ou quitter la Maiſon, ou vous déclarer en trois heures de tems. Adieu.

elle ſort.

VALERE *ſeul.*

Serons-nous donc la dupe eternelle des prejugés? Les parens pourront-ils me faire un crime de ma prudence?

SCENE II.

VALERE, LOUISON.

LOUISON *à part.*

Tâchons de lui tirer adroitement les vers du nés. *à Valere.*

Je

Je vous importune peut-être? Je ferois conſcience de vous interrompre dans vos douces rêveries.

VALERE.

Ah! c'eſt vous, Louiſon? Approchez, mon enfant.

LOUISON.

J'aurois bien une grace à vous demander. Vous ſavez que dans ce monde chacun a ſes petits intérêts.

VALERE.

Eh! bien, Louiſon, que me voulez-vous?

LOUISON.

Hélas! la timidité a toujours été mon défaut. Tenez, le cœur me bat.

VALERE.

Eh que craignez-vous? Ai-je donc l'abord ſi terrible?

LOUISON.

Nenni certes, Monſieur. Vous êtes doux, poli, affable, bienfaiſant, généreux. Ah! que j'ai béni le Ciel, quand je vous ai vû arriver dans la Maiſon! Dame, je ſoutiens envers & contre tous, que c'eſt un bonheur très rare dans ce ſiécle maudit, quand une Demoiſelle peut obtenir un Epoux tel que vous. C'eſt un langage que je tiens à tout moment à ces Dames là haut.

VALE-

VALERE.

Trêve de compliméns. Vous avez l'ame charitable, Mademoiſelle Louïſon, vous excuſez mes fautes, & vous appuyez trop ſur mon peu de mérite. *à part.*
Faiſons-la jaſer.

LOUISON.

Il ne faut pas être ſorcière pour vous prédire, que vous n'echouërez pas auprès des Belles. Je connois le cœur des femmes.

VALERE.

Vous me raillez, je penſe.

LOUISON.

Non, c'eſt en vérité mon ſérieux.

VALERE.

Mais, bref; à quoi puis-je vous être bon?

LOUISON.

En vérité! Monſieur, je ne crois pas qu'il y ait ſous le Ciel un être plus tarabuſté, qu'une fille de chambre, qui ſert deux Maitreſſes dont les humeurs & les goûts ſont oppoſés, dont l'une n'aime que les pompons; & l'autre les livres.

VALERE.

Le contraſte eſt grand en effet: vous êtes dans le cas aparemment?

LOUISON.

Je ne dis point cela tout à fait. Mais j'ai deux Maitreſſes, dont l'une paſſe la moitié de

ſa vie dans un grand fauteuïl, vis à vis d'un miroir de toilette: j'ai l'honneur d'être la Directrice de ſes graces, elle ne place pas une mouche ſur laquelle je ne ſois conſultée. L'autre, enfoncée dans l'étude, me demande mon avis ſur de ſavantes ſornettes, qu'elle lit ou qu'elle me veut faire lire. L'une me fait fouïller cinquante tiroirs par jour, pour trouver un ruban, un bouquet; l'autre m'oblige à trotter comme un barbet pour chercher quelque bouquin.

VALERE.

Vous en faites-là des portraits paſſablement ridicules, Mademoiſelle Louïſon.

LOUISON.

Je ne vois point de ridicule à cela. Je peins d'après nature deux filles du monde & du bel air, mais dans des goûts differens.

VALERE.

Quoi! du monde & du bel air?

LOUISON.

Ouï, Monſieur, je vous ſoutiens qu'une Dame ne ſauroit ſe faire remarquer & goûter dans le monde, ſi elle ne porte tous ſes ſoins, toute ſon étude, à tirer parti ou de ſa figure ou de ſon eſprit. On peut briller par l'une ou par l'autre. Mais il n'y a point de milieu: malheur à ces femmes qui ne cherchent, pour ainſi dire, qu'à paſſer *incognito* par la vie.

VA-

VALERE.

Pourquoi vous plaignez-vous donc de ces Dames, ſi vous approuvez leur façon d'agir?

LOUISON.

Mes Maitreſſes ont l'une & l'autre de l'eſprit, des manières, & des vertus. Il n'y a que le contraſte de leurs humeurs qui me déſole, & qui me fera déſerter un beau jour, ſi vous ne voulez vous intéreſſer pour moi, & obtenir par vôtre crédit de Monſieur Liſimon qu'on me donne une Compagne, & qu'il me permette de m'attacher à l'une de ſes filles.

VALERE *à part.*

Bon, la voilà au point où je voulois l'avoir *à Louïſon.*

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous obliger, ma chére Louiſon. Mais dites-moi à laquelle de ces Dames aimeriez-vous à vous attacher par préférence?

LOUISON.

C'eſt là encore un de mes grands embarras. Je les aime toutes deux. Mais vous ſavez, Monſieur, qu'une Suivante en s'attachant à ſa Maitreſſe, épouſe ſes goûts & contracte ſes inclinations. Il s'agiroit de ſavoir, ſi je ſerai plus heureuſe en donnant dans l'étude ou dans le bel air; s'il me ſera plus aiſé de trouver un jours un mari petit-maitre, ou bel eſprit?

à part.

Voyons de quel côté penche la balance.

à Valere.

Vous m'avez toujours temoigné tant de bonté, Monſieur, que j'oſe avec confiance vous demander encore vos conſeils à cet égard.

VALERE.

Comment ? Vous connoiſſez ces Dames mieux que moi.

LOUISON.

D'accord : mais vous avez plus de diſcernement ; je ne ſuis qu'une étourdie, moi.

VALERE.

Mais, mon enfant, tout ce diſcernement là, ſuppoſé que je l'euſſe, ne m'aidera de rien, ſi je ne connois pas le caractère de l'une & de l'autre ; & je n'ai pas eu aſſez de tems pour cela. Vous qui les ſervez depuis longtems, vous en devez ſavoir plus que moi. Un héros, dit-on, n'eſt point héros pour ſon valet de chambre ; y auroit-il une femme parfaite pour ſa ſuivante ?

LOUISON.

Parfaite, non. Qui eſt-ce qui eſt parfait ? Je ne le ſuis pas ſeulement, moi. Mais auſſi que feroit on d'une femme parfaite ?

VALERE.

Ne me chicanez pas ſur les expreſſions ; vous n'entendez que trop bien ce que je veux dire, Mademoiſelle Louïſon.

LOUI-

LOUISON.

Moi; non.

VALERE.

Eh bien, je vais vous l'expliquer: perſonne n'etant parfait, chacun a ſes défauts.

LOUISON.

Cela eſt clair.

VALERE.

Chacune de vos Maitreſſes a donc auſſi ſes défauts. Or, ſi vous voulez que je vous donne des conſeils pour vous déterminer en faveur de l'une ou de l'autre, il faudra bien que vous me diſiez quels ſont ces défauts que vous avez remarqué, ſoit dans Angelique, ſoit dans Emilie, afin que je puiſſe les comparer, & vous en dire mon ſentiment.

LOUISON.

Ah! Monſieur, je n'ai pas les yeux aſſez bons pour remarquer les défauts de mes Maitreſſes.

VALERE.

Et moi je n'ai pas l'art de lire dans le cœur des filles, pour pouvoir deviner leur caractère. Je vous baiſe les mains.

LOUISON.

J'ai l'honneur d'être vôtre humble ſervante. N'oubliez pas de grace mes intérêts auprès de Monſieur Liſimon.

VALERE.

Je ferai mon poſſible, à condition cependant que vous me parlerez tantôt plus à cœur ouvert.

SCENE IIII.

LOUISON *ſeule.*

Fin contre fin n'eſt pas bon à faire doublure. Je crois qu'il vouloit me ſonder, & j'avois préciſément la même intention. Me voilà cependant aſſez embaraſſée. Il eſt un certain Monſieur Geronte, qui tout fraichement débarqué de la Chine, en a rapporté des millions, à ce qu'on dit. Je remarque qu'il fait les yeux doux à mes Maitreſſes. Si tout alloit ſelon mes vœux, je voudrois qu'il put épouſer Angelique. Un Millionaire & une femme qui aime la dépenſe, cela quadreroit bien. Il y auroit bien là quelque revenant bon pour la ſuivante. On peut encore gagner quelque choſe avec ces Indiens; mais avec ces jolis hommes, tel que Valere, il y a peu de fortune à faire. En tout cas Valere pourroit s'accommoder d'Emilie.

SCENE

SCENE IV.

EMILIE, LOUISON.

EMILIE.

N'avez-vous pas vû mon Pére ici?

LOUISON.

Non, Mademoiſelle. Le bon homme n'a pas encore paru; il eſt ſans doute enchaîné à ſon bureau vis à vis de Monſieur ſon Fermier, revoyant ſes vieux comptes, & faiſant l'inventaire de ſes dindons.

EMILIE.

Vous vous émancipez ſans ceſſe à tourner en ridicule un homme auquel vous devez tant de reſpect; ſachez, Louïſon, que bien loin de me faire par là vôtre cour, je deſapprouve fort une pareille liberté, & vous me ferez plaiſir de ne dire deſormais en ma préſence que du bien, d'un pere qui mérite autant que lui mon amour & ma vénération.

LOUISON.

Vous n'êtes pas aujourd'hui de bonne humeur, Mademoiſelle.

EMILIE.

Je crois que mon humeur eſt toujours aſſez égale.

LOUISON.

Avez-vous quelque chagrin?

EMILIE.

Non.

LOUISON *à part.*

Je vais la prendre par son foible.

à Emilie.

Vôtre Relieur vient de raporter les Livres.

EMILIE.

Vous pouvez les ferrer.

LOUISON.

Il y en a plus de trente, ils sont fort proprement reliés.

EMILIE.

Tant mieux.

LOUISON.

Ne voudriez-vous pas les voir?

EMILIE.

Non pas maintenant.

LOUSON.

Ils sont dorés sur tranche & partout.

EMILIE.

C'est le moindre de mes soucis, pourvû qu'ils renferment de bonnes choses.

LOUISON.

Vous avez peut-être un peu de migraine. Voulez-vous, pour vous distraire, que je vous lise là un petit Chapitre dans ce livre qui peint si drôlement les femmes?

EMILIE.

Je ne scais ce que vous voulez dire.

LOUISON.

Oui, là, vous savez bien; cet Auteur qui disoit

ſoit entr'autres; *qu'il faut juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coëffure excluſivement, à peu près comme on meſure le poiſſon entre queuë & tête.*

EMILIE *ſouriant.*

Ah! la Bruyére.

LOUISON.

Eh bien, ne l'avois-je pas dit que ce la Bruyére vous rendroit votre gayeté?

EMILIE.

Vous vous trompez, Louiſon. Le goût que j'ai pour l'étude n'eſt pas une paſſion. Je lis pour m'inſtruire, pour prévenir l'ennui, & pour n'être pas contrainte d'avoir recours à des amuſemens frivoles.

LOUISON.

Je n'y ſcai donc point de reméde. Je ne me ſens pas en train de vous réjouir par une dépenſe d'eſprit tirée de mon propre fonds. J'ai trop de choſes en tête, & tantôt ce Monſ. Valére m'a auſſi miſe de mauvaiſe humeur.

EMILIE *vivement.*

Quoi! Valére! Où l'avez-vous vû?

LOISON.

Ici.

EMILIE.

Eh, qu'y venoit-il faire ſi matin?

LOUISON.

Apparemment qu'il y cherchoit Mademoiſelle Angélique.

EMILIE.

Quoi, ma ſœur?

LOUISON.

Mais je le juge ainſi. Tout le monde dit qu'il eſt venu pour l'épouſer; & en vérité je doute qu'en la voyant il ait changé de deſſein.

EMILIE.

Il vous a donc fait là-deſſus quelque confidence?

LOUISON.

Lui des confidences? O! non. Il eſt ſur ces ſortes de matiéres d'une réſerve à déſeſpérer.

SCENE V.

EMILIE, LOUISON, ANGELIQUE, *en Cornettes & en négligé.*

ANGELIQUE *riant.*

Bon-jour ma Sœur. Vous me voyez rire encore de notre ſouper d'hier; je n'en puis revenir. Aſſortiment bizarre de Conviés! Façon mauſſade de ſervir! Mauvais ton de converſation!

EMILIE.

Ayons, ma chére Sœur, quelque indulgence pour des hôtes, qui ſans avoir beaucoup de goût, nous ont reçuës avec toute la cordialité poſſible.

ANGE-

ANGELIQUE.

Un peu moins de bon cœur, & un peu plus de choix, n'y auroit rien gâté. Je renonce à tous les ſoupers du monde, s'ils ne ſont gais, ſi l'on n'y médit un peu, ſi l'on n'y lâche pas le mot pour rire.

EMILIE.

J'en conviens.

ANGELIQUE.

Ce qui faiſoit mourir d'ennui hier, me paroit bien comique aujourd'hui. Nos bonnes vieilles gens qui mangeoient & buvoient comme quatre, toujours ſe plaignant de la miſere du tems; Ariſte, qui nous étaloit ſa profonde ſcience dans l'hiſtoire, qu'il a appriſe au theâtre; Liſidor, qui déclamoit ſes Odes à la glace; l'Abbé, grand puriſte, qui le reprenoit ſur ſes phraſes, & déclaroit la guerre aux mots & aux paroles; Araminte, qui ſous un air devot tiroit des brocards inſipides ſur la moitié des femmes de la ville; mon Oncle, qui ſe rappelloit agréablement ſes bonnes fortunes de cinquante ans.

EMILIE.

Le beau tableau! Continuez, ma Sœur, voilà qui va à merveille.

ANGELIQUE.

Oui, n'oublions pas, que tout ce galimathias fut agréablement relevé par une demi-dou-

douzaine d'anciennes chanſons basques, que nous chanta d'une voix rauque & en nazillant, le vieux Conſeiller au Parlement.

LOUISON.

Sans vous interrompre, Mademoiſelle, quelle robe & quelle coëffure mettrez-vous aujourdhui? Il commence à ſe faire tard.

ANGELIQUE.

Vous êtes bien preſſée. Je n'y ai pas encore penſé. Un fauteuïl.

Louïſon aporte deux fauteuïls.

ANGELIQUE.

Aſſéyons nous, ma ſœur; auſſi bien l'ennui d'hier au ſoir m'a donné la Migraine.

EMILIE *s'aſſayant auſſi.*

Ma tête n'eſt pas ſi délicate. Je tâche de m'amuſer avec tout le monde.

ANGELIQUE *d'un ton indolent.*

Mes Nœuds.

LOUISON.

Les voici, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Quoi, la petite navette! Mais, ma chére, tu ſens bien qu'il n'y a plus moyen de travailler avec cette navette là. Si quelqu'un entroit, cela me donneroit du ridicule.

LOUISON *aporte une grande navette, & Angelique fait des noeuds.*

EMI-

EMILIE.

Valere me parut hier beaucoup plus ſérieux qu'à ſon ordinaire.

LOUISON.

Cela n'eſt pas ſurprenant. Je crois qu'il y a actuellement deux amours à la fois dans ſa tête qui ſe font la guerre, & qui veulent ſe détruire l'un l'autre. Il y a bien là dequoi devenir rêveur.

ANGELIQUE.

A propos, ma ſœur, quels progrès faites-vous ſur le cœur de Valere? On dit que mon père lui a laiſſé le choix entre nous deux. Ainſi nous voilà rivales.

EMILIE.

Vous êtes l'ainée, ma chère ſœur; & je ne ſuis pas aſſez ſimple pour ne point m'appercevoir de tous les avantages que la Nature vous a donné ſur moi du coté de la beauté & de ſes charmes. Il ſeroit imprudent de lutter contre vous.

ANGELIQUE.

Fort obligée du compliment. Mais, ma chére Emilie, quand vous m'enleveriez cette Conquête, je n'en ſerois point fâchée.

à Louiſon.

Mon miroir!

EMILIE.

Valere cependant ne me paroit point un parti

parti à mépriſer. Il a du bien, de la naiſſance, & du mérite.

Louïſon apporte une petite table avec un miroir de toilette, qu'elle place à côté d'Angelique.

ANGELIQUE.

J'en conviens. Mais il n'eſt pas le ſeul dans le monde qui ait ces qualités-là, & ſans me flatter je crois que je trouverai un mari quand je le voudrai. Ainſi, ſi Valere vous préfére, je ne porterai aucune envie à vôtre bonheur.... J'ai les yeux battus.

LOUISON.

Ma foi, il faut être bien ſure de ſon fait.

EMILIE.

Voilà qui eſt généreux.

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais regardé l'hymen comme un ouvrage de l'amour, mais comme celui de la raiſon. C'eſt un établiſſement qu'on fait, pour avoir un état, un nom, une maiſon, & pour éviter le ridicule que le préjugé attache à l'état de vieille fille.

EMILIE.

Vous n'aimerez donc point vôtre mari? En vérité, je ne vous connoiſſois pas cette façon de penſer là.

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi. Je l'aimerai comme le meil-

meilleur de mes amis, s'il s'en rend digne . . mon rouge! mes mouches!

EMILIE.

Et que deviendra votre cœur? Seriez-vous capable d'en diſpoſer en faveur d'un autre.

Louïſon apporte le rouge & les mouches.

ANGELIQUE.

Non. Je ſuis incapable d'aucun ſentiment qui puiſſe bleſſer la vertu. Mais je ne me ſens aucune diſpoſition à aimer perſonne. J'eſtimerai un mari, comme je le dois, je vivrai dans le monde, j'y déployerai tous les avantages que la Nature m'a donné du côté de la beauté, je ne ſerai pas fâchée de me procurer des Admirateurs, je me divertirai à faire des jalouſes, à enlever les Amans aux Coquettes, je ne donnerai mon cœur à perſonne, & du reſte je jouïrai de la vie, ſans avoir jamais aucun reproche à me faire.

Elle met un grand aſſaſſin.

EMILIE.

Ce plan-là me paroit fort dangereux. Il faut être bien ſûr de ſoi, pour vouloir toujours marcher à côté du précipice.

LOUISON.

Mes-Dames, le tems ſe paſſe: ne ſongerez-vous point à vous habiller.

ANGELIQUE *ſe levant.*

Vous avez raiſon, entrons dans mon Cabinet.

LOUI-

LOUISON.

Mais que mettrez-vous?

ANGELIQUE *prenant le miroir.*

A bien considérer les choses, je crois que l'air languissant ne m'ira pas mal aujourd'hui. Je me coëfferai en *choux surmonté d'un Lapin*; & je mettrai ma robe blanche avec la garniture gris-de-lin.

LOUISON.

Et demain, voulez-vous avoir l'air vif?

ANGELIQUE.

Oüi; & vous me préparerez ma coëffure *en Rinoceros*, avec mes agrémens couleur de Souci.

LOUISON.

Et vous, Mademoiselle Emilie, avez-vous quelque ordre à me donner?

EMILIE.

Non. Je suis habillée, & j'en suis charmée. Je ne change pas mon air tous les jours.

ANGELIQUE.

Adieu, ma Sœur. Jusqu'au revoir.

Elle sort avec Louison.

SCENE VI.

EMILIE *seule.*

Plus je m'examine, & plus je trouve de changement dans mon cœur. Je rougis du desordre que j'y sens régner. Quoi! cette raison que

que je croyois ſi forte en moi, n'a donc pû me garantir d'être ſenſible! Faut-il parce que Valere a du mérite, que j'en ſois touchée? Et qui ſait ſi je n'aime pas un ingrat? Que deviendrai-je s'il préfére ma Sœur!

SCENE VII.

EMILIE, LISIMON.

LISIMON.

Eh! quoi, ma fille, je vous trouve ſeule? Vous paroiſſez émuë, vos yeux ſont mouïllés: qu'avez-vous?

EMILIE.

Moi, mon pére? hélas! rien.

LISIMON.

Non, non, je remarque depuis quelques jours que vôtre ame eſt violemment agitée, & je voudrois en ſavoir la cauſe.

EMILIE.

Vous ſavez, Monſieur, que l'eſprit des filles eſt journalier.

LISIMON.

Vous n'êtes point fille à cet égard. J'ai toujours été charmé de l'égalité d'humeur & de la ſérénité d'ame que j'ai vû régner chez vous.

EMILIE.

Que cet éloge eſt flatteur dans vôtre bouche!

LISIMON.

Je ſçai que mon aprobation vous a toujours

été chere, mais vous ſavez auſſi que dès vôtre plus tendre enfance je vous ai donné plus de marques de mon amitié ſincere, que de mon autorité paternelle. Ma façon d'agir auroit dû, ce me ſemble, vous inſpirer plus de confiance, & vous devriez m'ouvrir vôtre cœur comme au meilleur de vos amis.

EMILIE.

Ah! mon pére, ſoyez perſuadé que ſi j'avois quelque chagrin ſecret, je vous le découvurois, ou je le cacherois à moi-même.

LISIMON.

C'eſt une défaite, ma chére Enfant. Vôtre inquiètude eſt peinte dans vos yeux.

EMILIE.

Permettez-moi donc que je tâche de me calmer, & que j'oſe vous quitter un inſtant. Mon Maitre de Muſique m'attend, ſes leçons pourront me diſtraire, & vous me trouverez tranquille à mon retour.

LISIMON.

Chanſons, ma fille, que tout cela. Non, vous ne m'échaperez point. Je veux ſavoir la cauſe de l'ennui que je vous vois; & depuis que Valere . . .

EMILIE *avec vivacité.*

Valere. Eh! mon Dieu Valere ne fait rien à tout ceci. Croyez-vous que Valere ſoit capable de porter le moindre changement dans mon ame?

LISI-

LISIMON.

Là, là, tout doucement. Cette vivacité avec laquelle vous prononcez son nom ne quadre pas trop bien avec l'indifference que vous affectez.

EMILIE.

Ai-je donc dit quelque chose qui ne fut pas bien ? Hélas ! depuis quand, mon cher pére, repandez-vous sur mes discours une amertume qui en corrompt l'innocence.

LISIMON *souriant.*

Non, ma chere Emilie, vous n'avez rien dit que je puisse blâmer ; mais la Nature vous a trahie dans vôtre ton. Je vois que Valere vous est odieux. Depuis son arrivée vous n'êtes plus la même. Mon amitié pour vous me rend attentif à tout ce qui peut vous plaire ou vous déplaire.

EMILIE.

Mon Dieu, vous me donnez la mort en me parlant toujours de Valere.

LISIMON.

Je vais donc l'éloigner. Il partira dès demain, puisque vous haïssez jusqu'à son nom.

EMILIE.

Mon cœur est incapable de haïr personne. Vous me connoissez mal.

LISIMON.

Je vous connois mieux que vous ne croyez.

Votre façon ſolide de penſer vous donne un trop grand penchant pour le Célibat, & vous êtes aſſez clairvoyante pour remarquer que Valere n'eſt pas ici pour rien.

EMILIE.

Mais vous allez faire un affront cruel au pauvre Valere, en le faiſant ſortir ainſi du logis.

LISIMON *à part.*

Ha, ha! je m'en doutois.

à Emilie.

Puisqu'il vous déplait, il faut bien que j'aye cette complaiſance. Vôtre Sœur en ſera fort fâchée . . .

EMILIE *l'interrompant.*

Croyez-vous que ma Sœur & Valere s'aiment?

LISIMON.

Je n'en ſçais rien, mais . . .

EMILIE.

Et moi je n'en crois rien.

LISIMON.

Je vais vous confier tous mes deſſeins. Vous ſavez que les liens du ſang m'attachent au pére de Valere, qui va laiſſer un jour à ce fils une fortune éclatante. Il y a longtems que ce Vieillard m'a demandé une de mes filles pour ce fils qu'il idolâtre, & dont l'éducation a fait tout l'objet de ſes ſoins. La Nature ſemble avoir formé ces nœuds, mais je n'ai pas voulu

les

les ſerrer avant de connoître Valere, & de ſavoir ſi votre goût, ou celui d'Angelique, approuveroit mon choix.

EMILIE *à part.*

Hélas! chaque mot eſt un poignard qui s'enfonce dans mon ſein.

LISIMON.

Il eſt venu. Son air, ſon eſprit, ſes talens, ſes vertus, m'ont charmé. Je lui ai laiſſé le choix entre vôtre Sœur & vous. Mais, hélas! mon eſpoir & ma joye ſont vains. Angelique le traitte avec indifference, & vous le haïſſez. Je le renvoye.

EMILIE *répandant des larmes.*

Ah! Monſieur, qu'allez vous faire!

LISIMON.

Vous obliger.

EMILIE *ſe jettant à ſes pieds.*

Non, mon père, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je voulois vous diſſimuler mes ſentimens. Permettez que je répande dans vôtre ſein les ſecrets de mon cœur. Mais quel aveu vais-je vous faire! J'en rougis, & mes larmes doivent vous prouver combien il m'en coûte.

LISIMON.

Levez-vous, ma fille, & ne craignez point de me déconvrir vôtre ame.

EMILIE.

He bien! mon père, puiſqu'il faut vous l'a-

vouer, j'aime Valere, en faisant tous mes efforts pour cacher cette foiblesse à tout le monde, à vous, à moi-même & à mon amant.

LISIMON.

Approchez, ma chére fille, venez embrasser un pére à qui vous donnez la consolation la plus grande qu'il pouvoit recevoir dans sa vieillesse.

EMILIE.

Que vous calmez mon esprit! Ah! je ne vous parois donc point coupable?

LISIMON.

Non. Un amour vertueux, fondé sur la raison, & appuyé des suffrages d'un pére, ne peut que mériter l'approbation du monde & les faveurs du Ciel.

EMILIE.

Vous me rendez la vie; mais que je prévois encore d'obstacles à mon bonheur! La beauté d'Angelique, la prédilection que ma Mére témoigne pour cette Sœur, l'incertitude du penchant de Valere, tout me cause aujourd'hui des allarmes & des inquiétudes.

LISIMON.

Mon enfant, le plus grand obstacle est levé pour moi. Je suis sûr de tes sentimens, & me voilà tranquille. Déjà depuis long tems mon cœur se déclarant pour toi, te destinoit à Valere. Ton aveu comble mes souhaits. Le tems,

rems, la raiſon, mes ſoins & le Ciel, feront le reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOUISON, PASQUIN.

LOUISON.

Quelle heureuſe rencoutre!

PASQUIN.

Ainſi va le monde : les hommes ſe rencontrent, mais les clochers ne ſe rencontrent pas.

LOUISON.

Que je vous examine un peu, Monſieur Pasquin. Vous n'avez pas beaucoup changé, hors ce teint qui me paroit rembruni.

PASQUIN.

C'eſt l'effet d'un coup de Soleil que j'attrapai ſous la Ligne. Peſte! ſi tu voyois ce Soleil là . . . Quand nous fumes au troiſième degré, à la hauteur de Madagaſcar . . .

LOUISON.

Il y fait bien chaud, je penſe.

PASQUIN.

Chaud en diable. Oh! par ma foi, j'étois frit comme une carpe. Il eſt ſurprenant qu'il

m'en ſoit reſté de ſi belles couleurs . . . Car ſans vanité j'ai eu quelques bonnes fortunes à la Chine, moi qui vous parle, & la femme d'un certain Mandarin . . . Mais il ne faut pas être indiſcret dans ce monde. Oh! nous avons fait tourner plus d'une tête Chinoiſe, mon Maitre & moi.

LOUISON.

Mais ces Mandarines-là ſont-elles auſſi généreuſes? Etes-vous revenus riches ou gueux de la Chine?

PASQUIN.

Qu'appellez-vous gueux, Mademoiſelle Louiſon? Parlez avec plus de reſpect à un marin tel que nous. Si vous aviez vû ſeulement les Pacotilles que j'ai rapporté de ce voyage, par la mort-bleu, vous tiendriez un autre Langage . . . Voyez donc un gueux? Savez-vous bien que c'eſt le plus grand affront que vous pouvez faire à un homme qui revient de Nanking, de l'appeller gueux?

LOUISON.

Ne vous fâchez point, Monſieur de Pasquin, je vous fais réparation, & je vous crois riche comme le Mogol.

PASQUIN.

Ah! voilà qui s'appelle parler.

LOUISON.

Mais ſur ce pied-là votre Maitre doit être un Créſus?

PAS-

PASQUIN.

Bonbon . . . il eſt riche comme l'Empereur de la Chine même. Ecoutez-le ſeulement parler. Il a dequoi acheter un Royaume à Paris.

LOUISON.

Et Monſieur Pasquin ſera le Vice-Roi?

PASQUIN.

Je parie que Mademoiſelle Louïſon voudroit être Vice-Reine. Je vous trouve aſſez aimable pour cela. Lorsque je partis vous étiez à peu près à trois pieds de terre, mais là ce qu'on apelle un joli petit laidron. Traveſtie en garçon vous auriez pû ſervir de Mouſſe. Cela auroit été bien le fait d'un Capitaine de Vaiſſeau allant aux Indes.

LOUISON.

Mais voyez dont le fat! Un joli petit laidron? Ce ſont là aparament des douceurs Chinoiſes.

PASQUIN.

Pardon, mon enfant, ce n'eſt pas pour vous offenſer. Je vous trouve en revanche bien changée à vôtre avantage. Peſte, quels yeux! Que ce tein eſt éclairci! Quel ratelier! quelle bouche! quelles . . . . Ma foi, les plus laides guenuches deviennent ordinairement les plus jolies filles, quand elles ſont faites . . . belle Louïſon . . . mais chut, voilà mon maitre.

SCENE

SCENE II.

GERONTE *en habit fort riche, mais d'un goût bizarre*, LOUISON, PASQUIN.

GERONTE.

Monsieur Pasquin, Monsieur Pasquin, nous ne sommes pas ici à la Chine, il me semble que vous vous émancipez, vous prenez de certains airs libres auprès de cette adorable. . .

à Louïson.

C'est donc vous, Mademoiselle, dont la Renommée publie de toutes parts les perfections & les charmes!

LOUISON.

La Renommée me fait trop d'honneur, & à vous aussi, Monsieur . . .

GERONTE.

Point du tout, Mademoiselle. Vôtre beauté est au dessus de toutes les louänges.

à part à Pasquin.

Ma foi, elle est charmante. Je lui trouve seulement les yeux un peu trop fendus.

PASQUIN *à part.*

Le benêt! Il la prend pour une de ses Maitresses.

GERONTE.

J'ai beaucoup voyagé en ma vie, mais je puis vous protester, Mademoiselle, que depuis

Paris

Paris jusqu'à Pequin, je n'ai rien vû d'aussi aimable que vous.

LOUISON.

Pasquin m'avoit déja fait l'éloge de votre mérite & de votre politesse, mais je trouve, Monsieur, qu'il en a fait un Portrait fort au dessous de la réalité.

GERONTE.

Pasquin est un bon enfant. Il sait mieux que personne combien j'ai été caressé partout. Te souvient-il, Pasquin, de cette Princesse à Congo qui se brula toute vive, parce que je ne voulois pas répondre à sa passion?

PASQUIN.

Ah! Monsieur, elle étoit folle.

GERONTE.

Savez-vous bien que je suis homme à vous sacrifier une douzaine de ces Princesses-là, & que toute mon indifference ne sauroit tenir contre vos attraits?

LOUISON.

Voilà en vérité un amour bien subit qui s'empare de vous.

GERONTE.

Ah! Mademoiselle, pensez que je reviens de la Chine, & que nous avons resté neuf mois en mer.

LOUISON.

Les Marins sont pressants à ce que je vois.

GE-

GERONTE.

Auſſi ſans vanité je n'ai pas été pour rien à la Chine; je n'y ai point fait mes affaires comme un nigaud, j'en rapporte quelques petites bagatelles, qui tenteroient en vérité plus d'une Marquiſe Européenne.

LOUISON.

Tout cela, Monſieur, eſt bel & bon; mais nôtre modeſtie françoiſe repugne à ces ſortes de déclarations ſoudaines.

GERONTE.

C'eſt une belle choſe que la modeſtie, mais elle n'empêchera point que je ne vous offre mon cœur & mes richeſſes. Conſidérez donc neuf moins en mer!

LOUISON *à part.*

Oh! je vois Madame Liſimon. Ce contretems détruit tous mes projets.

SCENE III.

MADAME LISIMON, GERONTE, LOUISON, PASQUIN.

GERONTE.

En vérité, Madame, je ſuis charmé d'avoir l'honneur de faire vôtre connoiſſance. On m'avoit dit tant de bien de vous & de Mesdemoiſelles vos filles, que j'étois impatient

tient d'en juger par moi-même. Mais je vois bien qu'on ne m'a point fait un portrait flatté, car la beauté de vôtre fille eſt incomparable.

MAD. LISIMON.

Vous me ſurprenez, Monſieur, comment ma fille a-t-elle l'honneur d'être connûe de vous?

GERONTE *à part.*

En voici bien d'une autre, ha, ha, ha! je ne connois pas ſa fille que voilà.

à Madame Liſimon.

Vous croyez donc, Madame, qu'on prend la berluë en paſſant la Ligne.

MAD. LISIMON *à Liſimon.*

Louïſon, expliquez ce miſtère; auriez-vous préſenté Monſieur à mes filles ſans ma permiſſion.

LOUISON.

Ah! Madame, voici le miſtère en deux mots. Monſieur me croit vôtre fille, & il ne m'a pas donné le tems de le détromper.

à Geronte.

Vous m'avez priſe, Monſieur, pour ma Maitreſſe; je vous en demande bien humblement pardon.

GERONTE.

Mais voyez donc . . . Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point de mal. Tranquilliſez-vous, mon Enfant, il y a bien des maitreſſes qui ne ſont pas ſi jolies que vous.

MAD.

MAD. LISIMON.

Mes filles ſont à leur toilette. J'aurai l'honneur de vous les préſenter tantôt.

GERONTE.

J'ai une extrême impatience de les voir.

MAD. LISIMON.

Vous revenez donc nouvellement de la Chine?

GERONTE.

Oui, tout *nouiſſime*.

MAD. LISIMON.

Quel bonheur de pouvoir voyager! Que vous devez avoir vû là de belles choſes!

GERONTE.

Non ſeulement vû, mais rapporté, Madame.

MAD. LISIMON.

C'eſt le païs de la Porcelaine. Oh! pour moi, j'ai la fureur de la Porcelaine. J'en ai des Pyramides hautes comme cela.

GERONTE.

Que j'aurois ſouhaité que vous euſſiez été avec moi dans ce païs-là! Vous auriez eu le plaiſir de vous promener ſur le lac de *Sihon* dans des gondoles de porcelaine.

MAD. LISIMON.

Des gondoles de porcelaine?

GERONTE.

Oui, Madame, tout eſt porcelaine dans ce Païs-là. N'eſt il pas vrai, Paſquin?

PAS-

PASQUIN.

Mr. aimeur, oüi. Aussi vous avez eu tort, Monsieur, de ne pas raporter à Madame une douzaine de ces chemises de porcelaine que les Dames de qualité portent à la Chine.

M'AD. LISIMON.

Cela se peut-il? Mon Dieu, voilà qui doit être charmant en Eté.

GERONTE.

Mais pour en revenir à Mesdemoiselles vos filles . . .

MAD. LISIMOE.

Vous les verrez tantôt. Allez, Louïson, les avertir que je leur menerai Monsieur.

Louïson sort.

GERONTE.

Et vous, Pasquin, passez à la Doüane, retirez-en mes coffres, & prenez garde que rien ne se casse.

PASQUIN.

Fort bien, Monsieur.

il sort.

SCENE IV.

MADAME LISIMON, GERONTE.

GERONTE.

Madame, j'ai assez tracassé dans le monde pour penser à un établissement tranquille.

Il y a bien longtems que je connois Monſieur Liſimon. Nôtre amitié date de loin, & j'ai crû ne pas pouvoir mieux faire que de m'allier à ſa famille.

MAD. LISIMON.

J'ai deux filles, je ſouhaite qu'elles méritent vôtre aprobation; ſoit que vous vous déclariez pour l'ainée ou pour la cadette, vous leur ferez bien de l'honneur.

GERONTE.

L'ainée ou la cadette, tout cela eſt la même choſe pour moi. Ne ſont-elles pas filles toutes deux? Les gens de mer n'y prennent pas garde de ſi près. Au ſurplus celle que vous me donnerez, ne ſera pas malheureuſe avec moi. Je ſuis un bon Diable, & ſans vouloir vanter mon mérite, j'ai raporté des Indes des biens conſidérables.

MAD. LISIMON.

Sur ce pié-là, ma fille cadette . . . Mais voici mon Mari lui-même.

SCENE V.

GERONTE; MAD. LISIMON, LISIMON.

LISIMON.

Eh! bon-jour, Monſieur Geronte. Vous voilà donc revenu heureuſement d'un ſi long voyage. Que j'en ſuis charmé!

GE-

GERONTE *embraſſant Liſimon.*

Salut au vieux & cher ami Liſimon, & futur beau-père.

LISIMON.

Qu'appellez-vous beau-père?

GERONTE.

Oui, touchez-là, je viens d'entamer avec Madame Liſimon une négociation qui pourroit bien en douceur faire entrer un million dans vôtre famille.

LISIMON.

Rien que cette bagatelle-là. Mais par quel moyen?

GERONTE.

Par un moyen très honnête.

LISIMON.

Qui eſt?

GERONTE.

Qui eſt le mariage de mon petit individu avec une de vos filles.

LISIMON.

Vous me ſurprenez. Quel début! Quoi! ſans me dire un mot de vôtre voyage, ſans autre préambule, vous me demandez une de mes filles?

GERONTE.

C'eſt que je ſuis preſſé.

LISIMON.

Et laquelle donc a eu le bonheur de vous plaire?

GERONTE.

De me plaire? Aucune, car je ne les ai pas vuës.

MAD. LISIMON.

Monsieur veut bien s'en rapporter à moi à cet égard.

GERONTE.

Mon vieux ami, écoutez-moi. Tout le monde dit que vos filles sont charmantes. La voix du peuple est la voix de Dieu. Vous êtes d'ailleurs de si braves gens, que vous n'aurez pas manqué de leur donner une bonne éducation, & voilà tout ce qu'il me faut.

LISIMON.

Je ne rejette pas vôtre proposition, elle me fait au contraire beaucoup de plaisir; mais je voudrois que mon gendre futur témoignât un peu moins d'indifférence sur le choix.

MAD. LISIMON.

Oh! mon poulet, cela n'en vaut que mieux. Monsieur nous laisse les Maitres, & puisque cela est ainsi, je suis d'avis de lui donner nôtre Emilie.

LISIMON.

Mon Dieu, ma femme, n'allons pas si vite.

MAD. LISIMON.

Pourquoi non. Ce sera le moyen de finir en même tems l'irrésolution de Valere. Il sera obligé de prendre, bon gré, mal gré, nôtre

Ange-

Angelique, & nous établirons nos enfans à la fois.

LISIMON.

Rien n'eſt plus aiſé que de procurer un établiſſement à ſes enfans, mais rien n'eſt plus difficile que de les rendre heureux. Je veux commencer par conſulter le goût de mes filles. Gourmander ſes Enfans pour contraindre leur inclination, & leur arracher un conſentement forcé, c'eſt changer l'autorité paternelle en tyrannie; mais dans une démarche ſi importante, guider leurs ſentimens par les conſeils de la ſageſſe & de l'expérience, leur préſenter la raiſon quand on voit que leur cœur s'égare, ou qu'un faux brillant les ſéduit, voilà à mon avis jusqu'où s'étend le pouvoir d'un père.

MAD. LISIMON.

Les maris ſont en vérité de vrais corrupteurs d'enfans. Quand tout ce que vous dites-là ſeroit vrai, faudroit-il le leur faire ſentir?

LISIMON

Combien d'Epoux ne s'appercoivent que trop de la cruelle contrainte de leurs parens! Si leur inclination a été forcée, tous les objets qui ſe préſentent dans le ménage, prennent l'air ſombre & le goût d'amertume. L'eſprit de contradiction & de chicane ne ceſſe jamais de fermenter dans leur cœur. Mais ſi leur choix a été libre, ils ſont obligés de s'imputer à eux-

mêmes tous les chagrins qui leur arrivent. Leur tendreſſe réciproque, & l'amour propre concourent à leur rendre tous les maux ſuportables.

GERONTE.

On ne connoit pas cette Philoſophie à la Chine. Cela va bien autrement dans ce païs-là. Un pére donne à ſa fille le mari qui lui convient, & on a grand ſoin de captiver les pieds des femmes dans de fort petits ſouliers, pour les empêcher de gagner le large, de ſe répandre dans le monde, & d'y prendre des volontés.

LISIMON.

A la Chine, comme à la Chine.

MAD. LISIMON.

Je ne veux point vous contredire; cela nous engageroit peut-être dans quelque diſpute que je tache d'éviter. Mais j'eſpére que vous me permettrez d'emmener Monſieur Geronte, pour lui faire connoitre nôtre Emilie. Je vous rendrai compte du ſuccés de mes ſoins.

GERONTE *en ſortant avec Madame Liſimon.*

Adieu, Monſieur Liſimon, ne craignez rien. Nous ſaurons bien nous rendre agréable. Moi & mon argent, nous en valons deux autres.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, LOUISON.

LISIMON *s'aprochant de la Couliſſe.*

Louiſon, Louiſon, venez ici.

LOUISON *arrivant.*

Que ſouhaitez-vous, Monſieur?

LISIMON.

Allez promptement appeller mes filles.

LOUISON.

Oui, Monſieur, elles ſeront ici tout à l'heure.

elle ſort.

LISIMON.

Ce mariage Chinois n'eſt pas du tout de mon goût. Encore ſi c'étoit avec Angelique. Mais l'eſprit ſolide d'Emilie ne s'accordera jamais avec celui de Geronte.

SCENE VII.

LISIMON, ANGELIQUE *fort parée,* EMILIE *plus ſimplement vetuë.*

LISIMON.

Vous voilà bien parée, ma fille. Vous avez apparemment deſſein de ſortir?

ANGELIQUE.

Si vous voulez bien le permettre.

LISIMON.

A quoi destinez-vous vôtre après-dinée?

ANGELIQUE.

J'ai l'embarras du choix. La Comtesse vous doit me mener à l'Opéra. Ma Tante m'a proposé une partie de Comete. Il y aura Concert chez Belise. Mon Cousin Ariste m'a fait inviter à souper. Un dessinateur de Lion doit y porter un nouveau dessein d'étoffe sur lequel je dois décider. La Marquise veut que j'arrange avec elle un Cabinet de Pantins.

LISIMON.

Ma chére Angelique, allez consulter là dessus vôtre Mère: elle a peut-être une proposition à vous faire, où il ne s'agit pas de Pantins.

ANGELIQUE.

Il m'en est déjà revenu quelque chose. Je crains qu'il ne soit question de mariage.

LISIMON.

Eh! bien, quand il en seroit question? Le mariage vous fait-il peur, mon Enfant?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, mon père. Je ne suis pas assez bégueule pour frémir au mot de mariage, ni pour faire des simagrées. Vous connoissez d'ailleurs le juste respect que j'ai pour vos ordres. Mais, à vous parler franchement, je me trouve une parfaite indifférence sur cet article. Pourquoi voudriez-vous me marier!

Vôtre

Vôtre fortune me suffit pour vivre avec un certain éclat, & je vous jure que je n'aime, ni les hommes en général, ni aucun d'eux en particulier, qu'autant qu'ils tiennent à la Societé.

LISIMON *montrant Valere qui entre.*

Peut-être que Monsieur vous fera perdre cette indifférence.

EMILIE *à part.*

O! Ciel, c'est Valere!

SCENE VIII.

LISIMON, ANGELIQUE, EMILIE, VALERE.

ANGELIQUE *à son père.*

Changeons de propos, je vous en conjure, mon cher Père . . .

à Valère.

Je gage que Monsieur voudra être des nôtres ce soir?

EMILIE.

Quoi! Pour arranger des Pantins?

ANGELIQUE.

Eh! mon Dieu, ma chère Sœur, ce n'est pas pour des Pantins, mais je voudrois mener Monsieur chez ma Tante faire une partie & souper gayement.

VALERE.

Quoique je ne sois pas d'une grande res-

ſource au jeu, je ſens cependant trop flatté de pouvoir vous accompagner.

EMILIE *à part.*

Je l'avois bien crû.

VALERE.

Mademoiſelle Emilie, ne ſera-t-elle point des nôtres?

EMILIE.

Non Monſieur, je ſuis engagée dans une autre partie, & j'avois deſſein de vous propoſer d'en être.

ANGELIQUE.

C'eſt apparemment pour entendre lire l'Ouvrage de quelque nouvel Auteur?

EMILIE.

Non, je n'ai garde de courir après les nouveaux Livres, je leur donne le tems de venir me trouver dans mon Cabinet.

ANGELIQUE *jettant un regard animé ſur Valère.*

Voyons, pour laquelle de nous deux vous déclarerez-vous aujourd'hui?

VALERE.

Mais, n'y auroit-il pas moyen de vous accorder? J'aimerois à paſſer ma ſoirée avec vous deux.

EMILIE.

J'en ſuis contente, ſi ma ſœur y conſent.

AN-

ANGELIQUE.

Quoique ma complaiſance m'ait deja fait paſſer hier une ſoirée fort ennuyeuſe, je le veux bien cependant. Il faut ſe ſacrifier pour ſes amis; car je ſçai déjà d'avance que vous n'aimez pas le grand monde.

EMILIE.

Je n'y figure peut-être pas trop bien, mais je ſçai du moins me plaire partout.

ANGELIQUE.

Eh! bien, ma ſœur, voyons donc, quelle ſeroit votre idée?

EMILIE.

Mais nous pourrions d'abord après-dîner faire un tour au Cours. De là nous deſcendrions chez mon Couſin, le Fermier général pour voir ſon nouveau Cabinet de Tableaux, & ſi nous y trouvons bonne compagnie . . .

LISIMON.

Je crois, mes Enfans, que nous avons aujourd'hui quelque choſe de mieux à faire qu'à ſortir.

Il prend Valere à l'écart.

Vous ſavez, Valere, les termes où nous en ſommes. J'attends vôtre réſolution au plutôt, ou bien je retire ma parole.

VALERE.

Monſieur, je me ſens pénétré de vos bontés, & je n'abuſerai pas plus longtems de vôtre in-

dulgence. Daignez de grâce faire tous les apprêts de la noce, & permettez qui j'ose vous porter tantôt la déclaration que vous m'avez permis de vous faire.

LISIMON.

Je vous attendrai, mon cher Valere. Si j'ose encore vous donner un conseil, visez au solide. *Il sort.*

EMIELIE.

Mon pére sort ; & nous ferions bien, ma Sœur, de suivre ses pas.

ANGELIQUE.

Vous faites la scrupuleuse! Je ne vois pas qu'il y ait du mal à rester ici avec Monsieur.

VALERE.

Que cela est bien dit! Quoi! charmante Emilie, vous-voulez me fuïr? J'ai donc le malheur de vous déplaire?

EMILIE.

Je ne vous ai point appris à tirer des conséquences.

ANGELIQUE.

Et moi j'aime la compagnie d'un homme de mérite, aussi longtems qu'il ne prend pas le ton langoureux. Voyons-nous souvent, Valere, badinons, médisons un peu du prochain, amusons-nous mutuellement ; mais ne vous mettez jamais sur le pied de vouloir m'en conter.

VA-

VALERE *d'un ton ému.*

Ce projet me paroit d'une exécution bien difficile.

ANGELIQUE.

Ha, ha! je crois en verité . . .

VALERE.

Oui, je crois que ces beaux yeux, ces traits gracieux, cette taille élégante, détruiroient bien vite les réſolutions qu'on auroit priſes . .

ANGELIQUE.

Ah! Monſieur, vous gâtez tout.

Elle lui jette un regard tendre.

Ma Sœur, retirons-nous.

EMILIE.

Volontiers. C'eſt mon deſſein.

VALERE.

Vous voulez donc me quitter auſſi, Emilie!

EMILIE.

J'ai été la premiere à le propoſer.

VALERE.

Je vous ſuis donc odieux!

EMILIE.

En cherchant à vous éviter, je vous en dis peut-être plus que je ne voudrois. C'eſt à vous à lire dans mon cœur.

Elle ſort.

ANGELIQUE *la ſuivant.*

Vous voyez, Monſieur, que vous m'avez mis

mis dans la néceſſité de vous quitter, & de ſuivre l'exemple de ma Sœur.

SCENE IX.

VALERE *ſeul.*

Que mon cœur eſt agité! Dieu! quelle eſt belle, cette Angelique, & qu'Emilie a de mérite! Les charmes, les graces, la vivacité de l'ainée, m'enchantent. L'eſprit, les talens, la douceur de la cadette, me raviſſent. Le langage d'Emilie s'inſinüe dans mon ame, & y allume les plus tendres ſentimens. Un regard des beaux yeux d'Angelique perce juſqu'au cœur, & ſemble vouloir y détruire les impreſſions du mérite de ſa ſœur. Combat d'un côté aimable, & de l'autre cruel! Quelle douce ſatisfaction de pouvoir choiſir entre deux objets charmants! Quel ſupplice affreux, de ſentir ſon cœur partagé, & d'être réduit au cruel embarras de ne pouvoir ſe déterminer!

SCENE X.

VALERE, LOUISON.

LOUISON.

Eh! quoi, Monſieur, vous paroiſſez tout ému.

VA-

VALERE.

Je n'ai pas en effet l'ame fort tranquille.

LOUISON.

Vous ſeriez-vous apperçu de quelque choſe?

VALERE.

Et de quoi aurois-je pû m'appercevoir?

LOUISON.

Mais là . . .

VALERE.

Quoi là? Qu'eſt ce à dire?

LOUISON.

Mais . . . Du Chinois.

VALERE.

Expliquez-vous, Louiſon! Votre diſcours m'inquiéte.

LOUISON.

Vous ſerez indiſcret, ſi je vous avertis de quelque choſe.

VALERE.

Non, je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous trahirai point.

LOUISON.

Vous ſavez dans doute que Geronte eſt revenu de la Chine. Croyez-vous que c'eſt pour rien qu'il cherche d'avoir entrée dans cette maiſon?

VALERE *vivement.*

Quel peut être le deſſein de Geronte?

LOUI-

LOUISON.

Que ſait-on ? Geronte eſt un vieux garçon. Il y a ici deux jeunes & jolies Demoiſelles. Cependant tout cela n'eſt que conjecture. Je ne vous dis rien de poſitif. On peut ſe tromper ; il faut juger charitablement.

VALERE.

Vous me mettez dans des inquiétudes cruelles.

LOUISON.

Ce Geronte eſt riche, & Madame aime furieuſement les eſpeces.

VALERE.

Je ne ſçai pas trop quel parti prendre.

LOUISON.

N'allez pas au moins faire de l'éclat, & me trahir.

VALERE.

Non, mais je veux ſavoir où j'en ſuis. Eſt-ce pour l'ainée ou pour la cadette qu'il ſoupire ?

LOUISON.

Je crois qu'il ſoupire pour toutes les deux, puiſque ſoupirer y a.

VALERE.

Il faut donc que je me déclare au plutôt. Monſieur & Madame Liſimon m'ont permis de choiſir. Que Geronte ſoit mon beau-frere, à la bonne heure.

LOUISON.

Cet expédient ne ſeroit pas de mon goût, ſi j'étois

j'étois un joli jeune homme. Un rival de cette espece humilieroit fort mon amour propre, & je saurois faire si bien qu'il ne put précipiter mon choix. Monsieur Geronte, je ne vous bannirois point de la maison, mais vous seriez le spectateur de mon bonheur. . . .

VALERE.

Louïson, laissez-moi faire, je saurai récompenser le zéle que vous témoignez pour mes intérêts. Ayez l'oeil à tout, & tâchez de découvrir si c'est Angelique ou Emilie, qui fait l'objet de ses vœux *il sort.*

LOUISON.

Voilà un assez bon commencement. J'ai soufflé la jalousie dans le cœur de Valere, & j'ai disposé mes Maitresses à favoriser mes desseins sans le savoir . . . A bien considérer la chose, il n'y auroit rien là de si extraordinaire . . . . Ce ne seroit pas la premiere fois qu'un vieux richard Indien auroit épousé une fille comme moi.

SCENE XI.

LOUISON, PASQUIN.

PASQUIN *portant une grande pagode sur ses épaules.*

Les petits présents entretiennent l'amitié, Mademoiselle Louïson, & je viens vous offrir

offrir un leger échantillon de mes captures Chinoiſes.

LOUISON.

Appellez-vous cela un petit préſent. C'eſt un vrai Coloſſe.

PASQUIN.

Eh! que diriez-vous donc, ſi vous voyiez le grand Confucius de porcelaine, qui eſt placé à l'entrée de la Cathédrale de Pequin? Cela fait trembler, mais ceci n'eſt qu'une petite bagatelle que je vous prie d'accepter comme un gage de ma tendre amitié.

LOUISON.

Mais, que voulez-vous que je faſſe de cette énorme poupée?

PASQUIN.

Vous en pourrez orner votre toilette. Cela vous retracera mon image, & vous penſerez ſouvent à moi.

LOUISON.

Le beau meuble de toilette! Vous avez raiſon, Monſieur Paſquin, il y a là dequoi penſer à vous.

PASQUIN.

On dit à la Chine qu'on aime les gens quand on penſe à eux.

LOUISON.

Cela n'eſt pas une conſéquence en Europe.

PAS-

PASQUIN.

Je me flatte pourtant que vous nous ferez cet honneur-là.

LOUISON.

Pasquin est galant.

PASQUIN.

Ha! nous savons pousser la fleurette, nous n'avons pas oublié cet art-là.

LOUISON.

Et moi, je n'aime pas les hommes qui possedent une si grande habileté dans ce métier.

PASQUIN.

Aimez-vous donc mieux les grands sentimens?

LOUISON.

Ce n'est pas en tout cas chez vous que je les chercherois. Les grands sentimens ne sont pas assez dupes pour s'aller loger dans le cœur d'un Pasquin.

PASQUIN.

Tout doux, ma Mignonne. On a le cœur fait comme un autre, & les voyages nous polissent autant que bien des Seigneurs hupés. Il seroit à souhaiter que le cœur de bien des Soubrettes fut formé comme celui de bien des Pasquins.

LOUISON.

Ne vous fâchez point, Monsieur Pasquin. Ce que j'en dis au bout du compte n'est que par délicatesse, je voudrois qu'un amant fut tendre, fidele . . .

PASQUIN *ſe proſternant à ſes pieds.*

En ce cas-là vous avez en moi un amant tout trouvé. Fidele comme l'Etoile polaire, franc comme l'or, tendre.

LOUISON.

Mais leves-toi donc, vieux fou; ſi quelcun voyoit là ces deux pagodes à mes pieds, le groupe lui paroitroit plaiſant.

PASQUIN.

Permets moi donc de t'aſſurer que je t'aime plus que tous les tréſors du Japon, & prens ce petit préſent pour gage de mes amours.

LOUISON.

Je ne me détermine pas ſi vite. Cependant je ne veux pas te rebuter. J'accepte ton préſent. Mais gardes-toi ſurtout de me jamais dire la moindre douceur en préſence de ton Maitre, ou de mes Maitreſſes.

PASQUIN.

Soit, j'y ferai attention; mais ne crois pas auſſi me berner . . . . J'aime les promptes expéditions, & je n'ai pas le tems de filer le parfait amour.

LOUISON *à part.*

Il ne faut rebuter perſonne; il eſt bon d'avoir toujours plus d'une corde à ſon arc.

PASQUIN.

Qu'eſt-ce que tu marmottes-là?

LOUI-

LOUISON.

Je réfléchis . . . Tu-es si preſſant.

PASQUIN.

Un cœur bien malade hait les longues cures.

LOUISON.

Tu ſauras tantôt ma dernière réſolution. Adieu, Monſieur Pasquin.

PASQUIN.

Adieu, incomparable Louiſon. N'oublies donc pas ce premier gage de mes chaſtes amours, je t'en donnerai d'autres avec le tems.

Louïſon prend la pagode, & s'enfuït juſques dans la Couliſſe où l'on entend tomber cette pagode & ſe caſſer. Pasquin veut ſortir de l'autre côté du Théatre.

LOUISON *reparoiſſant au fond du Théatre.*

Ah! ma foi, voilà le gage fragile en mille piéces.

PASQUIN *ſortant.*

Peſte ſoit de l'étourdie! Cet accident eſt de fort mauvais augure pour mes amours.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LOUISON.

LOUISON.

D'où vous vient donc tout d'un coup cette mauvaise humeur?

ANGELIQUE.

N'en ai-je pas sujet? Voyez comme je suis mise & cœffée. Vous prenez bien d'autres soins quand il s'agit d'habiller ma Sœur.

LOUISON.

Vous savez trop bien, Mademoiselle, quelle préférence je vous donne.

ANGELIQUE.

La bouche est pour Angelique, & le cœur pour Emilie.

LOUISON.

Je vous jure que c'est tout le contraire. Mais en vérité je ne vous ai jamais connu cette jalousie là contre votre sœur.

ANGELIQUE.

De la jalousie contre ma Sœur! Oh! vous vous trompez très fort, Mademoiselle Louïson. Et à propos de quoi l'aurois-je? Voilà comme vous êtes, on n'oseroit dire un mot que vous n'y donniez une facheuse interprétation.

LOUI-

LOUISON.

Miſéricorde! Quelle vivacité extraordinaire! Ma chére Maitreſſe, je ne vous quitte point que vous ne m'ayez avoué le ſujet de vôtre chagrin. Quelcun vous a-t-il offenſé?

ANGELIQUE.

Ah! laiſſez-moi, votre curioſité me fatigue.

LOUISON *ſe jettant à ſes pieds.*

Je vous conjure de me faire votre confidente.

ANGELIQUE.

Vous êtes une indiſcrete.

LOUISON.

Non, Mademoiſelle, vous pouvez hardiment me confier votre ſecret.

ANGELIQUE.

Leves-toi donc. Lis dans mon cœur: qu'il eſt agité par des mouvements dont je ne l'ai jamais crû ſuſceptible!

LOUISON.

Des mouvemens d'amour apparemment?

ANGELIQUE.

Quelle viſion! Oh! pour cela non.

LOUISON.

Oh! pour cela oüi, je le parierois bien.

ANGELIQUE.

A te dire vrai, j'ignore moi-même ce que c'eſt. Je vois avec une peine infinie que Valere ſemble ſe déclarer en faveur de ma Sœur,

& avec tout cela je n'aime point Valere, c'eſt une choſe décidée.

LOUISON.

Pas ſi décidé que vous le croyez. J'appellerois moi cela en bon François jalouſie, & vous ſavez ce que dit le proverbe: ſi Lucas eſt jaloux, Lucas eſt amoureux. A l'application.

ANGELIQUE.

Que tu me connois mal, mon Enfant! Ne ſais-tu pas quelle indifférence j'ai toujours eu pour les hommes? Valere loge depuis plus d'un mois dans cette maiſon, je l'ai vû tous les jours ſans ſentir le moindre goût pour lui, j'ai ſouhaité que ſon choix pût tomber ſur ma Sœur; & maintenant qu'il paroit pencher pour elle, le plus ſombre chagrin s'empare de mon ame. Quelle funeſte bizarrerie! Non, je ne me connois plus.

LOUISON.

Ma foi, ſi j'étois de vous je tâcherois d'engager Valere, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager ma Sœur . . . Ah! Mademoiſelle, la voici qui arrive: ne faites rien paroitre.

SCENE II.

ANGELIQUE, EMILIE, LOUISON.

EMILIE *courant embraſſer Angelique.*

Puis-je, ma chere Angelique, compter encore au-

aujourd'hui sur ces tendres sentimens qui nous ont uni depuis le berceau ; puis-je verser dans vôtre sein les craintes & les inquiètudes qui déchirent mon cœur ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu, ma Sœur ? Vous êtes dans une cruelle agitation ? Qu'avez-vous ? Je me flatte que vous me croyez assez de vos amies . . .

EMILIE *l'interrompant.*

Il faut que vous le soyez beaucoup pour me pardonner l'aveu que je vais vous faire.

ANGELIQUE.

Mais, Emilie, vous êtes incapable . . .

EMILIE *l'interrompant encore.*

Ouf, je suis incapable de vous trahir, mais je suis capable d'une foiblesse.

ANGELIQUE.

Capable de foiblesse . . . me trahir . . .

EMILIE.

Je vais vous développer ce mistère. Telle est ma funeste situation. Vous savez que Valère . . .

ANGELIQUE *vivement.*

Valère. Vous aimeroit-il ?

EMILIE.

Juste Ciel ! Qu'aperçois-je ? A ce nom vous rougissez ma sœur.

ANGELIQUE.

Loulon, soutiens-moi.

EMILIE.

Hélas! puiſſent mes ſoupçons être mal fondés, & mes craintes inutiles!

ANGELIQUE.

Ma Sœur, pourſuivez.

EMILIE.

Valere m'a été juſqu'ici fort indifferent. Plût-au Ciel que mon Pére vous eut deſtinée à être ſon Epouſe, ſans lui avoir permis de choiſir entre vous & moi!

ANGELIQUE.

Il s'eſt donc déclaré? . . .

EMILIE.

Je l'ignore, je le crains, & je le ſouhaite.

ANGELIQUE *à part.*

A meſure qu'elle parle, elle me fait ſentir combien j'aime Valere.

EMILIE.

Je viens donc, ma chére Angelique, pleine de confiance en vos bontés, vous découvrir mes ſentimens, & vous demander vos conſeils. En cas que Valere ſe decide pour moi, dois-je lui donner ma main? Formeriez-vous quelque prétention ſur ſon cœur, ou bien me le cedez-vous ſans que le vôtre en murmure?

ANGELIQUE *à part.*

Que je ſuis malheureuſe!

EMILIE.

Quoi! vous ne me répondez rien. Me ſe-

rois-

rois-je trompée? Cette grande indifférence que j'ai crû remarquer en vous pour les hommes en général, & pour Valere en particulier, ne ſeroit-elle pas ſincére?

ANGELIQUE.

Vous agiſſez trop généreuſement à mon égard, pour que je n'y réponde pas par une confidence réciproque. Ouï, ma Sœur, Valere m'a été indifférent auſſi longtems qu'il a parû l'être & pour vous, & pour moi; mais au moment qu'il ſemble vouloir ſe déclarer en vôtre faveur, mon malheureux ſort me condamne à ſentir pour lui la paſſion la plus vive qui fut jamais.

EMILIE.

Eh! bien, ma Sœur, vous ſerez ſatisfaite, je vous le céde. L'objet de la confidence que je viens de vous faire, n'a été que de ſonder vos vuës. En perdant Valere, j'aurai toujours la ſatisfaction de vous rendre heureuſe, au lieu que je ne la ſerois jamais, ſachant que mon hymen avec lui pourroit vous cauſer du chagrin.

ANGELIQUE.

Vous n'aimez donc point Valere?

EMILIE.

Hélas! je l'adore, & je le perdrai pour vous.

Elle répand des larmes.

ANGELIQUE.

Non, Emilie, non. Votre vertu rallume la mienne. Je ne veux point vous le ceder en générosité. Remettons nôtre sort entre les mains du Ciel, & attendons la déclaration de Valere. Dieu! que je suis à plaindre!

Elle pleure aussi.

LOUISON.

En vérité cela est trop tragique. Leur état m'arrache aussi des larmes.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS. MAD. LISIMON.

LISIMON.

MAD. LISIMON *riant*,

Ha, ha! Vous voilà fort à propos . . . voyez donc les folles: Elles pleurent, parce qu'on veut leur donner à chacune un bon Mari. Oh! vous en rirez bien, ha, ha, ha . . .

EMILIE.

Comment à chacune un Mari? Que voulez-vous dire par-là, ma chere Mére?

MAD. LISIMON.

Ouï, ouï, ma bonne Emilie, tu auras aussi un mari. Vas, console-toi. Je ne comptois d'abord que de marier Angelique avec Valere, mais je crois que nous ferons deux nôces à la

fois, & que notre ami Géronte, qui eſt revenu de la Chine, pourra bien t'épouſer.

EMILIE.

Je ne me ſens nul empreſſement, ni même aucun goût pour le mariage.

MAD. LISIMON.

Tarare, mon enfant. J'étois tout de même étant fille. Le ſeul nom d'Epoux me faiſoit trembler.

EMILIE.

Il ne manquoit que ce dernier coup pour rendre mon infortune complette.

MAD. LISIMON.

Oh! je ne aime point les lamentations & les ſoupirs. Géronte va arriver dans l'inſtant. Je veux que vous temoigniez de la gayeté, & que vous lui faſſiez bon accueil. Cet air triſte ſeroit capable de le dégoûter à jamais de vous.

ANGELIQUE *d'un air gay.*

Je ſerai auſſi gaye qu'il vous plaira, ma chére Maman, pourvû que ce ne ſoit point à moi qu'il en veuille.

MAD. LISIMON.

Voilà ce qui s'apelle encore une fille obéïſſante.

EMILIE.

C'eſt qu'il lui en coûte beaucoup moins qu'à moi.

MAD.

MAD. LISIMON.

Ah! petite Coquine, vous avez auſſi la langue bien pendue quand vous le voulez.

LOUISON *à part.*

Madame Liſimon, vous n'en êtes pas encore où vous croyez être. Nous ſaurons conduire nos petits intérêts.

SCENE IV.

ANGELIQUE. MAD. LISIMON, EMILIE, GERONTE, LOUISON.

GERONTE *entrant avec une vivacité affectée.*

Voilà donc ces deux aimants, qui vont diriger la bouſſole de mes amours?

MAD. LISIMON.

Monſieur Geronte eſt toujours galant.

GERONTE.

Et vous, Madame, toujours très polie. Mais permettez de grace que j'approche un peu plus près de ces charmantes beautés, & que j'admire les merveilles que vous avez créées.

MAD. LISIMON.

Vous leur faites trop d'honneur. Vous gâterez ces petites filles par vôtre trop de bonté. La louange inſpire de la vanité à la jeuneſſe. Pourvû qu'elles ſoyent ſages, mon Dieu! je le

le dis tous les jours; *ſageſſe vaut mieux que beauté.*

GERONTE.

Ah! Madame, cette vertu-là ne manquera pas de venir avec l'âge. La beauté n'y gâte rien en attendant.

MAD. LISIMON.

Mais laquelle de ces petites Créatures-là trouvez-vous donc la moins desagréable? . . . Tenez vous donc droite, Emilie, quand Monſieur vous regarde.

GERONTE *tire une lorgnette, & les examine l'une après l'autre.*

Vous permettrez bien que je braque ma lunette contre ces beaux Aſtres-là. Mes voyages dans les Climats chands ont un peu dérangé l'œconomie de mon luminaire. Pardon, Mesdames. Plus je vous examine, & plus je découvre que la Nature vous a enrichies de ſes plus rares tréſors. Vos yeux ſont des brillants, vôtre tein eſt ſemblable à l'opale & au rubis balai, vos lévres au corail, vos dents aux perles, vôtre ſein à l'albatre, vos mains à l'yvoire, vôtre . . .

LOUISON.

Et vous, Monſieur, vous réuniſſez toutes les couleurs comme l'eſcarboucle.

GERONTE.

Elle eſt plaiſante, cette Louiſon-là. Il me paroit qu'elle a de l'eſprit.

MAD.

MAD. LISIMON.

Mais vôtre cœur ne vous dit-il pas laquelle des deux je vous deſtine?

GERONTE.

Quand vous parlez, Madame, mon cœur ſe tait, & ne ſait qu'obéir.

EMILIE *ironiquement.*

La conquête d'un cœur ſi obéiſſant & ſi ſilentieux eſt fort flatteuſe.

GERONTE.

Ah! Mademoiſelle, vous me faites trop d'honneur. Je vous aſſure que cette conquête ne vous coûtera pas de grands efforts. Ce cœur ſera pris, & baiſſera pavillon, ſi vous daignez lâcher contre lui une ſeule bordée de vos charmes vainqueurs.

EMILIE.

C'eſt ſe défier trop de ſes forces. Vous vous croyez bien facile à vaincre.

GERONTE *à Angelique.*

Ah! . . . Mais que dit cet aimable enfant-là?

ANGELIQUE.

Rien.

GERONTE.

Rien. Cela eſt fort peu. Mais vos beaux yeux, Mademoiſelle, parlent pour vous.

ANGELIQUE.

Leur langage ne ſera pas éloquent, car ils ont fort peu à dire. GE-

GERONTE.

Vous vous trompez, ma Reine, rien n'eſt plus éloquent que vos yeux... Le feu qui en ſort eſt plus brulant que le Soleil ſous le Tropique.

ANGELIQUE.

Mais voilà du dernier galant.

GERONTE.

Quel eſt l'homme qui ne le deviendroit pas à côté de vous, & quel ſeroit l'inſenſible qui ne voulut avoir l'honneur d'être votre amant?

ANGELIQUE.

Savez-vous bien, Monſieur Geronte, que voilà une déclaration dans toutes les formes?

GERONTE.

Oh! cela eſt fait exprès.

ANGELIQUE.

Comment! C'eſt donc moi que vous préférez?

GERONTE.

Oui, s'il vous plait?

ANGELIQUE.

S'il me plait! Cela eſt bien dit.

GERONTE.

Ma fortune & ma perſonne, tout eſt à vous, ou le Diable m'emporte.

ANGELIQUE.

Ne jurez pas, je vous en croirai ſur vôtre parole.

GERONTE.

Pourrois-je donc me flater en revanche que vous me permettrez de mouïller l'ancre de mon eſpérance à la rade de vos faveurs?

ANGELIQUE.

Cela ne va pas ſi vite. Il faut au moins que vous me rendiez pendant trois mois ce qu'on appelle des ſoins, c'eſt à dire, me ſuivre au ſpectacle, au bal, à la promenade, témoigner de l'empreſſement pour me parler & me voir, porter mes couleurs & mon nom en chiffre, me donner des fêtes galantes &, ainſi du reſte; enſuite vous devez pendant trois autres mois ſoupirer tout haut, m'entretenir de votre flamme, me préſenter la main pour me conduire, me donner des ſérénades, vous battre peut-être contre quelque rival, me . . .

GERONTE.

Mais ne pourrois-je pas être quite de tout cela pour de l'argent. Un ſac de Louïs applanit bien des difficultés dans ce monde. La . . .

ANGELIQUE.

Pas pour un empire. Je ſuis fille à ſentimens, & n'ai pas l'ame vénale.

GERONTE.

Et moi, je ſuis trop preſſé pour paſſer par toutes ces formalités-là

MAD. LISIMON.

Suivez mes conſeils, Monſieur Geronte, adreſſez

dreſſez-vous à la cadette, l'aînée eſt trop capricieuſe.

GERONTE.

Pourrois-je eſpérer, Mademoiſelle, un meilleur accueil de vôtre part? Ma perſonne auroit-elle l'honneur de vous plaire, & me condamnerez-vous à un Cérémonial auſſi ſevére?

EMILIE.

Je ſuis ennemie de toutes ces contraintes qui ne ſont fondées que ſur un uſage frivole: mais je me ſens dans ce moment le cœur ſi ſaiſi, que je ne puis vous répondre, & que je me vois obligée de vous quitter pour calmer mon eſprit. *elle ſort.*

GERONTE.

Celle-là me paroit de meilleure compoſition, je pourrois bien l'avoir amarée.

à part.

Auſſi n'eſt-elle pas ſi jolie, elle donne ſa marchandiſe à meilleur marché.

MAD. LISIMON.

He! bien, Monſieur, la glace eſt rompuë. Je m'en vais appuyer vos intérêts auprès d'Emilie, je tâcherai de la perſuader, & en tout cas je ſaurai me ſervir de l'autorité de Mère.

elle ſort.

GERONTE.

Voila qui s'appelle une brave femme.

ANGELIQUE *ſuivant ſa mère.*

Adieu Monſieur, vous êtes un volage, un vrai papillon.

LOUISON *d'un air piqué en voulant ſuivre ſa Maitreſſe.*

Un franc ingrat.

GERONTE *la rappellant.*

St. . . . St. . . .

SCENE V.

GERONTE, LOUISON.

LOUISON.

Plait-il!

GERONTE.

Auriez-vous par hazard une chambre à vous ſeule dans cette maiſon?

GERONTE.

C'eſt que je vous demanderois la permiſſion d'y fumer une pipe de tabac.

LOUISON.

Fi! le vilain!

GERONTE.

C'eſt une belle & bonne habitude que j'ai priſe à la Chine, & que je ne voudrois pas perdre pour tout l'or du monde.

Il tire de ſa poche une pipe orientale fort longue.

Par ma foi, c'eſt un préſent que m'a fait le premier

mier Aumônier de l'Empereur Cam-hi-xun-chi.

LOUISON.

Je ne suis pas fille à vous mener dans ma chambre, cela donneroit matière à médire.

GERONTE.

Vous êtes bien scrupuleuse.

LOUISON.

Mon, je ne suis pas begueule, mais je suis jusqu'aux apparences. Si jamais je me marie, mon Epoux aura non seulement une femme vertueuse, mais d'une conduite à l'abri du soupçon.

GEROOTE.

Vous me charmez en vérité par ces sentimens là. Que n'êtes-vous d'une condition plus relevée?

LOUISON.

Ce n'est pas ma faute au bout du compte. Si l'on m'avoit consulté sur ma naissance, je me serois faite tout au moins Princesse.

GERONTE.

Dans le fonds vous me plaisez plus que vos Maitresses.

LOUISON.

Vous me flattez d'une manière trop sensible, pour que je ne vous avoue pas en échange l'estime que j'ai pour vôtre mérite. Je suis une bonne fille, & j'appartiens à d'honnêtes

gens. Mon Dieu! on ne m'a point dit en ſortant du berceau que je ſervirois un jour.

elle pleure.

GERONTE.

Vous me faites pitié. Là, là, conſolez-vous mon enfant.

Il lui paſſe la main ſous le menton.

Mais, entre nous, vos Maitreſſes me paroiſſent un peu quinteuſes.

LOUISON.

Peut-être.

GERONTE.

Un peu bizarres . . .

LOUISON.

Que voulez-vous, nous avons tous nos défauts! Il eſt vrai, elles aiment la dépenſe, les plaiſirs, le jeu, les ſpectacles. Mais il n'y a point de mal à cela. Elles ont du caprice, mais dans le fonds ce n'eſt pas leur faute; & c'eſt ce que vous rencontrerez toujours dans une fille dreſſée au bel air.

GERONTE *ſe grattant l'oreille.*

Mais ſur ce pied-là il faut que j'y penſe, avant de donner dans le pot au noir.

SCENE VI.

GERONTE, LOUISON, VALERE.

VALERE *à part.*

C'eſt donc là ce dangereux Rival?

GE-

GERONTE *bas à Louïson.*

Qui eſt cet homme-là?

LOUISON.

C'eſt Valere, l'amant de mes Maitreſſes.

GERONTE.

Ha, ha! Monſieur! touchez-là. Je ſuis charmé de faire connoiſſance avec vous. Mais vous êtes un terrible homme.

VALERE.

Moi, Monſieur?

GERONTE.

Ouï, vous.

VALERE.

Et pourquoi?

GERONTE.

Comment pourquoi? Eſt-ce une bagatelle que d'attaquer deux Sœurs à la fois. Peſte! vous voulez épouſer toute une famille.

VALERE.

Mais, Monſieur, je pourrois vous faire le même reproche. Vous êtes d'ailleurs bien plus dangereux que moi. Vôtre âge, vôtre expérience, vos richeſſes, & mille autres agrémens . . .

GERONTE.

Trêve de complimens. Vous êtes en vérité trop honnête. Mais que voulez-vous? Chacun a dans ce monde ſon petit coin de mérite, & chacun tâche de faire valoir ſes avanta-

ges. Vous m'avez aussi l'air d'être un dangereux rival, & je n'aimerois point à jouer contre vous.

VALERE.

Oh! je n'ai garde d'en venir là avec un homme comme vous. Je suis persuadé que vous avez fait bien des conquêtes dans vos voyages.

GERONTE *souriant.*

Ah! là, là. Je ne me vante de rien.

VALERE.

Si j'étois de vous, je ne penserois point au mariage.

GERONTE.

Et pourquoi non?

VALERE.

A ce que je vois, vous ne connoissez pas encore le ton de ce païs-ci.

GERONTE.

Que voulez-vous dire par là? Expliquez-vous, mon cher ami.

VALERE.

Ce n'est pas ici un terrain où les maris brillent. Vous n'êtes pas plûtôt marié qu'on ne vous regarde plus.

GERONTE.

Et que pourrois-je donc faire?

VALERE.

Faites de la dépense en jolies femmes, & je vous réponds que vous serez caché comme tô-

tre

-trebvie, quand vous ſeriez vieux comme les rues.

GERONTE *riant.*

Ha, ha! je vous comprends. Careſſer avec des mains dorées.

VALERE.

Juſtement. Vous pourrez alors voltiger de belle en belle. Je vous réponds que l'or de la Chine aura une vertu magnétique ſur le cœur de nos Dames.

GERONTE.

Ce que vous dites-là n'eſt pas ſi ſot . . . Mais vous me paroiſſez un fin matois. Vous êtes intéreſſé à me donner ce conſeil pour avoir ici le champ libre.

LOUISON.

Avez-vous ſenti cela? Diantre, c'eſt vous qui êtes fin.

VALERE.

Non, je vous parle ſincèrement.

GERONTE.

A d'autres. Mais pourquoi me tendre vous ces pièges? Il y a moyen de nous acoorder; faiſons une compoſition. Choiſiſſez-en une, & je garderai l'autre

LOUISON *à Geronte.*

Et ſi je devois vous donner un conſeil, moi, ce ſeroit de laiſſer là & Angelique & Emilie, & cela pour cauſe. Vous pourriez choiſir une

femme sage, agréable, d'une humeur accommodante, & qui s'efforçât tant par amitié que par reconnoissance à vous rendre la vie heureuse, *elle sort.*

GERONTE.

Ma foi, la tête me tourne de tout cela, je ne sais plus où j'en suis.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, LISIMON, EMILIE.

GERONTE *appercevant Emilie.*

En voici encore une autre; Mais c'est la bonne.

VALERE *d'un air inquiet.*

C'est Emilie! Pourquoi lui donnez-vous cette epithète?

GERONTE.

Vous allez l'entendre.

à Lisimon.

Eh bien, Beau-père, quelle nouvelle? Ce cœur agité s'est-il calmé? S'est-elle enfin rendue à mes attaques?

EMILIE *à part.*

Voyons quel effet la jalousie fera sur Valère?

GERONTE.

Menez-vous son indifférence & sa pudeur pieds & poings liés sur le champ de bataille de

mes

mes amours? Eſt-elle enfin toute conſite de tendreſſe pour moi?

LISIMON.

La voilà, Monſieur. Vous pouvez conſulter ſes ſentimens. Je donne mon agrément à la réſolution qu'elle prendra, mais je ne gênerai point ſes inclinations.

GERONTE.

Bon, c'eſt encore autant de gagné. Vous venez d'entendre, Mademoiſelle, la déclaration de Monſieur vôtre père, & vous ſavez combien Madame vôtre mère m'eſt favorable. Il ne s'agit donc plus que de vôtre conſentement. Voulez-vous faire le bonheur d'un homme qui a fait le tour du monde pour amaſſer une fortune digne de vous être offerte?

EMILIE.

Si je me déclare aujourd'hui, ce ne ſeront pas vos richeſſes, Monſieur, qui détermineront mon choix.

GERONTE.

Tant mieux. Ce ſera donc mon petit mérite. Que cela eſt adorable.

VALERE.

Ciel! qu'entends-je! Tout mon eſpoir eſt trahi. *bas à Liſimon.*

Mais, Monſieur, penſez donc à votre promeſſe.

LISIMON *bas à Valere.*

Mon amitié pour vous m'avoit porté à con-

craindre le choix de mes filles, mais votre irrésolution opiniâtre leur a rendu la liberté.

VALERE.

Que je suis malheureux!

EMILIE *à Geronte.*

Avec tout cela, Monsieur, je n'ai pas encore l'ame tranquille sur bien des objets. La trop grande facilité avec laquelle vous vous êtes déterminé en ma faveur . . .

GERONTE.

Les courtes résolutions sont toujours les meilleures.

EMILIE.

On m'a d'ailleurs beaucoup parlé de vôtre penchant à la galanterie, & du nombre de vos conquêtes. On dit que dans tous les païs où vous avez voyagé, vous avez laissé des traces de votre mérite séduisant.

GERONTE *riant.*

Oh! à l'égard de cela, si jamais nous sommes mariés, vous aurez du plaisir. Pour nous amuser, nous ferons quelque jour un petit tour à la Chine. Je vous donnerai la satisfaction de vous montrer une demi-douzaine de Chinoises de la premiere volée, qui crèveront dans leur peau en vous voyant ma femme; mais je les laisserai crever tranquillement; ce seront autant de sacrifies que je vous ferai, & dès le moment

moment que le mariage nous aura uni, je ferai la pompe funébre de la galanterie.

VALERE *à part.*

Je ne devrois pas craindre un rival aussi ridicule. Mais que le cœur d'une femme est bizarre!

EMILIE.

Ah! je vous tiendrai quitte de la promenade à la Chine; ce n'est pas là mon goût.

GERONTE.

Ma petite pouponne, quand vous serez avec moi, vos goûts changeront. Vous quitterez pére & mére pour suivre un époux que vous idolâtrerez.

VALERE *à part.*

Tout original qu'il est, il me met au desespoir.

EMILIE *à part.*

Valere me fait pitié, finissons la Comédie.

GERONTE.

Que dites-vous là? Est-ce une indifférence agonisante qui rend les derniers soupirs?

EMILIE.

Non, Monsieur, la maladie n'est pas si dangereuse que je n'en puisse réchaper. Ecoutez-moi. J'ai crû qu'il m'étoit permis de badiner un moment avec vous; mais comme je vois que vous prenez la chose au sérieux, il est tems

tems que je vous désabuse, en vous protestant que je ne me sens aucun goût pour vous.

GERONTE.

Ecoutez, Monsieur le beau pére, elle n'a aucun goût pour moi; ha, ha, ha!

LISIMON.

Que voulez-vous? Les inclinations ne se commandent point.

GERONTE.

Vous badinez, je pense. Cela ne se peut pas. Madame vôtre mére m'a donné sa parole que vous m'aimeriez.

EMILIE.

Ma Mére est trop raisonnable pour me contraindre; & moi, je ne suis point d'un caractére à vous en imposer.

GERONTE.

Ma foi, l'ami, vous avez-là deux filles bien extraordinaires. L'une veut me faire passer par mille etamines, & m'asservir à faire le Galant pendant six mois entiers, l'autre me signifie un congé tout net. Dites-moi; est-ce que depuis mon départ toutes les filles sont devenuës comme cela dans ce païs?

VALERE.

Je vous répons, Monsieur, qu'avec le bien & le mérite que vous avez, vous en trouverez beaucoup qui ne seront pas du sentiment de Mademoiselle.

GE-

GERONTE.

Franchement je le crois auſſi.

à Emilie.

Tenez, conſultez Monſieur, ſur ce que vous avez à faire, il vous dira que ſans vanité je vaux mon prix.

EMILIE.

Me conſeillez-vous, Valere, d'écouter Monſieur?

VALERE.

Ce ſeroit mettre la modeſtie de Monſieur Geronte à de trop rudes épreuves, que de vouloir faire ſon éloge en ſa préſence.

GERONTE.

Non, non, dites toujours. Je me ferai un peu de violence.

VALERE.

Je n'oſerois jamais. Votre préſence me ferme la bouche. Si vôtre modeſtie ne ſouffre point, la mienne ſouffrira; & je ne ſuis pas aſſez impudent adulateur pour louër les gens en face.

GERONTE.

Allons donc. En ce cas là je me retire. Auſſi bien tout ce mic-mac me brouille ſi fort, que j'ai beſoin de boire un coup pour remettre ma raiſon en ordre. Adieu, l'ami. Adieu,

fiére

fière Princesse; j'espère de vous trouver des idées plus raisonnables à mon retour.

SCENE VIII.

LISIMON, EMILIE, VALERE.

LISIMON.

Eh! bien, Valere, commencez donc le Panégiryque de votre ami Geronte. Essayez si vous pouvez rendre ma fille favorable à ses vœux.

VALERE.

Hélas! fut-on jamais dans un plus cruel embarras!

EMILIE.

Selon vous Geronte a tant de mérite que vous ne devez point être embaraſſé de trouver des motifs pour me perſuader.

VALERE.

Auriez-vous pû, adorable Emilie, vous tromper un inſtant ſur les raiſons qui me l'ont fait éloigner!

EMILIE.

Adorable Emilie! Quoi? C'eſt apparemment dans la bouche de Geronte, que vous mettez cette expreſſion? Vous êtes un Négociateur zelé.

VALERE.

Me croiriez-vous ſi deſtitué de goût & de diſcer-

discernement, que je ne puisse vous rendre la même justice & les mêmes hommages que vous rend Geronte, & que vous méritez de tout le monde?

EMILIE.

Je ne conçois rien à vos discours. Vous oubliez les intérêts de Geronte pour me faire un compliment flatteur en vôtre nom.

VALERE.

J'oublie tout en vous voyant.

à part.

Dieu! qu'elle me paroit aimable en ce moment!

LISIMON.

Bravo, mon garçon. C'est la disposition où j'aime à vous voir. Pardonnez à mes transports . . . *il l'embrasse.*

VALERE.

Le trouble où vous me voyez, doit vous découvrir assez les dispositions de mon cœur.

LISIMON.

Oüi, j'apperçois le trouble qui vous agite. Allez, Valere, vous tranquilliser un moment & venez tantôt me trouver dans mon Cabinet: aussi bien une affaire importante m'y appelle.

VALERE.

J'obéirai à vos ordres. Heureux si dans cet entretien vous daignez mettre le comble à mes vœux! *à Emilie.*

Adieu

Adieu, charmante Emilie. Je connois trop vôtre façon de penſer, pour craindre Geronte; mais je me connois trop moi-même pour oſer me flatter de mériter vôtre tendreſſe.

il ſort.

LISIMON.

O Ciel! qui voyez dans un cœur paternel les mouvemens de joye que cet evénement heureux y fait naitre, daignez achever l'ouvrage de mon bonheur, & je deſcendrai avec joye dans le tombeau.

EMILIE.

Mon cher pére, je ne diſſimule point avec vous. Qu'il me ſeroit doux de pouvoir accorder mon devoir, ma raiſon & mon cœur!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *ſeul.*

Maudit ſoit celui qui inventa le métier de Valet. On rode, on ſe tracaſſe, on ſe damne pour un Maitre, & l'on ne voit qu'ingratitude & miſére en perſpective. Dix ans de ſervices ne rachetent pas une ſeule petite faute.

faute. Il n'y a ſortes de tours que ces vilains-là ne vous jouent. Le mien ne vaut pas mieux qu'un autre. C'eſt la plus noire trahiſon qu'on ait jamais faite à un domeſtique. Comment, Monſieur Geronte, vous voulez donc m'eſcamoter ma Louïſon? J'ai découvert votre infame deſſein, & j'en ſuis au deſeſpoir. Jamais cette coquine ne m'a tant trotté par la cervelle que depuis que j'aperçois le dévolu que vous avez jetté ſur elle. Ma foi, il n'y a plus ni joye ni bonheur pour les honnêtes gens dans ce monde. Sortons-en honnêtement.

Il tire une corde.

Pendons nous plutôt; cela aura quelque choſe de grand. Ouï, je ne ſerai pas ſpectateur de l'infidélité de Louïſon, & j'eſpére qu'on en ſoupçonnera mon Maitre. Je ſatisferai à la fois mon amour & ma vengeance.

SCENE II.

GERONTE *gris*, PASQUIN.

GERONTE *dont le diſcours eſt quelquefois interrompu par un hoquet.*

Peſte! ce vin du Cap étoit bon!

à Pasquin.

Mais que fais-tu là, Maraud, avec cette corde?

PASQUIN.

Faut-il donc d'abord en venir aux invectives? Depuis quand ſommes-nous ſur ce pié?

GERONTE *l'embraſſent.*

Ne te fâches pas, mon pauvre Pasquin. C'eſt le ton de ce Païs-ci de maltraiter ſes gens. Tiens, voilà dequoi boire à ma ſanté. Mais encore un coup que prétendois-tu faire de cette corde!

PASQUIN.

Que diable! c'eſt une corde d'un de vos ballots. Flairez, elle ſent la Chine.

GERONTE.

Ouï, cela ſent le Muſc. Mais pourquoi as-tu ouvert ce ballot? Tu as voulu apparemment me voler, tu es un fripon.

PASQUIN *en colere.*

Encore! Savez-vous bien que ſi vous continuez ſur ce ton-là, je . . .

GERONTE.

Hé! que feras tu?

PASQUIN.

Je me tairai.

GERONTE.

Cela eſt bien dit. Puiſque cela eſt ainſi, il faut que je te donne encore une petite récompenſe. Mais ſi tu n'as pas voulu me voler, pourquoi ouvrois-tu donc les ballots?

PASQUIN.

Vous ne vous ſouvenez donc pas que tous vos effets doivent être viſités à la Doüane. GE-

GERONTE.

Et toi, t'a-t-on ouvert auſſi pour voir ce que tu avois dans le ventre?

PASQUIN *à part.*

Ma foi, il eſt yvre, ou je veux être confondu.

à Geronte.

Non, car j'ai le cœur ſur la langue, mais il y a de certaines gens qu'on devroit bien ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans.

GERONTE.

Eſt-ce de moi que tu parles?

PASQUIN.

Qui ſe ſent galeux, ſe gratte.

GERONTE.

Mais à qui en veut donc ce Coquin effronté?

PASQUIN.

Je vous le dirai tantôt; mais parlons premiérement d'affaires. Les Doüaniers demandent un Inventaire de toutes le marchandiſes qui forment vôtre cargaiſon, & cela ſigné de vôtre main.

GERONTE.

J'ai bien autre choſe à faire. Vois-tu, quand on a le cœur pris, & qu'on eſt à la veille d'épouſer un joli tendron, on n'eſt guéres diſpoſé à faire des Inventaires.

PASQUIN.

Vous feriez mieux de laiſſer là vos amours, & de penſer à vos affaires.

GERONTE.

Tu raisonnes, je penſe, mais il me vient une idée . . .

PASQUIN.

Voyons.

GERONTE.

As-tu une feuille de papier blanc, une plume, & de l'encre?

PASQUIN.

Ouï, Monſieur, un valet qui fait les affaires de ſon Maître ne marche jamais ſans cela.

Il tire le papier, la plume, & l'encre.

Mais à quoi bon cela?

GERONTE.

Je ſignerai mon nom au bas de la feuille, & tu n'as qu'à mettre au deſſus l'Inventaire qu'on demande.

PASQUIN.

Soit. L'expédient eſt bon. Signez donc.

GERONTE *ſignant.*

Que ces maltôtiers ſont preſſants & chicaneurs!

PASQUIN *prenant le blanc-ſigné.*

Je me charge du reſte.

GERONTE.

Et moi, je vais achever ma bouteille, aprés quoi j'irai pouſſer la belle paſſion.

il ſort.

PAS-

PASQUIN *ſeul.*

Vas, tu es un joli garçon, tu as les plus belles diſpoſitions bachiques pour couter heurette. Le Ciel eſt bien bénin de donner à des Maitres yvrognes des valets ſages . . . Mais voici fort à propos Louiſon.

SCENE III.

PASQUIN, LOUISON.

LOUISON.

Eh bien! Monſieur Pasquin, comment va la vie? M'aimez-vous toujours?

PASQUIN.

Ah! ſerpent qui careſſes ceux que tu aſſaſſines!

LOUISON.

Qu'eſt-ce à dire, pourquoi cette colére?

PASQUIN.

Oui, tu n'as qu'à faire l'étonnée, tu crois que je ſuis aveugle, & que je ne vois pas ta conduite.

LOUISON.

Je m'envelope de ma vertu.

PASQUIN.

On verra donc ta nudité, car tu as là une envelope fort mince.

LISIMON.

Mais encore un coup, dequoi te plains-tu?

PASQUIN.

Tu t'imagines donc que je ne m'apperçois point de ce qui ſe paſſe entre toi & mon Maitre?

LOUISON.

Mais rien du tout. Un peu de badinage, quelques petites careſſes, qu'on ne ſauroit ſans brutalité refuſer d'un bon homme comme lui.

PASQUIN.

Un bon homme. Peſte! Ces Richards ſont ordinairement les plus dangereux.

LOUISON.

Je crois en vérité que tu te donnes les airs d'être jaloux.

PASQUIN.

Tu me joues de ces tours-là, même avant le mariage, & tu ne voudrois pas que ma délicateſſe en fut bleſſée?

LOUISON.

Ta délicateſſe? Tu es un joli Monſieur, pour faire le délicat.

PASQUIN.

Oui, Mademoiſelle Louiſon, il ne faut pas faire un jeu de cela. Sachez, que s'il vous arrive encore d'écouter les ſornettes de mon Maitre . . .

LOUISON.

Hé! . . .

PASQUIN.

Je vous plante là, & je m'en retourne à la Chine.

LOUI-

LOUISON.

Bon voyage; & vous, Monſieur Pasquin, ſachez que s'il vous arrive encore de faire le jaloux & l'incommode, je vous cracherai au nés la premiére fois que vous me parlerez de vos amours.

PASQUIN.

Il eſt donc écrit dans les Aſtres que je le ſerai, ſans même oſer m'en plaindre!

LOUISON *fâchée.*

Non, vous ne ſerez rien; car je ne veux plus entendre parler de vous.

PASQUIN.

Mais il ne faut pas ſe fâcher, quand on dit les choſes honnêtement.

LOUISON.

Vous appellez cela honnêtement?

PASQUIN.

Mais vraiment. Je ne ſçai pas comment vous êtes, vous autres. A' la Chine une femme ſeroit au deſeſpoir, ſi ſon amant ne lui témoignoit quelque jalouſie. J'étois en intrigue à Pequin avec la fille d'un Philoſophe; or donc un beau jour je vis clair comme à travers d'un criſtal qu'elle me faiſoit une infidélité marquée. Je lui en fis des reproches, elle me répondit par des invectives, enfin de fil en aiguille nous nous primes par les cheveux, & nous nous en donnâmes comme il faut. Depuis ce moment

là, nous nous aimâmes comme des tourterelles.

LOUISON.

Vous osez me faire un pareil conte, sans craindre que je devienne jalouse à mon tour?

PASQUIN.

Que diable! elle est à la Chine cette fille. S'il y avoit aussi bien l'Ocean entre mon Maitre & toi, je ne m'aviserois pas d'être jaloux.

LOUISON.

Eh! bien, avouës que tu es un nigaud de me chicaner pour si peu de chose, & à cette condition je te pardonnerai.

PASQUIN.

Je n'aime pas les longues quérelles.

LOUISON.

Touches-donc-là; & sois sage à l'avenir.

PASQUIN.

Il le faut bien. Voilà qui est fait. Tu n'aimes donc pas mon Maitre?

LOUSON.

Encore?

PARQUIN.

Non, non, je ne dis rien. Ce n'est qu'un petit scrupule, dont je tâcherai de me guérir.

LOUISON.

Tu m'aimes donc bien?

PASQUIN.

Je t'aime si fort que tu ne sors pas un instant

tant de ma tête; j'ai même peur que tu ne la faſſes tourner. Je ſuis déjà en bon chemin, car tu m'as rendu Poëte.

LOUISON.

Tu-Dieu Poëte! Cela eſt beau.

PASQUIN.

Oüi, en paſſant ſous la Ligne je m'aprochai ſi fort des Rayons de Phœbus, que dès lors je ſentis un petit accés de ſes poëtiques influences. Je fis à bord du vaiſſeau un joli Poëme ſur nôtre Marmiton; depuis je n'y ai plus penſé: mais tes beaux yeux ont rallumé ma verve, & je viens de compoſer une petite chanſon pour toi, que je te prie d'accepter.

il lui donne un papier plié.

LOUISON.

Mais voilà qui eſt galant au poſſible. Je ne te connoiſſois pas encore ce talent-là.

PASQUIN.

Tu en trouveras bien d'autres chez moi, qui te ſurprendront.

LOUISON.

Voyons donc ce que tu me chantes.

PASQUIN.

Non, tu liras cela quand je n'y ſerai point. Tes loüanges bleſſeroient ma modeſtie, & je ſuis preſſé d'aller à la Doüane, retirer les effets de mon Maitre. Adieu, ma charmante Ve-

nus, mon Apollon te parlera pour moi pendant mon abſence. *il ſort.*

SCENE VI.

LOUISON *ſeule.*

Voyons donc ce que ce Nigaud aura pu me dire?

elle déploye le papier.

Ma foi, rien. C'eſt une chanſon en blanc, ſignée Geronte. *elle médite.*

C'eſt un qui-pro-quo qu'il a fait ſans doute; au lieu de vers, il m'a donné un blanc-ſigné de ſon Maitre. *elle médite encore.*

En vérité ce papier entre les mains d'une fille intrigante & hardie vaudroit mieux que toutes les Poëſies du monde; ouï, je pourrois ſervir à la fois mes Maitreſſes, Liſimon, Valere, & moi-même. Il n'y auroit qu'à ecrire une promeſſe de Mariage entre Geronte & moi, au deſſus de cette ſignature. Je pourrois l'épouſer ſans offenſer perſonne; il m'aime déjà. Et au pis-aller, il ſeroit obligé de me donner pour le dédit une bonne ſomme, qui me feroit un établiſſement. *elle rêve encore.*

La délicateſſe de ma vertu murmure & ſe révolte contre un pareil projet. Mais dans le fonds je ne lui fais aucun tort. Je lui procure une brave femme qu'il ſemble aimer. *Ceci*

accé-

accélérera ſeulement un peu les choſes. Allons conſulter mon Couſin, qui eſt Clerc de Procureur, & le plus madré Coquin du monde.

SCENE VII.

LISIMON, MAD. LISIMON, LOUISON.

MAD. LISIMON.

Vous avez beau prêcher, Monſieur Liſimon, je n'en démordrai pas.

LISIMON.

Mais, Madame, permettez-moi ſeulement de vous parler raiſon.

MAD. LISIMON.

La raiſon veut que Geronte épouſe nôtre Emilie, & cela eſt tout ſimple.

LISIMON.

Vous ne voulez donc pas m'écouter un moment?

MAD. LISIMON.

Graces au Ciel, au premier de May prochain nous aurons vingt-cinq ans de mariage. Je m'en ſouviens encore comme d'aujourd'hui. Or il eſt à naitre que depuis tout ce tems, je me ſois oppoſée une ſeule fois à vos volontés. Je le dis-là devant vous, Monſieur Liſimon. Rendez juſtice à la vérité.

LISIMON.

Là là, Madame, je ne ſuis pas venu ici pour

vous

vous faire aucun reproche, & vous ſavez que je hais les diſputes.

MAD. LISIMON.

Or donc, il eſt bien juſte que j'aye une fois ma volonté en ma vie, & j'aimerois mieux mourir que de céder cette fois-ci.

LOUISON.

Mais, Madame, ſi j'oſois dire un mot; quand même vous ſeriez ſure du conſentement de Monſieur Liſimon, l'êtes-vous auſſi de celui de Mademoiſelle Emilie?

MAD. LISIMON.

Il feroit beau voir qu'une fille bien née ſe cabrât contre les volontés de ſes parens. Tu honoreras ton père & ta mère. C'eſt là le premier de ſes devoirs.

LOUISON.

Elle vous honorera beaucoup; mais je crois ni plus ni moins qu'elle n'épouſera pas Monſ. Geronte.

MAD. LISIMON.

C'eſt apparemment vous qui lui inſpirez ces beaux ſentimens, & qui la rendez rebelle à mes volontés.

LOUISON.

A Dieu ne plaiſe.

LISIMON.

Mais que diriez-vous, ſi Angelique avoit quelque deſſein ſur Geronte?

à part.

à part.

Gagnons toujours du tems.

MAD. LISIMON.

A la bonne heure! Mais cela ne se peut pas.

LOUISON.

Il faudroit au moins la consulter; il faudroit d'un autre côté savoir la déclaration de Valère, en un mot il faudroit . . .

MAD. LISIMON.

Se taire. Entendez-vous. Allez m'appeller Angelique.

LOUISON *sortant.*

Qu'elle est brusque! Ma foi, il n'y fait pas bon.

LISIMON.

Si vous vouliez m'en croire, Madame Lisimon, nous laisserions un libre cours aux inclinations de nos filles. Leur choix ne peut tomber que sur Valere & Geronte, & l'un & l'autre, dites-vous, vous conviennent pour Gendres.

MAD. LISIMON.

Patatri, patatra. Mes filles avec leurs sublimes sentimens pourroient les rebuter l'un & l'autre. Savez-vous bien que Geronte est un millionaire, & que tous nos parens nous prendroient pour des imbéciles, si nous manquions un aussi bon coup.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, MADAME LISIMON, ANGELIQUE.

LISIMON.

Vous ſavez, ma fille que j'ai toujours partagé ma tendreſſe entre vous & Emilie. Votre bonheur fait l'objet de mes vœux. Je commence à ſentir les infirmités de la vieilleſſe, & avant ma mort je voudrois avoir la conſolation de vous voir établie par un mariage avantageux.

ANGELIQUE.

Ah! mon pére, au nom de cette tendreſſe, éloignez ce projet, laiſſez-moi ma liberté, ou permettez du moins que je puiſſe au Couvent . . . .

MAD. LISIMON.

Bon, bon, au Couvent. Langage ordinaire des filles; on ne vous a point envoyé chercher pour tenir de ces propos rebattus. Au Couvent . . . . au Couvent . . . .

ANGELIQUE.

Ne croyez pas, Madame, que je veuille faire de ces grimaces, que les gens du monde abandonnent au vulgaire. Non, je n'en ſuis pas capable.

LISIMON.

Je connois cependant votre goût pour le grand

grand monde. Il faut, ma fille, un grands fonds pour pouvoir briller avec un certain éclat sur le théatre. J'ai crû que les richeſſes de Geronte pourroient vous mettre en état de ſoutenir le rôle que vous aimez à y jouër.

ANGELIQUE.

Mon cher Pere, vous avez aſſez de bien pour m'entretenir au Couvent. La retraitte eſt tout ce que j'ambitionne.

MAD. LISIMON.

Et moi, je comptois de vous marier à Valère. Il n'eſt pas auſſi riche que Geronte, mais il poſſede un bien honnête.

ANGELIQUE *vivement.*

Valère, ma chere Maman!

MAD. LISIMON.

Mais vous rompez tous mes deſſeins, en vous déclarant pour le Célibat.

ANGELIQUE.

Mais Valère . . .

MAD. LISIMON.

Cela feroit-il changer la théſe?

LISIMON *à part.*

Hélas! je m'apperçois que j'ai tout gâté en la conſultant.

ANGELIQUE.

Mais, Madame, on ne ſait pas où l'on en eſt. Tantôt c'eſt Geronte, tantôt c'eſt Valère. Croyez-vous donc que tout me ſoit égal?

MAD.

MAD. LISIMON.

Non, mon Enfant, ce ſera Valère.

ANGELIQUE.

Mais ....

MAD. LISIMON.

Mais ... le voici juſtement.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS, VALERE.

MAD. LISIMON.

Vous venez fort à propos, Monſieur Valère. Voici nôtre Angelique qui a la rage de vouloir ſe mettre au Couvent; je fais tout au monde pour l'en détourner: aſſiſtez-moi, je vous prie, de vôtre rhétorique, pour la ramener à d'autres ſentimens.

VALERE.

Je crains bien que je ne poſſede pas l'art de perſuader.

ANGELIQUE.

J'ignore ſur quoi vous fondez cette crainte; mais il eſt certain que juſqu'ici perſonne ne m'a dit des argumens aſſez forts pour changer ma réſolution.

VALERE.

Mais la volonté, & le deſir de vos parens ...

AN-

ANGELIQUE.

Mes parens n'ont jamais contraint mes inclinations. Entre mille obligations que je leur ai, ce n'en eſt pas une des moindres.

VALERE.

Le grand monde pour lequel vous ſemblez être faite, & qui paroit avoir eu juſqu'ici des attraits pour vous . . . .

ANGELIQUE.

Les goûts changent. J'ai fréquenté aſſez le grand monde, & les perſonnages qui y jouent des rôles deviennent ſi mauvais.

VALERE.

Ce paſſage ſubit de la vie bruyante & diſſipée à une retraitte auſtère . . . .

ANGELIQUE.

N'auriez-vous pas d'autres motifs à m'alléguer?

VALERE.

Le chagrin que vous ferez à vos amis. Hélas! peut-être le déſeſpoir d'un adorateur ſecret de vos charmes.

ANGELIQUE.

Peut-être.

VALERE *à part.*

Qu'elle me paroit belle en ce moment!

MAD. LISIMON.

Cette raiſon-là n'eſt pas mauvaiſe,

elle ajuſte & redreſſe ſa fille.

Voyez les yeux de cette coquine-là, ſon teint, ſon port, ſa taille; tout cela eſt-il fait pour le Couvent?

VALERE.

Non certes, Madame . . . . Dieux! que les attraits de la beauté ſont puiſſans!

MAD. LISIMON.

Oüi, je ne crains pas de le dire en ſa préſence; elle a dequoi rendre un honnête homme heureux.

ANGELIQUE.

Ah! vous me faites rougir, ma chere Mère. Votre tendreſſe vous prévient en ma faveur. Monſieur ne penſera pas de même, mais il eſt trop poli pour vous contredire.

VALERE.

Hélas! Mademoiſelle, ſi vous pouviez voir mon cœur, vous le verriez bleſſé de vos traits.

ANGELIQUE.

Voilà du fruit nouveau. Valère vous ne m'avez jamais tenu un pareil diſcours.

à part.

Que dira Emilie?

VALERE.

Je vois, Mademoiſelle, qu'il eſt un moment qui triomphe de toutes les réſolutions.

ANGELIQUE.

C'eſt un moment que je dois éviter, & pour vous & pour moi. *elle veut ſortir.*

MAD.

MAD. LISIMON.

Mais ſi donc, Angelique, n'allez pas faire ici la mijaurée. Quand Monſieur vous parle le plus honnêtement du monde, vous voulez le fuir?

ANGELIQUE.

Vous connoiſſez, Madame, la répugnance que j'ai toujours eu pour les propos de cette nature. Valère prend le ton langoureux, & je ſerois piquée au vif s'il étoit capable de m'engager à le ſouffrir dans ſa bouche.

elle ſort.

MAD. LISIMON.

Allons, allons, Monſieur, point de foibleſſe humaine. C'eſt un petit caprice, il faut la ſuivre pour l'en corriger. Venez avec moi, & repoſez-vous ſur mes ſoins. Du train que prennent les choſes, je vois que vous ſerez mon gendre ce ſoir.

LISIMON *à Valère.*

N'irez-vous pas dire un ſeul mot à Emilie?

VALERE *en ſortant.*

Grands Dieux! que je ſuis coupable!

SCENE VIII.

LISIMON *ſeul.*

Mon chagrin ne ſauroit ſe concevoir. J'aime également mes enfans; mais Ange-

lique par ſa beauté, auroit toujours trouvé un établiſſement. Valère & Emilie au contraire ſembloient être formés pour faire mutuellement leur bonheur. Angelique d'ailleurs, abſorbée dans le grand monde, eſt indifferente pour tous les hommes, & ne recevroit tout au plus les hommages de Valère, que parce qu'il y a une eſpéce de vanité à ſe voir aimé d'un homme univerſellement goûté; au lieu qu'Emilie l'adore dans le fond de ſon ame.

SCENE IX.

LISIMON, EMILIE.

EMILIE.

Vous avez bien voulu être mon confident; daignerez-vous auſſi être mon guide & mon conſeil: puis-je regarder déſormais Valère comme un Amant, & comme mon Epoux?

LISIMON

Non, mais comme un Traitre.

EMILIE.

Juſte Ciel! qu'entends-je?

LISIMON.

Ouï, mon enfant, rappellez toute vôtre raiſon pour oublier à jamais ce perfide. Mes yeux l'ont vû épris d'Angelique, & il lui a déclaré ſon amour.

EMI-

EMILIE.

Que je ſuis malheureuſe! Mais hélas! je n'oſe le blamer. Angelique eſt ſi belle.

LISIMON.

La bonté de vôtre cœur cherche encore à l'excuſer. Je crois en effet qu'il eſt moins coupable qu'il ne paroit, & qu'il ſe détermine en faveur de celle qu'il voit la dernière.

EMILIE.

Vous croyez donc, mon cher père, qu'il y auroit encore moyen de le ramener vers moi, ſi je pouvois lui parler?

LISIMON.

La ſeule difficulté, mon Enfant, n'eſt pas du côté de Valère. Angelique employe tous ſes charmes pour l'attirer à elle. Geronte d'un autre côté fait les plus vives inſtances pour obtenir vôtre main, & il eſt apuyé par la plus forte protection de vôtre mère. Que pouvez-vous faire contre tant d'obſtacles?

EMILIE.

Obéir à la volonté de mes parens, & me ſoumettre aux arrêts du Ciel.

LISIMON.

Non, ma fille, non. Le Ciel ne veut point qu'un mariage forcé ſoit le ſalaire d'auſſi dignes ſentimens.

EMILIE.

Vos bontés me pénetrent de la plus vive re-

connoiſſance. Promettez-moi ſeulement, mon cher père, que vous vous oppoſerez à mon mariage avec Geronte.

LISIMON.

Oüi, mon Enfant, je vous le promets; ni lui, ni perſonne, ne ſera jamais vôtre Epoux contre vôtre gré: mais je voudrois faire plus, je voudrois vous unir à Valère, s'il étoit poſſible de fixer ſon inconſtance.

EMILIE.

Ne penſons plus à Valère; s'il aime ma ſœur, & s'il en eſt aimé, je ſacrifierai volontiers ma tendreſſe à leur bonheur.

elle répand quelques larmes.

SCENE X.

LISIMON, EMILIE, PASQUIN.

une petite lanterne à la main.

LISIMON.

Hé! voilà Paſquin. Quel ſujet vous amene, & que veut dire ceci?

PASQUIN.

Pardon, Monſieur, de ce que j'entre librement chez vous; mais j'ai eu une petite fatalité.

LISIMON.

Quelle fatalité?

PASQUIN.

J'ai perdu un billet. LI-

LISIMON.

Où l'avez-vous perdu? Eſt-ce ici?

PASQUIN.

Ma foi, ſi je ſavois où, je ne l'aurois pas cherché ſi long-tems.

LISIMON.

Etoit-ce un billet doux?

PASQUIN.

Peſte! c'eſt un billet doux qui pourroit coûter cher à mon Maitre.

LISIMON.

Mais encore, dequoi s'agit-il?

PASQUIN *rêvant.*

Ouï . . . parbleu . . . ma foi, c'eſt cela préciſément . . . . . Oh! cela eſt clair . . . . Monſieur, j'y ſuis . . . Ne ſauriez-vous pas où je puis trouver Louïſon?

EMILIE.

Elle eſt ſortie.

PASQUIN.

Il n'y a qu'elle qui puiſſe en ſavoir des nouvelles. C'eſt le Diable quand on a tant d'affaires en tête.

EMILIE.

Quoi un billet deux de vôtre Maitre dont Louïſon ſeule peut ſavoir des nouvelles?

PASQUIN.

Ah! Mademoiſelle, ne me queſtionnez pas;

je ne puis rien vous dire là-dessus. Les Dames sont curieuses dans ce païs-ci.

LISIMON.

Ne le sont-elles pas aussi à la Chine?

à part.

Faisons le babiller.

PASQUIN.

Qui dit femme, dit en général un être curieux.

LISIMON.

Vôtre Maitre a été, dit-on, fort estimé dans ce païs-là.

PASQUIN.

Ah! l'argent fait beaucoup à la Chine comme ici.

LISIMON.

J'en conviens; mais indépendemment de ses richesses, Monsieur Geronte est un homme d'un fort bon caractère, & d'un merveilleux esprit: n'est-ce pas?

PASQUIN.

Oui, c'est un fort bon Enfant pour le caractère; mais pour l'esprit . . . tenez, je n'aime pas à médire, & vous me feriez lâcher quelque sottise. Par ma foi, il y a bien des Maitres dans le monde, qui sont heureux d'avoir des domestiques intelligens.

LISIMON.

Vous avez donc toujours été à ses côtés pendant ses voyages.

PAS-

PASQUIN.

Je ne l'ai pas plus quitté que ſon ombre. Je l'ai accompagné juſques chez l'Empereur?

LISIMON.

Quoi? Vous avez vu l'Empereur?

PASQUIN.

Vraiment: mais c'eſt l'Empereur de la Chine, car il n'y a que celui-là à Pequin.

LISIMON.

Voilà qui eſt extraordinaire.

PASQUIN.

Il y a bien plus. Je l'ai vû manger, moi qui vous parle.

EMILIE.

Il mange comme un autre homme, n'eſt-ce pas?

PASQUIN.

Point du tout. Il craint terriblement les fatigues inutiles & pour ne pas incommoder ſes bras en geſticulant avec une cueillière, ſon Grand Maitre d'hôtel lui ſeringue ſon bouillon dans la bouche. Cela eſt fort plaiſant à voir.

EMILIE *à part.*

Quel inſigne menteur!

LISIMON.

Ce n'eſt pourtant que par des voyes que la probité autoriſe, que votre Maitre a aquis toutes ſes richeſſes?

PASQUIN.

Mais, oui, il n'a volé ni aſſaſſiné perſonne. Au reſte quand nous ſommmes en mer, nous autres nous ne liſons guères dans le livre de la probité.

LISIMON.

Vous parlez pour vous, Monſieur Paſquin, mais votre Maitre eſt un homme qui a de la conſcience.

PASQUIN.

Ecoutez-moi. On va à Rome pour faire ſon ſalut, on va à la Chine pour faire ſa fortune.

EMILIE.

Pasquin n'eſt pas ſi ſot.

PASQUIN.

Je vous parle vrai; c'eſt là mon ſeul mérite.

LISIMON.

Je voudrois bien ſavoir encore . . . . .

PASQUIN.

Oh! Monſieur, vous ſaurez cela une autre fois; je ſuis obligé de retourner à la Douane pour achever de régler nos affaires, & j'ai l'honneur de vous ſaluer trés-humblement.

Il ſort.

SCENE

SCENE XI.

LISIMON, EMILIE.

LISIMON.

Que dites-vous de cet entretien?

EMILIE.

Il me confirme dans la réſolution que j'ai priſe de ne jamais épouſer Geronte.

LISIMON.

Et il ne m'a pas fait naitre l'idée de vous y contraindre.

EMIELIE.

Conſentez plutôt à ma retraitte. Tout ce qui m'arrive ne peut que me donner du dégoût pour les hommes, & pour le mariage. Je me liverai à l'étude, aux beaux arts, & à mille plaiſirs innocens, capables d'amuſer une fille qui penſe, & de faire oublier le ſpectacle bruyant du monde. Ma plus grande conſolation ſurtout ſera d'avoir pû rendre ma Sœur heureuſe.

LISIMON.

Ne précipitons rien, ma chere Emilie. Les choſes à la vérité ſont fort embrouïllées, mais je vais faire les démarches neceſſaires pour nous tirer au moins de cette incertitude fatale. Ma tendreſſe pour vous me ſuggérera des moyens

moyens pour vous rendre auſſi heureuſe que vous le méritez.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERE *ſeul.*

Enfin je reſpire, & je ſors de l'état cruel où mon irréſolution m'avoit jetté. Mon cœur s'eſt déclaré pour Emilie, & je puis voir d'un oeil tranquille les charmes de ſa Sœur. Oui, divine Emilie, tous mes vœux ſeront deſormais uniquement pour vous . . . Dieu! quel empire ſon mérite prend-il ſur mon ame! Son caractére eſt charmant, ſon humeur douce, ſon eſprit orné, mais naturel; qualités toujours préférables aux ſimples attraits de la beauté. Jeuneſſe folâtre, en vain vous faites de brillantes conquêtes, hors de l'hymen vous ne ſauriez gouter le plaiſir d'être aimé d'une femme vertueuſe.

SCENE II.

MADAME LISIMON, VALERE.

MAD. LISIMON.

Ca, Monſieur, parlons un peu raiſon.

VA-

VALERE.

Je ne demande pas mieux, Madame.

MAD. LISIMON.

J'ai fait cette nuit un rêve ſingulier, & qui me donne beaucoup à penſer.

VALERE.

Je ſouhaite, Madame, que vous dormiez une autre fois plus tranquillement.

MAD. LISIMON.

Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Mais à mon reveil j'ai demandé mon Almanac, & j'y ai trouvé d'heureux pronoſtics.

VALERE.

Tant mieux; je vous en félicite.

MAD. LISIMON.

Pleine de ces idées, j'ai pris la ferme réſolution de me donner aujourd'hui un gendre tout au moins.

VALERE.

Vous ne pouviez prendre une meilleure réſolution.

MAD. LISIMON.

Oüi, je l'ai juré, & je le tiendrai. Vous avez beau, Monſieur, chercher toutes ſortes d'échapatoires pour éluder cette queſtion, il faut, ou me donner vôtre réſolution tout à l'heure, ou vuider ma maiſon.

VALERE.

Cela eſt précis, Madame.

MAD.

MAD. LISIMON.

Ce n'eſt pas que je veuille vous violenter. Non. Mes filles ſans vanité ont aſſez de mérite pour que je ne ſois pas embarraſſée de leur établiſſement, mais je veux ſavoir où j'en ſuis.

VALERE.

Je ſens tout le prix de l'honneur que vous me faites.

MAD. LISIMON.

Il ne s'agit pas ici de complimens. Il faut parler clair.

VALERE.

Oüi, Madame, je ſerai ce gendre heureux, puiſque vous l'ordonnez.

MAD. LISIMON.

C'eſt parler raiſon. Il ſemble qu'on m'ait allégé le cœur d'un peſant fardeau.

VALERE.

Il ne m'en a point coûté de vous faire cet aveu. J'emploirai au contraire tous les jours de ma vie à vous témoigner mon extrême reconnoiſſance.

MAD. LISIMON.

Avouëz que c'eſt une jolie fille que nôtre Angelique.

VALERE.

Sa beauté eſt parfaite.

MAD. LISIMON.

Allez lui faire un compliment de ma part, & tâchez de me l'amener. VA-

VALERE.

J'obéis à vos ordres. *il sort.*

MAD. LISIMON *riant.*

Ha, ha, ha! En vérité, quand je me mets une affaire en tête, je sçai la faire réüssir.

SCENE III.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE.

MAD. LISIMON *sautant au col de Monſ. Liſimou.*

Mon Poupon, voilà qui eſt fait, j'ai triomphé de tous les obſtacles, & je puis vous féliciter de bon cœur.

LISIMON.

Tout doux, Madame Liſimon, tout doux. D'où vous vient ce transport?

MAD. LISIMON.

Je viens de parler à Valère, qui m'a témoigné des ſentimens ſi raiſonnables, que vous m'en voyez toute hors de moi.

LISIMON.

Il s'eſt donc déclaré?

MAD. LISIMON.

Oui, mon cher mari.

EMILIE.

Pour Angelique?

MAD. LISIMON.

Et pour qui donc, ſi ce n'eſt pour elle?

EMI-

EMILIE *à part.*

C'en eſt donc fait.

LISIMON.

Pourvû que ce mariage ſoit heureux.

à part.

Cette déclaration eſt bien contraire à mes vûës.

MAD. LISIMON.

Ne craignez rien, mon cher. Tranquilliſez-vous. S'il plait au Ciel, je vous verrai grand Papa au bout de l'année.

LISIMON.

A la bonne heure! . . . Ma chère Emilie!

EMILIE.

L'ingrat!

MAD. LISIMON.

Pour rendre nôtre ſatisfaction complette, il faut auſſi finir avec Monſieur Geronte. Nous ferons les deux nôces à la fois, & puis croyez-moi, mon cœur, nous nous trouverons comme en Paradis, ayant établi nos enfans.

LISIMON.

Je ſouhaiterois que ce mariage put ſe conclure à leur ſatisfaction mutuelle.

MAD. LISIMON.

Oh! Dame, ſatisfaction ou non, il faut bien que cela ſe faſſe. C'eſt un grand embarras de moins, quand on n'a plus de fille ſur les bras.

EMI-

EMILIE.

Je me flatte, Madame, que ma conduite ne vous a jamais donné aucun ſujet d'inquiètude, & je ne mérite pas que vous cherchiez à vous débarraſſer de moi par un mariage qui répugne à mon goût.

LISIMON.

Non, ma chere fille, non. Ce n'eſt point là l'intention de vôtre mère : elle ſuppoſe ſans doute que cet établiſſement ſe fait de vôtre gré.

MAD. LISIMON.

Ah! . . . N'allez pas au moins lui mettre des chiméres en tête.

EMILIE.

Si vous êtes aſſez généreux pour ne pas me contraindre, ce ne ſera certainement point un Géronte qui m'arrachera d'entre vos bras.

MAD. LISIMON.

Ouais, c'eſt donc ainſi que vous voulez repondre à mes bontés. Vous qui liſez tant, n'avez-vous jamais lû que le Ciel punit les enfans ingrats & rebelles à leurs parens?

EMILIE.

A Dieu ne plaiſe que je mérite jamais un pareil reproche.

LISIMON *bas à Emilie.*

Ma chère Enfant, tâchons ſeulement de gagner du tems.

MAD. LISIMON.

Soumettez-vous donc à mes volontés, & croyez que c'eſt pour votre bien. J'ai plus d'expérience que vous. Il n'y a pas de païs auſſi difficile que le monde. Ah! ſi jeuneſſe ſavoit...

EMILIE.

J'eſpère que vous ne voudrez point voir en un même jour, une de vos filles au comble du bonheur, & l'autre dans un abime de chagrin.

MAD. LISIMON.

Quel conte! C'eſt un abime d'où vous vous tirerez facilement. J'ai vu cent filles en ma vie, qui ne pouvoient pas ſouffrir leurs maris avant le mariage, & qui en étoient folles quinze jours après.

EMILIE.

Folles en effet.

MAD. LISIMON.

Ah! ça, Emilie, ne faites point l'enfant, promettez-moi que vous ne rebuterez point Géronte quand il viendra tantôt vous demander.

EMILIE.

Helas! Madame, accordez-moi du moins quelque tems.

MAD. LISIMON

Quelle obſtination!

LISIMON.

Ce qu'Emilie demande eſt juſte & raiſonnable.

ble. Je lui accorde quelque délai, & vous aurez pour agréable d'y consentir.

MAD. LISIMON.

Il le faut bien pour avoir la paix; mais le mariage demeure toujours conclû & arrêté. Je n'entens point raillerie sur ce chapitre & je n'en démordrois pas pour un empire.

SCENE IV.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE, LOUISON.

LOUISON *entre avec précipitation, & se jette aux pieds de Monsieur & Madame Lisimon.*

J'implore vôtre protection contre un perfide & un suborneur.

MAD. LISIMON

Contre qui? Qu'avez-vous? Qu'est-ce? Dites.

LOUISON.

Je suis . . .

MAD. LISIMON.

Eh bien!

LOUISON.

Je suis . . .

MAD. LISIMON.

Quoi?

LOUISON.

Trahie.

LISIMON.

Eh ! par qui?

LOUISON.

Par un infame qui apparemment a jetté un dévolû ſur toute la maiſon.

LISIMON

Mais encore?

LOUISON.

J'ai honte de le dire.

LISIMON.

Je veux le ſavoir.

LOUISON.

Eh! bien, ſauf reſpect, par Géronte.

EMILIE.

Géronte!

LISIMON.

Géronte!

MAD. LISIMON.

Géronte!

LOUISON.

Oui, Géronte.

MAD. LISIMON.

Mais comment, en quoi a-t-il pû vous trahir?

LOUISON.

Ah! c'eſt une affaire d'honneur.

MAD. LISIMON.

Comment une affaire d'honneur? Ce vieux loup auroit-il eu l'audace . . .

LISI-

LISIMON. *bas à ſa femme.*

N'allez donc point éxaminer tout cela devant notre fille.

MAD. LISIMON.

Mais je veux ſavoir comment la choſe s'eſt paſſée.

LOUISON.

Je vous raconterai tout, pourvû que vous me pardonniez l'incongruité que j'ai commiſe..

MAD. LISIMON.

Mais encore un coup, de quoi?

LOUISON.

D'accepter ce poulet de ce maudit Chinois.

MAD. LISIMON *à ſon Epoux.*

Voyez donc ce que c'eſt. Cela peut-il ſe lire?

LISIMON *lit.*

„Je ſouſſigné, Euſtache Géronte, déclare „& fais ſavoir à tous ceux qui beſoin en au„ront, qu'étant épris des charmes & des ver„tus de Mademoiſelle Louiſon du Toupet, „faiſant en tout bien & en tout honneur les „fonctions de fille de chambre de Mesdemoi„ſelles Liſimon, & ladite Demoiſelle Louiſon „n'ayant pas voulu répondre à mes chaſtes „amours, à moins que d'être duëment nantie, „je lui ai promis & promets par les préſentes „foi & loyauté de mariage entant qu'à moi „appartiendra, & de l'épouſer ſolennelle-

„ment dans l'eſpace de trois mois, à compter „depuis la date de cette ſignature, ou bien de „lui payer par forme de dédit la ſomme de „cinquante mille francs, le tout . . .

EMILIE.

En voilà plus qu'il ne faut, je penſe, pour juſtifier le délai que je vous ai demandé tantôt.

MAD. LISIMON.

J'en reſte pétrifiée. A qui déſormais ſe fier? Il faut que la tête lui ait tourné.

LOUISON.

Ce n'eſt pas une conſéquence.

LISIMON.

Ce procédé-là n'eſt point d'un galant homme.

EMILIE.

Je ne croyois pas avoir Louiſon pour rivale.

LOUISON.

Tout le monde fait ici de grands ha, ha, & moi je ne vois rien de ſi extraordinaire là-dedans.

EMILIE.

Va, Louiſon, je ne te diſputerai pas ce cœur-là.

Géronte paroît au fond du Théatre.

MAD. LISIMON.

C'eſt un cas pendable, & l'action d'un ſcélérat.

ferrat, d'un traître; ſi je le tenois, je l'étranglerois de mes mains.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS.

GERONTE.

GERONTE *toujours gris.*

Et qui, ma chere Maman?

MAD. LISIMON.

Vous.

GERONTE.

Moi?

MAD. LISIMON.

Oui, vous, vous, en propre perſonne, vieux Reître infame.

GERONTE.

Et que diable vous ai-je fait pour me traiter ainſi . . . on boit tranquilement ſon verre de vin . . . .

MAD. LISIMON.

Je voudrois qu'il vous donnât la colique, la phréneſie & la mort.

GERONTE.

Hé . . . .

EMILIE.

Je vous plains, mon cher Monſieur Geronte.

Quant-à-moi je ſuis fort content de vous, & j'applaudis au parti que vous avez pris.

GERONTE.

Plait-il? . . . .

LISIMON.

Dans le fond, Monſieur, vous étiez libre de votre choix; ainſi je n'ai rien à vous dire là-deſſus, mais je ſuis en droit de blâmer la façon dont vous en avez agi.

GERONTE.

Comment? . . . .

MAD. LISIMON.

Il fait le nigaud; à le voir on diroit qu'il ne ſait rien. Je vous réponſ qu'il eſt confit dans la fourbe, & que ce n'eſt pas la première fois qu'il joue de ces tours-là.

LOUISON.

Comme on traitte mon Amant! Non, il n'eſt pas permis d'inſulter un honnête homme, pour un choix ſenſé qu'il a fait.

GERONTE.

Je vous prie de me dire, ſi vous êtes devenus fous & enragés, tous tant que vous êtes. Le Père veut me parler raiſon, & ne ſait ce qu'il dit; la Mère en vraye Megère m'accable d'injures; la fille m'applaudit, & la ſuivante m'appelle ſon Amant ſans ſavoir pourquoi! Eſt-ce une gageure que vous avez faite?

MAD.

MAD. LISIMON.

Avouez, qu'on n'a jamais vû rien de plus hardi ni de plus effronté. Dans le tems que tout eſt découvert . . . .

GERONTE.

Mais quoi, de par tous les Diables? Qu'eſt-ce que vous avez découvert . . . .

LISIMON.

A quoi ſert-il de feindre. Vous ne faites qu'irriter ma femme qui eſt capable d'oublier les égards qui vous ſont dûs. Tous les ſtratagémes ne tiennent point contre une choſe écrite & ſignée.

GERONTE.

Et Job ne tiendroit point contre un pareil perſifflage. Sachez, Monſieur, que j'ai auſſi la tête chaude, & que ſi l'on penſe ſe moquer ici de moi, ma bile . . . ,

LOUISON *paſſant la main ſous le menton de Geronte.*

Mon cher Cœur, ne vous fâchez point, la colère pourroit vous faire mal.

GERONTE.

En voici d'un autre. Mon cher Cœur . . . Mon cher Cœur . . . Eſt-ce une mode qui s'eſt introduite depuis mon abſence, que les Suivantes tâchent de réparer par leur complaiſance, ce que les Meres gâtent par une impertinente ſévérité?

SCENE

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE *à Emilie.*

Voici, ma Sœur, un billet qui s'adreſſe à vous.

EMILIE.

A moi, ma Sœur?

ANGELIQUE.

Oui à vous, & j'ai ordre de vous le remettre en propres mains.

EMILIE.

Et de qui vient-il?

ANGELIQUE.

Vous le verrez.

EMILIE *à part.*

Apparemment de Valère.

à Angelique.

Vous pouvez le garder, je n'ai de correſpondance avec perſonne, & je ne ne reçois point de billets d'un inconnu.

ANGELIQUE.

Oh! vous pouvez le lire hardiment.

EMILIE *à part.*

Il m'annonce apparemment le choix qu'il a fait d'Angelique.

à Angelique.

Vous triomphez ma Sœur.

AN-

ANGELIQUE.

Il eſt vrai, & mon triomphe a dequoi me rendre glorieuſe. Ce billet vous en dira davantage.

EMILIE.

Il n'eſt pas d'une ame généreuſe d'étaler tout l'appareil de ſa victoire aux yeux du vaincu, & de ſe repaître de ſa confuſion.

ANGELIQUE.

Auſſi ne vous dis-je point de le lire en ma préſence. Nous rougirons peut-être toutes deux.

EMILIE.

Voyons donc . . . Je le lirai tantôt . . . Au moins ne m'annoncera-t-on rien à quoi je ne m'attende.

ANGELIQUE.

J'en ſuis perſuadée.

EMILIE.

Mais Valère pouvoit me dire tout naturellement ce qu'il avoit à m'apprendre; & vous auriez pu vous diſpenſer, ma Sœur, de vous charger de cette commiſſion.

ANGELIQUE.

Vous me paroiſſez piquée. Je ne veux point m'attirer des reproches. Adieu, ma Sœur. Dans un moment vous me voudrez ſans doute tant de mal, que nôtre amitié pourroit

en souffrir, ainsi permettez-moi de vous embrasser, peut-être pour la dernière fois.

Elle embrasse Emilie.

EMILIE *à part.*

Je suis outrée. Quelle contenance tenir?

ANGELIQUE *à Monsieur & Madame Lisimon.*

Et vous, Monsieur & Madame, je me flatte que vous ne mettrez point d'obstacle au dessein de cette Lettre.

Elle fait une profonde révérence & sort.

MAD. LISIMON.

Non, ma Fille, ce mariage me fait autant de plaisir que si c'étoit pour moi-même.

Angelique sort.

SCENE VII.

LISIMON, MAD. LISIMON, EMILIE, GERONTE, LOUISON.

EMILIE *à Lisimon.*

Mon Pére, je n'ai point de secret pour vous. Daignez lire ce billet, & annoncez-moi l'arrêt qu'on y prononce contre moi.

LISIMON *ouvre la Lettre, & après y avoir jetté les yeux, il témoigne par ses gestes son étonnement & sa joye.*

Ma chere femme, mes amis, ma fille, écoutez-moi. il

il lit.

„Ma chére Sœur. Je réconnois aujourd'hui que le goût du grand monde eſt plus „capable de triompher des paſſions que toutes „les ſpéculations philoſophiques. J'ai été ſur „le bord du précipice, j'ai penſé prendre un „attachement ſérieux pour Valére, & peu „s'en eſt falu que je n'aye ſacrifié à cette fan„taiſie la ſincére amitié que j'ai pour vous. „Mais, grace au Ciel, la réflexion m'eſt re„venuë. Mon bonheur avec un mari n'auroit „été que momentané, & je vous aurois renduë „malheureuſe pour long-tems. Cet amour „conjugal, que l'on croit ſi piquant avant les „nôces, qui s'évapore, & qui devient ſi inſi„pide au bout de trois mois, a penſé me faire „renoncer aux charmes du grand monde, & „au plaiſir de vous rendre heureuſe. Je ſai „que vous penſez pour le mariage autrement „que moi. Je vous en félicite, & je vous cé„de ſans regret mes prétentions ſur Valére. „Je vais même me retirer pendant quelque „tems chez ma Tante à la campagne, pour „ne pas être témoin d'un délire matrimonial, „qui pourroit, Dieu me le pardonne, deve„nir épidémique. Le ſacrifice que je vous „fais n'eſt pas grand pour moi, & toute la ré„compenſe que je vous en demande, c'eſt de „toujours aimer, après ce fidéle Epoux, votre „tendre Sœur Angélique.

LISIMON.

Voilà qui eſt admirable!

GERONTE.

Par ma foi, voilà une drôle de fille. Je veux faire ſa fortune.

MAD. LSIMON.

Quelle archi-folle. Oh! cela ne ſe paſſera pas ainſi.

EMILIE.

Vous avez raiſon, ma chére mére, cela ne doit point ſe paſſer ainſi. Permettez que je coure arrêter ma Sœur, & que ce ſoit moi qui me retire à la Campagne.

MAD. LISIMON.

Ces filles ſont, ma foi, timbrées. Tantôt elles ſe chamaillent pour épouſer toutes les deux le même homme, & le moment d'après ni l'une ni l'autre n'en veut. Oh! il n'en ſera rien, je veux voir aujourd'hui une nôce du moins dans ma maiſon, j'en jure.

EMILIE.

Madame, permettez-moi de céder Valére à ma Sœur: & ſi vous voulez abſolument faire un ſacrifice à l'hymen, que j'en ſois la triſte victime. J'aimerois mieux épouſer Géronte, que d'irriter votre colére.

LOUISON *à part.*

Oh! pour celui-là, vous n'en croquerez que d'une dent.

GERONTE.

Diable, vous voudriez me faire l'honneur de m'épouſer par deſeſpoir.

LISIMON.

Ne décidons rien. Emilie témoigne dans cette affaire des ſentimens qui méritent que ſon bonheur en ſoit la récompenſe. Mais ce bonheur ne ſauroit être parfait ſi Valere ne ſe déclare.

MAD. LISIMON.

En ce cas là mon procés eſt gagné. Il aime Angelique.

LISIMON.

Je veux le conſulter. C'eſt à lui à reconnoître par un retour ſincère la tendreſſe & les vertus de ma fille.

LOUISON.

Le voilà juſtement. C'eſt le Loup de la fable.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, VALERE.

VALERE.

Je vous trouve ici fort à propos.

à Monſieur & Madame Liſimon.

Vous avez daigné me laiſſer le choix entre Mesdemoiſelles vos filles. C'eſt une bonté dont

je

je reconnois vivement tout le prix, que je ne mérite point, mais dont je me rendrois tout à fait indigne si j'en abusois plus longtems.

MAD. LISIMON.

Ha, ha! bon cela.

VALERE.

Le mérite distingué de l'une & de l'autre a tenu longtems mon cœur en suspens.

MAD. LISIMON.

Mais . . . .

VALERE.

Mais ce cœur s'est enfin trouvé vaincu par des charmes tout-puissans. Il s'est déclaré en faveur de l'aimable . . . .

MAD. LISIMON *l'interrompant.*

Angelique . . . .

VALERE.

Emilie.

EMILIE.

Juste Ciel!

MAD. LISIMON *se grattant l'oreille.*

Emilie . . . Vous voulez dire Angelique.

VALERE.

Non, Madame, permettez que ce soit Emilie.

MAD. LISIMON *à part.*

Le sot!

LISIMON *embrassant Valere.*

Mes larmes doivent vous faire connoître combien j'approuve votre choix.

VA-

VALERE *à Emilie.*

Mais, Mademoiſelle, il s'en faut de beaucoup que mon bonheur ſoit complet. Vos ſentimens s'accorderont-ils avec ceux de votre pére, & ne mettrez-vous point d'obſtacle à ſes deſirs & aux miens?

EMILIE.

Valere, que vous me cauſez de trouble!

VALERE.

Puis-je eſpérer ſurtout qu'en recevant vôtre main, je la doive plûtôt à vôtre inclination qu'à vôtre obéiſſance?

EMILIE.

Quel que ſoit le reſpect que je porte aux ordres de mes parens, leurs bontés ſont telles que je me crois libre en ce moment, & que mon cœur ſeul diſpoſera de ma main.

VALERE *ſe jettant à ſes pieds.*

Eh! bien, donc, divine Emilie, ne differez point de faire le bonheur d'un Amant qui vous adore.

EMILIE

Valere, levez-vous.

VALERE.

L'irréſolution que j'ai fait paroître dans mon choix, vous eſt une aſſurance que mon amour ſera durable, puis qu'il eſt fondé ſur l'eſtime.

EMILIE.

Je n'ai garde de vous en faire des repro-

ches. Le tems que vous avez pris, pour vous déterminer, m'a servi à approfondir vôtre caractere.

VALERE.

Hélas! puis-je me flatter . . . .

EMILIE.

J'ai trouvé beaucoup de raison dans vôtre conduite, un fonds de probité dans toutes vos démarches, de la politesse dans manieres, de la douceur dans vôtre esprit, une gayeté raisonnable dans vôtre humeur.

VALERE.

Illusions trop heureuses pour moi, que vos seules bontés vous ont faites en ma faveur! Mais pourrois-je conclure de là . . . . .

EMILIE.

Que vous êtes aimé.

VALERE *avec précipitation.*

Mon bonheur ne se conçoit point. Non, jamais mortel n'en a goûté de semblable. Madame, Monsieur, partagez ma joye . . . Je succombe sous les transports qu'elle me cause .. Se peut-il que tant de mérite se trouve réüni pour faire ma félicité?

il baise la main d'Emilie.

se tournant vers Lisimon.

Mais vous, Monsieur, vous ne dites rien. Regréteriez-vous d'avoir fait le mortel le plus heureux qui fut jamais?

LISI-

LISIMON.

Si ma joye n'éclate point avec tant de vivacité, c'eſt que je commence par bénir le Ciel qui ne laiſſe jamais la vertu ſans récompenſe.

VALERE.

Et vous, Madame, vous gardez également le ſilence. Que vôtre conſentement mette le comble à mes vœux!

MAD. LISIMON. *à Geronte.*

Mais vous, Monſieur, qui vous tenez là, comme la Statuë au feſtin de Pierre, c'eſt bien vôtre faute ſi tout va ici à rebours; vous êtes cauſe que rien ne réüſſit ſelon mes ſouhaits.

GERONTE.

Je vois en effet que je joüe ici le rôle d'un ſot.

MAD. LISIMON.

Vous êtes pire que tout cela.

GERONTE.

Je vous ai laiſſé dire. Mais que voulez-vous de moi? D'où vient vôtre colère, pourquoi me grondez-vous?

MAD. LISIMON.

Comment? N'en ai-je pas ſujet? Vous introduire dans ma maiſon ſous prétexte de vouloir épouſer une de mes filles, & tout cela pour vous laiſſer ſéduire par une guenon de fille de chambre?

GERONTE.

Moi.

MAD. LISIMON.

Oui; & lui donner enfin une promeſſe ſolemnelle de mariage.

GERONTE.

Moi? j'ai fait tout cela?

à Liſimon.

Je vous conſeille, Monſieur, de faire veiller ſur Madame vôtre épouſe. Il y a là quelque dérangement.

MAD. LISIMON *lui montrant la promeſſe de mariage.*

Liſez, Monſieur, & cachez-vous de honte aux yeux de l'Univers.

GERONTE.

Cela ſe peut-il? Oui, c'eſt ma main, mais c'eſt le Diable qui l'a écrit. *il rêve.*

MAD. LISIMON.

Comme le voilà pénaut.

LOUISON.

Je me flatte, Monſieur, que vous ne vous en dédirez point. Tant de proteſtations, tant de ſermens, & enfin une promeſſe par écrit . . .

GERONTE.

Moi, je vous ai fait des proteſtations & des ſermens?

LOUISON.

Oui, ou vous, ou Satan ſous vôtre figure.

GE-

GERONTE.

Voilà ce que c'eſt que le vin. Liqueur maudite! M. foi, il faut que j'aïe été bien gris quand je fis tant de ſottiſes, car je veux être pendu ſi je m'en ſouviens. Eſt-ce que je déraiſonnai beaucoup dans ces momens-là?

LOUISON.

Non vraiment. Vous parliez de fort bon ſens, & vous avez même fait l'action la plus raiſonnable de vôtre vie.

GERONTE.

Petite Coquine! *il rêve.*

MAD. LISIMON.

Sa conſcience ſe réveille à la fin.

GERONTE.

Madame, je vous proteſte ſur tout ce qu'il y a de ſacré que je n'ai abſolument aucune idée de tout ce chipotage-ci. Mais, conſidérez ce que je vais vous dire. Voici vôtre fille cadette qui va ſe marier à Valère. L'ainée s'eſt ſauvée pour aller demeurer à la Campagne, & à vous dire franchement, nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre . . . Parbleu! qu'elle eſt fringante! . . .

MAD. LISIMON.

Quel parti prendrez-vous donc?

GERONTE.

Mais, puiſque ce petit Chiffon-là veut

m'avoir, & qu'elle me montre par écrit que je dois l'épouſer, je ne veux pas m'en dédire.

MAD. LISIMON.

Cœur lâche & bas!

GERONTE.

Eh! que ſait-on: je retournerai peut-être à la Chine, & je pourrai la faire paſſer pour une grande Dame comme tant d'autres.

LOUISON.

En vérité, je ne vois rien d'extraordinaire à cela. Monſieur Geronte n'eſt pas homme à ſe laiſſer gouverner par des préjugés.

GERONTE.

Mademoiſelle Louiſon, ſi je fais tant que de vous épouſer en face d'Egliſe, ſerez-vous bien reconnoiſſante de cet honneur, m'aimerez-vous, me careſſerez vous bien, n'écornerez-vous jamais la fidélité promiſe?

LOUISON.

Vous me faites rougir.

GERONTE.

Tréve de modeſtie.

LOUISON.

Mais, Monſieur Geronte, ſi vous voulez me promettre d'être ſage à l'avenir, de renoncer au vin, de m'aimer auſſi tendrement que vous me l'avez proteſté dans vôtre yvreſſe, je pourrai conſentir à vous épouſer.

GE-

GERONTE.

Tu fais des conditions?

LOUISON.

Voulez-vous qu'une fille ſe rende de but en blanc?

GERONTE.

Ah ça! touches-là. Je t'épouſe.

LOUISON.

Soit, j'y conſens, & je vais ſignifier le congé à tous vos rivaux.

GERONTE.

Tu me rajeunis de dix ans. Vois-tu, j'ai beſoin d'une femme qui me dorlotte & me ſoigne.

LOUISON.

Vous n'auriez jamais pu tomber en de meilleures mains.

SCENE IX. ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, PASQUIN *accompagné d'un Notaire.*

GERONTE *à Pasquin.*

Bélitre, pourquoi viens-tu nous troubler ici?

PASQUIN.

Pour mes affaires.

GERONTE.

Et que nous veut cet autre Original à face de Palais?

PASQUIN.

C'eſt un honnête Notaire royal, qui vient proteſter contre vos déloyautés.

GERONTE.

Mes déloyautés! Maraut!

PASQUIN.

Et contre celles de cette indigne créature-là.

GERONTE *levant ſa Canne ſur lui.*

Coquin, ſais-tu bien que c'eſt ta Maitreſſe.

PASQUIN.

Que trop bien. Je ſais plus, c'eſt que vous en voudriez faire la vôtre.

GERONTE.

Miſérable! J'en fais ma femme.

PASQUIN *au Notaire.*

Ecrivez, Monſieur Paraphe, comme quoi il a déclaré, en préſence de témoins, qu'il en veut faire ſa femme. *le Notaire écrit.*

GERONTE.

Es-tu devenu fol tout-à-fait?

PASQUIN.

Raſſions.

GERONTE.

Encore un coup, que me veut ce butor-là?

PASQUIN.

Encore un coup, il vient de proteſter contre toutes les entrepriſes, que vous pourriez former ſur Mademoiſelle Louiſon, ici préſente.

GERONTE.

Au nom de qui?

PAS-

PASQUIN.

D'un fort honnête homme, qui s'appelle Pasquin, jadis vôtre Serviteur.

GERONTE.

Il eſt yvre, ce gueux-là.

LOUISON.

Et de quel droit, oſez-vous entreprendre une pareille impertinence?

PASQUIN.

Comment, Coquine, tu ne m'as pas fait mille agaceries, tu ne m'as pas donné l'eſpérance de m'épouſer, tu n'a pas écouté mes doux propos, tu n'a pas accepté la belle pagode que j'avois tirée des balots de mon Maitre? .... tout cela ne me donne aucun droit ſur ta perſonne?

GERONTE.

Non, mais tout cela me donne un droit ſur tes épaules. *il veut le frapper.*

LOUISON *l'arrêtant.*

Je vous demande grace pour lui. Les coups de bâton ſont de mauvais augure; & ce jour, le premier de notre tendre union, ne doit être marqué que par des bienfaits.

GERONTE.

Mais voudriez-vous, mon poulet, que je ſouffriſſe ſes impertinences.

LISIMON *bas à Geronte.*

Je vous conſeille de mettre un baillon d'or ſur la bouche de ce Valet. Cent écus feront

plus ſur ſon ame que cent coups de nerfs de bœuf ſur ſon dos.

GERONTE.

Je le veux bien. Or ça, Monſieur Pasquin, ſi nous étions à bord, vous ſentez bien que je vous enverrois à fond de cale, & que là je vous ferois expirer ſous le bâton.

PASQUIN.

Mais, Monſieur, nous ſommes à terre. Monſieur Paraphe proteſtera contre toutes les voyes de fait.

GERONTE.

Cependant ma bonté vous pardonne, & au lieu des étrivières que vous avez ſi duement meritées, je veux bien vous offrir une vingtaine de Loïus pour vous faire oublier vos amours.

PASQUIN.

J'ai toujours dit que dans le fond vous n'aviez pas l'ame d'un feſſe-Mathieu.

LOUSON.

Ah ça, Pasquin; ne ſois pas un ſot, accepte la propoſition, ou tu n'auras rien. Je veux bien auſſi te garder à mon ſervice, mais à condition que tu ſeras ſage à l'avenir, & que tu quitteras ton penchant à l'yvrognerie, au menſonge, au jeu, & à la débauche.

PASQUIN.

Mais voyez donc, avec quelle facilité ces Créatures parvenuës peuvent prendre l'air & le ton de grandes Dames.

GE-

GERONTE.

Le veux-tu, ou non? Prens cette bourſe, ou je t'aſſomme.

PASQUIN.

L'alternative eſt crouſtilleuſe.

Il ſe ſaiſit de la bourſe.

VALERE *à Madame Liſimon.*

Vous avez été la première à m'accepter pour gendre, mon cœur s'eſt declaré en faveur d'Emilie, & je me flatte, Madame, que vous donnerez à mon choix une entiere approbation.

MAD. LISIMON.

Je croyois que vous auriez aſſez de goût pour choiſir Angelique.

EMILIE.

Par où, Madame, ai-je pû mériter votre disgrace? Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je vous en demande pardon, & je renoncerai plûtot à la ſatisfaction de poſſeder Valere que de cauſer le moindre chagrin à une Mère, pour laquelle j'aurai toute ma vie le reſpect le plus tendre.

MAD. LISIMON.

Vous me deſarmez, mon Enfant. Non, je conſens de bon cœur à vôtre mariage. Cette union fait plaiſir à vôtre Père, & nous ne manquerons pas de trouver quelque bon parti pour Angelique.

EMILIE *lui baiſant la main.*

Recevez mes remercimens ſincéres. VA-

VALERE.

J'oſe y joindre les miens, & je tâcherai de vous en marquer toujours ma vive reconnoiſſance.

GERONTE.

Ma foi, voilà quatre cœurs bien contens. Angelique va ſe grater encore l'oreille de m'avoir refuſé.

LOUISON.

Ne penſez plus à Mademoiſelle Angelique. Il faudra que vous ne viviez deſormais que pour moi.

GERONTE.

Oui, ma Poulette, je ſuis à vous jusqu'au dernier ſoupir. Vous ſerez toujours le point ſeptentrional, vers lequel ſe fixera l'aiguille de mon amour.

LISIMON.

Je ne vois rien, Madame, qui puiſſe nous empêcher de conclure le mariage de Valere & d'Emilie. Voici fort à propos un Notaire qui pourra dreſſer le Contrat. Rentrons, mes amis, pour regler les nôces. Mes Enfans, puiſſe vôtre bonheur être à jamais durable! Vôtre union me confirme dans la perſuaſion que le vrai mérite triomphe à la fin du cinquant.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE MARIAGE

COMÉDIE

EN UN ACTE

ACTEURS.

JEROME.

MADAME JEROME, sa femme.

ISABELLE, leur fille, aimée de VALERE.

LEANDRE, leur fils, amant de JULIE.

JULIE.

VALERE.

L'OLIVE, Laquais de VALERE.

MARTHE, vieille servante de M. JEROME (boiteuse.)

UN COURTIER (begue)

La Scene est dans la Maison de Monsr. Jerome.

LE MARIAGE, COMEDIE EN UN ACTE,

imitée d'une piéce Hollandoiſe qui porte le même titre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JEROME, MAD. JEROME.

MAD. JEROME.

Mais, Monſieur Jerome, quel caprice? N'y aura-t-il jamais moyen de vous faire entendre raiſon?

JEROME.

Sornettes que tout cela. Et quand vous babilleriez juſqu'à demain, je n'y conſentirai point.

MAD.

MAD. JEROME.

Qu'une femme eſt à plaindre lorsqu'il y a une tête auſſi revêche ſur les épaules de ſon mari!

JEROME.

Ce ſont là de vos douceurs ordinaires, Mad. Jerome. Mais peu m'importe. Je ne veux point en entendre parler.

MAD. JEROME.

Mais . . .

JEROME.

Point de mais. Je vous prie de me laiſſer en repos, ou . . .

MAD. JEROME.

Eh! bien, que ferez-vous? Voyez. Il ne me ſera plus permis de dire un mot ſur l'établiſſement de nos enfans? Vous ne me croyez donc pas aſſez raiſonnable pour celà?

JEROME.

Helas! Madame Jerome! Tout le monde croit l'être, & c'eſt une choſe ſi rare.

MAD. JEROME.

Il n'eſt pas prudent d'impoſer ſilence aux femmes. Si j'en avois été crue, vous n'auriez pas confié tant d'argent à un ſeul homme. Voilà vôtre débiteur décampé. Où prendrez-vous maintenant vos trente mille francs? Quelle dot pourrez-vous donner à vos enfans?

JEROME.

Encore des reproches? MAD.

MAD. JEROME.

Vous faites faute sur faute. Quelle folie, par exemple, de ne pas donner un mari à sa fille quand l'occasion s'en présente.

JEROME.

J'en convions, On n'en prend pas tous les jours à ce trébuchet-là. Mais il s'agit d'un bon mariage, d'un établissement solide. Et où le trouverez-vous pour vôtre fille?

MAD. JEROME.

Eh! quoi? quest-ce qui manque à nôtre voisin?

JEROME.

Merci de ma vie! vous voudriez donner vôtre fille à un veuf, qui a par dessus le marché une troupe d'enfans sur les bras?

MAD. JEROME.

Mais vraiment oui. Vous en étonnez-vous?

JEROME.

Certes, ma femme, on voit bien que vous ne savez guere ce qui se passe dans le monde. Un mariage entre un garçon & une fille ne devient que trop souvent la source de mille petites quérelles domestiques: eh! que doit-on attendre quand on épouse un veuf chargé d'une nombreuse famille? La pauvre femme auroit beau se mettre en quatre, elle ne contentera jamais son mari. Toujours en dispute avec les enfans du premier lit, ces magots

courent au pére, & l'animent par leurs cris & leurs plaintes contre la belle-mére. A-t-il la tête chaude? voilà d'abord la maiſon en combuſtion. Si le mari meurt, la veuve eſt abimée de procés. Mon grand pére diſoit à ſa fille; *mon enfant, gardes-toi d'un mari qui peut comparer les bonnes qualités de ſa défunte femme aux tiennes, & qui ne manquera pas de t'en rebattre les oreilles.*

MAD. JEROME.

Si vous avez tant de répugnance pour un veuf, que dites-vous de Valére? Il eſt garçon.

JEROME.

Cela mérite réflexion. J'y penſerai.

MAD. JEROME.

Et nôtre Fils Leandre . . .

JEROME.

Comment vous voulez encore me parler de lui?

MAD. JEROME.

Eh! pourquoi non? . . . . Le voici juſtement.

SCENE II.

JEROME, MAD. JEROME, LEANDRE *vêtu fort ſimplement.*

LEANDRE.

Eh! bien, Mama, mon pére y a-t-il conſenti?

JERO-

JEROME.

A quoi consentirai-je? Que voulez-vous de moi? Vôtre mere, vous, & vôtre sœur, vous ne pensez qu'à me faire tourner la tête; vous me rendrez fou.

MAD. JEROME.

Mon cher Cœur, il ne veut vous parler que de son mariage.

JEROME.

C'est précisément ce qui me fait enrager. Ces drôles-là s'imaginent, qu'on va défendre les mariages, & qu'ils viendront trop tard. A peine ont-ils fait quelques pas dans le monde, qu'ils voudroient procréer des plats visages comme eux. Ecoutes-moi, que veux-tu faire d'une femme? Tu n'es pas Juif, & ta fécondité n'importe point à ta Nation.

LEANDRE.

Mais, mon cher Pére, on se marie bien plus jeune dans d'autres païs; en Portugal, par exemple . . .

JEROME.

Quel est donc le bel objet, que tu as en vue? quelle est donc cette jolie Créature?

MAD. JEROME.

C'est la fille de feu Monſ. Furet le Procureur.

JEROME.

Quoi? Julie?

LEANDRE.

Oui, mon cher Pére, Julie.

MAD. JEROME.

Elle-même. Il la fréquente déjà depuis quelque tems.

JEROME.

Et cela sans que vous m'en ayez dit le moindre chose?

MAD. JEROME.

Ne le grondez pas, mon cher poupon. Je lui avois commandé de tenir la chose cachée, jusqu'à ce qu'elle fut conclue. C'étoit pour vous éviter bien des peines & des inquiètudes.

JEROME.

Précaution admirable!

MAD. JEROME *le caressant.*

Ne vous fâchez point.

JEROME *brusquement.*

J'en ai sujet pourtant, je pense.

LEANDRE.

Si vous vouliez m'écouter, mon Pére, j'appaiserois bientot vôtre courroux.

JEROME.

Je n'ai pas besoin de longs discours. Dis-moi en deux mots jusqu'où en es-tu avec cette fille? Mais gardes-toi de mentir. Tu sais qu'on ne m'en impose point.

LEANDRE.

A Dieu ne plaise, mon cher Pére; que je veuille

veuille vous tromper. Sachez que nous nous ſommes promis, Julie & moi, une foi mutuelle.

JEROME.

Quelle audace! quelle précipitation!

LEANDRE.

Et je ſais auſſi de bonne part que les tuteurs & les parens y donneront leur agrément, pourvû que vous leur en faſſiez la demande.

JEROME.

Avouës que tu es un grand étourdi. Tu crois donc les gens mariés heureux; n'eſt-ce pas? Tu me fais pitié: ſi nous étions ſeuls je t'en dirois des nouvelles, mais en voilà une...

MAD. JEROME.

Non, non, vous n'avez qu'à dire. Je ſaurai me taire, je vous le promets.

JEROME.

En ce cas là, aſſeyons-nous. Mais gardez-vous de m'interrompre.

(ils s'aſſeyent.)

Sais-tu bien ce que veut dire le mot de femme?

LEANDRE.

Mais . . . une femme . . . eſt . . . oh! cela ſe ſent mieux qu'il ne s'explique.

JEROME.

Je vais te le dire. Une femme eſt un mal néceſſaire pour les écervelés. Les plus ſages s'en paſſent.

MAD. JEROME.

Mais, Monſieur Jerome!

JEROME.

Ne l'avois-je point dit? Toi qui prétens connoître ſi bien les anciens Philoſophes, ne ſais-tu pas qu'ils nous ont repréſenté une méchante femme, comme le plus grand de tous les maux.

LEANDRE.

J'en conviens; mais ce n'eſt que des méchantes qu'ils parlent.

JEROME.

Et où trouve-t-on les bonnes?

MAD. JEROME.

Mais, Monſieur Jerome, vous n'y penſez pas . . . .

JEROME.

Encore . . . ſouvenez-vous donc, que vous ne vouliez pas m'interrompre. Ce Cabaretier Hollandois, qui avoit fait peindre ſur ſon enſeigne, la bonne femme ſans tête, n'étoit pas un ſot.

LEANDER.

Vous plaiſantez, mon Pére.

JEROME.

Nenni, certes. Quand même ce ſage Hollandois ne l'auroit pas fait peindre ſur ſa porte, la choſe n'en eſt pas moins avérée. Je t'en citerois des exemples récens, mais l'affaire eſt

trop

trop délicate; il ne faut point réveiller le chat qui dort.

LEANDER.

J'ai lû l'hiſtoire, & je connois aſſez le monde, pour ſavoir qu'il y a eu de tout tems, & qu'on voit encore un grand nombre de femmes, qui ſont les délices de leurs Epoux.

JEROME.

Cites-m'en une ſeule. Je t'en nommerai mille, qui ſont damner leurs Maris.

LEANDER.

Mais, laiſſez-moi réfléchir un peu . . . la mémoire . . .

MAD. JEROME.

Il n'eſt pas beſoin d'aller ſi loin, mon fils. Nommez-moi . . .

JEROME.

Halte-là, ma femme. Je vous citerai, moi.

MAD. JEROME.

Oh! c'en eſt trop, Monſieur Jerome.

JEROME.

Léandre, ſuis mes conſeils. Ne vas point troquer ta liberté contre l'eſclavage. Un grand homme a dit: *qu'un Epoux n'a que deux beaux jours dans ſa vie, celui de ſon mariage, & celui de l'enterrement de ſa femme.* Je crois que c'étoit un des ſept Sages de Grece. C'eſt un fort bon mot. Qu'en dis-tu?

LEANDER.

Je dis, que vos argumens ne ſont pas aſſez forts pour me faire renoncer au mariage.

JEROME.

Par quelle raiſon veux-tu donc épouſer Julie?

LEANDER.

Pour ne pas laiſſer éteindre vôtre famille, pour procréer des enfans. Rien n'eſt plus doux, ce me ſemble, que de voir ces pauvres petits moutons jouër autour de leur Papa.

JEROME.

Par ma foi, tu as tout-à-fait l'air Papa. C'eſt donc là la raiſon qui te porte au mariage?

LEANDER.

Ouï, mon cher Pére. Ne croyez point que ce ſoit par un eſprit de libertinage, pour me ſouſtraire à vôtre autorité, ou pour pouvoir, comme penſent la plupart de nos jeunes gens, fréquenter les ſpectacles, les caffés, les cabarets, ſans que leurs parens puiſſent y trouver à redire.

JEROME.

Ha, ha! c'eſt donc là ce qu'ils s'imaginent?

LEANDER.

Ouï, vraiment. Car quand une fois on eſt

eſt marié, on vit à ſa fantaiſie. On a maiſon, jardin, chevaux : . .

JEROME.

Oui, tout va le mieux du monde, ſi la chére moitié y conſent. Il y aura, par exemple, vingt-ſept ans à Pâques prochain que je ſuis marié avec ta mére, & pendant tout ce tems pas un de mes amis n'a goûté de nôtre vin, que Madame Jerome n'ait fait une mine allongée, qui auroit fait fuïr les plus intrépides paraſites. Elle n'eſt pas la ſeule. Si l'on vouloit faire un examen, je ſuis ſûr, qu'il ſe trouveroit plus de dix maris dans le parterre, qui ont à ſe plaindre du même mal domeſtique.

MAD. JEROME *d'un ton animé.*

Je le crois bien, Monſieur Jerome. Si je n'y avois pris garde, il y a longtems que vous auriez mis tous nos biens dans la lechefrite. Croyez vous, que . . .

JEROME *l'interrompant.*

Point de colére, Mamour. Je vois bien qu'il eſt tems de ſe taire. Léandre, tu peux voir par mon exemple, combien un mari eſt maitre chez ſoi.

MAD. JEROME *fort en colére & ſe levant.*

Ah! je ne ſaurois garder plus longtems le ſilence. N'eſt-ce pas une honte . . .

JEROME.

Briſons là-deſſus, Madame Jerome. Vous ſavez, que j'ai auſſi la tête près du bonnet.

MAD. JEROME.

Dieu le ſait.

à part à Léandre.

Vas, mon fils, pares-toi de tes plus beaux habits, & cours préſenter la main à ta promiſe. Elle viendra prendre le Caffé avec ta Sœur.

LEANDRE.

J'y vais de ce pas. Tâchez en attendant de fléchir mon Pére.

MAD. JEROME.

Je ferai mon poſſible.

SCENE III.

JEROME, MAD. JEROME.

JEROME.

Léandre! . . . Mais où va donc-ce garçon?

MAD. JEROME.

Je l'ai chargé d'une commiſſion. Il reviendra tout à l'heure. Avez-vous quelque ordre à lui donner?

JEROME.

Oui, il doit copier une lettre que je viens d'écrire.

MAD.

MAD. JEROME.

Voici nôtre Iſabelle.

JEROME.

Qu'eſt-ce que celle-là nous viendra chanter?

SCENE IV.

JEROME, MADAME JEROME, ISABELLE.

ISABELLE.

Vous n'ignorez pas, mon cher Pére, que Valere depuis quelque tems eſt fort aſſidu auprés de moi, qu'il me témoigne beaucoup de tendreſſe, qu'il veut que je me déclare. Je ne puis éluder plus longtems ſes preſſantes ſollicitations, & je ne voudrois rien conclure ſans votre aveu. Je viens en rougiſſant vous demander ce que je dois faire?

JEROME.

En doutez-vous, ma fille?

MAD. JEROME.

Voilà qui eſt ſenſé. Il faut conclure le marché, le plûtot eſt le mieux.

JEROME.

Juſtement le contraire. C'eſt un refus qu'il faut donner. Voilà mon idée.

ISABELLE.

O Ciel!

JEROME.

Mais, ma fille, y penſez-vous? Savez-vous bien que c'eſt pour toujours qu'on ſe marie? .... Pour toujours .... Oui, pour toujours.

ISABELLE.

Tant mieux, mon Père.

JEROME.

Te marier mon Enfant? Vas, vas. Tu t'en repentiras. Tant qu'une fille eſt libre, elle peut ſe procurer mille agrémens; ſe marie-t-elle, adieu les plaiſirs. Les ſoins du ménage la jettent dans une eſpece de létargie, dont elle ne ſe réveille que pour chanter à côté d'un berceau. Paſſe encore pour la premiére année. On viſite ſes amis, la nouvelle épouſe eſt menée en triomphe. Mais bientôt le jeune époux, amant autrefois ſi aſſidu, néglige ſa femme pour courir aprés ſa liberté. Elle eſt réduite à garder la maiſon, tandis qu'il voltige à droite & à gauche. S'il fait une partie de Cabaret, s'il ſoupe gayement chez ſes amis, on y penſe peu à la pauvre femme, qui ſe morfond chez elle en attendant le retour de ſon galant Epoux. Il rentre enfin la tête chargée des vapeurs de vin. Il gronde, tout le fâche, tout l'inquiéte. Femme, enfans, domeſtiques, tout ce qu'il rencontre, eſt l'objet de ſa mauvaiſe humeur. Il

veut

veut regagner ſur eux les pertes qu'il a faites dans ſa Cotterie. Là il buvoit des vins précieux, & jouoit l'or à pleines mains ; ici il murmure, il léſine pour une botte d'allumettes. Enfin en jurant il gagne le lit, s'endort, & laiſſe ſa femme au déſeſpoir.

ISABELLE.

Mais, mon cher Père, je ne vous ai jamais vû agir ainſi.

MAD. JEROME.

Vous avez raiſon. Depuis vingt-ſept ans que nous vivons en ménage, pareille choſe ne s'eſt point paſſée.

JEROME.

Ah! je le crois bien, Mamour. Mais c'eſt que les Jeromes ſont rares.

ISABELLE.

Valere eſt ſi aimable. Je ſuis ſure qu'il vous imitera.

JEROME.

Oh! ils ſont tous aimables, tandis qu'ils ſont garçons, mais je vous parle des maris.

MAD. JEROME.

Je me fais caution pour Valere. Sa conduite peut ſervir d'exemple aux autres. Si vous voulez m'en croire, vous lui donnerez nôtre fille.

JE-

JEROME.

Allez donc l'appeller; que je lui parle moi-même.

ISABELLE *avec vivacité.*

Volontiers, mon cher Père, volontiers.

SCENE V.

JEROME, MADAME JEROME.

JEROME.

Eh! bien, que dites vous, Madame Jerome? Ai-je mieux plaidé la cauſe des maris que celle des femmes?

MAD. JEROME.

Non. Je commence à être plus contente de vous.

JEROME.

Il faut toujours préſenter à ſes enfans le mariage du plus mauvais côté, pour n'avoir point leurs plaintes & leurs reproches à entendre dans la ſuite. Tant mieux ſi l'événement eſt plus heureux que les apparences.

MAD. JEROME.

Je craindrois moi de les dégoûter.

JEROME.

Ne craignez rien; la Nature y a mis bon ordre. Mais voulez-vous que je vous dise pourquoi vous aimeriez à les marier?

MAD.

MAD. JEROME.

Voyons.

JEROME.

C'eſt que vous ſeriez bien aiſe d'être grand-Mére. Avouez que j'ai raiſon. Je ſai que les femmes de vôtre âge ne ſont jamais plus contentes que quand elles ont de pareilles occupations. Quelle joie quand la fille ou la brû eſt prête d'accoucher, quand il faut préparer le trouſſeau! Quelle fête que celle d'un batême! Quel plaiſir de préſider à des viſites de couche, de commander à une nourrice, à une garde . . . .

MAD. JEROME.

Ah! je ne ſaurois diſconvenir que ce ne ſoit là un plaiſir.

JEROME.

L'eau vous en vient à la bouche, Madame Jerome, l'eau vous en vient à la bouche.

SCENE VI.

JEROME, MADAME JEROME, ISABELLE, VALERE.

JEROME.

Quoi, vous voilà déjà de retour, Iſabelle? Les filles ſont expéditives quand il s'agit des affaires de leurs galants.

ISA-

ISABELLE.

J'ai rencontré Monſieur dans le veſtibule, & je l'ai amené.

VALERE *à Jerome.*

L'objet de ma viſite ne ſauroit vous être inconnu, Monſieur; vous ſavez que la beauté, les vertus, & le mérite de Mademoiſelle vôtre fille, ont captivé depuis longtems mon cœur. Je n'aſpire qu'au bonheur d'unir mon ſort au ſien, & je viens aujourd'hui vous demander vôtre conſentement pour cette union qui fera tout le bonheur de ma vie. J'eſpére que ma conduite me rendra digne de vôtre alliance, & mon unique étude . . .

JEROME *l'interrompant.*

Suffit, Monſieur, à moi le dez. Avez-vous bien réfléchi à la demande que vous faites? Vous-étes-vous mis devant les yeux toutes les difficultés qu'entraine l'état du mariage?

VALERE.

Oüi, Monſieur, & je ſuis préparé à tout.

JEROME.

Avez-vous jamais lû un certain live qui a pour titre; *les* 365 *plaiſirs*, *& les* 365 *déplaiſirs du mariage?*

MAD.

MAD. JEROME.

Et quand il auroit eu ses 365 doubles sottises, qu'est-ce que cela feroit à nôtre affaire?

JEROME.

Plus que vous ne pensez. Il auroit trouvé une liste fort ample de toutes les fantaisies qui passent réguliérement pendant le cours d'une année dans la tête d'une femme, & cela quand elle est sensée. Car pour les extravagantes, il est impossible de réduire leurs bizarreries à aucun système réglé.

VALERE.

L'amour nous fait passer sur toutes les fantaisies d'une femme aimable.

JEROME *ironiquement.*

A merveille. Le caprice est même la rocambole de la beauté. Mais, entrons dans quelques détails. Trouverez-vous fort gracieux quand tous les matins votre chére Epouse se sentira une migraine qui n'influera sur son humeur qu'aussi longtems qu'elle se trouvera seule avec vous?

VALERE.

Ce ne sera pas sa faute si elle est indisposée.

JEROME.

Bon; mais que direz-vous, ſi ſes yeux diſparoiſſent au moment qu'elle verra compagnie, ou qu'elle aura les Cartes à la main?

VALERE.

J'en bénirai le Ciel.

JEROME.

A merveille. Et quand vous ſerez parmi le monde aurez-vous une ſi grande ſatisfaction en voyant que votre femme prend une gayeté qui va jusqu'au bruyant, tandis qu'une troupe d'aigrefins voltige autour d'elle, & loüe ſes charmes & ſes ajuſtemens, mais que cette bonne humeur diſparoit à vôtre aproche, ou à la vuë d'une autre femme dont la parure ou la beauté l'emporte ſur la ſienne. Si elle vous dit alors; mon cher cœur, retirons-nous, je n'en puis plus, je me meurs, ſerez-vous aſſez complaiſant pour quitter brusquement la Compagnie, pour retourner au logis, & mettre la chére moitié au milieu de ſes lamentations dans un lit bien baſſiné?

VALERE.

Vous chargez le Tableau, & au bout du compte vos difficultés, Monſieur, ne ſont pas de grands malheurs. Je commencerai par

par prendre une femme raiſonnable, & ma tendreſſe pour elle fera le reſte. Tous les plaiſirs de la vie ont leurs déſagrémens, on ne s'en prive cependant point pour les incommodités qu'ils entrainent. Il n'y a que du tracas, & de la dépenſe à régaler ſes amis, & malgré cela on s'en fait une joye. Il en eſt de même du mariage.

MAD. JEROME.

Que cela eſt bien dit! En verité, Valere, vous parlez comme un Oracle.

VALERE.

Je dis ce que je penſe. Quand même le mariage auroit ſes inconveniens, il a auſſi de grands avantages qu'il faut mettre de l'autre côté dans la balance. Un mari ſent-il la moindre indiſpoſition? voyez comme ſa chére Epouſe le ſoigne, la careſſe, le dorlotte, comme elle ſoupire, comme elle gémit, comme elle pleure.

JEROME.

Larmes de Crocodile le plus ſouvent! Continuez votre Panégyrique.

VALERE.

On a une aimable Compagne dans le ſein de laquelle on peut dépoſer tous ſes chagrins,

& ſes ſecrets. Elle adoucit nos maux, augmente nos plaiſirs, corrige nos défauts avec douceur, loue nos vertus, prend ſoin de nos intérêts, de nôtre gloire, de nôtre ſanté.

JEROME.

Soyez marié ſix mois, & vous m'en direz des nouvelles. Vous vous laſſerez bien vite de ces ſermons qu'on vous fait entre deux rideaux. Le lit ſemble donner a une femme le privilége de contrôler à ſon gré toutes les actions & tous les propos que ſon mari a tenus dans la journée. .. Il y en a beaucoup qui laiſſent leurs femmes chez elles, pour ne pas être expoſés à ces charitables réprimandes.

VALERE.

L'intention & la politeſſe peuvent adoucir tout ce qu'il pourroit y avoir de fâcheux dans ces ſortes de reproches.

JEROME.

Soit. Puiſque vous êtes réſolu à tout, je ne vous ferai plus de réflexions générales. Mais diſons encore un mot de ma fille.

MAD. JEROME.

Eh! bien, quels nouveaux défauts lui allez-vous trouver?

JEROME.

Un trés grand. C'eſt qu'elle n'eſt pas riche.

che. Je ne ſaurois lui donner une dot bien conſidérable; je ne veux tromper perſonne, & encore moins un gendre. Cela fait les plus mauvais ménages du monde. On compte ſur de grands biens, on fait ſes arrangemens en conſéquence, & l'on eſt enſuite fort fâché de voir qu'on s'eſt trompé dans ſon calcul.

VALERE.

Je ſçai, Monſieur, que la premiere queſtion qu'on fait aujourd'hui en voulant épouſer une fille, roule ſur le bien qu'elle peut avoir, & que la beauté, les vertus, l'eſprit, l'humeur, & le caractére, ne ſemblent être que des objets acceſſoires: mais telle n'eſt pas ma façon de penſer. Je n'épouſerai jamais un petit monſtre pour ſon argent, ni ne troquerai contre un diner les ſolides agrémens de la vie. Je ne veux point frémir en donnant un baiſer. Les biens ſont paſſagers, on peut les perdre, & l'on garde toujours une femme déſagréable, dont on aura acheté les défauts.

JEROME.

Mais encore faut-il vivre. Dites-moi naturellement à quoi peut monter vôtre bien. N'exagérez point. Tous les promis ſont ordinairement riches, & toutes les promiſes belles. N'allez pas mettre auſſi des effets imaginaires en ligne de compte.

VALERE.

Je ſuis à même de vous convaincre par de bons documens que je poſſede en effets bien ſolides environ cent mille francs . . .

JEROEM.

En voilà beaucoup trop, Monſieur Valére, en voilà beaucoup!

MAD. JEROME.

Que nous veut, Marthe?

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS. MARTHE.

MARTHE.

Monſieur, on demande à vous parler.

JEROME.

Qui eſt-ce?

MARTHE.

C'eſt un original qui begaye ſi fort que j'ai peine à le comprendre.

JEROME.

Ha, ha! Ce ſera mon Courtier. Il vient me parler d'affaire. Je ſuis obligé de vous quitter pour un moment. Pardons, à l'honneur de vous revoir. *il ſort.*

SCENE

SCENE VIII.

MAD. JEROME, ISABELLE, VALERE MARTHE.

VALERE.

C'eſt le pére aux difficultés que Monſieur Jerome.

ISABELLE.

Ses intentions ſont cependant bonnes.

MARTHE.

Mais il eſt ſi grognard depuis quelque tems, que je voudrois pouvoir trouver un bon mari, pour ſortir avec honneur de céans.

MAD. JEROME.

Je ſçai bien ce qui le rend de ſi mauvaiſe humeur. Il a prêté la plus grande partie de ſon bien à un certain Quidam, qui vient de faire banqueroute, & qui pourroit bien nous ruïner, ſi l'on ne trouve encore de bons effets chez lui.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRECEDENS.

L'OLIVE.

L'OLIVE *à Valere.*

Je vous cherche, Monſieur, pour vous dire qu'il y a chez nous deux hommes qui vous

attendent: l'un porte un gros ſac d'argent, & l'autre qui qui ſemble être ſon Maitre, ne porte rien.

VALERE.

Je ſçai ce que c'eſt. On vient me rembourſer un Capital que j'avois prêté. Eh! bien, qu'ils attendent. Peut-on pour une affaire d'intérêt quitter l'aimable Iſabelle?

L'OLIVE.

C'eſt donc là ce charmant Enfant que vous couchez en joue depuis ſi longtems? Ma foi, vous avez le goût fin. Quel friand morceau!

VALERE.

Le fat. Elle a don l'honneur de vôtre approbation?

L'OLIVE.

Tout à fait. Je vous dirai bien plus; c'eſt que je crois vôtre mal contagieux. Depuis que vous voulez vous marier, je me ſens un certain gribouïllement dans le cœur, qui me menace d'une tentation matrimoniale.

VALERE.

Mesdames, en voilà bien d'une autre. Ce malotru que vous voyez là, ſe met en tête de ſe marier.

L'OLIVE *à part.*

Malotru. Ma foi, je vois beaucoup d'épouſeurs

ſeurs qui n'ont pas cette élégance là dans tout leur maintien.

MAD. JEROME.

Ce ſeroit un parti pour nôtre Marthe.

MARTHE *minaudant.*

Oh! Monſieur l'Olive ne penſera point à moi; je ne ſuis plus à la fleur de mon âge, & j'ai toujours eu pour le mariage une répugnance naturelle.

L'OLIVE.

Vous devriez plutôt dire ſurnaturelle, ma poulette.

MAD. JEROME.

Marthe n'eſt pas ſi déchirée, elle a encore de beaux reſtes, & d'ailleurs, telle que vous la voyez, ce n'eſt pas une fille pauvre. Je lui garde ſes gages depuis vingt ans.

L'OLIVE.

Diable! cela dit quelque choſe. Une femme, par exemple, qui me donneroit cent écus pour chaque année de ſon âge; plus elle ſeroit vieille, plus je l'aimerois.

ISABELLE.

L'Olive eſt furieuſement pour le ſolide.

L'OLIVE.

J'ai ce foible là. Or ça, Mademoiſelle Mar-

the, tenez, considérez, je vous prie, ce minois, ce nés, ces épaules . . .

MARTHE.

Monsieur l'Olive, vous me faites rougir . . . la pudeur . . . voulez-vous qu'une fille qui ne sait rien de rien . . . Ah! je crains les enfants . . .

MAD. JEROME.

Je vois bien que l'Olive a gagné son procés.

VALERE.

Pardonnez, Madame, si je ne puis lui permettre de pousser aujourd'hui plus loin la fleurette. Allez l'Olive dire à ces personnes qui m'attendent, de ne pas s'impatienter ou de revenir dans une heure.

MAD. JEROME.

Et moi, je m'en vais mettre ordre à mon ménage. Marthe, suivez-moi. Je vous laisse seule, Isabelle, avec Valére.

à Valère.

Car je vous regarde déjà comme mon gendre, & Monsieur Jerome ne tardera pas à revenir.

Madame Jerome sort d'un côté du théatre suivie de Marthe. L'Olive sort de l'autre. En s'en allant il s'remarque que Marthe est boiteuse, & en témoigne sa surprise par des gestes.

L'OLI-

L'OLIVE *au fond du théatre.*

Les charmes de Marthe la font pencher d'un côté. Il faudra mettre la bourſe de l'autre pour conſerver l'équilibre.

SCENE X.

ISABELLE, VALERE.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, les inconvéniens que mon pére nous a répreſentés me paroiſſent aſſez importants pour y faire réfléxion.

VALERE.

Ma chere Iſabelle, ne forgeons pas des monſtres pour les combattre. Ces ſortes de mauvais préſages ne s'enfantent que dans la tête des hypocondres.

ISABELLE.

Vous vous ſentez donc l'ame aſſez forte pour ſurmonter tous les petits chagrins qui naiſſent preſqua néceſſairement dans le ménage? Vous m'aimez aſſez pour ne pas vouloir me rendre malheureuſe?

VALERE *ſe jettant à ſes pieds.*

Adorable Iſabelle, douteriez-vous de ma raiſon & de mon cœur? Vous me connoiſſez depuis

depuis longtems, pouvez-vous former aucun ſcrupule ſur l'avenir? Laiſſons aux ames vulgaires les petites tracaſſeries, les diſputes, & toutes les miſéres qui répandent communément l'amertume dans les mariages. Quant à moi, je ne ceſſerai jamais d'être pour vous un amant auſſi tendre que fidéle.

ISABELLE *le relevant.*

Perſiſtez, Valére, dans ces ſentimens, & ſoyez ſûr du retour le plus ſincère.

VALERE.

Ne pourrions-nous pas imaginer quelque ſtratagême honnête pour faire conſentir Monſieur votre Père à nos deſſeins?

ISABELLE.

Chut. Je le vois venir, ſuivi de mon frére & de Julie.

SCENE XI.

ISABELLE, VALERE, JEROME, JULIE, LEANDRE *paré.*

JEROME *continuant une converſation avec Julie.*

Trêve de Complimens, vous dis-je, vous êtes la bien venuë.

JU-

JULIE *faisant toujours des révérences.*

Je vous demande pardon, Monsieur, mais c'est Monsieur vôtre fils, qui m'a forcé d'entrer. Vous m'en voyez tout confuse.

ISABELLE *l'embrassant.*

Vous vous moquez, ma chere Julie. Une visite de vous est une faveur singuliére. Je ne m'attendois pas à cet honneur. Quelle consolation pour moi d'avoir le bonheur de vous voir! Voilà une journée fort heureuse. Faites-moi la grace de vous approcher.

JEROME.

Finirez-vous bientôt avec toutes ces graces, ces honneurs, ces consolations, & tous ces Complimens.

ISABELLE.

Comme il vous plaira, mon cher Pére.

JEROME.

J'ai deux mots à dire à Mademoiselle . . . Des siéges!

Marthe vient ranger les siéges.

Asseyez-vous. Je vous entretiendrai d'une matiére, qui pour l'ordinaire ne déplait pas aux filles, c'est du mariage. Léandre m'a assuré que vous lui aviez promis vôtre main. Oh! ne rougissez point. Vous pouvez vous con-

confeſſer hardiment à moi, & Valère n'eſt pas non plus de trop ici. Il a les mêmes intentions pour Iſabelle, & je puis vous déclarer à tous deux mes ſentimens à la fois. Mais agiſſez avec autant de franchiſe que moi, & avouez naturellement ſi Leandre m'a dit vrai. Il ne me verroit de ſa vie, s'il avoit eu l'audace de me tromper.

LEANDRE.

Je vous conjure, charmante Julie, au nom de nôtre amour, de ne point irriter mon pére contre moi, en lui déguiſant vos ſentimens & la vérité.

JULIE.

Mais comment voulez-vous qu'une fille...

ISABELLE.

Aimable amie, c'eſt de votre aveu ſincére que dépend le bonheur de mon frére & le nôtre.

LEANDRE.

Dans les cas déſeſpérés il eſt beau de voir l'amour vaincre la répugnance. Si jamais j'ai eu quelque empire ſur votre cœur...

JULIE.

Vous me prenez par mon foible...

à Jerome.

Eh! bien, Monsieur, vous le voulez. J'avoue donc que Leandre a sçû me plaire, & que j'ai consenti à devenir sa femme, si cette alliance mérite votre approbation, & si vous voulez faire les démarches nécessaires pour en obtenir le consentement de mes tuteurs & de ma famille .... Vous voyez dans quelle confusion me jette cet aveu.

JEROME *ironiquement.*

En vérité, vous faites pitié; mais pour revenir à nos moutons. J'ai fort bien connu votre pére & votre mére. C'étoient de braves gens, qui doivent avoir fait une bonne maison. Je suis content de ce côté-là; il s'agit cependant de savoir au juste à quoi peuvent aller vos biens. Si j'en suis satisfait, Leandre est à vôtre service, & vous lui faites beaucoup d'honneur. Sinon, il n'y a point d'amour, point de considération qui tienne, je ne consentirai jamais à ce mariage, & je saurai réduire vôtre galant à l'obéissance.

JULIE.

Je crois, Monsieur, que vous serez content de ma fortune. Mes tuteurs vous prouveront que je possede au moins soixante mille francs.

LEAN-

LEANDRE *courant vers ſon Pére.*

Eh! bien, mon pére, vôtre fils eſt-il un nigaud, un étourdi? Vous ne dites mot, vous voilà bien étonné.

JEROME.

Ma chere Demoiſelle, choiſiſſez un autre époux: mon fils n'eſt pas pour vous.

LEANDRE.

Comment? Plait-il?

ISABELLE.

Juſte Ciel! qu'entens-je?

VALERE.

Quelle bizarrerie!

JULIE *voulant s'enfuïr.*

C'étoit-là l'affront que vous vouliez me faire eſſuyer. Leandre, renonçez à l'eſpoir de me revoir jamais.

à Iſabelle qui la retient.

Non, je n'en ai que trop fait.

LEANDRE *ſe jettant à ſes pieds.*

Vous voulez donc m'abandonner au deſeſpoir, cruelle Julie. Je ne ſurvivrai point à ce malheur. Hélas! donnez-moi le tems de flêchir mon Pére.

JULIE.

Quoi! vous voulez que je reſte dans une maiſon

maiſon où l'on m'outrage? Mon honneur vous eſt donc ſi peu cher?

JEROME.

Vôtre honneur ne ſouffrira point ici, Mademoiſelle. Je ſerai le premier à y veiller.

JULIIE.

Comment? Après l'affront que vous venez de me faire. Non, Monſieur. Il faut de plus grands biens que les miens pour vôtre fils. Vous allez lui trouver un parti plus riche, & je vous en fais mon compliment.

JEROME.

Je m'en garderai bien. Je ne veux point que mon fils épouſe une femme avec une fortune ſi conſidérable.

LEANDRE.

Quoi? Si Julie eſt aſſez riche, que ſa naiſſance & ſon caractére vous conviennent, vous ne voulez pas conſentir à notre mariage?

JEROME.

Non, te dis-je, Elle eſt trop riche.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

JEROME.

Qu'elle eſt trop riche, de par tous les diables. Ne faudra-t-il pas que je diſe vingt fois la même choſe à ce butor?

LEANDRE.

Mais, tant mieux, mon pere, si elle est riche.

JEROME.

Et moi, je vous dis, tant pis. Mon expérience m'a fait connoître, que les mariages où tous les biens sont d'un côté, deviennent la source de mille chagrins & de mille dissensions. Il est rare qu'une femme riche ne dise pas tous les jours à son mari : *Je le veux ainsi, mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires. Ce sont mes écus, qu'on entend sonner ici; quand vous y mettrez autant du vôtre, que moi du mien, vous ferez comme il vous plaira. Voyez comme on dissipe mon bien;* & cent choses pareilles.

LEANDRE.

S'il n'y a que les richesses de Mademoiselle, qui vous inquiétent, on pourra vous tranquilliser. Il est aisé de se défaire du superflu. D'ailleurs ces sortes de disputes pour l'autorité domestique étoient en vogue dans le bon vieux tems; aujourd'hui la mode en est passé, les époux tâchent de se prévenir par des politesses mutuelles.

JEROME.

Attendez-moi sous l'orme.

ISABELLE *à Julie.*

Tranquillisez vous, ma chére amie, vous

voyez

voyez, que mon pére ne mépriſe pas vos biens, puiſqu'il ne les trouve que trop conſidérables.

JEROME *à Leandre.*

Faites le beau parleur, tant qu'il vous plaira; je ne conſentirai point à vôtre mariage, ni à celui de votre ſœur avec Monſieur Valere, qui a également le défaut d'être trop riche. Si mon maudit débiteur, Claude la Neffle, ne m'eut pas emporté le plus clair de mon bien, en devenant inſolvable, j'aurois été charmé de vous établir. En vous donnant chacun dix mille écus de dot, vos mariages euſſent été en quelque maniére aſſortis. Mais ſur le pied où ſont les choſes, il y auroit une imprudence viſible, à vouloir vous rendre volontairement malheureux. Encore ſi ce fripon offroit 80 pour cent!

SCENE XII.

LES ACTEURS PRECEDENS. MAD. JEROME.

MAD. JEROME.

Voilà encore vôtre petit Courtier de tantôt, qui demande avec empreſſement à vous parler . . . Mais que vois-je? Vous voilà tous

bien conſternés. Qu'elles mines allongées! Apparemment que Monſieur Jerome a fait encore des ſiennes. Jour de Dieu! Monſieur Jerome, vous êtes un vrai trouble-fête. On a beau ſe donner de la peine pour procurer un bon parti à ſes enfans, vous gâtez tout par vos ſots ſcrupules. Si je m'en croyois . . .

JEROME.

Ma foi, il n'y fait pas bon. Sauve qui peut. Et voyons ce qne le Courtier peut avoir à nous dire.

il ſe ſauve.

SCENE XIII.

ISABELLE, VALERE, MAD. JEROME, LEANDRE, JULIE.

MAD. JEROME.

Contez-moi donc tout cela. Qu'eſt-ce? Qu'a-t-il dit? Qu'eſt-ce qui vous rend ſi capot?

VALERE.

Madame, il ne veut point conſentir à nos mariages.

MAD. JEROME.

Quelle tête! Quel caprice! Pour comble de malheur le maudit Courtier n'offre que ſa pour

coup-ci de la dette. Cela va le rendre de bien bonne humeur, je penſe.

LEANDRE.

L'amour me rend ingénieux; j'imagine un ſtratagême qui ſera réüſſir à coup ſûr nos deſſeins. Mon cher Valère, vous ſeul pouvez m'aider dans mon projet. Voulez-vous me prêter dix mille écus de vôtre bien, & vôtre laquais. Je n'en veux diſpoſer que pour une heure ou deux, & au bout de ce tems je vous rendrai fidélement vôtre argent.

VALERE.

Avec le plus grand plaiſir du monde. Auſſi bien, il y a un de mes débiteurs qui m'attend chez moi, pour me remettre une pareille ſomme. Puiſſe l'emploi de cet argent faire ſucceder nos vœux! Mais, où trouver l'Olive?

ISABELLE.

Le voici fort à propos.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRECEDENS. L'OLIVE.

VALERE.

Ecoute l'Olive, tu ſuivras Monſieur, tu lui remettras l'argent qu'on vient d'apporter chez moi, & tu exécuteras de point en point tout ce qu'il t'ordonnera.

L'OLIVE.

Je ne demande pas mieux. Sans vanité je ne ſuis pas manchot.

LEANDRE.

Ne perdons point de tems. Vôtre fortune & vôtre mariage, Monſieur l'Olive, dépendent du ſuccés de vos ſoins.

Leandre & l'Olive ſortent enſemble.

ISABELLE.

Ne craignez rien. Je connois mon frére. Quoiqu'il ait l'imagination vive, il ne laiſſe pas d'être prudent & ſage. Mais mon pére revient déjà.

SCENE XV.

ISABELLE, VALERE, JEROME, MAD. JEROME, JULIE, UN COURTIER.

JEROME *au Courtier.*

Je vous le répète encore, je ne ſignerai jamais un pareil accord.

LE COURTIER *begayant toujours.*

Je vous proteſte, Monſieur, qu'il eſt hors d'état de payer un ſol de plus.

JEROME.

Il mourra donc en priſon.

LE

LE COURTIER.

Vous vous en repentirez.

JEROME.

Je le mettrai hors d'état de jamais tromper les honnêtes gens.

LE COURTIER.

Cela vous rendra-t-il vôtre argent?

JEROME.

J'aime mieux tout perdre.

LE COURTIER.

Quarante pour cent valent mieux que rien.

JEROME.

Que le Diable l'emporte avec ſes 40 pour cent.

LE COURTIER.

Vous voulez donc courir aprés vôtre argent?

JEROME.

Je veux plaider.

LE COURTIER.

Vous n'y gagnerez rien; ce ſera une dépenſe inutile.

JEROME.

J'aime mieux me ruïner.

LE COURTIER.

Les procés ſont coûteux en diable; & la Juſtice eſt chére.

JEROME.

Ma cauſe eſt toute gagnée. Il ne s'agira que de coffrer mon drôle.

LE COURTIER.

Il prendra de la poudre d'eſcampette, & vous en crèverez de dépit.

JEROME.

Ta, ta, ta, ta; . . . Qu'on me mette ce raiſonneur-là à la porte. Leandre, Leandre! qu'eſt-il donc devenu?

Le Courtier ſe ſauve. Jerome le pourſuit, & en même tems Leandre arrive tout eſſouffé. Tous les trois ſe heurtent & tombent à terre.

SCENE XVI.

ISABELLE, VALERE, MAD. JEROME, JEROME, JULIE, LEANDRE.

JEROME *ſe relevant.*

J'ai les reins rompus . . . . Va, que la peſte te crève, babillard infame. Cette affaire me donnera la mort. Et vous auſſi, vous, m'aſſaſſinez avec vos chiennes d'idées matrimoniales.

MAD. JEROME.

Eh! mon poulet, vous êtes-vous bleſſé? J'irai cher-

chercher de mon onguent divin. J'en fais tous les ans, la veille de la St. Médard. C'eſt un remède qui feroit revivre un homme qui ſe ſeroit caſſé le col.

LEANDRE.

J'en aurois donc bon beſoin, car je crois que j'ai la jambe démiſe.

MAD. JEROME.

Quoi vous êtes vous laiſſé cheoir auſſi, mon pauvre Leandre. J'en ſuis au deſeſpoir. Cela eſt de mauvais augure pour vos nôces prochaines.

JEROME.

Pas ſi prochaines que vous croyez bien; car je vous avertis que je ne conſens point à vos mariages. Ne pouvant obtenir que 40 pour cent de mon débiteur, je ne puis donner qu'environ ſeize mille francs à chacun de mes Enfans pour leur établiſſement. Il faut compter avec ſa bourſe. Et qu'eſt-ce que c'eſt que 16 mille francs? Une pareille ſomme ne dure pas longtems, quand il s'agit de ſe mettre en ménage. La premiére année du mariage eſt toujours terrible; on s'en reſſent encore pendant bien d'autres. Le luxe augmente à un excés épouvantable, & je crois que la fin du monde aproche.

LEANDRE.

Mon pére, ne craignez rien à cét égard. Mon établiſſement n'aura rien de faſtueux. Daignez conſidérer auſſi que Julie étant Orpheline elle n'a plus rien à eſpérer de perſonne, au lieu qu'aprés vôtre mort & celle de ma mére . . .

JEROME *en colere.*

Comment, fils dénaturé, tu comptes déjà ſur ma mort! Tu en as menti, & il n'en ſera rien. Tu oſes me dire pareille choſe en face. Je te jure que ſi tu as l'audace de vivre plus longtems que moi, je te . . . . Mais pourquoi crois-tu que je mourrai bientôt? Je ne ſuis affligé d'aucune infirmité. J'ai la voix bonne, hem . . . hem . . . Je mange bien, je bois bien, je . . . N'eſt-il pas vrai, Madame Jerome?

LEANDRE.

Mais, mon Père . . . .

JEROME.

Vas, je ne ſuis pas ton Père. Tu es un traitre qui ſouhaite ma mort.

LEANDRE.

Je prens le Ciel à temoin que ce n'a jamais été mon intention, mon cœur eſt incapable d'un ſentiment ſi indigne. Mais, mon cher

Père,

Père, quand même je mourrois avant vous, mes Enfans ...

JEROME.

Quoi, tu as des Enfans? Où sont-ils? Des bâtards?

LEANDRE.

Non, Monsieur, mais moi marié, moi mort avant vous, mes Enfans n'hériteroient pas moins de votre bien.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRECEDENS, MARTHE.

MARTHE.

Voici pour la troisième fois ce maudit Courtier qui abime nos escaliers avec ses pieds crotés.

JEROME.

Qu'il s'aille paître. Je ne veux plus lui parler.

MARTHE.

Mais il est accompagné d'un beau Monsieur. Ils disent tous deux comme ça, qu'ils ont une bonne nouvelle à vous apprendre, & qu'il faut absolument qu'ils vous parlent.

MAD. JEROME.

Une bonne nouvelle! Oh! il faut les trouver.

JEROME.

Qu'ils viennent donc, pour la dernière fois.

MARTHE *s'approchant de la Couliſſe.*

Vous plait-il d'entrer, Meſſieurs?

SCENE XVIII. ET DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, JEROME, MAD. JEROME, JULIE, MARTHE, L'OLIVE *comiquement traveſti.* LE COURTIER.

LE COURTIER *à l'Olive.*

Monſieur, voici le galant'homme avec lequel nous avons à traiter.

L'OLIVE *affectant de parler Gaſcon pendant toute la Scene.*

Cadedis, il a l'air d'être un tantinet de mauvaiſe humeur.

JEROME.

On le ſeroit à moins.

L'OLIVE.

Ah! ça, mon Patron, topez-là. Vous voyez en

en moi le Phénix des gens d'honneur, mon nom est Pamphile Crispin Maussadiniac.

JEROME.

Serviteur à Monsieur Maussadiniac.

L'OLIVE.

Vous me voyez au desespoir; je voudrois être anéanti.

JEROME.

Eh! pourquoi?

L'OLIVE.

Que l'on seroit heureux, si l'on étoit dans le monde comme Melchisédec, & comme bien d'autres honnêtes gens, sans connoitre ni son Père, ni ses beaux Frères, ni ses Cousins.

JEROME.

Monsieur est Gascon.

L'OLIVE.

Pour vous rendre mes obéissances, & d'une des meilleures Maisons du Périgord. Nous avons eu cependant le malheur de faire alliance par les femmes, (& ce sont les femmes qui font toujours le mal;) nous avons eu, dis-je, le malheur de nous allier à un certain Claude la Neffle . . .

JEROME.

Ah! c'est un grand malheureux celui-là.

L'OLI-

L'OLIVE.

Il a l'honneur d'être nôtre Cousin. Je sçai la petite mèsintelligence qui s'est élevée entre vous deux. Mais ce n'est qu'une bagatelle, & je viens exprès pour m'informer de ce que vous voulez préciſément de lui.

JEROME.

De l'argent.

L'OLIVE.

Mon Cousin est pauvre, mais il a le cœur noble & l'ame grande comme Céſar.

JEROME.

S'il ne me paye point, je pourrois fort bien faire pendre ce cœur noble.

L'OLIVE.

Cadedis, Monſieur, on ne pend pas des gens comme nous. Vous êtes bien vif, mon Patron. Que diable pendre! Mon pauvre Cousin est fort à plaindre. Par nobleſſe d'ame, & pour pouvoir vivre en Seigneur, il s'est aviſé, pendant quelque tems, de troquer avec ſes amis des marchandiſes contre de l'argent. Il n'y a point de mal à cela, je penſe. Or ſes amis décampent & oublient de lui remettre l'argent, pour les marchandiſes qu'il leur avoit procurées. Ce n'est pas ſa faute, comme vous voyez. Il veut ni plus ni moins

boire

boire & manger tous les jours, & ſe divertir quelquefois; cela eſt naturel. Il faut donc qu'il cherche de l'argent. Monſieur Jerome a beaucoup d'argent, donc il lui emprunte; c'eſt tout ſimple. Mais ſa mauvaiſe étoile veut qu'il ne puiſſe pas rendre, & par fatalité il fait une petite banqueroute. Oh! on ne pend pas d'abord les honnêtes gens pour cela. On dépeupleroit l'état, ſi on s'aviſoit de pendre tous ceux qui empruntent, & qui ne rendent pas. Mon Couſin veut vous donner plus qu'il n'a. Se peut-il un plus galant homme? Qu'y a-t-il à redire.

JEROME *en colére.*

Comment? Vous voulez me perſuader que l'on fait banqueroute par grandeur d'ame?

L'OLIVE.

Point de fâcherie, Monſieur Jerome. Je ſuis de ſang froid. Tenez, je vous aime tendrement, & l'honneur de ma famille me tient à cœur. Mon couſin vous donnera 40. pour cent, & j'y ajouterai dix pour cent de ma propre bourſe. Je ſçai bien, que tous les banqueroutiers galants, qui s'enrichiſſent par ce moyen, vont me jetter la pierre, & que je gâte le métier; mais je les nargue.

LE COURTIER.

Monſieur Jerome, 50 pour cent vaut mieux qu'un concours.

JE-

JEROME.

Il me faut au moins 90 pour cent.

L'OLIVE.

D'ailleurs avec 50 pour cent vous n'y perdrez rien. Comme un ſage rentier vous aurez ſans doute pris vos meſures d'avance, ſoit en donnant à mon Couſin au lieu d'argent comptant, des marchandiſes qui ne valoient pas la moitié du prix, ſoit en retenant ſur le payement quelques années d'intérêt, ſoit en vous faiſant donner quelques pour cent de proviſion, une diſcrétion, & ainſi du reſte. Enfin, Monſieur, ne ſoyez point opiniâtre. Les autres Créanciers n'auront que 40 pour cent.

JEROME.

Il me faut 90 pour cent, ou je le fais arrêter.

L'OLIVE.

Votre Serviteur très humble. En ce cas là mon Couſin fait ceſſion entière de ſes biens, produit ſes livres, & tire ſon épingle du jeu.

JEROME.

Je l'en empêcherai bien.

L'OLIVE.

Ah! ça, mon Patron, reſtons amis. Je veux vous faire en votre faveur un coup de généroſité de mon pais.

JEROME.

Quand vous babilleriez jusqu'à demain, je ne ferai jamais d'accord, à moins que vous ne m'offriez 80 pour cent.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent, eh! vous n'y pensez pas. Il ne manqueroit que 20 pour cent au Capital. Tout le monde se moqueroit de mon Cousin. Cela ne se peut point. La chose entraineroit de trop fâcheuses conséquences, & feroit manquer bien des coups.

LE COURTIER.

Monsieur Maussadiniac, il faut faire un effort pour le contenter; je sçais qu'il est entier dans ses sentimens.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent! Cadedis, pourquoi mon Cousin se seroit-il donc donné la peine de faire banqueroute? Sur ce pied-là un honnête homme ne peut plus faire banqueroute.

JEROME.

A quoi servent tout ces propos? Je vous dis & vous répéte, que je n'en rabattrai pas une obole.

L'OLIVE.

Quatre-vingt pour cent. Et dequoi mon

Couſin pourra-t-il faire figure après ? Demander 80 pour cent ! Monſieur, cela eſt Juif, Arabe, Anti-chrêtien. Jamais perſonne de nôtre famille n'a donné 80 pour cent. O le mauvais ſiécle ! O vertus corrompuës ! Mon Patron, vous êtes un vrai Corſaire. Les 80 pour cent vous peſeront ſur la conſcience à l'article de la mort.

Jerome l'écoute fort tranquillement, & ſecouë la tête à cet endroit.

Eh ! bien, puiſque vous êtes têtû comme une bourique, vous les aurez ces 80 pour cent : mais ſi jamais vous faites banqueroute, je vous jure ſandis, que vous en payerez tout autant.

JEROME.

Je m'en garderai bien. Maitre Courtier, dreſſez le procés verbal, que nous avons conclu l'accord à 80 pour cent. Quoi, vous héſitez . . . .

LE COURTIER.

Au moins, Monſieur, je me flatte que vous me donnerez un ample courtage pour mes peines.

Le Courtier va dreſſer dans un coin les Articles, que Jerome & l'Olive ſignent enſuite.

MAD. JEROME.

Eh! bien, Monsieur Jerome, vous voilà au comble de vos desirs. Rendez-donc ces jeunes gens également heureux. Tous les obstacles sont levés, & vous venez de leur représenter toutes les difficultés du mariage, mais ils n'en sont pas moins résolus de risquer l'avanture.

VALERE

Oserois-je, Monsieur, joindre mes instances à celles de Madame? J'espére que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir accordé Mademoiselle vôtre fille.

LEANDRE.

Mon Pére, je vous demande la même grace. Ma conduite sera telle, que mon établissement ne sera jamais pour vous qu'un sujet de joye & de satisfaction.

JEROME.

A' la bonne heure. Je suis maintenant en état de vous établir solidement. Mais faites bon ménage, & ne venez jamais m'importuner de vos plaintes.

MAD. JEROME.

Voilà qui va le plus heureusement du mon-

de. Venez, mes Enfans, que je vous embraſſe.

JEROME.

Recevez auſſi ma bénédiction. Puiſſent vos mariages être accompagnés d'un bonheur conſtant!

MAD. JEROME *ſautant au col de ſon mari.*

Ah! ça, mon poulet, ne perdons point de tems pour achever le bonheur de ces petits moutons, & pour faire les aprêts de leurs nôces, rentrons.

Monſieur & Mad. Jerome ſortent.

LE COURTIER *à Leandre.*

Mais, Monſieur, où en ſerai-je, ſi l'on vient à ſavoir que ces 80 pour cent ne ſont qu'un jeu de vôtre invention?

VALERE.

Je me charge de régler toute cette affaire, & payer les 40 pour cent en ſus. Auſſi bien la moitié m'en revient.

L'OLIVE.

Et moi, qu'aurai-je pour mes peines & mes riſques?

LE-

LEANDRE.

L'aimable Marthe ſera le ſalaire de votre induſtrie, Monſieur l'Olive.

L'OLIVE.

C'eſt un préſent qui ne vous coûte pas beaucoup, tout précieux qu'il eſt pour moi.

JULIE.

Je m'engage à la doter.

ISABELLE.

Et moi à lui faire ſon trouſſeau.

MARTHE.

En vérité, Mesdames, c'eſt une œuvre de charité que vous faites en me donnant un mari.

VALERE.

Mesdames & Monſieur, félicitons-nous mutuellement ſur l'heureux ſuccés de nos amours, & tâchons qu'un prompt hymen ſoit la récompenſe de toutes les inquiétudes que nous avons eſſuyées.

L'OLIVE *à part.*

Pourvû que la charmante Marthe ne faſſe pas enrager Monſieur Mauſſadiniac, tout ira bien.

au Parterre.

Et vous, Meſſieurs, je ſouhaite que toutes vos intrigues réüſſiſſent auſſi bien que la mienne. Bon ſoir.

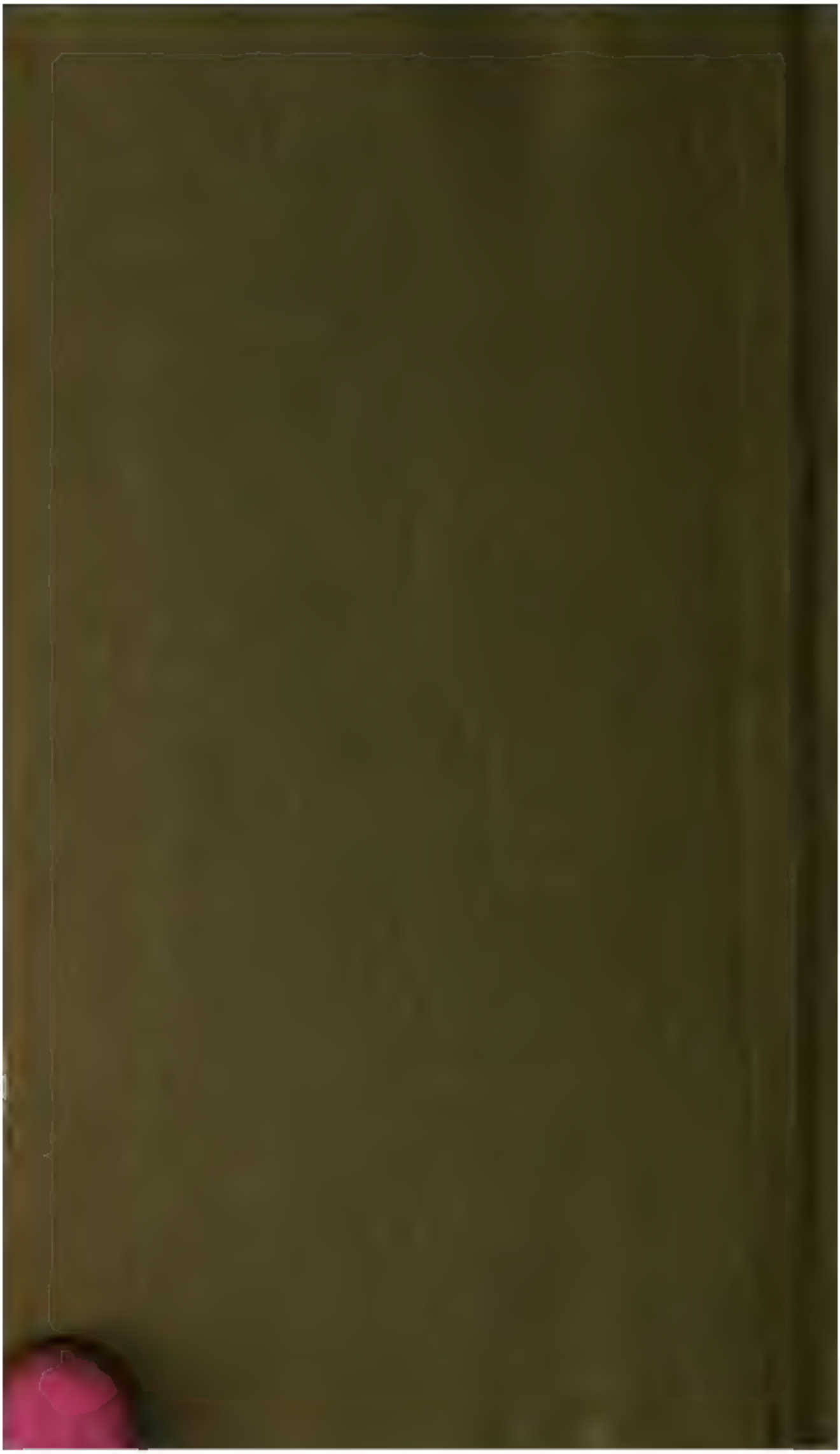
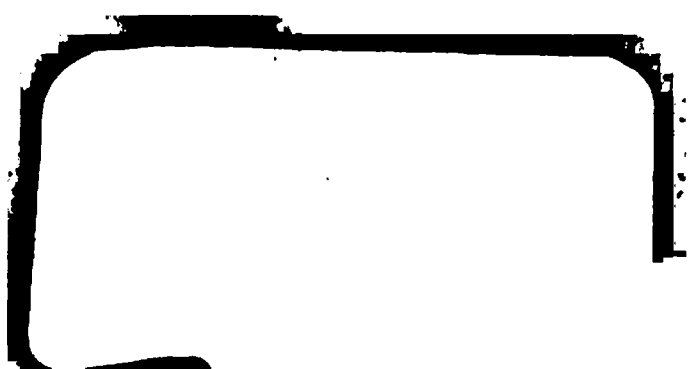
FIN.

Page XXI. ligne 17. de l'avant-propos, lisez
mot pour mot.

- - 373. ligne 24. LISIMON, lisez
LOUISON.

- - 411. ligne 11. Nous rougirons, lisez
Nous rougirions.

Il s'eſt encore gliſſé quelques fautes d'impreſſion dans cet ouvrage que l'on prie le Lecteur de corriger.



JAN 6 1932